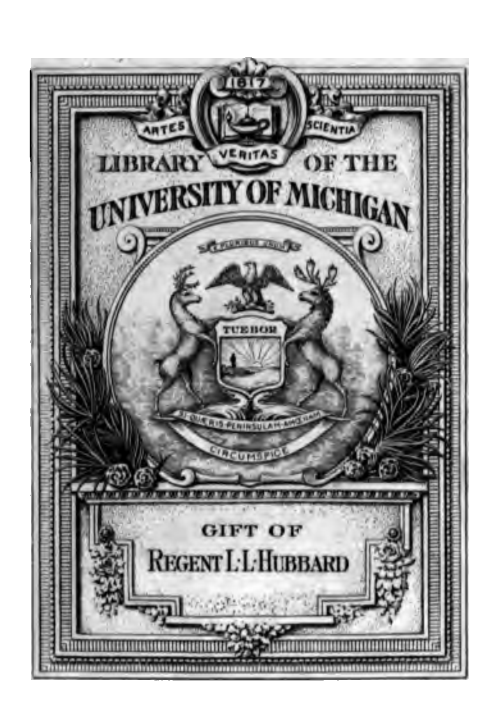
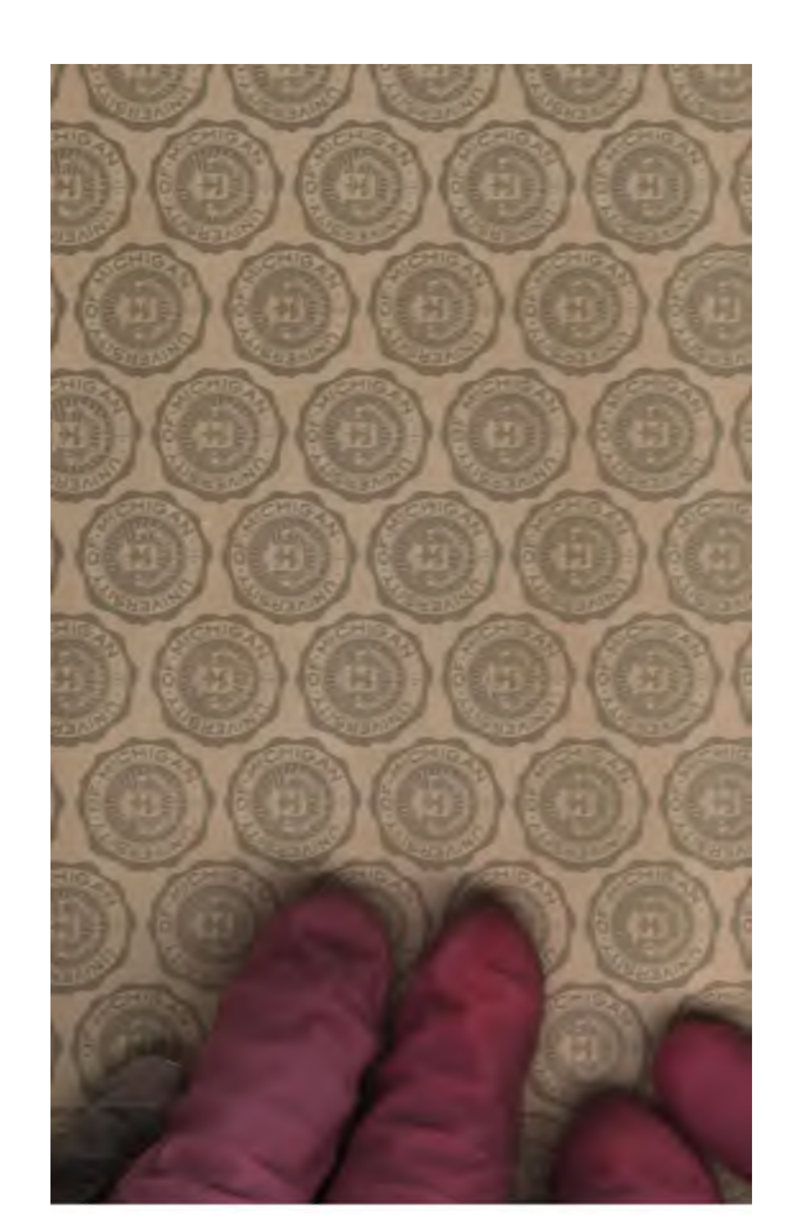
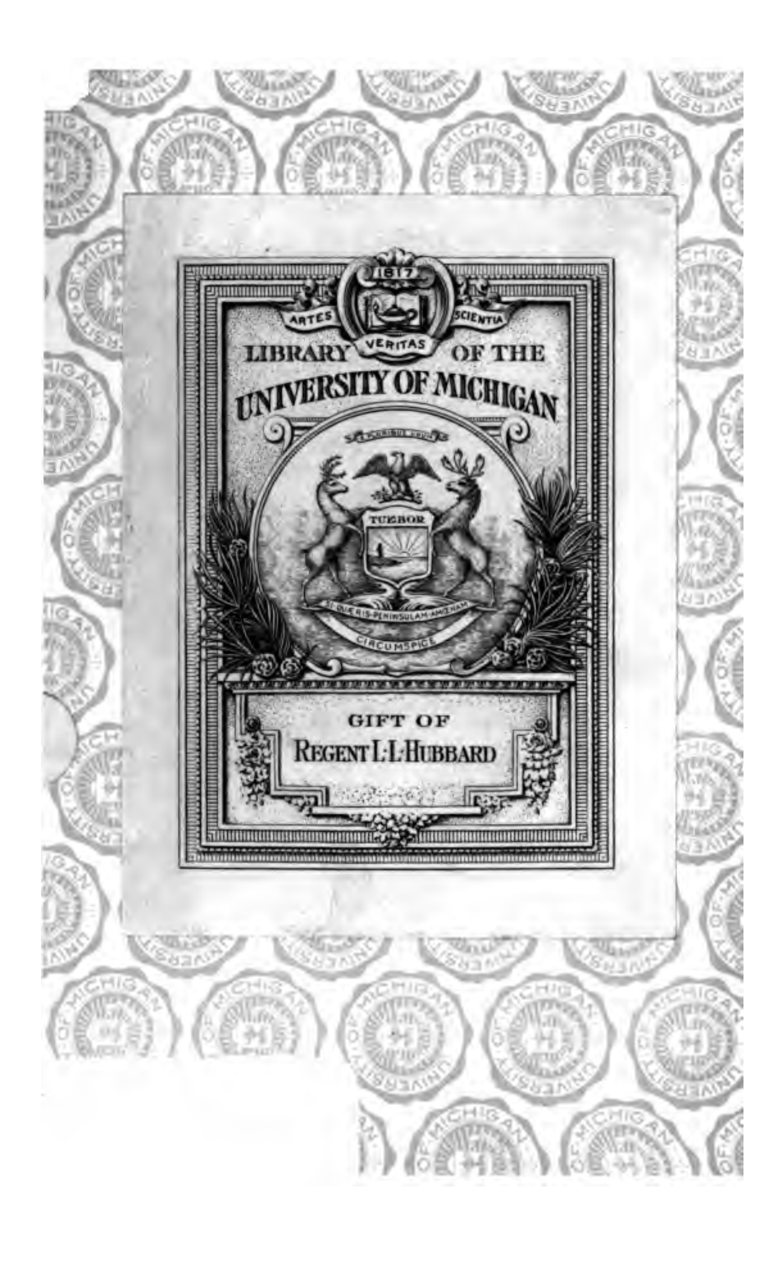


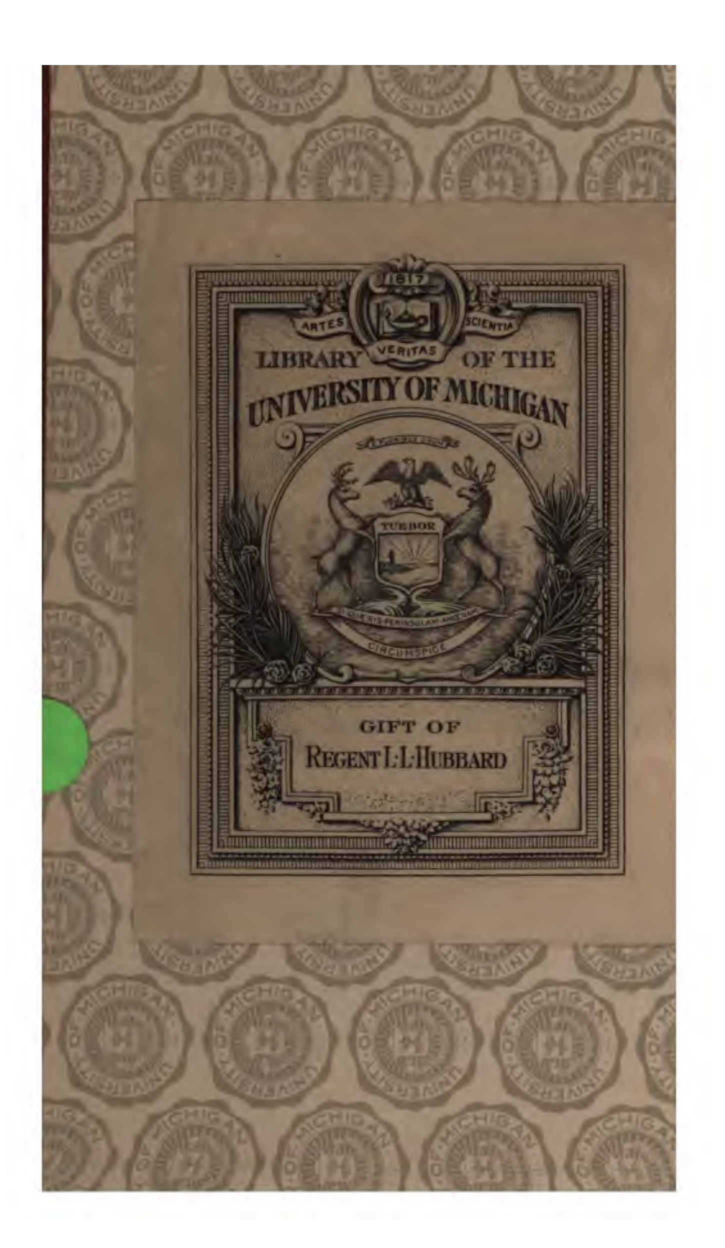
A 401490

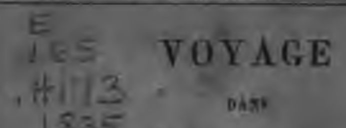

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L·L·HUBBARD


UNIVERSITY OF MICHIGAN


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT L·L·HUBBARD


UNIVERSITY OF MICHIGAN


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
GIFT OF
REGENT I. L. HUBBARD



VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

ET

DANS LE HAUT ET LE BAS CANADA;

Par le Capitaine Basil-Hall,

OFFICIER DE LA MARINE ROYALE,

CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS DE MISSIONS SECRÈTES DANS CES ÉTATS.

Tome Premier.

Bruxelles.

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835


DEVRI
NTIQU
NGE
RD

VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS.

INTRODUCTION.

Le voyage de Basil-Hall dans l'Amérique septentrionale a fait grand bruit en Angleterre.

C'est une des premières attaques portées par les tories, ou défenseurs de l'ancien système de gouvernement contre la Fédération américaine. Cette attaque était loyale et consciencieuse. Basil-Hall n'a dit que ce qu'il pensait.

Employé au service de la marine royale, habitué à la vie de matelot, familier avec son langage, voyageur par habitude et par plaisir, Basil-Hall est une spécialité tout anglaise. Il a encore foi à la loyauté d'obéissance, à la *fealty* des vieux temps; et certes on peut lui pardonner cette persistance dans sa croyance de marin et d'Anglais, à lui qui a passé du pont d'un navire sur le pont d'un autre

navire, à lui qui a vu combien était nécessaire la discipline des gens de mer. Pour l'officier de marine, cette vieille métaphore, *le vaisseau de l'état,* n'est plus une métaphore; la hiérarchie sociale représente à ses yeux la hiérarchie du commandement militaire et maritime. Il ne peut concevoir de force et de régularité que dans la transmission exacte des ordres suprêmes, dans leur exécution immédiate, courageuse et sans examen, dans leur accomplissement aveugle. Un vaisseau, en effet, c'est un gouvernement régi par la centralisation la plus forte et la plus intense; c'est le despotisme, avec ce qu'il a d'outrageant pour l'homme, mais aussi le despotisme qui favorise le plus merveilleux déploiement des forces humaines, c'est une république sous un dictateur. Liberté individuelle et discipline dans un équipage sont des termes incompatibles. A peine le pirate est-il debout sur son brick armé, il casse la tête aux rebelles, et dompte ainsi le reste de ses sujets. Aucun peuple n'a jamais pu appliquer aux besoins du service maritime le principe de la liberté; les Américair eux-mêmes, ces derniers-nés de l'indépendan ces hommes bercés dans la croyance de l'égal

parfaite entre tous les hommes, ont enchéri sur la sévérité des lois navales, en vigueur chez les autres nations. On dirait qu'ils craignent l'influence de leurs mœurs privées sur leur discipline maritime, et qu'ils augmentent la vigueur de cette dernière, resserrent ses liens, rivent ses chaînes en proportion du relâchement et de la faiblesse de leurs autres rapports sociaux.

Tel est l'écrivain qui, descendant du pont de sa frégate, a visité et dépeint les États-Unis. C'est de ce point de vue qu'il les a observés ; c'est comme officier anglais que Basil-Hall a jugé l'Amérique. Nous ne prétendons ni infirmer, ni contester, ni approuver son jugement. Il nous a semblé nécessaire de le constater ; les opinions des hommes ont beau paraître désintéressées, leur mobile le plus pur a toujours une cause secrète que nous ignorons. La position sociale du juge colore toujours la sentence qu'il porte ; et le philosophe, qui se place en dehors de tous les intérêts, de tous les souvenirs, de toute personnalité, est difficile, peut-être impossible à rencontrer.

Est-ce un mal ? est-ce un tort ? Doit-on regretter l'absence de cette impartialité, qui serait le

partage non des hommes, mais des anges? Nos passions, qui en dépit de nous-mêmes colorent nos jugemens, ne sont-elles pas la source de toute poésie, de toute éloquence?

Les tableaux de Basil-Hall, quelque fâcheuse qu'ait été l'impression qu'ils ont produite en Amérique, quelque partialité que l'on puisse leur reprocher, sont piquans, colorés, admirables de vivacité et de force. La partialité même du capitaine prête à ses descriptions de la chaleur et de la vie. Ce n'est pas ce qu'on appelle en France de la *littérature maritime* que Basil-Hall a voulu faire. Il a écrit ce qu'il croyait, ce qu'il sentait; et son talent, son style, ses opinions, sa manière, n'ont été que les résultats naturels de sa position combinée avec les facultés de son esprit.

Toutes les scènes qu'il a aperçues dans le cours de ses voyages, tous les points de vue qui ont frappé son imagination brillante et naïve, tous les traits de caractère des nations diverses qu'il a visitées, tous les accidens de la vie du marin, toute les péripéties du drame maritime, Basil-Hall s'e plu à les reproduire. Ce n'est pas une philosop très-haute qu'il faut chercher chez lui; mais

sont des connaissances très-variées, beaucoup d'expérience, un art plastique de présenter les objets et de reproduire les couleurs; beaucoup de saillies heureuses, une grande facilité, et souvent une liberté brillante de pinceaux. Avec ces qualités et ces défauts, Basil-Hall est devenu l'un des meilleurs écrivains de l'Angleterre moderne; il a gagné dans son existence maritime une qualité rare parmi les écrivains, la naïveté : son style n'a rien de recherché; sa peinture, jetée avec étourderie, légèreté, caprice, est toujours brillante, alors même qu'elle n'accuse pas juste : il a d'ailleurs l'épigramme facile et vive : il joint à son talent graphique ce trait rapide que l'on appelle *esprit*.

On retrouvera tous ces genres de mérite dans l'ouvrage que l'on va lire : cette netteté d'observation, ce coloris de peintre, cette vivacité d'intelligence, y sont appliqués à la solution d'un grand problème politique.

Une des plus intéressantes questions des temps modernes est celle qu'on a soulevée à propos de l'Amérique fédérale. Les mœurs de ce nouveau peuple, mœurs toutes démocratiques, encou-

ragent-elles plus de vertus, conduisent-elles à plus de bonheur que celles de l'Angleterre semi-féodale, semi-constitutionnelle, ou que les mœurs des autres contrées d'Europe? La liberté dans sa plus vaste acception, l'égalité, conçue non comme une théorie, mais comme susceptible d'une réalisation positive et entière, est-elle préférable à cette hiérarchie de pouvoirs dont la tradition nous a été léguée par le moyen-âge, et n'a pu être effacée jusqu'ici par aucun des efforts tentés pour atteindre la liberté? Visiter le peuple nouveau, l'observer de près, et demander à sa situation actuelle la solution du problème, c'était une tâche importante. De là l'intérêt puissant attaché aux voyages récens dans l'Amérique septentrionale. Comment joueront les nouveaux ressorts de cette machine démocratique? Comment fonctionnent ces leviers et ces rouages inconnus, non-seulement au monde moderne, mais au monde ancien? La population, que des circonstances spéciales avaient soumise à ce régime expérimental, était-elle plus riche, plu heureuse, plus morale? Son développement i tellectuel et son développement industriel r chaient-ils du même pas? Le fédéralisme d

ces états, unis par un lien commun et fiers de leur indépendance individuelle, avait-il produit tous les résultats désirés et attendus? La question n'était pas seulement américaine : c'était la question du monde entier, elle devait décider de la route que la civilisation aurait à suivre.

Malheureusement les assertions des voyageurs furent aussi variées, aussi contrastantes que l'étaient leurs caractères et leurs positions. Une miss Wright, enthousiaste de démocratie, écrivait que le seul Eldorado politique, le seul pays heureux et libre, c'était l'Amérique. Miss Trollopp, au contraire, ayant voulu fonder une spéculation mercantile, s'enfonça dans les forêts voisines des Grands-Lacs, n'y trouva que des hommes agrestes, des colons, des bûcherons, des planteurs, dont les manières et le langage répugnèrent à ses habitudes élégantes; et, en rédigeant les notes de son voyage, elle présenta l'Amérique comme l'endroit de la terre où l'égoïsme trouve moyen de s'ennuyer et d'ennuyer autrui le plus pédantesquement, le plus solennellement du monde. Basil-Hall, qui l'avait précédée, ne s'était pas montré aussi violent et aussi injuste. Il avait moins fré-

quemment employé la raillerie. Il avait essayé de prouver par des faits que les États-Unis ne sont ni un gouvernement à bon marché, ni l'idéal du gouvernement.

Nous croyons à la parfaite bonne foi de Basil-Hall. Nous ne doutons même pas que ses tableaux ne soient exacts dans leur ensemble. Mais a-t-il usé de toute l'indulgence que mérite un peuple si neuf et qui a déjà fait tant de grandes choses? Il est torie.

Les tories, conservateurs des anciennes institutions, membres ou soutiens de la vieille aristocratie, ont à cœur de faire ressortir toutes les faiblesses, toutes les erreurs, toutes les imperfections de cet état fédéral, basé sur l'égalité de tous les hommes, et hostile aux principes en honneur dans les anciens gouvernemens. La *Revue trimestrielle* (Quarterly Review), le *Magasin de Blackwood* (Blackwood's Magazine), ont livré une guerre acharnée aux travers de Jonathan. Jonathan, c'est l'Américain personnifié, comme John-Bull est le type de la bourgeoisie anglaise, comme Jacqu Bonhomme serait devenu celui de la populati française, si en France la masse populaire n'av

été long-temps éclipsée par la féodalité armée, par la chevalerie guerroyante, par les seigneurs groupés autour du monarque. Un roi et une cour, telle était la France d'autrefois. Un chef de guerre et ses guerriers, telle était la France dans une époque plus éloignée. Jacques Bonhomme, si cruellement foulé aux pieds, n'est revenu prendre violemment sa place qu'en 1793; mais son vieux caractère gaulois était presque effacé : il était devenu philosophe, sceptique, protestant des Cévennes ou républicain de Sparte. Cette transformation le fit méconnaître.

Jonathan, le symbole de l'Amérique, tel que miss Trollopp, le Blackwood's Magazine et les écrivains du même parti le présentent à nos yeux, est un personnage peu agréable. Il a toujours le cigare à la bouche; il mâche éternellement du tabac entre ses dents noires. Il est athlétique et peu spirituel; son intelligence est plongée dans un état de somnolence, qui ne se dément et ne se réveille un peu qu'à de rares intervalles; la vente d'un esclave, le prix du blé ou du café, la supputation des gains et des pertes, tels sont les seuls objets qui impriment quelque mouvement à la

pensée stagnante de Jonathan. Il est fier de son indépendance et même de ses défauts. La vieille Europe esclave lui inspire un souverain dégoût. Plein de morgue, il hait l'aristocratie; sa supériorité à lui, celle des dollars, est la seule qu'il estime. D'ailleurs, il ne conçoit qu'un genre de probité, celui qui paie ses billets à échéances; une vertu, celle de faire fortune; un délassement, celui de compter ses écus. Ennuyeux personnage, dont vous ferez un colon, un planteur, un homme de comptoir, jamais un héros, un poète, un homme hors de ligne. S'il bâtit des villes, elles sont rectilignes, aérées, jamais pittoresques. Sans goût pour les arts, sans nouveauté dans la pensée, sans autre énergie que celle d'une patience qui thésaurise, et d'une avidité qui ne se lasse jamais; il réunit en lui presque tous les traits désagréables et repoussans de l'humanité.

Un tel portrait ne peut être fidèle; rendons justice à Basil-Hall : quoiqu'il appartienne à l'armée des tories, ce n'est pas sous de telles couleurs qu'il a présenté les Américains. Son récit est exempt d'amertume; il met les défauts bien moins en saillie; il fait ressortir bien davantage les qua-

lités. Enfin si ce n'est pas un juge impartial, sa partialité du moins est involontaire, et plus d'une haute et utile vérité ressort des pages brillantes, variées, capricieuses, naïves, que l'on va lire.

PH. CHASLES.

AVANT-PROPOS.

Le but spécial de mon voyage en Amérique a été de m'assurer, par mes propres yeux, si les opinions qui prévalent en Angleterre sur ce pays sont exactes ou incomplètes.

Pour me garantir de toute prévention, je n'ai voulu lire aucun des ouvrages publiés par les voyageurs qui m'ont précédé. Il m'a paru plus raisonnable de me livrer à toute la fraîcheur de mes émotions, de laisser mes opinions se former elles-mêmes. La nouveauté de mes impressions, l'inattendu de leurs résultats, me causèrent un si vif plaisir, qu'à mon retour je me déterminai à persévérer quelque temps encore dans ma résolution première, et à me priver de toute lecture qui pût m'influencer ou me distraire. Je voulais que mes idées m'appartinssent, et que mes propres recher-

ches, mes propres sensations, fussent les uniques sources de mes jugemens.

J'avais mené la vie active et aventureuse du marin. Il m'était resté peu de temps à livrer à l'étude et au travail de cabinet. En traitant le sujet difficile que j'abordais, j'ai dû suppléer à ce défaut de lecture par mon expérience personnelle, assez vaste d'ailleurs, par mes observations sur la vie sociale et politique des peuples divers que le hasard et mes voyages avaient soumis à mon inspection. J'ignore le résultat qu'auraient présenté mes recherches, éclairées dans leur progrès par l'expérience des autres. Voici les choses telles qu'elles se sont offertes à ma vue : voici les réflexions que m'ont suggérées ou l'aspect des lieux ou le souvenir qu'ils m'ont laissé.

On se fait en Angleterre l'idée la plus fausse des finances des États-Unis. J'ai voulu connaître leur état réel ; je suis remonté aux sources authentiques : ces travaux m'ont conduit à la connaissance la plus exacte des revenus et des dépenses de ce pays. J'ai consigné le fruit de mes recherches dans un tableau, que je place à la fin de mon dernier volume. J'ai cru convenable de le publier.

Que l'on me permette, avant de terminer cet avant-propos, de m'adresser à mes excellens amis de l'autre côté de l'Atlantique, et de leur dire avec quel soin, avec quelle attention je me suis mis en

garde contre toute allusion, contre tout récit capables de les affliger. Il n'est guère probable que l'Amérique veuille accueillir cet ouvrage avec faveur. Mais je regretterais amèrement d'en avoir tracé une seule ligne, si, dans les pages que je livre au public, on pouvait rien trouver qui ne fût pas d'accord avec les sentimens de reconnaissance que ma famille et moi nous conservons à nos hôtes bienveillans, avec les vœux sincères que nous formons pour le bonheur de ceux qui habitent cette vaste et belle partie du monde.

Édimbourg, 15 juin 1829.

VOYAGE
AUX ÉTATS-UNIS
ET DANS LE HAUT ET BAS CANADA.

CHAPITRE PREMIER.

Départ. — New-York. — Transport de deux maisons de briques.

Nous nous embarquâmes, moi, ma femme et mon enfant à bord du bon navire *la Florida*, commandé par le capitaine Tinkham. Le 17 avril 1827 nous mîmes à la voile pour l'Amérique : la brise était légère et favorable. Le 15 mai de la même année, le soleil se couchait, quand, après vingt-huit jours seulement de traversée, nous doublâmes le phare de *Sandy-Hook*, à l'entrée du havre de *New-York*. La nuit, qui survint avant que nous eussions pris notre mouillage devant la ville, nous priva de l'aspect charmant qu'elle présente à l'entrée du port. La description qu'en faisaient les passagers qui l'avaient déjà visitée venait irriter

encore notre curiosité ardente. Je cherchais à la comparer à mes souvenirs. Vingt-deux ou vingt-trois ans plus tôt j'avais visité New-York; simple aspirant de marine, jeune homme obscur, perdu dans l'équipage du vaisseau amiral de la station de Halifax.

Après un quart de siècle, ma mémoire et mes sensations ne se rattachaient que vaguement à ces images vieillies. Je venais revoir cette terre avec des sentimens nouveaux, et dans un but qui avait été étranger à ma première jeunesse. Devenu homme mûr, j'étais disposé à contempler sous le jour le plus favorable tout ce qui avait rapport à ce peuple, à ce pays, à leurs institutions. Je voulais pouvoir indiquer un jour à mes compatriotes les qualités de cette nation rivale, les convaincre que les Américains sont plus dignes de confiance, d'estime et d'amitié qu'on ne le pense généralement en Angleterre. Je comptais aussi convaincre les Américains que les Anglais n'attendaient, pour sympathiser avec eux, et se livrer à eux en toute confiance, que les preuves irréfragables de leur loyauté, et les premiers témoignages de leur sincérité et de leur bienveillance. Tels étaient mes désirs et mes espérances lorsque je touchai la terre d'Amérique.

. . . .

Jamais, je le confesse humblement, le souvenir de ce que j'éprouvai pendant mon premier déjeuner à New-York ne s'effacera de ma pensée. Je n'oublierai point, dussé-je vivre mille ans, ce singulier repas et la satisfaction gastronomique qu'il me fit éprouver.

J'aime la mer; je suis fanatique adorateur du navire

que je commande : mais j'avais passé, sur un vaisseau qui n'était pas le mien, quatre mortelles semaines; dès huit heures du matin je m'élançai, je touchai le sol, plus joyeux peut-être qu'il ne convient à un homme de mer.

Pendant la nuit, *la Florida*, notre excellent vaisseau, avait pris position près du quai, de manière à nous permettre de franchir d'un seul bond l'espace qui nous séparait de la terre. Un fiacre nous reçut : voiture propre, de forme élégante, ouverte sur le devant et sur les côtés. Deux petits chevaux au poil lisse, au corps svelte, bien entretenus, composaient son attelage; ils étaient dirigés par un mulâtre dont le langage me rappelait le jargon bizarre des Indes occidentales. A chaque instant, pendant la route, quelques détails semblaient me rappeler nos ports d'Angleterre : illusion qui se dissipait bientôt. Les enseignes des boutiques étaient écrites en anglais. Le langage, qui blessait nos oreilles de sons inaccoutumés, était encore de l'anglais. C'était un souvenir de la patrie, mais un souvenir modifié. Tout était à la fois anglais et américain. Nous remarquions autour de nous un air étranger, particulièrement dans le vêtement et l'allure des hommes. Les quais étaient couverts de nègres et de négresses. Les carrosses qui roulaient dans les rues étaient d'une forme étrange. Quelques voitures, bizarrement construites, étaient couvertes et portaient cette indication en grosses lettres : ICE (*glace*). De toutes parts l'image de la patrie s'offrait à nous, vague, légère, confuse, comme

un rêve, comme ces images à demi fidèles, à demi mensongères, que la nuit nous présente, et qui semblent voilées d'un nuage magique.

Mais j'allais oublier mon glorieux déjeuner. Nous avions demandé seulement une espèce d'alose fraîche (*shad*), poisson excellent que l'on ne pêche, je crois, que dans les eaux de l'Amérique. Le *shad* mérite que vous entrepreniez ce voyage pour faire connaissance avec lui. Tout en nous apportant le *shad* américain, on nous servit un énorme bifteck, fumant, succulent, flanqué de côtelettes de mouton. A ces mets vinrent se joindre une pyramide de petits pains blancs comme la neige, une montagne de rôties au beurre, un déluge de thé et de café. J'ai peu de titres à la réputation de gastronome; mais ce jour-là je fus admirable : quel énorme repas ! quels gigantesques efforts! Comme je m'indemnisai de la maigre chère à laquelle m'avait condamné la traversée, depuis mon départ de Liverpool, la ville aux bons repas! Notre vaisseau était merveilleusement approvisionné; mais qu'est-ce que l'approvisionnement d'un vaisseau?

La honte seule m'empêcha d'épuiser la complaisance des garçons essoufflés, en leur demandant encore de rôties au beurre, des petits pains et du poisso
Puisse ce détail gastrologique ne pas donner de
mauvaise idée au lecteur! Je me levai; ma gr
faim était un peu apaisée, mais non satisfaite.
verts d'argent, porcelaines brillantes, linge dam
appartement libre de cette saveur mêlée d'ex
sons marines, de poix, de goudron et de bisc

l'espace, de l'air, d'excellens coussins, un sol ferme et non chancelant, toutes ces nouveautés me ravissaient. Était-ce l'effet du contraste? Je l'ignore; mais il me semblait que le paradis de Mahomet venait de s'ouvrir pour moi.

La seconde scène ne fut pas moins agréable. Dans les nombreux pays que j'ai visités, je ne me souviens pas d'avoir reçu d'injonctions plus respectueuses et plus polies, que celles qui me furent faites par les douaniers, pour que je présentasse mes malles à leur examen. Cette torture misérable est fort adoucie en Amérique. Sur la simple assertion de mon ami, qui affirma que mon voyage n'avait aucun but commercial, et que les malles spécifiées dans la liste ne contenaient que des objets de toilette, quelques caractères magiques furent tracés par le receveur des douanes; et il nous suffit de les présenter pour être affranchis de tout désagrément de cette nature. Ainsi, la main maladroite du douanier ne froissa aucun de mes habits, mon linge et mes effets ne furent point soumis à l'examen de son œil curieux. La même civilité, la même attention nous suivirent dans le cours d'un long voyage à travers les États-Unis.

Nous nous aperçûmes bientôt qu'il y avait des classifications, des nuances très-peu républicaines, et des citoyens attachés à diverses manières de vivre, dans les grands hôtels de New-York. Tous les jours, à trois heures, une immense table d'hôte était ouverte à ceux qui ne demeuraient pas dans la maison, et qui n'y venaient que pour leurs repas. J'ai vu soixante et

même cent personnes assises autour d'une de ces tables. Un second dîner, dont les convives étaient moins nombreux, recevait les pensionnaires de la maison. Pour deux dollars, ou neuf schellings de plus par jour, on avait le droit de prendre son repas séparément.

Le 19 mai, pour la première fois depuis notre débarquement, nous assistâmes à un déjeuner américain, qui a toujours lieu à huit heures du matin. Les pensionnaires, au nombre de douze ou quatorze, se trouvaient déjà réunis dans la salle à manger, quand nous nous y présentâmes. Nous souhaitions faire connaissance avec quelque indigène, et, d'après notre expérience d'Italie et d'Espagne, nous ne pensions pas que notre désir pût rencontrer le plus léger obstacle. Hélas! nous nous trompions! Nos espérances tombèrent devant le grave et solennel maintien de ces messieurs et de ces dames. Au dîner de trois heures, même ton, poli à la vérité, mais triste, froid, insociable. Toutes nos tentatives pour entamer une conversation échouèrent; les convives ne semblaient avoir d'attention que pour l'affaire importante qui les rassemblait. Dès qu'ils avaient, en toute hâte, et dans le silence le plus parfait, dépêché leur dîner, ils se levaient et disparaissaient. On aurait cru, à voir cette scène muette, que nous nous étions réunis plutôt pour ensevelir le corps de quelque ami décédé, que pour procéder avec joie aux fonctions qui alimentent la vie matérielle.

Un jeune Américain, officier de marine, auquel on

m'avait recommandé, et chez lequel je trouvai les ressources d'une liaison qui m'était agréable autant qu'utile, eut la bonté de m'accompagner, après le déjeuner, jusqu'au *Dock-Yard*, ou, pour mieux dire, au *Navy-Yard*, car il n'y a pas de Docks en Amérique : c'est à Brooklyn, dans Long-Island, que le Navy-Yard est situé.

Nous prîmes les bateaux jumeaux (*twin boats*), mus par la vapeur, et portant une roue au centre. Ce que je remarquai de plus curieux dans cette agréable promenade, ce fut un quai flottant, construit en bois, attaché d'un côté au rivage, par des gonds très-forts, et s'appuyant de l'autre sur un grand bateau, qui s'élevait et s'abaissait avec la marée. En pleine marée, le quai se trouvait au niveau du rivage ; à la marée descendante il présentait une pente considérable, mais encore assez douce pour permettre aux voitures et aux charrettes d'entrer dans le bac et d'en sortir dans tous les temps.

Rien ne pouvait surpasser l'empressement et la politesse des officiers et des commis de l'arsenal. Ils me montraient et m'expliquaient tout ce que je demandais à voir, avec une complaisance aimable qui me charmait. Aussi ne me fis-je point scrupule d'examiner tout l'établissement. Je ne manquai pas de visiter *le Fulton*, grande frégate à vapeur, destinée, à ce que je pense, à servir de batterie flottante pour la défense de New-York. C'est un navire très-singulier, de construction double, portant la roue au centre, et hors de la portée du canon. Le mécanisme est

garanti par une espèce de cloison en bois de chêne, rempart additionnel indépendant des bords du vaisseau, qui ont cinq pieds d'épaisseur, et sont formés de planches très-fortes disposées alternativement par couches verticales et horizontales. Cette muraille de bois est impénétrable au boulet qui la frappe. Je visitai plusieurs vaisseaux de ligne et frégates, dont la construction était formée en grande partie d'une espèce de chêne que produisent les états méridionaux, et qui est admirablement propre à cet usage.

J'allai, pendant la matinée, rendre visite à M. Witt Clinton, gouverneur de l'état de New-York : je fus aussi étonné que satisfait de la douceur de ses manières, et de l'intérêt qu'exprimaient les questions qu'il m'adressait sur mon voyage. Les personnes qu' m'avaient parlé de son caractère étaient ses adve saires politiques, et je ne savais pas encore ce qu'ı mérite et des talens aussi distingués que ceux de] Clinton pourraient faire naître de calomnies. Il m'of des lettres de recommandation pour différentes vinces, et me promit son assistance dans tout c pourrait favoriser mes recherches. Il me tint messe, et ne cessa de me servir et de me pr qu'au moment de sa mort, qui arriva un an ap

L'estime que M. Clinton m'a inspirée me po pas suivre ici la règle générale que je me sı posée de suivre, en ne citant aucun nom pr en traçant à grands traits l'image de la nat celle des individus qui la composent. Je sais sieurs de mes amis d'Amérique se sont éle

mon système : ils m'ont répété fréquemment que leur patrie n'avait rien à craindre de l'analyse la plus sévère.

Combien de fois ne m'ont-ils pas invité à donner franchement mon opinion sur tout ce que je voyais chez eux? J'avais continuellement a répondre à cette question : « Que pensez-vous de nous, en masse? » Je suis fâché d'ajouter que s'il m'arrivait de répondre à cette boutade inattendue, et tant soit peu bizarre, autrement que par des louanges, mes paroles étaient accueillies avec humeur. Les nations et les hommes ont leurs faiblesses d'amour-propre ; j'en suis fâché : ce travers m'empêche d'écrire avec cette entière franchise qui devrait guider ma plume. Je ne connais aucune autre nation qui attache un si grand prix à l'opinion des Anglais, et qui la redoute autant. Quant à l'opinion des autres peuples, les Américains en font bon marché.

Que mes amis d'Amérique veuillent s'en souvenir : lorsque je leur fis part de mon incertitude et de mes craintes, lorsque je leur dis que j'hésitais à parler ouvertement, ils m'excitèrent à persister dans ma franchise pendant toute la durée de mon voyage, m'assurant que, malgré l'esprit national de leurs compatriotes, une attaque naïve et forte, un coup de massue porté à tous leurs préjugés, leur déplairaient moins que ces éloges flatteurs, ces insidieuses politesses mêlées au désir secret de saisir la première occasion pour dénigrer ce qu'on a vanté. Je les ai pris au mot, et, pendant toute la durée de mon voyage,

je n'ai déguisé d'aucune façon les jugemens que j'avais à porter. Je dois le dire, les Américains ont toujours écouté mes remarques, quoiqu'il fût aisé de lire sur leurs figures qu'elles étaient loin de leur plaire.

Je n'ai aucun motif pour présenter l'Amérique sous un jour défavorable; j'en ai moins encore, pour exciter contre moi la mauvaise humeur des familles qui m'ont accueilli avec bonté et hospitalité. A moi restera tout le regret de n'avoir pu conserver à ce pays les sentimens dont j'étais pénétré quand je m'y présentai. Mon attente a été trompée : mes espérances se sont évanouies. Je n'entreprends de retracer le résultat de mes observations qu'avec la plus grande répugnance, et dans la conviction que je viens remplir un devoir envers l'Angleterre. La suite de mon livre fera voir quelle est l'importance de ce devoir : et si actuellement il ne m'est pas possible de trouver de la sympathie chez les Américains, le temps viendra peut-être où la conviction et l'expérience les rendront plus bienveillans envers moi.

Quoi qu'il en soit, nous fûmes très-flattés de l'accueil que l'on nous fit à New-York. Je n'avais qu'un seul regret, celui d'être contraint, par mes habitudes de sobriété, à refuser souvent les excellens soupers qui m'étaient offerts. Je ne faisais pas honneur à toutes ces magnificences : jambon, salades, soupe aux huîtres, homards, glaces, gelées délicieuses, sans parler du vin de Champagne, du vieux vin de Madère, des fruits, des confitures, et de mille autres

chefs-d'œuvre gastronomiques que l'on s'empressait de nous faire goûter avec une politesse cordiale.

En flanant à travers les rues de New-York, je ne pus m'empêcher d'admirer la singularité bizarre des enseignes. *Store* (amas), est ordinairement employé pour *magazine* (magasin). J'eus de la peine à comprendre le sens de *finding store* (l'amas des *trouvailles*). *Finding* est un mot tout américain, qui signifie *rubans, gances, boucles,* et autres ornemens des souliers.

Le 20 mai, je fus réveillé en sursaut, à deux heures du matin, par des cris terribles : *Au feu! au feu!* aussitôt je me jette hors de mon lit, pensant encore être sur mer; je crois que l'incendie s'est emparé de notre paquebot. Mais les pompes roulent sourdement; les pompiers poussent de longs cris; tout s'éveille et concourt à m'éveiller; je reconnais l'avertissement des gardes de nuit qui frappent aux croisées et aux portes des citoyens endormis. J'avais entendu parler de l'habileté, de l'activité, du courage des pompiers de New-York; cette circonstance pouvait m'en rendre témoin. Je m'habille à la hâte et cours du côté du danger; j'avais à peine atteint la porte extérieure que déjà le secours des pompiers avait cessé d'être nécessaire. Chacun grommelait tout bas, exprimant son mécontentement et regagnant lentement son gîte. Moi-même je ne pouvais déguiser ma mauvaise humeur : on m'avait ravi un spectacle curieux.

A peine étais-je rentré, que de nouveaux cris d'alarme se firent entendre. Ce tumulte était plus violent que

la première fois ; toutes les cloches étaient en branle, mille voix terrifiées s'élevaient avec force. Dès que je fus dans la rue, j'aperçus, du côté de l'est, une colonne gigantesque de fumée noire, qui se dessinait comme un immense serpent à travers le pâle crépuscule du matin, et s'élevait jusqu'au disque de la lune paisible, achevant alors son dernier quartier. Au sommet du beau monument de l'Hôtel-de-Ville, on apercevait un fallot qui projetait sa lumière dans la direction de l'incendie. C'est un signal convenu qui indique aux pompiers la route qu'ils doivent prendre. Invention très-naturelle et très-utile, mais qui offre à l'œil et à la pensée quelque chose d'extraordinaire. Il me semblait voir un géant, placé au centre de la ville, et sa main de feu avertissant les citoyens du danger qui les menace.

En me précipitant du côté du danger, je rencontrai une pompe, qui me parut plutôt emportée que traînée par l'ardeur de vingt-six hommes robustes et une foule de jeunes garçons. A peine m'était-il possible de suivre la rapidité de leur course. Cependant la foule grossissait en hurlant, et de toute part on voyait arriver les pompes.

Quatre maisons en bois étaient le théâtre de l'incendie. La flamme, se developpant tout à coup, sembla défier tous les efforts humains.

Malgré le désordre apparent de la scène, les pompes se trouvèrent rangées dans un ordre parfait ; elles étaient placées sur une même ligne, laissant entr'elles un intervalle de deux cents pieds. Elles s'éten-

daient jusqu'au bord de *East-River;* c'est ainsi que l'on appelle la mer intérieure située entre *Long-Island* et l'*Océan*. La dernière pompe de cette série plongeait dans l'eau du fleuve, et alimentait la pompe voisine, avec laquelle elle correspondait par un tuyan de cuir; opération qui se répétait ainsi jusqu'à la dernière, chargée de manœuvrer elle-même contre l'incendie. D'autres lignes se formaient sur d'autres points à mesure que les pompes arrivaient. Il fallait cinq minutes à l'eau puisée par la première pompe pour arriver de bond en bond jusqu'au foyer central de l'incendie.

En voulant pénétrer dans l'enceinte des maisons embrasées, je me sentis repoussé par des agens de police qui livraient passage aux pompiers. Cependant tous les efforts furent bientôt désespérés, et toutes les tentatives restèrent sans succès. L'eau tombait en rosée sur la flamme qu'elle alimentait au lieu de l'éteindre. A Édimbourg on se sert d'un appareil très-peu compliqué, qui se compose de trois bâtons formant triangle à leur sommet, et au milieu desquels se trouve placé le tuyau de cuir que l'on dirige avec des cordes.

New-York, ville magnifique dont l'incendie est le fléau constant, devrait adopter cette machine, que j'ai vainement soumise à son *Comité de surveillance pour les incendies*.

Le lendemain nous fûmes admis à visiter la *Maison d'asile des jeunes délinquans*. Cet établissement nous parut, sous tous les rapports, de la plus grande importance. Il sert de lieu de refuge aux jeunes gens

dont les premiers délits ont des causes atténuantes, et à ceux qui se sont mis dans le cas de subir cette peine spécifiée par les lois. Pendant quelque temps du moins, leur moralité est à l'abri de l'entraînement du mauvais exemple. On les élève dans l'habitude du travail; quelques métiers utiles leur sont enseignés, et on ne néglige rien pour leur faire comprendre tout le prix d'une conduite vertueuse et honorable. Après quelque temps d'épreuve et de discipline sévère, ils sont mis en apprentissage chez des maîtres artisans qui sont ordinairement heureux de les recevoir. Cependant, si les parens de ces jeunes gens ne jugent pas leur réforme parfaitement accomplie, ils peuvent les faire rentrer, pour quelque temps, dans l'établissement.

A l'époque de notre visite, la surintendance de cette maison était confiée à un ministre de la secte Méthodiste. Je ne sais ce qui était le plus digne d'admi ration chez cet homme vénérable, ou sa patience ad mirable, ou sa profonde sagacité, ou cette douceu et cette bonté qui lui méritaient la confiance et l'a fection de tous ces jeunes enfans, sans lui faire r perdre de l'autorité, et du respect qui doit toujo entourer le chef d'une institution de ce genre.

Nous visitâmes une autre institution sembla la première, mais destinée aux jeunes filles. rection de cet *asyle* est digne de tous les élo je peux dire que j'ai rarement rencontré mo charlatanisme spéculatif, et une organisati ferme, plus simple, plus forte, qui marc

directement à l'extinction des abus et des vices, en les frappant dans leur source, et détruisant le germe de leur développement. On fait trouver à ces jeunes élèves la récompense de la vertu dans la vertu même; on leur fait sentir chaque jour les avantages que procure une sage conduite. Je crois que ce n'est pas le moindre mérite de ce système, tel qu'il est pratiqué en Amérique, que d'introduire dans ces jeunes intelligences le sentiment d'une certaine dépendance obligatoire envers les autres, et de les rendre ainsi moins confians en eux-mêmes. Non-seulement ces leçons contribuent au bien-être de leur vie, mais dans un pays où l'indépendance de l'individu est la base de la société, la situation des mœurs, et le penchant des idées générales parmi les Américains les rendent plus précieuses encore.

A notre retour, nous visitâmes d'*High-School*, école établie à l'instar de celle qui porte ce nom à Édimbourg. On y pratique la méthode d'enseignement mutuel, mais modifiée par deux changemens remarquables. Il y a deux moniteurs (au lieu d'un seul comme à Édimbourg) pour chaque classe ou division, qui se compose, je crois, de dix élèves; l'un est employé à sa véritable fonction, celle d'enseigner et de surveiller les élèves de sa division; l'autre n'enseigne pas, mais il participe aux leçons qui sont données dans une pièce séparée. Ainsi, pendant qu'une partie des moniteurs est occupée à communiquer, chacun à sa propre section, les leçons qui leur ont été données le jour précédent, l'autre partie,

rassemblée dans une classe distincte, reçoit à son tour les leçons qui, le jour suivant, doivent être le sujet de l'enseignement.

De là nous passâmes à l'école des filles (*High-School*); il n'y avait pas ici de classes générales, le tout étant divisé en décuries, le moniteur compris. Rien n'égale la tranquillité, la propreté et le bon ordre qui régnaient dans cette institution. Mais l'école la plus intéressante que nous vîmes dans cette journée, fut celle des nègres et des enfans mulâtres. Pauvres malheureux! toute leur âme (si pourtant, comme dit l'oncle Toby, ils ont une âme, ces noirs) était absorbée dans leurs leçons; c'était plaisir de les voir placés sous la protection d'un homme, dont la passion spéciale est de se consacrer à l'enseignement des *Quaminos*, comme on les appelle, et qui avait voué une grande partie de sa vie à cette occupation.

Il était assez naturel de lui demander si les facultés intellectuelles se développaient aussi facilement chez les noirs que chez les blancs. Il me répondit que jusqu'à un certain âge, c'est-à-dire jusqu'au temps où les sentimens de l'adolescence commencent à se développer, il n'y avait point de différence remarquable entre le nègre et le blanc; mais qu'à cette époque leur pensée s'affaissait sous la distinction flétrissante qui les séparait des blancs, dont jusqu'alors ils avaient partagé les jeux et les études. J'appris même que dans les états de New-York, où l'esclavag des nègres avait été aboli, la couleur blanche forn une véritable et arrogante aristocratie qui ne pe

s'unir d'aucune sympathie avec la population. Qu'un nègre soit honnête, habile, spirituel, il porte la livrée de la servitude; on ne se fie pas à lui, il ne se fie à personne; il est marqué, il est condamné à un éternel isolement.

Le 21 mai je me rendis, sur les trois heures, dans un lieu public fort curieux, appelé *Plate-House*, et situé au centre de la ville; c'est une galerie longue et un peu obscure, présentant l'aspect d'un café, avec deux rangs de loges des deux côtés, dans chacune desquelles quatre personnes au plus pourraient trouver place. Le centre de la galerie offre un champ libre aux évolutions de plusieurs petits garçons et de deux hommes de service, empressés de satisfaire à toutes les demandes des consommateurs. Pas une parole ne sortait de ces loges sombres. Le cliquetis des fourchettes et des couteaux, le bruit des assiettes, trahissaient seuls leur destination gastronomique. Cependant ce silence était amplement compensé par les cris multipliés des garçons de service, répétant à haute voix le nom du plat qui venait de leur être désigné, et presqu'au même instant le faisant paraître sur les tables. C'était chose vraiment merveilleuse: on eût cru assister à une scène des Mille et une Nuits plutôt qu'à un dîner de restaurateur. Quelques habitués nous avaient vanté l'excellence du bœuf salé de Plate-House; notre curiosité fut bientôt satisfaite. A peine le mot fut-il prononcé, qu'un des enfans, qui voltigeaient sans cesse autour de nous, partit comme l'éclair, prêta l'oreille en chemin à de nouvelles

demandes, jeta en courant vers le haut de la galerie ces mots :

« *Trois bœufs*, 8! »

Le dernier nombre désignait le numéro de notre loge : à l'instant parurent devant nous trois petits plats bien couverts, contenant trois assiettes sur lesquelles se trouvaient nos tranches de bœuf brûlant. En même temps on nous servit un autre plat sur lequel se trouvaient des pommes-de-terre, un couteau, une fourchette et un morceau de pain. J'étais étourdi de cette rapidité de mouvemens. Si un seul garçon eût été chargé de recevoir et transmettre les demandes, et un autre garçon chargé d'y satisfaire, je comprendrais qu'il fût possible de s'y reconnaître; mais toute cette armée de garçons, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, criait en même temps dans toutes les directions et avec le même empressement : « *Un demi-bœuf*, 4! — *Une pomme-de-terre*, — 5! *Deux tourtes aux pommes!* — *Un pudding*, 8! » Les demandes se rapportaient à douze loges, qui contenaient chacune quatre personnes, dont la seule affaire alors était de manger en toute hâte. Au milieu de cette voracité des gourmets et de cette activité des garçons, que l'on se fasse une idée du vacarme. Nous y étions à peine depuis une heure, que déjà la salle s'était renouvelée deux fois. Notre note montait en totalité à *neuf schellings six sous*, monnaie anglaise, c'est-à-dire, à *trois schellings deux sous* par tête seulement.

Le 22 mai je me rendis à la cour suprême de l'état de New-York, dans l'espoir d'entendre un discours de

M. Emmett, un des conseillers le plus distingués de cette cour. Mon attente fut trompée sous ce rapport, mais mon intérêt fut vivement excité. Entre autres choses curieuses, j'entendis un avocat s'appuyer sur une nouvelle décision rendue par les tribunaux anglais. Le président et deux juges siégeaient, mais sans insignes extérieurs : point d'amples perruques, point de longues robes. Oserai-je le dire? leur dignité paraissait y perdre beaucoup plus que je ne l'aurais d'abord supposé. J'en fus d'autant plus frappé, que la sagesse américaine me semblait chose prouvée et avérée, et qu'en abolissant une grande partie de ce qui était regardé comme sacré depuis long-temps, les Américains m'avaient paru agir sagement. Des choses de cette nature qui, en apparence, ne sont rien, ne doivent jamais être appréciées par leur valeur intrinsèque, mais par leurs rapports avec une infinité de petites circonstances qui tendent à former nos habitudes, et assurent la puissance et la prospérité dans l'état.

Pendant mon séjour à New-York, j'ai été assez heureux pour voir s'opérer le déplacement total d'une maison : spectacle fort curieux, et que ce pays seul peut, je crois, offrir. Cette étonnante combinaison de moyens mécaniques est due à M. Siméon Brown, qui a eu la bonté de me l'expliquer.

Tout le monde comprend que l'on puisse transporter une maison de bois : mais une maison en briques, c'est autre chose! un tel exploit exige un mécanisme tout différent. Dans une rue fort étroite se trouvaient

deux maisons qui, faisant saillie de plus de douze pieds sur la rue, gênaient beaucoup le passage; il parut nécessaire de les démolir, ou de les reculer pour les aligner avec les autres. M. Brown se chargea d'exécuter l'opération conservatrice. Les maisons étaient de briques, et situées l'une à côté de l'autre; la première avait quarante pieds de large sur vingt-cinq de long, et la seconde trente-deux pieds de large sur une longueur de vingt-deux. Elles étaient toutes les deux de la même hauteur, c'est-à-dire qu'elles s'élevaient à vingt-deux pieds au-dessus du niveau du sol. L'une et l'autre étaient surmontées de toitures avec deux rangs de cheminées en briques : les façades, avec deux étages de six fenêtres chacun, se prolongeaient sur une ligne de quarante-sept pieds. Voilà quelle compacte masse fût transportée dans tout son volume et sans accident : voilà quel édifice on recula de douze pieds.

Je suivis avec le plus grand intérêt la marche des préparatifs qui eurent lieu le 25 mai. Malheureusement, au moment où l'on allait faire jouer les *vis*, je fus forcé de me trouver à un rendez-vous que j'avais donné au maire et aux échevins. A mon retour, les ouvriers se tenaient en repos après avoir déjà opéré un renfoncement de trente pouces, et que je vérifiai moi-même.

Le lendemain, nouveau contre-temps; je devais me rendre à New-Jersey avec plusieurs personnes, et après deux jours d'absence j'eus le chagrin de trouver l'opération terminée. Les maisons se trouvaient préci-

sément à neuf pieds et demi de l'endroit où je les avais laissées quelques jours auparavant.

Cette grande merveille, ce chef-d'œuvre d'une industrie patiente, excita mon admiration, que le lecteur partagera sans doute. Il fallait quitter enfin New-York, et nous arracher aux séductions de la grande ville. Munis de beaucoup de lettres de recommandation et de sages avis, nous fîmes nos adieux aux citoyens hospitaliers de New-York, et nous commençâmes notre long pélerinage. Une demi-année devait s'écouler avant que nous ne les revissions.

CHAPITRE II.

L'Ariel. — Cours de l'Hudson. — Sing-Sing. — Détails sur la maison pénitentiaire.

Le 29 mai 1827, à huit heures du matin, Ariel, le bel Ariel de Shakspeare, transformé en bateau à vapeur, nous emporta, non sur ses ailes, mais dans sa large carène, armée de roues monstrueuses, et pavoisée des couleurs de l'Union. Il voguait sur le plus beau canal naturel qui soit au monde, sur l'Hudson, et ressemblait, par la blancheur de ses voiles et de ses tentures, au gigantesque cygne effleurant les eaux. Les belles rives de l'Hudson sont hautes et boisées; çà et là vous apercevez quelques villages, quelques vieux manoirs, souvenirs d'une aristocratie que l'esprit républicain a si vite et si complétement déracinée. Nous étions tentés de nous plaindre de ce climat américain, si variable, si incertain, que l'on ne peut guères compter sur lui pendant une journée entière. A la chaleur la plus ardente succéda une soirée pluvieuse et même froide, dont l'humidité pénétrante nous

glaça, mais qui, au coucher du soleil, se métamorphosa de nouveau et fit place à un ciel pur.

Les terres situées sur la rive gauche de l'Hudson appartenaient jadis à quelques grands propriétaires, et surtout à la famille Livingston; l'abolition du droit d'aînesse les a morcelées. Le propriétaire chez lequel nous descendîmes n'était possesseur que d'un tiers du domaine de son prédécesseur immédiat: Livingston, district fertile et d'une grande étendue est aujourd'hui divisé en plus de quarante lots. Ainsi, l'espace occupé jadis par six propriétaires l'est aujourd'hui par plus de six cents. L'abandon et la décadence apparaissent, partout où les vestiges de l'ancien luxe, et je ne sais quel souvenir aristocratique, n'ont point encore laissé pénétrer l'industrie. Ce n'étaient qu'édifices en ruine, parcs en désordre, jardins en friche: ici des statues couchées sous l'herbe épaisse; là des tableaux de famille couverts de moisissure et s'écaillant par l'humidité. L'exiguité de chaque lot ne permet pas aux nouveaux propriétaires de lutter contre les dégradations du temps; les monumens qui lui sont restés en partage se délabrent et s'écroulent. Les districts colonisés plus récemment, où les grandes propriétés n'ont jamais existé, où l'on ne parle qu'avec horreur du droit d'aînesse et de ses conséquences, se trouvent l'emporter sur les anciens districts dilapidés.

Le 30 mai nous visitâmes la *prison d'état pénitentiaire :* elle est située sur la rive gauche du fleuve, à trente milles de New-York, dans un endroit appelé Sing-Sing. Aucun établissement de ce genre ne m'a

semblé plus remarquable par sa bonne tenue et son admirable discipline. Si la subordination est chose difficile à établir parmi des gens bien disposés, combien ne l'est-elle pas davantage quand il s'agit d'êtres turbulens, et qui ne connaissent aucun frein. Voilà le problême que l'on est parvenu à résoudre en Amérique.

On m'avait déjà dit que plusieurs centaines de forçats travaillaient à élever des murs qui devaient devenir leur propre prison. Mais l'ordre et la soumission qui régnaient dans ces travaux étaient merveilleux. Quoique je fusse déjà préparé à ces prodiges, mon étonnement fut extrême ; deux sentinelles seulement se promenaient près des hauteurs qui dominent le lieu où travaillent deux cents forçats. Le capitaine Lynds, surintendant de la maison, nous engagea à descendre, et à reconnaître par nous-mêmes si le récit que l'on nous avait fait était exact.

Toute la disposition de cet établissement paraissait soumise à une régularité si parfaite, à une autorité si absolue, que le sentiment de la plus complète sécurité s'empara de nous. Sans armes, nous marchions paisibles, au milieu d'assassins et de brigands. Le silence profond qui présidait à leurs travaux avait quelque chose de singulier; pendant plusieurs heures que nous passâmes au milieu d'eux, nous n'entendîmes pas un chuchotement, nous ne vîmes pas un regard échangé entre les forçats. Le silence est en effet le principe essentiel, ou plutôt vital, de cette étonnante discipline; et si l'on ajoute au silence un travail assidu, réglé, à heure fixe, la réclusion la plus rigoureuse pendant le

reste de la journée, l'isolement complet durant la nuit, on conviendra que jamais machine morale n'a été organisée avec plus de moyens de succès.

Chaque prisonnier a son dortoir, espèce de cellule qui n'a pas plus de sept pieds de long sur une élévation égale, et d'une largeur de trois pieds et demi seulement; cette étroite enceinte est fermée par une porte de fer, dans la partie supérieure de laquelle se trouvent des trous plus petits que la main, qui donnent passage à l'air et à la lumière. Pour ventilateur, on a établi dans chaque cachot une espèce de cheminée ou tuyau de trois pouces de diamètre, qui s'élève à la hauteur du toit. Ces cellules sont rangées les unes sur les autres, par rangée de cent cellules : un petit corridor, qui n'a de largeur que pour le passage d'un seul homme, se prolonge sur chaque ligne et en rangée de cellules, et aboutit à un escalier commun. La prison de Sing-Sing, cette immense ruche pénitentiaire, contiendra huit cents cellules quand elle sera terminée : peut-être l'est-elle aujourd'hui. Elle est éclairée par des lampes, et chauffée en hiver par des poêles.

Dès que les prisonniers sont enfermés pour la nuit, une sentinelle chaussée de lisière commence une surveillance active qui ne peut être trahie par le bruit de ses pas, et qui lui permet d'observer toute tentative que ferait un prisonnier pour communiquer avec son voisin. Une sonnette donne le signal du réveil; aussitôt un chapelain de l'établissement lit la prière : la position qu'il occupe lui permet de se faire entendre de

tous les prisonniers placés du même côté de l'édifice, c'est-à-dire de quatre cents personnes. Après quoi les guichetiers ouvrent les portes; à un signal donné, chaque prisonnier entre dans le corridor. Ils sortent en ligne, les yeux fixés sur le geôlier, et se rendent ainsi aux ateliers. Cependant ils font une station dans la cour, pour se laver les mains et la figure, et pour déposer leurs seaux et leurs cruches que d'autres prisonniers sont chargés de reporter; ces derniers ont spécialement mission de veiller sur la propreté de l'établissement : d'autres font la cuisine ou blanchissent le linge. Tout l'ouvrage de la maison est confié aux forçats; les autres, qui forment la masse principale, se rendent au lieu des travaux, où une tâche est assignée à chacun. Pour les uns ce sont des pierres à tailler, pour d'autres du fer à forger; la fabrication de la toile, celle des tonneaux, celle des souliers, font partie des travaux de l'établissement.

Chaque atelier a pour président un guichetier qui n'est point forçat. C'est un homme digne de toute confiance, et qui doit connaître à fond les métiers qu'il fait exercer. Il exige le silence le plus rigoureux. Il réunit au moins vingt hommes sous ses ordres, jamais plus de trente. Le surintendant de la prison surveille à la fois les prisonniers et les guichetiers; un petit carreau de la largeur d'un pouce, placé à l'extrémité d'un corridor étroit et obscur, lui permet d'examiner l'intérieur des ateliers, sans être vu ni entendu. La pensée qu'ils ont tous qu'un œil vigilant examine leurs travaux, les tient toujours sur le qui-vive.

A huit heures, le son d'une cloche annonce la suspension des travaux; les prisonniers se rangent de nouveau en ligne et sont reconduits à leurs guichets. Chaque prisonnier reste quelques instans sur le seuil de sa cellule, les mains placées sur les côtés et immobile comme une statue. Bientôt il reçoit le signal qui lui permet de se baisser, pour prendre le déjeuner déposé sur le plancher du corridor. Vingt minutes après, les prisonniers sont rappelés pour être reconduits au travail, où ils sont retenus jusqu'à midi. Ils reviennent ensuite à leur guichet pour prendre leur dîner, et retournent à leurs travaux. — A l'approche de la nuit, les exercices de propreté du matin recommencent; chacun se lave les mains et la figure, et se munit de sa cruche et de son baquet pour rentrer dans le guichet, où se trouve servie la préparation de farine de maïs qui compose le souper. A une heure fixe, la cloche les avertit de se mettre au lit; mais un peu avant le coucher du soleil, l'aumônier de l'établissement récite les prières du soir. On ne peut donner trop d'éloges à cette tendance que l'on cherche à donner à l'esprit des forçats vers les pensées religieuses. « Après l'office du dimanche, m'a dit M. Gerrish « Barrett, chapelain de Sing-Sing, je passe beaucoup « de temps dans l'intérieur des guichets, je m'entre« tiens avec les prisonniers, et cette occupation m'in« téresse de plus en plus. Je n'ai vu personne encore « montrer la moindre répugnance à m'entendre. »

J'aurais déjà dû faire observer que la plupart des forçats en Amérique sont détenus pour des causes qui,

en Angleterre, leur eussent valu l'exil ou la potence. La peine de mort est odieuse en Amérique, mais surtout dans les états du nord et de l'est. Le gouvernement n'a point de colonie qu'il puisse consacrer à la transportation de ses bandits, ce qui l'oblige à retenir en prison une foule de malfaiteurs, dont on aurait su se défaire en Angleterre. On a proposé deux projets pour obvier à cette nécessité dangereuse qui oblige l'Union à nourrir, au sein de l'état, une société permanente de scélérats. J'ai déjà fait connaître un de ces projets, mis en pratique à Sing-Sing. L'autre consisterait à tenir nuit et jour les criminels dans l'état le plus absolu d'isolement, à les bannir non-seulement de leur patrie, mais pour quelque temps du monde entier. Ce dernier projet, habilement mis en pratique, et soumis aux règles d'une discipline morale, trouve de nombreux partisans dans la Pensylvanie. Quelque vicieuses qu'aient été les premières habitudes du forçat avant sa détention, il ne tarde pas à éprouver les effets profitables que cet isolement entraîne : d'abord l'habitude du travail, qui lui laisse pressentir ce qu'il pourrait accomplir par son assiduité; puis la tempérance, vertu qu'il n'avait probablement pas connue auparavant, et dont il peut comprendre les avantages. Après un sommeil plus calme et plus profond, qui ne lui laisse point de lourdeur ni de maux de tête, le travail lui paraît une source de gaieté, de force et même de distraction. L'obéissance lui est devenue facile, il plie sans effort ses mauvais vouloirs à la volonté qui le domine. Il est bon de dire qu'une Bible est

placée dans chaque cellule, et que la lecture de ce livre est la seule qui soit permise dans la maison. Comme beaucoup de prisonniers ne savent pas lire, une école a été établie dans la prison d'Auburn, en 1826; cinquante forçats, dont l'âge ne dépassait pas vingt-cinq ans, y furent reçus. Le bienfait de cette faveur fut accueilli avec les démonstrations d'une vive reconnaissance : en 1828, le nombre des étudians s'était élevé à cent vingt-cinq, sur cinq cent cinquante prisonniers.

Dans toutes les régions du monde, en Amérique même, et sous l'heureuse influence du régime pénitentiaire, toutes les prisons sont pourvues de certains êtres qui paraissent s'attacher à ce genre de vie, comme par vocation ou par métier : la prison est leur élément! apparemment qu'ils ne peuvent respirer que là. Ont-ils recouvré leur liberté, ils se sentent mal à l'aise, jusqu'à ce qu'ils retombent dans la solitude et sous les verroux.

CHAPITRE III.

Paysages écossais. — École militaire de West-Point. Pine-Orchard. — Katskill. — Albany.

Après un voyage de trente milles sur la riv Hudson, qui nous offrait des spectacles plus étonn et plus magiques, à mesure que nous avancions, n arrivâmes à West-Point, lieu qui retrace admira ment toute la magnificence des lacs d'Écosse, et l'emporte sur leurs paysages par la richesse de la gétation. Le bateau à vapeur, qui nous faisait lor tantôt une rive, tantôt l'autre, variait dans sa mar l'aspect des sites ; à chaque minute notre admira s'accroissait, toujours excitée par de nouveaux su de surprise.

Arrivés à West-Point, nous voulûmes dîner : n avions faim : mais, en Amérique, tout se fait d' manière réglée. On avait dîné depuis long-temps cuisinier avait été faire un tour de promenade clef du garde-manger était restée dans sa poche. N voilà forcés à jeuner. Pour comble d'infortune, o

trouvait de lait nulle part. Je ferai grâce au lecteur de toute la diplomatie que je mis en œuvre pour me procurer quelques gouttes de lait, ou un beefsteak.

Il n'y a, dans les États-Unis, qu'une seule école militaire, celle de West-Point. Cette institution, autant qu'il m'a été possible d'en juger, fait l'éloge du patriotisme et du caractère de ses fondateurs. Il s'agit moins d'élever des soldats et des officiers, que de propager l'esprit militaire. Cependant, la première opinion que j'avais conçue d'abord de son utilité, se trouva bien changée, après que j'eus traversé le pays d'un bout à l'autre. Le nombre des élèves est borné à deux cent cinquante : ils sont admis ordinairement à l'âge de seize ans, quoique les réglemens prohibent toute admission après quatorze ans. Après quatre ans d'études ils peuvent obtenir leur brevet ou diplôme. Le président des États-Unis nomme les élèves ; il choisit une certaine quantité de candidats de chaque province. Les demandes sont nombreuses et vivement sollicitées, quoique l'admission soit le résultat d'un examen très-sévère. Si le candidat ne répond pas d'une manière satisfaisante, il doit renoncer à ses prétentions ; mais s'il est sorti honorablement de la lutte, il entre à l'école. Six mois sont encore consacrés au noviciat, après lequel il est admis.

L'application des élèves est principalement dirigée vers la science des mathématiques. Le génie civil et militaire, l'arpentage, l'astronomie, font aussi partie de leurs études. Il n'y a point encore d'observatoire aux États-Unis. On enseigne aux élèves assez de fran-

çais, pour qu'ils soient à même de traduire les livres de stratégie écrits en cette langue; la chimie et la minéralogie complètent cette éducation. La sévérité de la discipline produit de bons effets. Un seul coup d'œil jeté sur un registre fait connaître la conduite que l'élève a tenue pendant une année, un mois, même une semaine.

Le 1er juin, nous allâmes à Katskill, très-jolie petite ville, qui a deux églises, une rue très-large et assez longue, des boutiques, des diligences, des fiacres, tout ce qui annonce la civilisation. Nous fîmes ce trajet, qui est de cinquante-neuf milles, en cinq heures, sur un beau bâtiment à vapeur, appelé *l'Albany* : c'était voyager en raison de dix milles par heure : car nous fîmes différentes stations pour prendre ou déposer des passagers.

A notre arrivée à Katskill-Dock, nous trouvâmes une voiture ou stage, comme on la nomme, prête à nous conduire à la ville.

La diligence américaine rappelle assez la forme de la diligence française. Il n'y a point de place à l'extérieur, sauf une ou deux réservées sur le siége du cocher. Des trois bancs de l'intérieur, deux sont disposés comme dans nos voitures anglaises, le troisième touche aux deux portières; souvent ces diligences n'ont qu'un panneau d'entrée. Ces voitures sont assez agréables pour voyager en été; mais dans les hivers un peu rudes, le vent, qui a libre accès dans l'intérieur, doit les rendre fort incommodes. Ces lourdes diligences sont suspendues sur de fortes bandes de

cuir : leur construction est assez solide pour résister aux affreux cahots qui tourmentent leur marche dans ces mauvaises routes.

Nous atteignîmes le sommet des monts Katskill. A l'endroit nommé Pine-Orchard, une belle vallée s'étendait à nos pieds. Du haut des pics de rochers, si nous tournions nos regards du côté de l'orient, nous apercevions l'Hudson, prolongeant son cours à travers une plaine fertile, dans une étendue de près de soixante milles.

Pine-Orchard avait été long-temps le rendez-vous favori des habitans de New-York et d'Albany, même quand le bateau à voile était le seul moyen de transport. Mais depuis l'invention de la vapeur, le nombre des visiteurs s'est tellement accru, que la sagacité commerciale des compagnies industrielles a jugé profitable d'élever un hôtel magnifique à l'endroit même où, jusqu'à ce moment, l'on n'avait vu que quelques chétives cabanes groupées sur les bords de l'abîme, et élevées de deux mille cinq cents pieds au-dessus de la rivière.

D'après notre résolution prise de nous soustraire à toute gêne pendant notre voyage, nous remîmes au lendemain notre visite aux chutes de Canterskill, et à la vallée Clove, qui, formant un accident au milieu de ces montagnes, ouvre très-agréablement la perspective des sites environnans. Cette promenade nous coûta cinq heures de fatigue; nous n'avancions qu'à travers les broussailles qui couronnent ces sommets escarpés, et nous trouvions sur notre route des torrens qu'il

fallait franchir sur une planche mal assurée. Quand nous entrâmes dans le village, à l'aspect si paisible de Batskill, nous fûmes étonnés d'entendre le son du tambour,...et ce jour-là était un jour destiné à la manœuvre de la milice; mais l'apparence de cette troupe guerrière était peu martiale, et je suis tenté de croire que son mode d'organisation, dans ce pays, n'est pas excellent ; telle me parut aussi l'opinion de tous les militaires avec lesquels je m'entretins à ce sujet.

La milice des États-Unis s'élevait, en 1827, à 1,050,158 hommes; la population totale du pays, en y comprenant un million et demi d'esclaves, s'élevait, en 1828, à 11,348,462 ; ainsi la masse obligée de faire partie de la milice est représentée par la proportion de un à onze, ou un à dix en n'y comprenant pas les esclaves. Le gouvernement fournit les fusils, à raison de huit dollars chacun, et la milice ne reçoit pas de solde, excepté toutefois quand son service est effectif; alors elle touche une paie égale à celle des troupes de ligne.

Dans la matinée du 6 juin, nous arrivâmes à Albany, ville capitale ou plutôt siége du gouvernement de l'état de New-York. Quoique la capitale réelle, quant à la richesse, à la population et à l'importance, soit la grande et belle ville située à l'embouchure du fleuve, et qui donne son nom à cette province florissante de l'Union, cependant Albany, favorisée par le grand canal dont l'entrée orientale aboutit presque dans son enceinte, a acquis un plus grand développe-

ment commercial comme lieu de dépôt. Cette ville se trouve aussi le point central d'un commerce très-actif entre New-York et le Canada, et entre l'état d'Ohio à l'ouest, et New-England à l'est. La prospérité d'Albany était assurée, avant que le génie et la persévérance de Fulton eussent couvert l'Hudson de bâtimens à vapeur. Cette belle invention a favorisé l'agrandissement d'Albany. Le trajet de New-York à Albany, qui durait autrefois toute une semaine, et dont le voyageur se félicitait comme d'un heureux hasard s'il n'avait duré que trois jours (car souvent on n'en était pas quitte à moins de quinze jours); ce voyage, de cent quarante-cinq milles, se fait aujourd'hui dans l'espace de treize et même de douze heures.

La ville d'Albany n'est pas la seule à profiter de ce nouveau mode de navigation. Les pays environnans, sur les rives du fleuve, au-dessus et au-dessous de la ville, en reçoivent aussi un très-grand accroissement de prospérité.

Le 6 juin nous entreprîmes notre voyage aux états de Massachussets. Une diligence au grand complet, l'Accommodation-Stage, s'avança lentement sur une mauvaise route. Elle rendit pour nous ce trajet fort ennuyeux, et nous fit comprendre ce que pouvait être la manière de voyager en Europe il y a cent ans. Notre séjour à Massachussets fut agréable. Nous reprîmes la route d'Albany au bout de cinq jours.

Le voyageur qui se déterminerait à retracer tout ce qu'il a vu, n'en finirait pas. C'est une difficulté très-grande, au milieu de si abondantes matières, que de

choisir ce qui est le plus propre à intéresser le public. En consultant mes notes, je crois pouvoir affirmer que le trait caractéristique du caractère des Américains, est l'habitude qu'ils ont de parler toujours avantageusement d'eux-mêmes, et de tout ce qui a rapport, directement ou indirectement, à leur pays et à ses institutions. Il est vraiment comique de les voir saisir la plus petite occasion, pour accaparer un éloge ou une opinion favorable. En voici un exemple : il m'arriva un jour de dire à une dame que les cochers des diligences conduisaient leurs chevaux plutôt par des paroles que par le fouet. Elle me répondit : « Certainement, monsieur, et cela mérite d'être observé : remarquez l'intelligence de nos compatriotes et la sagacité de nos bêtes. » Cette dame n'étant pas tout-à-fait contente de ce qu'elle lisait sur ma physionomie, répondit à mon sourire : « Eh bien ! monsieur, ne vous semble-t-il pas que les Américains soient extraordinairement doués d'intelligence ? » Quand quelques éloges étaient accordés aux Anglais, un malaise et une inquiétude visibles se manifestaient dans l'auditoire, et ne s'effaçaient que si l'un de nous présentait de nouvelles observations favorables aux Américains.

CHAPITRE IV.

Schenectady. — Little-Falls. — Syracuse. — Cayuga. — Geneva. — Canandigua. — Rochester.

Le 14 juin, nous quittâmes Albany, en nous dirigeant vers les provinces de l'Ouest. Notre projet était de voir le Niagara, et de visiter le *Grand-Érié-Canal*, ainsi que les colonies établies depuis peu sur ses bords.

Les voyages en poste étant chose impossible en Amérique, il faut que les voyageurs se résignent à prendre la diligence publique, ou fassent usage de leurs propres chevaux et de leurs voitures. On se procure ce qu'on nomme un *extra*, ce qui a quelque ressemblance avec notre manière de voyager en poste. Ce fut ce moyen que j'adoptai, et, moyennant cent quinze dollars pour un trajet de trois cent vingt-quatre milles, l'affaire fut conclue.

Nous arrivâmes dès le premier jour à Schenectady : notre but était de visiter la jonction du *Érié-Canal* avoc la branche qui l'unit au lac Champlain. Près du village appelé *Juncta*, nous eûmes occasion d'examiner

neuf écluses, qui élèvent le canal jusqu'au niveau sol, à l'ouest d'Albany. Je n'ai, je crois, jamais plus d'activité et de mouvement qu'il ne s'en dépl ici; les bateaux se croisaient, les uns chargés grains, les autres de farines et de marchandises tous les pays du monde, qui allaient trouver le écoulement dans les régions populeuses de l'Ouest.

Nous passâmes par un endroit appelé Watervli où nous vîmes 50,000 fusils en bon ordre et prêt être mis en action, dès que la sûreté du pays pourr l'exiger. Après ce petit voyage nous revînmes à Scl nectady; nous y arrivâmes à l'approche de la nuit, ce qui n'aurait pu échapper à notre observation, c'ét le bruit assourdissant des voitures publiques, et débarquement des passagers que les bateaux dé saient sur le quai, au centre même de la ville. lendemain nous visitâmes l'*Union-Collége;* après q nous quittâmes Schenectady; nous remontâmes fleuve, traînés à la remorque, et faisant trois milles demi à l'heure. Ce mode de voyage se prolongea j qu'à notre arrivée à Caughnawaga, il était dix heu du soir. Ce qui rendit pour nous ce voyage très-agr ble, ce fut de n'être point inquiétés par l'ardeur soleil : le ciel avait été couvert toute la journée, l' était doux, et le paysage apparaissait frais et ria deux orages très-violens avaient depuis peu effacé souillure poudreuse de cette belle végétation, et ren à la verdure tout son éclat. Pendant le court trajet vingt-six milles que nous avions eu à parcourir, canal s'était offert à nous dans ses contours les p

gracieux, serpentant à la base d'un joli banc de terre bien boisé et situé sur la rive méridionale de la rivière Mohawk. Notre position élevée nous permettait de jouir de l'aspect de cette belle rivière, où apparaissaient quantité d'îles et de presqu'îles qui se trouvaient engagées dans les sinuosités de son cours. Il est impossible de se faire une idée de la beauté du paysage; chaque détour que nous faisions avec le canal nous ouvrait de nouveaux points de vue; de toutes parts nous apercevions des villages, des ponts, des aqueducs, des habitations éparses, des moulins, des églises nouvellement élevées; en vérité c'était charmant à voir. Le bateau qui nous portait est divisé en deux parties renfermant chacune huit lits, l'une destinée aux femmes, l'autre aux hommes; sur les deux côtés latéraux on forme aussi des lits avec les siéges du bâtiment.

De Caughnawaga nous arrivâmes à Little-Falls; c'était l'heure du dîner, qui nous fut servi par la fille de l'aubergiste : pendant les instans de liberté qu'elle trouvait durant son service, elle reprenait ses travaux d'aiguille, sans se douter des reproches que mériterait un de nos domestiques d'Europe agissant ainsi. Nous trouvâmes partout les tables abondamment pourvues de glaces, même dans les habitations les plus modestes. Une glacière pour chaque maison est regardée comme chose indispensable.

Nous arrivâmes le 19 au village de Syracuse, traversé par le canal *Érié*. Pendant le trajet nous pûmes remarquer l'état agricole du pays : d'un côté c'était la

forêt sombre et épaisse, de l'autre se déployaient les travaux de l'agriculture la plus active, les champs de blé et d'orge. On voyait quantité d'arbres nouvellement abattus, et disposés en pile les uns sur les autres : tout près était une espèce de hutte construite avec des souches. Syracuse a des rues larges, des maisons commodes, des boutiques gaies, des diligences, des charrettes, des cabriolets, etc., etc. Le canal apparaît au centre du village ; son eau s'élève au niveau des terres : les bateaux, les paquebots de louage, glissent comme des traits sous les ponts, dont les uns sont de bois peint, les autres de pierre. Après cinquante milles de voyage, nous nous trouvâmes au milieu de la tribu indienne Oneyda, qui occupe un petit terrain appelé *une réservation*. Cette faible concession est tout ce qui a été accordé aux anciens maîtres de ces vastes contrées. Leurs costumes se composent d'une espèce de couverture qui leur tient lieu de vêtement, leurs jambes sont couvertes de guêtres en peau qui descendent sur les mocassins qui entourent leurs pieds. Le tatouage de leur figure, l'état désordonné de leur chevelure hérissée et huileuse n'a rien changé à la physionomie que l'imagination aime à retrouver chez ces anciens enfans de la forêt. Il arriva quelquefois que nous nous trouvions engagés, pendant des trajets de plus de dix milles, dans l'épaisseur des bois. Cependant nous n'étions jamais sans découvrir quelque groupe d'habitations. Souvent même des villages, composés de plusieurs centaines de maisons, nous apparaissaient surmontés de leurs petits clochers

peints de différentes couleurs; des troncs d'arbres non dépouillés de leur écorce forment les parois de ces maisons: les toits sont en planches; celles qui affectent un air d'élégance sont revêtues de planches: ordinairement elles ne sont pas peintes. Çà et là nous pûmes remarquer quelques maisons isolées qui présentaient dans leur extérieur la grâce et les agrémens des maisons de plaisance, des taillis, des arbustes, des jardins ornés de fleurs. Quelquefois un village tout entier est formé par les groupes de ces jolies habitations, qui se trouvent en partie cachées sous l'épais feuillage des ormes dont elles sont entourées.

Nous visitâmes en détail Syracuse, où s'exploite une fabrique de sel très-considérable. En 1820, ce village ne se composait que d'une maison, d'un moulin et d'une auberge: en 1827 il renfermait quinze cents habitans, deux églises, beaucoup de riches boutiques remplies de marchandises qui arrivaient par eau de tous les points du globe. Aussi y compte-t-on maintenant deux grandes hôtelleries, des dépôts d'épiceries par douzaines, plusieurs imprimeries qui donnent naissance à un journal qui paraît une fois par semaine; une poste qui a son départ tous les jours pour l'est, le midi et l'ouest; et dans son intérieur un grand canal; enfin, c'est une ville grande et libre. Nous fîmes une dernière promenade à la fabrique de sel, au lieu appelé Salina, et nous quittâmes Syracuse; c'était le 20 juin. Nous arrivâmes à Auburn à neuf heures du soir; cet endroit est celui dont nous avons déjà parlé, en rendant compte des premières tentatives que l'on a

faites pour mettre en pratique les réglemens sur l
prisons. Nous poursuivîmes notre course vers l'ouest
et le 21 juin nous étions sur les bords du lac Cayuga
une de ces mers intérieures si nombreuses dans la pa
tie septentrionale du grand état de New-York. Ce l
a quarante milles de largeur, dans sa plus grande éte
due, et, ce qui est vraiment étonnant, il est traver
par un pont qui, sans contredit, est le plus long q
j'aie vu. Il n'a pas moins de dix-huit cent cinquan
pas dans sa longueur; j'en fis le trajet en quin
minutes vingt secondes. Le péager m'assura que java
parcouru un mille et huit perches.

Nous nous éloignâmes de Cayuga à huit heures d
matin. Un orage violent avait éclaté peu auparavan
l'air était vif, et nous fûmes obligés de nous envelo
per de nos manteaux. Telle est l'incertitude du clim
en Amérique. Nous nous arrêtâmes à Genève po
dîner; cette ville se trouve située à l'extrémité du S
nèque-Lac, dans le voisinage d'une tribu d'Indien
aujourd'hui réduite à bien peu de chose. Cette vil
doit sans doute son nom à son analogie topographiq
avec la ville suisse qui porte ce nom.

L'affranchissement des esclaves, par le gouve
nement de New-York, date du 4 juillet 1827. Le traf
des esclaves a cessé depuis cette époque dans plusieu
états; mais l'esclavage existant toujours dans la pl
grande partie de l'Union, il en résulte que l'état de d
pendance de la race malheureuse qui y est soumise
se perpétue dans le pays, et détruit tout rapport sym
pathique, tout commerce d'amitié entre les noirs et l

blancs, même dans les états où l'esclavage a cessé.

Les chiffres de la population libre et esclave sont ainsi établis dans les tableaux de Watterston, page 7 (1).

Blancs et toutes autres personnes jouissant de la liberté, au 1er juin 1828.	9,510,307
Esclaves . . même époque. . .	1,838,155
	11,348,462

Ce qui prouve que l'esclavage est en raison d'un sixième de la population.

Nous fîmes halte à l'extrémité d'un fort beau lac, moins grand que les deux derniers que nous avions vus, mais d'une étendue assez considérable. Ce lac, ainsi que le village qui est situé à son extrémité, se nomme Canandaigua. Qu'il me soit permis de remarquer ici que le mot *village* a, en Amérique, une application qui n'est point identique à celle que nous lui donnons en Angleterre. Le mot *ville* pourrait lui être substitué, puisque les lieux ainsi désignés ne présentent pas seulement quelques cabanes, mais de fort belles maisons, séparées par de larges rues, et embellies de bosquets et de jardins remplis de fleurs. Assurément l'exercice des métiers mécaniques se pratique là comme ailleurs; mais on peut dire que, généralement, les maisons de Canandaigua donnent plutôt l'idée de lieux de plaisance, qu'elles ne rappellent les chaumières des villages européens.

(1) Tabulor statistical views, by George Watterston and Nicolas Biddle van Zandt. Washington, January 1829.

Canandaigua se trouve à peu près au centre du comté Ontario, dont une grande portion a été achetée, il y a quelques années, par des Anglais qui en payèrent l'acre cinq *cents*, c'est-à-dire la valeur de cinq sous de France (1). Une partie considérable ne tarda pas à être revendue à différentes inégalités de prix, depuis un, deux, jusqu'à dix et même jusqu'à vingt dollars.

Un district quelconque, que l'on veut mettre en vente, est divisé, après avoir été arpenté, en plusieurs parties d'un mille carré; à chaque angle de ces parties est placé un poteau qui porte un nombre ou une lettre, et chaque partie est subdivisée en portions de six cent quarante acres chacune. Celui qui a fait choix de cette résidence adopte un lot, et un marché est conclu entre l'agent du district et le nouveau venu, qui paie d'avance le dixième de la somme convenue, en fixant des époques pour les autres paiemens. Le nouvel acquéreur entre en possession de son lot; il abat des arbres, en consacre une partie à son foyer, l'autre lui sert à élever sa maison et à former ses palissades. Si toutefois vient pour lui la nécessité de s'éloigner, il peut se retirer sans rien payer, attendu que son travail a mis la terre dans un état d'amélioration.

Un jour on me fit remarquer une belle maison de ferme. Le propriétaire était entré en possession du

(1) L'acre d'Angleterre contient ordinairement 720 pieds de roi de long et 72 de large.

terrain il y avait environ trente ans : ce n'était alors qu'un sol inculte et couvert de bois. Les moyens pécuniaires de l'acquéreur étaient très-bornés, mais une assiduité continue l'avait bientôt rendu maître d'un domaine considérable. Ce fut pour lui le moment de faire bâtir sa maison et de se marier : il eut le bonheur de voir s'élever autour de lui une famille nombreuse. Ayant atteint sa soixantième année dans l'état le plus florissant, il pouvait espérer le calme d'une vieillesse heureuse ; mais rien n'était plus contraire à ses habitudes que le repos ; cet état lui faisait perdre le sentiment de son existence, en ne lui faisant plus sentir l'aiguillon qui avait soutenu la vigueur et l'énergie de sa vie passée. Chaque nouveau venu qui augmentait la population, qui se multipliait autour de lui, il le regardait comme un intrus, et, en quelque sorte, comme un espion de sa conduite. Enfin, après quelque temps de lutte contre les désagrémens de la civilisation, il déclara qu'il n'y pouvait plus tenir. Il abandonna sa ferme à ses enfans, et s'enfonça dans les terres de Michigan, au nord-ouest. Sa femme seule l'accompagnait. Pour toute fortune ils emmenèrent avec eux un attelage de bœufs, un chariot, des chevaux, une hache et quelques dollars.

Un lieu, appelé Bristol, fut le but de la promenade que nous fîmes le 23 juin : nous voulions y examiner une source ardente. A notre arrivée nous vîmes la source, mais point de flammes. On envoya chercher de la lumière qui fut aussitôt suspendue au-dessus de l'eau. Nul indice de flammes n'apparaissait encore,

quoique une odeur désagréable ne permît pas de révoquer en doute la présence du gaz hydrogène, et j'allais me persuader qu'on avait voulu rire à mes dépens, et me régaler d'*un poisson d'avril*, quand tout à coup l'air s'enflamma, et bientôt nous pûmes jouir du spectacle gai et singulier d'une jolie petite vallée, où se dessinait une ligne de flammes voltigeant sur un ruisseau d'eau claire et limpide qui roulait sur un lit inégal de pierres calcaires. Nous passâmes trois jours à Canandaigua; ce séjour nous fut doublement agréable; nous étions logés chez un compatriote. Il a su mettre en honneur, dans son joli village, les usages de la civilisation les plus recherchés, ce qui peut avoir d'heureux résultats; et, pour nous autres voyageurs, c'était un charme inexprimable. Nous n'avions point encore appris à faire, sans soupirer, l'échange du bien-être de la civilisation contre les faibles ressources de l'état grossier et primitif qu'il nous fallut si souvent adopter.

La journée du 25 juin fut consacrée à traverser le pays jusqu'au village nommé Rochester, village situé à quelques milles seulement de la rive méridionale du lac Ontario, sur les bords de la rivière de Genesée, près d'une belle chute d'eau. Le canal Érié traverse le village sur un magnifique aqueduc en pierre.

Rochester offre l'exemple le plus remarquable du rapide accroissement, en étendue et en population, qui caractérise les villages d'Amérique. Une opinion générale parmi les habitans est que l'accroissement de

la population devient pour la nation une source de richesse, et qu'il doit être encouragé par tous les moyens possibles.

Je soutiens cependant que, même dans ce pays, il n'est nullement vrai que l'augmentation des individus entraîne nécessairement celle des richesses nationales.

Les modes parisiennes sont seules adoptées par les élégantes des grandes villes des côtes. Mais, si vous vous enfoncez dans l'intérieur des terres, vous n'y rencontrez plus rien de tel. Sur ce chapitre de la tenue, on peut dire en passant que cette cause de mœurs polies et de prospérité, paraît aussi étrangère aux Américains, dans sa pratique, que dans son utilité politique. Un chapeau qui n'est point brossé, des souliers qui n'ont jamais été cirés, un air de négligence qui plane sur l'ensemble de l'accoutrement, révèle à l'œil étranger des habitudes contractées de laisser-aller. Il est vrai qu'il y a pour eux liberté parfaite dans le choix du vêtement comme dans la meilleure forme de gouvernement; mais aussi comment espèrent-ils échapper à l'observation critique de l'étranger?

Rochester doit principalement sa prospérité au canal Érié : sa situation le fait choisir pour dépôt général aux riches districts qui avoisinent la rivière Genesée. Ses principales maisons font commerce de blé, farine, bœufs, porcs, soude, potasse, whisky, etc.

Rochester fournit au pays qui l'environne toutes sortes de marchandises fabriquées, qui y sont apportées par le canal de New-York.

Parmi une population de huit mille âmes, dont se compose ce village jeune et gigantesqne, il n'y avait qu'un seul individu, parvenu à l'âge de maturité, qui en fût natif; le plus vieux des indigènes n'avait alors que dix-sept ans. Cette prospérité est surtout occasionée par la modicité du prix de transport, et par les avantages du canal Érié. Quant aux frais de voyage des passagers par terre et par eau, ils ne s'élèvent guères qu'à deux sous anglais ou 16 liards de France par mille.

CHAPITRE V.

Défrichement des forêts. — La cour de la Fosse. — Ridge-Road. — Ridgeway. — Lockport. — Le canal Érié.

Le 26 juin nous fîmes notre promenade dans le village : il paraissait dans une incroyable tourmente d'accroissement ; les travaux qui venaient d'être terminés, ceux qui se continuaient, attestaient une activité surprenante. Ce n'était partout que rues encombrées par les matériaux, tintamare de haches et de marteaux, maisons à demi construites, et présentant dans leurs étages inférieurs le spectacle de l'industrie et du commerce, tandis qu'on travaillait encore à terminer la toiture et les étages supérieurs. Je comptai les monumens inachevés, églises, prisons, hôtels. Plusieurs rues presque terminées n'avaient point encore de nom ; d'autres dont les percées étaient simplement indiquées par des palissades, portaient déjà l'écriteau indiquant leur désignation à venir. Il y a quelques années, ce n'était qu'une forêt sombre et solitaire, et actuellement encore on ne peut s'éloigner de

ce lieu sans découvrir de divers côtés les restes de ces antiques forêts. Quand on défriche le sol pour l'agriculture, on laisse les souches des arbres debout pendant plusieurs années, parce qu'il est plus facile, et en même-temps plus profitable de labourer autour d'elles, que d'employer beaucoup de temps à les extirper à l'aide du feu, ou même de la poudre à canon. Mais, quand il s'agit de niveler l'assiette de la forêt pour y élever une ville, il faut suivre une autre marche. Tôt ou tard, suivant le cas et les besoins du propriétaire, les arbres disparaissent entièrement. Ainsi, celui qui possède des capitaux a bientôt remplacé les arbres par les constructions, souvent formant des rues tout entières, tandis que les terres de son voisin sont encore livrées à la végétation. Il nous est arrivé, dans l'intérieur de la ville même, dans des lieux très-fréquentés, d'être obligés, pour éviter la souche d'un chêne ou d'un sapin, de faire faire un circuit à notre voiture.

En dirigeant notre promenade vers le bois, nous atteignîmes un lieu grossièrement palissadé, et situé au bas d'une montagne. Je demandai à l'ami qui m'accompagnait ce que ce pouvait être. « Oh, c'est la cour de la Fosse.—Cour de la Fosse! répondis-je, qu'est-ce que cela? — Assurément, me dit-il, vous n'ignorez pas ce que signifie ce mot! C'est le cimetière; tous les habitans y sont portés indistinctement, sans acception de la croyance qu'ils professaient. Nous n'avons pas de cimetière en Amérique. »

La forêt devenait de plus en plus épaisse, et, à un

mille, nous n'apercevions plus aucun vestige de la présence de l'homme : la nature seule conservait là tout son empire. Pendant que nous nous consultions sur le parti que nous devions prendre, nous fûmes vivement distraits par le fracas d'un arbre qui tombait; le bruit de sa chute décida la direction de notre promenade; après quelques difficultés nous arrivâmes à un endroit où trois ou quatre hommes étaient occupés à ouvrir un chemin qui devait établir une communication, à travers le bois, avec un autre chemin qui devait aboutir au village.

A mesure que les arbres tombaient, ils étaient ébranchés, et on les faisait traîner par des bœufs, pour être immédiatement sciés en planches, et mis en œuvre dans les nouvelles bâtisses. Je pus m'assurer qu'on n'avait rien exagéré, en me disant que le sapin, qui était en pleine vigueur le matin, pouvait, avant la fin du jour, être abattu, scié en planches, et trouver le soir sa place dans la charpente de quelqu'hôtel, ou fabrique qui n'existait encore le matin que sur le devis de l'architecte.

Le 27 juin, nous quittâmes Rochester; nous parcourûmes environ trente milles sur la Bridge-Thoad, qui passe le long d'une petite éminence, ou banc de sable et de gravier, que l'on suppose avoir fait partie, dans les premiers âges du monde, du rivage du lac Ontario. Il suit à peu près en ligne parallèle les bords de ce fleuve, bien qu'il en soit distant de huit à dix milles, et plus élevé d'environ cent pieds. Ces témoignages des changemens subis par le globe, non-seu-

lement nous remplissent d'admiration, mais, en nous reportant à une époque aussi reculée, excitent au plus haut point notre curiosité. Quelque peu soucieux que l'on puisse être de l'histoire géologique, cette route est toujours digne d'observation : elle présente au voyageur un chemin beaucoup plus commode pour les voitures, que ceux qu'il a rencontrés pendant plusieurs jours; tandis que pour le savant, qui n'adopte une opinion qu'après en avoir fait un examen approfondi, une chaîne d'événemens sublimes lui fait comprendre tout-à-coup la révolution que la surface de la terre a subie; la nature et la marche des choses créées se présentent à son imagination d'une manière tellement évidente, qu'il peut passer par la pensée au spectacle du lac primitif, et se retracer cette immense barrière, dont tous les vestiges sont effacés, mais qui, à cette époque, maintenait les eaux sur un lit si élevé, qu'elles auraient pu facilement submerger toutes les provinces environnantes.

Le soleil était couché, lorsque nous arrivâmes au village de Bridgeway, près d'Oak-Orchard-Creek, et le crépuscule me surprit avant que j'eusse pu établir ma chambre claire (*camera lucida*), pour esquisser un paysage d'un aspect très-sauvage. Pendant que je dessinais, je prêtai l'oreille à un entretien qui venait de s'établir près de moi, et qui insensiblement s'éleva jusqu'à la plus vive discussion : un groupe de villageois débattait la question de savoir, si l'on avait le droit d'arrêter la personne qui avait servi de caution à un débiteur; ce dernier, homme sans ressource,

s'était adroitement soustrait aux poursuites, et l'on avait seulement arrêté sa caution qui était riche. La question, sans doute, était plus ardue qu'elle ne me semblait; car, dans mon ignorance, j'avoue que je fus étonné qu'il pût y avoir deux avis à ce sujet.

Profitant d'une pause dans la discussion, l'un des interlocuteurs fit remarquer aux autres qu'ils se trouvaient dans le voisinage d'une dame et d'un monsieur étrangers, et que ces derniers aimeraient sans doute mieux une chanson que tous leurs débats. « Qu'en pensez-vous, monsieur Boltum, » ajouta-t-il?

La personne ainsi interpellée se prêta de bonne grâce à ce qu'on exigeait d'elle, et entonna, sur un air de psaume, une chanson assez amusante, de sa composition, tellement ornée de peintures descriptives, qu'elle serait une ressource pour ma narration, et que je regrette de ne pouvoir la transcrire en entier; la dernière stance se terminait ainsi :

« Tom Boltum of Oak-Orchard.
Has pointed out the way;
To dress yourselves in spendour, the richest and the gay;
You may dress in silks and satins without the least of fear;
For he'll keep a-making silk yet the he hunded of years. »

« Tom Boltum d'Oak-Orchard a montré le chemin pour vous habiller splendidement, richement et gaiement. Habillez-vous sans la moindre crainte en soie, en satin; car il tissera de la soie pendant plusieurs centaines d'années. »

L'auteur, ainsi qu'on en peut juger, était tout à la fois poète et fabricant de soie; en outre, il s'occupait d'agriculture, car, avec l'activité caractéristique de ses compatriotes, il avait introduit le mûrier et le ver-à-soie; et, après avoir appris à sa famille à les soigner, il occupa tout le village à fabriquer la soie.

Le 28 juin, nous nous trouvions à Lockport, village de bois, très-vivant, que le canal Érié partage en deux; des centaines de porcs, des diligences, et des charrettes occupaient les rues populeuses : un air tout à la fois insouciant et affairé semblait le caractère distinctif des habitans.

Lockport est célèbre par son canal, qui, devant avoir pour réservoir celui d'Érié, dont les eaux étaient plus basses que le terrain sur lequel on devait le creuser, exigea qu'on nivelât le sommet de l'éminence sur laquelle est situé Lockport. On creusa donc dans un sol calcaire une magnifique excavation, nommée *the deep cutting* (la profonde coupure), longue de plusieurs milles, et profonde d'environ vingt-cinq pieds. C'est un ouvrage qui a coûté beaucoup de travail et d'argent, et qui fait honneur aux personnes qui l'ont entrepris.

Le canal Érié a 363 milles de longueur, 40 pieds de largeur à la surface, 28 à sa base, et 4 de profondeur : il a 83 écluses de 90 pieds de long sur 15 de large.

Ce grand ouvrage, commencé le 4 juillet 1817, fut achevé en huit ans et quatre mois, et coûta environ 9 millions et demi de dollars, un peu plus de 50 millions

de francs. Les résultats ont répondu aux espérances des auteurs du projet, et les droits qu'on perçoit ont de beaucoup dépassé la somme sur laquelle on s'était basé. Les propriétés de tout genre ont, ainsi qu'on devait s'y attendre, acquis une plus grande valeur dans tous les endroits que traverse le canal, et les importations et exportations se sont accrues en proportion, dans toutes les parties de l'état situées entre l'Hudson et les lacs, ce qui contribue à augmenter la richesse et l'importance de l'état de New-York.

Malheureusement cet exemple a encouragé beaucoup de spéculations de ce genre, la plupart desquelles n'ont été utiles qu'à ceux qui ont eu l'esprit de s'en retirer après avoir vendu leurs actions avec bénéfice; sous ce rapport elles ne ressemblent pas mal aux sociétés par actions qui se formèrent en Angleterre, en 1825.

Il existe encore un canal très-important, dont l'état d'Ohio, ainsi que plusieurs autres provinces voisines des lacs supérieurs, trouveront sans doute avantageux de se servir, pour leurs exportations et pour leurs importations; c'est le canal Welland, ouvert à travers l'isthme de Niagara, dans le haut Canada. Ce canal, unissant le lac Érié au lac Ontario, offre une communication entre les lacs de l'ouest et la mer, soit par le fleuve Saint-Laurent, soit par le canal Oswego jusqu'à Syracuse, et de là par le grand canal jusqu'au port de New-York.

CHAPITRE VI.

Les chutes du Niagara.

Le 29 juin 1827 nous allâmes de Lockport aux chutes du Niagara. Leur aspect surpassa encore l'idée merveilleuse que je m'en étais faite. J'ai cru devoir commencer par cette déclaration, attendu que, soit en Angleterre, soit en Amérique, dès que ce sujet a été mis sur le tapis, on n'a pas manqué de commencer par m'adresser la question : Les chutes d'eau du « Niagara ont-elles répondu à votre attente ? »

La meilleure réponse que j'aie entendu faire à cette question, est celle d'un voyageur qui revenait des chutes, à une société qui y allait. On lui demanda s'il pensait qu'on risquât de se trouver désappointé, à l'aspect de cette merveille. « Non, répondit le voya« geur, à moins que vous ne vous attendiez à voir la « mer tomber de la lune. »

Sur notre route nous eûmes, à travers les arbres, la vue ou plutôt un aperçu du lac Ontario. Cette immense nappe d'eau, longue de 170 milles, n'avait au-

cune ressemblance avec les lacs sur lesquels nos yeux s'étaient reposés. Je m'attendais bien à voir quelque chose d'à-peu-près semblable à la mer; mais je fus surpris, quand je vis la parfaite ressemblance de ce lac avec l'Océan. C'était la même teinte bleu foncé, la même apparence d'étendue sans bornes. Les masses épaisses d'une forêt vierge, dont le feuillage groupé sur un terrain plat, semblait de loin un immense tapis aux mille couleurs, se prolongeaient du lieu où nous étions jusqu'à la rive sud-ouest du lac.

Le Niagara, qui coule du lac Érié dans le lac Ontario, ne ressemble à aucune des rivières que je connais. C'est un cours d'eau déjà parvenu, en naissant, à toute sa croissance, et dont le volume n'est pas plus considérable à son embouchure qu'à sa source. Sa longueur totale est d'environ 32 milles, dont la moitié se trouve située au-dessus des chutes, et le reste entre ces mêmes chutes et le lac Ontario. Pendant la première moitié de son cours, c'est-à-dire au-delà des chutes, le Niagara coule paisiblement presque au niveau du pays plat qui l'environne; si elle venait à subir seulement une fois l'accident qui se renouvelle souvent pour les autres fleuves, et dont elle seule est exempte, c'est-à-dire s'il survenait une crue d'eau de huit à dix pieds, la partie adjacente du Haut-Canada, à l'ouest, et l'état de New-York, à l'est, seraient totalement submergés.

Lorsque le Niagara a dépassé les chutes, il change immédiatement et entièrement de nature; il s'élance avec furie le long d'une vallée profondément encaissée,

espèce d'immense tranchée, qui semble avoir été creusée à travers le roc, par l'action continuelle de l'eau depuis des siècles. Les rochers des deux côtés sont, pour la plupart, perpendiculaires, et trempent dans le fleuve; leurs pics s'offrent à l'œil sans contours, et l'âpreté de leurs cimes anguleuses donne à ce lieu plutôt l'aspect d'une vaste déchirure, que d'une vallée.

Le fleuve, à l'endroit où nous l'aperçûmes pour la première fois, c'est-à-dire à quatre milles au nord des chutes, au lieu de couler paisiblement, s'élance avec impétuosité dans le lac Ontario. Il se précipite d'un lit de roche en pente, de manière à former l'un des plus formidables de ces torrens qu'on nomme *rapides :* celui-ci porte le nom très-convenable de *Devil' Hole*, le trou du diable.

Ce fut de la rive droite, ou orientale du fleuve, à environ trois milles de la grande chute, que nous l'aperçûmes pour la première fois. Sans essayer de décrire la sensation que cette vue me fit éprouver, je dirai seulement que j'acquis aussitôt la conviction que jamais ma première impression ne serait affaiblie.

Dès que nous aperçûmes le fleuve, et surtont dès que nous eûmes entendu le bruit de la cataracte, nos cœurs se serrèrent, et nous éprouvâmes un mouvement de surprise indéfinissable. Beaucoup de personnes se sont trouvées, dans le cours de leur vie, à la veille d'un événement extraordinaire : en se rappelant les sensations qu'elles éprouvèrent alors, elles pourront se faire une idée des miennes. Je me souviens d'avoir ressenti quelque chose de semblable, lorsque,

à Sainte-Hélène, j'attendis dans l'antichambre de Napoléon; l'idée que le bruit des pas que j'entendais s'approcher de moi étaient ceux d'un homme qui, après avoir tenu sous son sceptre une si grande portion du monde, ne régnait plus que sur quelques modestes chambres, et qu'une simple cloison me séparait de ce demi-Dieu, me causa une émotion profonde; il en fut de même quand je m'avançai vers le Niagara : je savais qu'au premier détour de la route j'allais découvrir le plus magnifique spectacle du monde, l'issue de ces gigantesques réservoirs qui contiennent, dit-on, la moitié des eaux douces qui coulent sur la surface de notre planète.

La première fois que s'ouvre devant nous une scène si imposante, l'attention est embarrassée par une multitude d'objets, et ce n'est qu'après un certain laps de temps, que les points les plus remarquables de cette vaste scène se classent et nous permettent d'en apprécier l'ensemble.

Il est curieux d'observer combien les moindres événemens domestiques qui nous arrivent, l'emportent dans notre esprit sur les plus sublimes spectacles de la nature, et nous touchent plus vivement le cœur. Lorsque nous fûmes en présence de la cataracte, il faisait encore jour, et nous eûmes quelques instans pour jeter un coup d'œil sur cette merveille. Je ne sais si ce fut la fatigue du voyage, ou le surcroît d'excitation que cette vue avait produite sur moi, qui m'accablèrent ; mais, à peine arrivé à l'auberge voisine de la chute, je tombai dans un profond sommeil, malgré

le mugissement des eaux. Vers deux heures du matin, au milieu d'un rêve dans lequel m'était apparue une partie de la cataracte nommée le *Fer-à-Cheval*, et dont j'avais été plus particulièrement frappé, je fus réveillé par un faible cri de ma petite fille, qui, dans l'état d'irritation où je me trouvais, me semblait lutter contre le torrent. Je me levai, et je vis que la lampe, en tombant, avait réveillé l'enfant. L'obscurité et le bruit de la cataracte l'effrayaient tellement, que je ne pus parvenir à la rendormir, et je me mis en quête d'une lumière. En cherchant à tâtons dans les corridors, le hasard me conduisit devant une fenêtre ouverte sur le derrière de la maison, et mon oreille fut frappée du bruit affreux que faisaient les rapides, en tombant dans la partie supérieure de la cataracte, immédiatement au-dessous du Verandah. La voix plus mâle et plus terrible encore de la cascade éloignée se faisait également entendre; mais le son en était autre que celui des rapides. Pour la première fois, je compris toute la magnificence, toute la sublimité de la scène.

La nuit était très-sombre, quoique les étoiles étincelassent au-dessus de la cataracte : l'air était imprégné d'une forte odeur de terre, comme une grande rosée : peut-être étaient-ce les brouillards qui formaient les eaux en se précipitant. Pas le moindre souffle de vent pour agiter les feuilles, pas d'autre bruit que la voix imposante du fleuve. Je cherchai à me rappeler dans quel pays j'avais assisté à une scène semblable, et bientôt le nom de Madras s'offrit à mon souvenir. Oubliant entièrement la cause qui m'avait

fait sortir, je me transportai en idée dans cette autre partie du globe, et, à demi éveillé, à demi endormi, je me plongeai dans une délicieuse rêverie; soudain un nouveau cri de l'enfant frappa mon oreille, et j'admirai par quelle sympathie avec le cœur paternel, les sons de cette faible voix dominaient la voix de tonnerre du Niagara.

Les chutes sont divisées en deux parties par l'île des Boucs (Goat-Island), sur laquelle nous passâmes la plus grande partie du jour suivant, esquissant au moyen de la chambre claire, et tenant nos yeux constamment fixés sur la cataracte, avec une attention qui les fatiguait.

Nous fîmes plusieurs fois le tour de l'île, et, quoiqu'elle offre différens points de vue de la cascade et des rapides, tant du côté anglais que du coté américain du fleuve, nous nous trouvions toujours ramenés irrésistiblement du côté du grand Fer-à-Cheval, où la plus grande portion des eaux passe sur un rebord concave, et, sans doute à cause de la profondeur, acquiert une couleur verte foncée, tandis que partout ailleurs l'eau est blanche comme la neige.

Après avoir cherché des comparaisons pour rendre ce que nous voyions et ce que nous entendions, nous tombâmes d'accord que le bruit des chutes ressemblait à celui d'un immense moulin. C'est le même son, continuel, sourd, intense et monotone, accompagné du même frémissement qu'on remarque dans un moulin où plusieurs meules sont en activité. Ce frémissement s'étend jusqu'à plusieurs centaines de toises

du fleuve; mais il est plus sensible dans Goat-Island, qui se trouve au centre des deux chutes.

Le bruit des rapides est également très-fort, mais plus aigu, et il change de nature selon la position du spectateur. Un jour nous parcourions un sentier frayé dans les bois de l'île, à quelque distance de la grande cataracte, et j'y remarquai que les sons produits par les rapides offraient assez de ressemblance avec une forte averse tombant sur les feuilles d'une forêt, dans un temps calme.

Je ne sais quel voyageur a dit, non sans justesse, qu'un pont a toujours quelque chose qui intéresse plus ou moins. S'il ne présente rien de pittoresque en lui-même, sa structure peut être curieuse; il est ou haut ou long; enfin on trouve un motif pour l'admirer ou le critiquer. Celui qui joint la côte d'Amérique à Goat-Island est le plus singulier ouvrage du monde; il atteste tout à la fois le génie, l'habileté et la hardiesse de pensée de celui qui l'a élevé; cet habile homme est le propriétaire de l'île. Le pont a sept à huit cents pieds de longueur; on l'a jeté sur la partie la plus dangereuse des rapides, cinquante pieds au-dessus de la crête de la chute américaine. Il est construit en bois, et consiste en sept divisions posées sur des piles en bois, construites de façon à présenter la plus grande solidité, quoique les fondations sur lesquelles elles reposent soient extrêmement inégales. Le lit de la rivière dans cet endroit est couvert de pierres rondes et anguleuses, grosses, les unes comme une brouette, les autres comme une diligence, gisant tan-

tôt côte à côte, tantôt étagées les unes sur les autres, de façon que le sommet des unes arrive à un pied ou deux de la surface de l'eau, et que celui des autres s'en trouve à douze ou quinze pieds. Le long de ce fond rapide et irrégulier, le fleuve roule un torrent écumeux, avec une vitesse moyenne de six à sept milles à l'heure, et un bruit assez semblable à celui de la mer se brisant sur des rescifs. Mais il est impossible de faire comprendre, sans l'aide du crayon, ce monument extraordinaire, qui ajoute encore à l'intérêt qu'inspire le Niagara.

Je me promenais un jour avec le propriétaire de l'île, il me témoigna le désir d'en faire un lieu de séjour agréable pour les voyageurs; dans ce but, il se proposait d'éclaircir les bois en arrachant la plupart des vieux arbres; un projet si barbare excita au plus haut point mon indignation, et je lui fis comprendre combien de telles idées étaient peu en harmonie avec les goûts de nos peuples d'Europe. Sa manière de voir se trouva bientôt d'accord avec la mienne, et je crois avoir contribué, par cette conversation, à sauver de la hache un des endroits les plus pittoresques de l'Amérique.

Le soir du même jour, nous suivîmes pendant six ou sept milles la rive droite du Niagara, vers le lac Ontario; nous le traversâmes à Queenstown; bientôt nous atteignîmes le rivage du Canada. Après une excursion de six semaines dans les États-Unis, nous nous trouvions de nouveau sous la domination anglaise. Cet intervalle si court avait été tellement rempli, qu'il

nous semblait beaucoup plus long qu'il ne l'avait réellement été. Rien de plus curieux à observer que l'influence d'un demi-mille, d'une séparation géographique presque imaginaire sur les mœurs et les habitudes de deux peuples. Nous ne respirions plus le même air; le ciel, la terre, toute la scène nous semblait changée.

Près de l'endroit où nous débarquâmes, dans le Canada, on remarque un monument élevé au brave général Brock, qui fut tué à la bataille de Queenstown, en repoussant une invasion des Américains sur notre territoire pendant la dernière guerre. Nous trouvâmes deux hommes au pied de la colonne, et je dis à l'un d'eux : « Je suis sûr que vous êtes un soldat anglais? « — Je suis un soldat écossais, répondit-il, et cela « vaut tout autant, je pense. » Je fus d'autant moins disposé à le contredire, que je remarquai dans son langage le patois de mon Édimbourg, ma ville natale.

A notre arrivée à Forsyth's Inn (l'auberge de Forsyth), dans le voisinage immédiat des chutes, du côté anglais, à peine nous restait-il assez de jour pour distinguer de notre balcon la terrible cataracte, bien que, en ligne droite, elle ne fût distante de nous que de deux cents toises. Je regarde comme impossible de rendre compte de la sensation délicieuse que nous éprouvâmes en contemplant, assis à notre aise, un spectacle auquel, pendant toute notre vie, nous avions désiré assister.

Nous passâmes la plus grande partie de la journée du 2 juillet à nous promener sur le rivage, exami-

nant les chutes sous tous les aspects possibles. Pendant nos excursions, nous rencontrâmes un gentleman qui demeurait depuis trente-six ans dans le voisinage : heureux mortel ! Il nous dit que la chute du grand Fer-à-Cheval avait, à sa connaissance, reculé de quarante à cinquante toises, c'est-à-dire que le rebord ou l'arche sur laquelle l'eau se précipite, s'était affaissée de manière à opérer ce changement. La justesse de cette observation fut confirmée par celle d'un autre voisin qui habitait les environs depuis quarante ans.

Comme je remettais à l'imprimeur les lignes qui précèdent, mes regards tombèrent sur un journal où je lus le paragraphe suivant :

« *Chutes du Niagara.* — Une lettre d'un gentleman « qui habite ces parages, lettre datée du 30 décembre « 1828, annonce que, dans la soirée du dimanche « précédent, vers neuf heures, deux ou trois chocs « ou commotions successives se firent sentir : le se- « cond fut accompagné d'un bruit inaccoutumé que « firent les eaux en se précipitant. On s'aperçut le « lendemain qu'une grande portion du rocher appar- « tenant au lit du fleuve, à une distance d'environ « deux-cinquièmes de la côte du Canada, à l'extrémité « de l'angle du Fer-à-Cheval, s'était détachée et avait « été entraînée dans le gouffre. L'aspect des chutes « est entièrement changé par cette convulsion. On « suppose que les grands vents qui ont soufflé quel- « ques jours avant cet événement, ayant causé une « grande accumulation d'eau dans le fleuve, en auront « été la cause immédiate. Le décroissement graduel du

« rocher sur lequel le Niagara se précipite, rend « plausible la conjecture d'après laquelle on pense « qu'autrefois les chutes se trouvaient à Lewistown, « et que, depuis des siècles, elles sont remontées par « degré jusqu'à la position qu'elles occupent. »

Je visitai, dans trois occasions différentes, la caverne située entre la cascade et l'entablement de rocher qui la domine. La première fois, le 3 juillet, par pure curiosité; la seconde, le 9, pour y faire quelques expériences sur le baromètre; et la dernière, le 10, accompagné d'un ami, pour jouir du mouvement que ce spectacle extraordinaire imprime aux sens et à l'ame. Nous atteignîmes un endroit de la caverne, situé à cent cinquante-trois pieds de l'extérieur, où l'assistance d'un guide, auquel ce pilotage amphibie procure un fort joli revenu, nous fut très-utile. Les rayons qui nous éclairaient donnaient assez de jour, mais d'un reflet verdâtre; le vent nous poussait de côté et d'autre avec une telle violence, que j'eus peur un moment qu'il ne nous fît perdre l'équilibre, et ne nous jetât dans l'immense chaudière qui bouillonnait à nos pieds. Toutefois, nous souffrions moins de cette tempête que du déluge d'eau qu'elle faisait incessamment rejaillir sur nous. Par bonheur le vent soufflait de bas en haut; s'il en eût été autrement, nous ne fussions pas sortis vivans de la caverne.

Cette immense cataracte, comme toutes les autres, entraîne avec elle une quantité d'air qu'elle force à pénétrer dans la profondeur de l'eau. On peut faire cette expérience sur une petite échelle, en laissant

tomber d'une certaine hauteur de l'eau dans un verre. La masse d'air entraînée par un fleuve tel que le Niagara, doit être énorme, et l'on ne peut calculer jusqu'à quelle profondeur elle se trouve emportée. Cet air, condensé par la pression qu'il subit, doit remonter avec une violence proportionnée, soit de l'extérieur de la cascade, soit de la nappe ou rideau qui forme la cataracte.

La question de savoir si l'air, dans la caverne derrière les chutes, était condensé ou raréfié, avait été long-temps controversée; il était assez amusant d'écouter les argumens opposés. On s'accordait bien à dire qu'on y respirait avec beaucoup de difficulté; mais les uns s'en prenaient au manque d'air, les autres prétendaient qu'il y en avait une trop grande surabondance. Aucune de ces opinions n'était fondée; il n'y avait pas trop d'air, mais trop d'eau. En effet, un homme pourrait-il respirer librement, si une demi-douzaine de pompes à incendie lui lançaient à la fois de l'eau dans la figure? Le résultat de cette bizarre opération est précisément celui que produisent les bouffées de vent qui viennent de derrière les chutes.

J'ai remarqué un autre phénomène, dont je n'ai point entendu parler jusqu'ici, mais qui se rapporte évidemment au sujet que je traite. On voit s'élancer de la surface du bassin, au-dessous des chutes, une quantité de cônes d'eau, très-pointus, qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de cent vingt pieds. Leur forme ressemble assez à celle de quelques comètes que j'ai vu dessinées. Leur pointe, qui est toujours tournée

en l'air, est extrêmement aiguë, et ne semble pas plus grosse que les doigts et le pouce d'un homme, réunis en pointe aussi acérée que possible. Les pyramides coniques de ces météores aqueux varient en longueur, depuis une à deux toises jusqu'à dix ou douze, et s'étendent de tous côtés de la manière la plus curieuse.

Il est à remarquer que la partie inférieure des chutes se trouve toujours tellement masquée par l'épais brouillard que forme l'espèce de fumée qui s'élance du tourbillon, qu'il est impossible d'apercevoir le fond de la nappe tombante. C'est de ces nuages, qui vont et viennent, et qui s'élèvent quelquefois jusqu'à quelques centaines de pieds, que surgissent ces singuliers cônes ou comètes. J'ai estimé leur hauteur, au moyen des esquisses que j'ai faites à l'aide de la chambre claire, à environ trente pieds au-dessous du sommet. J'ai saisi une occasion favorable pour calculer l'élévation qu'atteignent ces singuliers projectiles. La hauteur totale étant de cent cinquante à cent soixante pieds, l'élévation perpendiculaire de chaque jet d'eau ne peut être moindre de cent dix ou cent vingt pieds au-dessus du niveau du bassin.

Il s'agissait ensuite de décider la question relative à l'élasticité de l'air derrière les chutes. Je me servis d'un baromètre préparé pour cette expérience. Il était de la plus grande justesse, et je l'avais muni de deux accessoires indispensables pour des opérations de cette nature. Le premier était un niveau d'eau, ou plutôt un niveau d'esprit-de-vin, placé sur le haut de la machine qui renfermait le tube, afin d'assurer

la position perpendiculaire de l'instrument : le second consistait en plusieurs vis à l'aide desquelles je fixai le baromètre pour l'empêcher de bouger. Au moyen de ces deux accessoires, qui sont de l'invention de M. Adie, d'Édimbourg, on peut se servir avec toute confiance du baromètre, même au milieu des raffales dont j'étais assailli.

Le mercure indiqua 29. 68 à deux différens endroits, en dehors des chutes ; il marqua 29. 72 lorsque l'instrument eut été porté derrière ces chutes, près de Termination-Rock (le Rocher de la fin) : ainsi se nomme un angle infranchissable de rocher, distant de l'entrée de cent cinquante-trois pieds, en partant de l'extrémité occidentale ou canadienne du grand Fer-à-Cheval. Dans ces deux cas, le thermomètre était à 70 de Farhenheit (21° 11 centigrades). Notre station intérieure était de dix à douze pieds plus basse que la station extérieure, et l'on comprendra aisément que dans ma situation, avec des torrens d'eau qui roulaient sur l'instrument et sur l'observateur, au milieu de tourbillons de vent qui menaçaient à chaque instant de nous jeter dans l'abîme, il n'était pas très-facile de lire avec précision les chiffres indiqués. J'observai que, en dedans des chutes, le mercure vibrait dans le tube, dans une proportion d'environ quatre centièmes de pouce, et ne restait jamais fixe ; je pris en conséquence le chiffre le plus élevé et le chiffre le plus bas, et je notai la moyenne. Pendant les observations extérieures, il n'y eut de perceptible qu'un léger frémissement à la surface de la colonne. Afin d'éviter les er-

reurs, je répétai l'expérience à un autre endroit, à environ cent vingt pieds en dedans de l'ouverture, et le mercure indiquait 29. 74, quoiqu'il vibrât de quelques centièmes de pouce. En somme, si l'on considère que les stations intérieures étaient plus basses que les stations extérieures, la petite différence entre les résultats peut être attribuée à des erreurs d'observation, et non à une différence dans l'élasticité de l'air, soit en dedans, soit en dehors de la nappe tombante.

Quoique je ne fusse resté qu'une demi-heure derrière les chutes, j'en revins très-fatigué, soit par suite des efforts que j'avais eu à faire pour me maintenir au milieu des vents et de l'eau, soit l'immense intérêt que m'avait inspiré la scène dont je venais d'être témoin.

Le 7 juillet nous acceptâmes, comme moyen de distraction, une invitation dans une maison de campagne du voisinage, d'où l'on ne pouvait qu'entendre et non apercevoir la cataracte.

Notre hôte avait fait choix d'une position très-pittoresque, au milieu de la solitude sauvage où nous nous trouvions; il s'y était construit une habitation charmante, entourée d'un parc magnifique. Pendant que s'opéraient les travaux nécessaires à l'arrangement de son parc, il lui arriva une aventure assez plaisante. Il désirait éclaircir les arbres dans la partie de la forêt qu'il avait choisie et entourée de murs : dans ce but, il marqua avec le marteau, comme on fait dans les coupes de bois, les arbres qu'il devait abattre; au moment de commencer les travaux, il fut appelé pour une affaire pressante à quelques milles de là; il partit,

recommandant aux ouvriers de bien faire attention aux marques qu'il avait laissées. Ceux-ci, peu habitués aux usages européens, commirent une légère erreur : au lieu d'abattre les arbres martelés, ils crurent devoir les respecter, puisqu'ils étaient marqués, et se mirent bravement à couper les autres. De sorte que le propriétaire, à son retour, trouva par terre ses arbres les plus beaux, et debout les plus laids et les plus difformes.

Dans la nuit du dimanche, 8 juillet, nous retournâmes aux chutes, pour les voir au clair de lune. Nous étions préparés à une scène imposante : elle dépassa de beaucoup notre attente ; la teinte solennelle que la nuit versait sur ce spectacle, nous donna des sensations nouvelles, que son effet à la lumière du jour ne nous avait point fait éprouver. Il me semblait que la cataracte s'enflait, montait graduellement vers moi, menaçant de m'engloutir. Mes yeux, continuellement fixés sur le torrent, éprouvèrent des éblouissemens ; j'eus des vertiges ; et si je ne m'étais hâté de m'éloigner, cette relation n'aurait jamais vu le jour. J'eus toutes les peines du monde à reprendre assez de courage pour revenir à moi.

Pendant l'époque délicieuse où notre quartier-général fut établi dans le voisinage des chutes, nous fîmes quelques excursions dans les environs. Les plus amusantes furent une promenade à Buffalo, ville florissante de l'Amérique, à l'extrémité est du lac Érié, où commence le grand canal de New-York ; et une visite que nous rendîmes au canal Welland, qui joint les deux lacs Érié et Ontario.

CHAPITRE VII.

Le canal Welland. — Le canal Rideau. — Le canal Saint-Laurent.

Le canal Welland parcourt le même espace que les chutes et les rapides du Niagara; il va du lac Erié au lac Ontario, seulement il s'avance avec moins de tumulte et de fracas. Le Niagara est admirable, sublime à contempler; mais c'est tout. Le grand canal présente une utilité réelle, et sert les besoins du commerce. Les sensations qu'on éprouve à la vue de ces deux belles créations, l'une due à la nature, et l'autre à l'art, et que sépare une distance de six à huit milles, sont différentes, je l'avoue; mais toutes deux font naître de profondes réflexions.

La beauté et la sublimité des chutes du Niagara ne peuvent être généralement senties de la plupart des voyageurs. Les avantages du canal Welland sont bien mieux appréciés. Cependant le projet d'une telle œuvre n'attira d'abord que de dédaigneuses moqueries. Sa réalisation paraissait impossible, et cette idée ne

trouva que railleuse indifférence chez ceux qui ne l'approuvaient point, et qu'un sentiment assez froid chez ceux qui en comprenaient l'utilité.

Le projet hardi d'unir, par un canal navigable, le lac Érié au lac Ontario, fut conçu par M. William Hamilton Merritt, habitant le village de Sainte-Catherine, dans le haut Canada, à travers lequel passe le canal.

Le niveau du lac Érié, au-dessus du lac Ontario, est de trois cent trente pieds; on a surmonté cette difficulté, à l'aide de trente-sept écluses creusées sur le versant de la montagne qui fait face au lac Ontario. La longueur totale du canal est de quarante et un milles et demi, et il peut recevoir les vaisseaux qui naviguent sur le lac, quelle que soit leur dimension. Il y a des schooners de quatre-vingt-dix à cent vingt tonneaux qui passent très-facilement d'une écluse à l'autre; ces dernières ont cent pieds de long sur vingt-deux de large. La profondeur de l'eau n'est jamais de moins de huit pieds; et, à l'aide d'une combinaison habile, il sera facile de l'élever à dix pieds, si jamais l'on construit des navires d'un plus fort tonnage que ceux qu'on emploie maintenant.

Le canal Welland a cinquante-huit pieds de large à sa surface, et vingt-six à sa base. Toutes les écluses sont construites en bois, ce qui, dans un pays où ce genre de matériaux est aussi abondant, offre le mode de construction le plus économique. On a calculé qu'il en eût coûté neuf fois davantage pour les construire en pierre. Ce canal a un grand avantage sur le lac Érié,

tandis qu'en réunissant leurs efforts et leurs ressources, ces colonies assureraient le bien-être général.

Pendant que je traite des moyens de communication entre le haut et le bas Canada, il est de mon devoir de dire que l'on s'occupe de joindre la mer avec le lac Ontario. Un canal s'achève, qui partira de Kingston, grand établissement naval et militaire, à l'extrémité est du lac Ontario, et aboutira à l'Ottawa qui rejoint le Saint-Laurent à quelques milles au-dessus de Montréal. Cet important ouvrage militaire, entrepris aux frais du gouvernement anglais, est destiné au transport des troupes et des magasins en tout temps : mais il deviendra particulièrement utile si jamais nous nous trouvons en guerre avec les États-Unis.

Le canal du Rideau, c'est le nom que porte cette nouvelle communication, est formé presque entièrement d'une chaîne de lacs qui aboutissent les uns dans les autres : si bien que dans toute sa longueur, qui est de cent trente-trois milles, à peine l'on compte vingt milles de canalisation régulière. Le reste consiste en lacs, en digues placées dans des vallées, qui, arrêtant les eaux, sont autant de réservoirs artificiels de plusieurs milles de longueur, sur lesquels les bateaux à vapeur peuvent naviguer sans crainte d'endommager les rives. Si ce canal avait été ouvert avant la dernière guerre avec l'Amérique, il est certain que des millions auraient été économisés. J'ajouterai que si nous ne prenons pas exemple sur le passé, nous courons risque de perdre ce que des millions ne nous rendraient pas.

CHAPITRE VIII.

La Grande-Rivière. — Une promenade.

Le 12 juillet 1827 je fis une excursion à cheval, depuis les environs du Niagara jusqu'à l'embouchure de la grande rivière dans le lac Érié : situtation d'autant plus intéressante qu'on l'a choisie pour y ouvrir un port, au point qui touche au canal Welland. J'accompagnai deux gentlemen qui, heureusement pour moi, connaissaient parfaitement le pays.

Nous allâmes ainsi, tantôt à pied, tantôt à cheval, pendant dix-huit milles, le long de la côte ; nous arrivâmes dans un canton assez étendu, qui semblait avoir été submergé pendant plusieurs années. Les arbres, les buissons, l'herbe, étaient morts, et jamais il ne s'est offert à ma vue une plus triste scène de désolation. Plusieurs arbres avaient été dépouillés de leurs cimes, et sur les sommets de leurs troncs des aigles avaient bâti leurs nids, ce qui ne ressemblait pas mal à de grandes perruques posées sur des mâts de cocagne. Nous apercevions les têtes des jeunes aiglons, qui sortaient du nid,

et au-dessus de ces têtes les longs cols chauves de leurs grands parens.

Cependant notre appétit commençait à se faire vivement sentir, et dans ce moment je réfléchissais que tout ce qui pourrait frapper le plus agréablement ma vue serait une enseigne d'auberge; je faisais part de ma pensée à mes compagnons, quand, au détour du chemin, nous apparut la bienheureuse auberge. Nous nous empressâmes d'y entrer, mais elle était déserte; nous enragions : cependant la présence d'une jeune femme assez avenante fut pour nous un symptôme d'espoir. Elle nous parla d'œufs, de lard et d'une poule qui allaient composer notre repas : nous nous prêtâmes de bonne grâce à tout ce qui pouvait en hâter les apprêts, et bientôt nous reprîmes gaiement notre route, dont nous n'eûmes plus à maudire la longueur quand nous nous trouvâmes en présence du tranquille établissement naval, à l'embouchure de la grande rivière.

Le pavillon avait été enlevé, les travaux avaient diminué, les magasins étaient presque vides. Tout offrait à nos yeux la solitude la plus paisible. Nous y trouvâmes une petite troupe en garnison, sous le commandement d'un officier, dont l'infortune actuelle nous émut beaucoup. On juge de tout, dit-on, par comparaison; cependant il fallait un grand effort d'imagination pour trouver qu'il y eût quelque chose à regretter dans un misérable poste comme celui qui était établi pour la Grande-Rivière. Tel était cependant le motif de la tristesse de l'officier, notre hôte,

qui se voyait forcé de quitter son commandement. Il ne nous en fit pas moins, de la meilleure grâce, les honneurs de son logement, où il nous offrit de nous donner l'hospitalité pour la nuit, ce que nous refusâmes.

Après une nuit que nous passâmes, sans pouvoir dormir, dans une petite auberge au-delà de la rivière, où nous avions espéré nous trouver plus commodément, mais où nous fûmes livrés à toute l'avidité dévorante de myriades d'insectes, nous saluâmes avec joie le point du jour, et à quatre heures nous étions debout, mettant tout en désordre dans la maison. Notre hôtesse, femme d'un ancien matelot, avec la régularité et la propreté familières à l'habitante d'un vaisseau de ligne, nous servit un excellent déjeuner de poisson qui venait d'être pris avec la seine par trois ou quatre soldats de la garnison. Notre table était en plein air, et faisait face au soleil levant; le lac Érié était calme et immobile à nos pieds, et ressemblait assez, que l'on me pardonne cette comparaison, à un immense étang. Les hautes terres de la Pensylvanie apparaissaient plus loin à notre vue, et la Grande-Rivière roulait nonchalamment ses eaux limoneuses, qui ressemblaient plutôt à des flots d'huile de couleur sombre qu'aux eaux d'une rivière. Cette couleur, du reste, lui vient des marais de Carnborough et de Wainfleet, qu'elle balaie de ses eaux.

Nous nous mîmes en route vers sept heures, à travers des cantons à demi-inondés, dont j'oublie les noms. Les deux premiers milles se passèrent assez bien, à

une ou deux fondrières près, qui rappelèrent à ma mémoire les affreuses *Kantanas*, ou trônes de boue, qui engloutissent une diligence. Mais plus nous allions en avant, plus la nature du sol devenait mauvaise, et bientôt je me rappelai avec horreur l'histoire du maître de Raverswood, et je prévis le moment où nous allions donner pour écurie à nos chevaux l'abîme sans fond de quelque Kelpie.

Dans cet instant où notre aventureuse démarche se présentait à nous dans toutes ses horribles conséquences, et où chacun de nous n'aurait demandé qu'un prétexte pour revenir de cette détermination hasardeuse, et retourner sur nos pas, nous aperçûmes un cavalier de fort bonne mine et suivant la direction contraire à la nôtre. En réponse à la question que nous lui adressâmes sur l'état de la route qui nous restait à faire, il secoua la tête, et nous assura qu'elle était pire qu'aucune de celles que nous avions parcourues.

« En vérité, ajouta-t-il avec un air de triomphe, « je me suis trouvé un moment avec de l'eau jusqu'au-dessus du genou. »

A ces mots nous jetâmes les yeux sur la partie de son costume, que ce mode de voyage devait avoir plus spécialement affectée, et nous la trouvâmes dans l'état le plus propre et le plus sec.

« Oh! s'écria-t-il, devinant notre pensée et frappant « sa cuisse, j'ai eu soin d'ôter ma culotte et de la porter sur mes épaules : vous voyez que bien m'en a « pris. »

Nous voyions très-bien en effet ; mais l'idée de notre

gros interlocuteur, chevauchant les cuisses nues dans une mare de boue, avec ses inexprimables accrochées à un bâton sur son épaule, en guise de signal de détresse, se présentait à nous de la façon la plus grotesque; après avoir ri de lui et avec lui, nous nous décidâmes à virer de bord et à marcher de conserve avec lui.

Nous revînmes ainsi sur nos pas, et, après avoir suivi le rivage du lac pendant vingt-quatre milles, nous nous enfonçâmes de nouveau dans les profondeurs de la forêt; après une journée de marche, nous nous trouvâmes sur la Chippewa, ou rivière Welland. Après avoir suivi son cours pendant cinq milles, nous atteignîmes l'éminence remarquable qu'on appelle Short-Hills et qui s'élève à-peu-près au centre de la péninsule du Niagara. De cet endroit, qui est à douze milles de la frontière américaine, on a une vue complète des lacs Érié et Ontario, et de toute la contrée intermédiaire, tant américaine que canadienne, aux environs des chutes.

CHAPITRE IX.

York, capitale du Haut-Canada. — Le chef sauvage. — L'Ontario. — Scène de féérie.

Le 16 juillet 1827, après deux jours de repos, qui m'étaient devenus indispensables, nous nous mîmes en route, ma femme et moi, pour faire une excursion de peu d'étendue, à ce que nous pensions du moins, du côté de Burlington-Bay, à l'extrémité occidentale du lac Ontario.

L'intérêt de notre promenade s'accroissait à chaque pas : il faisait un temps superbe, et les points de vue s'offraient sous des effets nouveaux et admirables ; au lieu d'une excursion de quarante-huit heures, nous fûmes entraînés à parcourir, à travers les bois, toute la distance du Niagara jusqu'à Kingston. Nous avions fait quatre cent soixante-trois milles. Ce fut assez d'un tel voyage par terre, et nous nous empressâmes de prendre le bateau à vapeur qui retournait aux chutes. Notre promenade avait duré onze jours et demi.

Le 17 juillet, nous visitâmes un objet digne d'atten-

tion, la digue naturelle située à l'embouchure de Burlington-Bay. Ce banc a six milles de longueur, il est presque droit, et s'élève de douze à quinze pieds au-dessus du niveau du lac; sa largeur varie de quarante à cent toises; il est formé entièrement de sable et couvert de chênes. Cette grande jetée, ou digue, se nomme *The Beach* : c'est la chose la plus extraordinaire que j'aie jamais vue.

Le jour suivant nous fîmes la connaissance du chef d'une tribu indienne; mais notre ami, s'il nous est permis de lui donner ce nom, n'était point ce que notre imagination nous l'avait peint. Dans ses discours, dans son costume, dans ses manières, dans sa conduite, dans ses goûts et dans ses opinions, c'était un véritable Anglais. Il est propriétaire d'une ferme qu'il cultive; mais j'ignore la nature des relations qu'il a conservées avec la tribu qui lui a donné naissance. Je pense toutefois qu'une personne comme lui, qui a voyagé en Angleterre et dans d'autres pays, et qui certes a assez d'intelligence pour profiter des choses qu'il a observées, pourrait offrir les moyens d'améliorer une race bien digne d'intérêt.

A défaut d'un meilleur moyen de transport, nous fûmes obligés de voyager dans un véhicule honoré du nom de chariot : c'était une bonne, honnête et douce charrette; bien que nous eussions l'honneur de quatre roues, l'élasticité des morceaux de bois qui servaient de supports à nos siéges n'était pas de nature à nous les faire préférer à des ressorts.

Au moment où le soleil se couchait, et à moitié

chemin entre les deux relais, un de nos essieux cassa, et nous tombâmes les uns sur les autres. Nous étions près d'une habitation; mais ce fut en vain que nous frappâmes aux portes ou que nous essayâmes de les ouvrir, aucun signe de vie ne s'y manifesta.

Je conseillai au voiturier, qui ne savait quel parti prendre, de monter à cheval et d'aller chercher une autre charrette; ce qu'il fit. Nous nous trouvâmes, à l'approche de la nuit, au milieu d'une forêt du Canada, entourés de marais qui retentissaient du croassement des grenouilles, et, par-dessus le marché, assaillis de *moustiques*.

Nous nous étions moqués du chariot à quatre roues, et nous avions maudit la dureté de ses ressorts de bois; cependant nous fûmes fort aises, au bout d'une heure d'attente, de nous trouver de nouveau en mouvement, quoique dans un équipage plus modeste encore, c'est-à-dire dans une mauvaise charrette roulant sur deux roues, où nous n'avions qu'une botte de paille pour nous protéger contre les cahots qui, se répétant d'échos en échos, allaient se perdre dans les profondeurs inconnues de ces horribles marais.

Le lendemain matin, à six heures, nous quittâmes notre logement de la nuit, que nous n'avions atteint qu'à dix heures le soir précédent, et nous déjeunâmes dans une espèce d'auberge d'assez bonne apparence. La matinée était fraîche, et nous ne nous sentions point incommodés par le soleil, quoiqu'il parût alors dans tout son éclat; sa présence animait le paysage d'une vie et d'un éclat admirables.

Sur notre route, en nous dirigeant vers York, capitale du Haut-Canada, sur la rive septentrionale du lac Ontario, nous nous détournâmes un peu de notre chemin pour visiter un village de nouvelle création, sur les bords de la rivière Crédit, habité par la tribu des Mississaguas.

Nous examinâmes avec attention ce village, et nous nous entretînmes sur ce sujet avec le maître d'école, frère de M. Jones, aux efforts duquel on doit le succès de cette tentative.

Le nombre des Indiens établis dans ce village n'est que de deux cent quinze; mais on a obtenu un grand point : on s'est assuré qu'il y a moyen de les civiliser. Le même désir de civilisation se propage rapidement parmi les autres tribus alliées aux Mississaguas, et principalement parmi les Chippewas du lac Simcoe et du Rice-Lake.

En nous éloignant du Mississaguas, au lieu de reprendre directement notre route, nous préférâmes suivre les bords de la rivière jusqu'à sa jonction avec le lac Ontario, après quoi nous tournâmes à l'est et suivîmes la côte jusqu'à York. Une imagination européenne se ferait difficilement une idée des horribles cahotemens que nous faisait souffrir une route tapissée de troncs d'arbres horizontalement couchés, et dont les inégalités ne se trouvent effacées ni par des pierres ni par de la terre.

Le souvenir de pareilles tribulations, fussent-elles encore vingt fois plus grandes, disparaît sous le charme d'une société agréable. A notre arrivée à York, siége

du gouvernement du Haut-Canada, plusieurs de nos compatriotes, que nous n'avions jamais vus, nous firent l'accueil réservé aux meilleurs amis.

Le 19 juillet, au lieu de suivre, comme nous en avions le projet, la route directe qui se dirige vers l'est, nous tournâmes vers la gauche, et nous fîmes trente milles au nord, du côté du lac Simcoe, l'une des grandes nappes d'eau dont le Haut-Canada est couvert. Notre but était d'assister à la distribution annuelle des présens que le gouvernement fait aux Indiens. Ces dons représentent le paiement régulier des pensions, en considération desquelles les Indiens renoncent à leurs droits sur certaines portions du pays.

Nous passâmes la nuit au village de New-Market, qui est le point le plus rapproché de Holland's-Landing, où les Indiens étaient campés. Nous y fûmes très-cordialement reçus par quelques amis qui, bien qu'ils ne fussent jamais sortis du Canada, avaient appris à estimer les jouissances de la civilisation.

Je saisirai cette occasion pour faire remarquer que, dans toutes les parties du Canada, les habitans parlent anglais, et que leur apparence et leur manière d'agir n'offrent aucune différence sensible avec celles de mes compatriotes. Leur costume même n'a rien qui le distingue de celui que portent les Anglais dans les diverses positions sociales. Aux États-Unis, au contraire, le langage, les pensées et jusqu'au son de voix, sont tout-à-fait étrangers, et n'offrent aucun rapport avec la mère-patrie.

La scène qui se passa à Holland's-Landing nous

amusa beaucoup ; là étaient réunis les Indiens avec leurs squaws et leurs papouses : c'est ainsi qu'ils nomment leurs femmes et leurs enfans. Une partie de la troupe était campée au milieu des broussailles, dans des wigwams ou huttes en écorce de bouleau ; mais le plus grand nombre ayant descendu le lac Simcoe dans la matinée, s'étaient contentés de tirer leurs canots sur l'herbe, afin d'être prêts à partir aussitôt que les cérémonies du jour seraient achevées. L'Indien qui remplissait le rôle de maître des cérémonies, paraissait avoir beaucoup de peine à disposer sa troupe comme il le jugeait convenable ; à la fin, cependant, il parvint à former deux lignes composées, l'une des hommes, l'autre des femmes ; dans le milieu restaient les enfans qu'on laissa gambader à leur aise. Plusieurs d'entre eux portaient à leurs oreilles d'énormes anneaux, j'en ai mesuré qui avaient plus de six pouces de long ; d'autres avaient à leur cou des ornemens en argent, dont la grosseur variait depuis celle d'une montre jusqu'à celle d'une soupière. Quelques femmes étaient parées des mêmes ornemens. Plusieurs demoiselles, sans doute les coryphées de la mode, portaient une douzaine de colliers de grains de verre, de différentes couleurs, posés les uns sur les autres. Je vis un Indien orné d'une garniture d'ossemens : c'est ce qu'on appelle le célèbre wampum ; ce personnage, ainsi que cinq ou six autres, portait à ses narines, percées à cet effet, des anneaux qui lui retombaient sur la bouche. Leur manière de soigner les enfans aura de la peine à pénétrer dans nos usages d'Europe :

tant qu'ils ne sont pas assez grands pour se passer de secours étrangers, on les fourre dans une boîte, d'où ne sortent que leurs pieds et leur tête; puis on les accroche à un arbre ou à un clou, ou bien on les pose contre un mur, comme nous faisons d'une cage ou d'une paire de bottes, et on les laisse là crier et s'égosiller tout à leur aise.

Le 21 juillet, nous quittâmes York après avoir eu beaucoup de peine à nous procurer une voiture; tous les chevaux avaient été retenus pour l'espèce de foire d'où nous venions. Ce retard nous eût peu inquiétés, si nous n'avions pas craint d'être surpris par la nuit sur des routes dont on ne nous avait point fait un tableau agréable. D'abord nous fûmes les premiers à rire de nos craintes, tant nous étions persuadés qu'après notre voyage de la rivière Crédit rien n'avait plus droit de nous effrayer; cependant peu à peu le jour baissait et avec lui notre courage. Au lieu d'un pays ouvert, nous trouvâmes des bois épais du plus horrible aspect; nos infernales routes reparurent plus épouvantables encore, grâce à des ornières noires et profondes où s'enfonçaient jusqu'aux moyeux nos roues de devant, et qui baignaient l'essieu de derrière.

Un peu avant le coucher du soleil, à six ou huit milles de notre couchée, nous sortîmes enfin de la forêt: une petite vallée, l'une des plus jolies d'Amérique, s'ouvrit devant nous. Un ruisseau dormant, de couleur sombre, nommé la rivière Rouge, serpentait à travers une prairie encaissée dans des bancs de terre

rouge, et couverte de taillis du sein desquels s'élévaient des pins gigantesques.

Arrivés à l'endroit où existait jadis un port, nous vîmes un petit garçon, placé dans un canot qui n'était pas deux fois grand comme lui, et ramant de toutes ses forces pour transporter un cheval sur l'autre rive. Nous étions quelque peu intéressés dans le résultat de cette opération, et nous le suivîmes attentivement des yeux. Il commença d'abord par passer le cavalier et la selle dans sa coquille de noix ; puis il attacha une corde au cou du cheval et se replaça dans son canot, tandis qu'un autre marmot, faisant l'arrière-garde, poussait le cheval pour le forcer à entrer dans l'eau.

J'avouerai que cette sorte de navigation ne m'inspirait pas une grande confiance; mais nous n'avions pas à choisir, et, rassemblant tout notre courage, nous nous risquâmes l'un après l'autre dans le vaisseau de cet amiral, et nous atteignîmes l'autre bord sans encombre. La seconde opération fut de passer le bagage; la troisième de remorquer le cheval, *secundum artem,* c'est-à-dire par le nez; la dernière fut le transport de la voiture. Toute ma science de marin ne me servit qu'à prévoir le malheur qui nous arriverait, si une corde d'un pouce et demi qui retenait la voiture venait à casser; elle serait allée au fond de l'eau, et nous aurions été obligés de bivouaquer sur la rive gauche de la rivière Rouge qui, toute pittoresque qu'elle est, ne nous aurait pas semblé un gîte fort agréable. Heureusement nous parvînmes à passer la voiture, et lorsque les roues de devant eurent touché

le rivage, nous crûmes être au bout de tous nos embarras. Mais la force réunie de toute notre troupe, hommes, femmes, jeunes et vieux, ne put faire bouger d'un pouce la voiture. Je ne sais comment nous serions sortis de là si nous n'eussions pas aperçu trois à quatre toises de chaînes en fer, que notre petit commandant attacha au chariot d'un côté et au cheval de l'autre; par ce moyen nous eûmes bientôt atteint en triomphe le haut de la berge, et nous poussâmes un cri de joie que répétèrent successivement tous les échos de la forêt.

Le reste de notre trajet se fit pendant la nuit, et nous arrivâmes à la couchée, fatigués à l'excès.

Le lendemain matin, 22 juillet, nous nous mîmes en route de bonne heure, dans l'espoir d'arriver à Cobourg assez tôt pour dîner. Vain espoir! quoique la distance ne soit que de quarante-trois milles, il nous fallut treize heures pour l'accomplir.

Nous avions résolu de profiter de chaque minute de jour, et nous nous étions arrangés pour faire seize milles avant le déjeuner. De semblables projets sont plus aisés à former qu'à exécuter, et, après neuf milles de mauvais chemins, l'air frais du matin nous ouvrit tellement l'appétit, que, pour nous distraire un peu, nous fûmes obligés de nous occuper exclusivement des beautés du paysage qui se déroulait devant nous. Par momens, nous nous prenions à réfléchir sur la position isolée où nous nous trouvions, nous, gens d'Europe, au milieu d'une épaisse forêt d'Amérique, éloignés de tout endroit habité; soudain, à notre

grande surprise, une voix s'éleva du milieu des bois, et cria :

« Capitaine Hall ! capitaine Hall ! »

Les contes des Mille et une Nuits ne nous semblèrent plus incroyables, quand nous entendîmes une voix humaine prononcer mon nom dans cette vaste solitude.

« Oh ! continua la voix, vous ne brûlerez pas ainsi « la politesse à ma chaumière ; il faut que vous y ve« niez déjeuner. Conducteur, tournez un peu à « droite, là, encore un peu : vous voici à la porte. »

Ce n'était point une vision : il y avait bien devant nous une petite habitation charmante, entourée de bosquets et de fleurs.

Je commençai à me rappeler que j'avais rencontré quelque temps auparavant, aux chutes, cet ami qui me tombait du ciel. Il nous expliqua qu'il nous avait reconnus, parce que nul voyageur canadien ne fait ce trajet par terre que lorsqu'elle est couverte de neige ; comme il savait que nous devions passer près de lui, il nous guettait depuis quelques jours, afin que nous ne pussions lui échapper.

Bientôt un excellent déjeuner fuma sur la table. Avant d'y prendre part, notre hôte mit ses lunettes et nous lit un chapitre de la Bible, puis il improvisa une prière comme font les presbytériens.

Lorsque notre appétit fut un peu apaisé, nous regardâmes autour de nous, et nous aperçûmes avec surprise, d'un côté un piano, et de l'autre une bibliothèque remplie de livres élégamment reliés : ce

qui, joint à quelques tableaux et à divers autres objets de luxe, nous donna une idée avantageuse de la prospérité de notre hôte. Mais nous gardâmes nos réflexions pour nous, nous prîmes le bien comme il nous était venu, et, après des souhaits mutuels de bonheur et de santé, nous nous séparâmes, sans doute pour ne plus nous revoir.

Nous nous trouvâmes bientôt dans un endroit découvert; au loin, sous l'ombre projetée par quelques bouleaux, nous aperçûmes dans un chariot une société endimanchée, et près d'elle quatre ou cinq autres groupes d'hommes qui semblaient descendre de voiture; ils dételèrent leurs chevaux et ajustèrent leurs habits et leur chevelure, comme gens qui se préparent pour une cérémonie. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissait de quelque fête gastronomique; mais les chants solennels des psaumes, qui bientôt frappèrent nos oreilles, et qui partaient du milieu du bois, nous indiquèrent que les habitans des environs venaient de se réunir en assemblée religieuse.

Nous descendîmes, et, suivant le chemin que nous indiquaient deux rangées de voitures de tout genre, nous arrivâmes à une immense grotte dans laquelle les fidèles étaient rassemblés. La chaire était une plate-forme grossière, soutenue par quelques vieux troncs d'arbres. Le prédicateur, homme d'une grande taille, à la mine sévère, appartenant, nous dit-on, à la secte des Méthodistes, était revêtu d'un manteau flottant, de couleur pourpre, et sa tête était entourée d'un mouchoir de soie jaune. Ce costume n'avait rien d'ec-

clésiastique ; mais les paroles du ministre respiraient toute la dignité de son caractère. Trois personnes se trouvaient assises sur la plate-forme, à côté du prédicateur, qui seul était debout. La congrégation se composait d'environ deux cents personnes, séparées par bandes de vingt, assises sur des bancs de bois et de pierre ; les femmes étaient d'un côté et les hommes de l'autre. Nous remarquâmes à l'entrée quelques visiteurs qui, n'appartenant pas à la réunion, se tenaient comme nous à l'écart, sans oser pénétrer dans la nef verdoyante de cette cathédrale de la forêt.

Dans ces régions sauvages, où s'élèvent peu de villages et point de villes, il est difficile d'indiquer des lieux de réunion pour les exercices religieux ; ainsi ces prédicateurs nomades, quoique souvent ridicules, sont de la plus grande utilité pour entretenir dans les cœurs la flamme chrétienne. Nous quittâmes cette modeste église, pleins de respect pour le pasteur et pour ses ouailles.

CHAPITRE X.

Cobourg. — Otanabée. — Colonistes. — Le chêne du capitaine Hall.

Il était tard lorsque nous entrâmes dans la ville de Cobourg. Fort heureusement nous tombâmes entre bonnes mains : on nous laissa nous mettre au lit sans nous accabler de questions incommodes ; ce qui était d'autant plus nécessaire, que nous avions l'intention d'aller le jour suivant visiter un endroit nouvellement colonisé, au nord de Cobourg, un peu en remontant l'Otanabée ; les émigrés irlandais, qui l'habitaient, avaient été envoyés au Canada, par le gouvernement, en 1825. Nous désirions voir par nous-mêmes si cette expérience, car on l'avait indiquée comme telle, avait réussi.

En conséquence, nous nous levâmes à trois heures du matin, le 23 juillet 1827, et nous arrivâmes au village nouvellement bâti de Péterborough, à trente milles nord de Cobourg : il était sept heures et demie du soir, nous étions morts de fatigue.

Le gouvernement avait envoyé deux mille vingt-quatre colons, en dépensant pour chacun d'eux 21 liv. st. 3 s. 4 d. (532 francs). Chaque famille reçut des provisions pour quinze mois, cent acres de terre (40 hectares et demi), une vache et quelques objets indispensables. Ces émigrans avaient été choisis parmi les gens les plus dénués de ressources et les moins capables de soutenir leur famille dans leur pays. On voulut prouver par cet essai que les êtres les plus inutiles et les plus misérables pouvaient s'utiliser. Il s'agissait de comparer la somme nécessaire à leur transport et à leur subsistance au Canada, avec celle qu'ils coûtaient à leur pays natal, en y vivant misérablement.

Je pensai que le meilleur mode à employer pour obtenir des renseignemens exacts, était de ne pas avoir l'air d'y attacher une trop grande importance, de battre les buissons, si je puis me servir de cette expression, et de recueillir çà et là les détails que je désirais obtenir.

L'agent principal de la colonie, m'accompagnant un jour, rencontra un habitant du village, vieillard intelligent et au fait de ce qui s'y passait. Il dit au colon qu'un monsieur (me désignant), qui visitait le village, désirait lui demander quelques renseignemens. Cet homme prit soudain l'alarme ; il craignait, dit-il, que je ne fusse venu pour faire des changemens dans sa propriété, ou pour lui causer un préjudice quelconque.

« Que faut-il que je dise à ce monsieur ? demanda-t-il.

— « Cornelius, dit l'agent, il ne s'agit que de dire « la vérité !

— « Oh ! oui, oui, répartit le vieillard, je sais bien « que nous devons toujours dire la vérité ; mais si je « savais ce que ce monsieur désire qu'on lui réponde, « je serais plus à mon aise.

— « Expliquez-vous mieux, je ne vous comprends « pas.

— « Oh ! je m'entends très-bien, moi. Faut-il que « j'embellisse ou que j'enlaidisse les choses ? »

Il ne put jamais arracher à l'agent la règle de conduite qu'il devait suivre ; mais comme il désirait à son tour savoir ce que cette enquête signifiait, il vint à moi, bien décidé à se tenir sur ses gardes.

Pendant quelque temps il éluda mes questions fort adroitement. Il ne pouvait pas dire qu'il fût mieux ou plus mal que dans son pays, quoiqu'il convînt qu'ici il possédait une grande propriété exempte d'impôts, tandis qu'en Irlande il ne dirigeait qu'une toute petite ferme dont il n'avait jamais pu payer le loyer.

« Eh bien ! monsieur Cornelius, seriez-vous bien aise d'être replacé en Irlande dans la position que vous y occupiez ?

— « Certainement, monsieur.

— « Pourquoi n'y retournez-vous pas, qui vous en « empêche ?

— « Ce sont les garçons.

— « Quels garçons ?

— « Mes deux fils, qui aiment tant ce pays ! ils ont « défriché vingt acres de terre, et nous avons récolté « du blé et de l'avoine, des pommes-de-terre, du blé « de Turquie et des navets ; nous avons encore six

« acres de défrichés que nous allons bientôt ensemencer.
« D'ailleurs, ces garçons aiment leur indépendance.
« Bref, monsieur, c'est un beau pays pour un pauvre
« homme, s'il est industrieux: et sans la fièvre, les
« mauvaises routes, la rigueur de l'hiver et l'éloigne-
« ment de tout endroit habité, on n'aurait pas trop à
« se plaindre : il y a toujours des vivres en abondance
« et de l'ouvrage bien payé pour ceux qui aiment le
« travail. »

Il continua ainsi quelque temps, louant et blâmant par antithèses; tantôt craignant de dire trop, tantôt de dire trop peu; et cherchant à s'assurer de l'impression que son éloquence faisait sur un voyageur, espèce d'animal qu'il n'avait pas encore vu dans ses forêts.

Je désirais savoir s'il était reconnaissant envers le gouvernement qui l'avait envoyé dans ce pays, lui et sa famille, sans qu'il leur en coûtât rien, et qui leur avait donné gratis tant de terrain et de provisions. Il fut complètement pris au dépourvu par cet appel direct, et s'écria vivement :

« Oh ! bien sûr que je suis reconnaissant ! nous de-
« vons tout au gouvernement... c'est-à-dire à sa ma-
« jesté, puisse-t-elle vivre long-temps ! »

Mais, effrayé bientôt que cette déclaration franche ne me donnât trop beau jeu, il ajouta avec gravité :

« Malgré tout, j'aurais très-bien vécu en Irlande.

— « Pourquoi diable alors êtes-vous venu en Amé-
« rique? m'écriai-je.

— « Oh ! monsieur, répondit-il, ce sont les gar-
« çons. »

Il recommença les mêmes litanies qu'il termina en disant : « Nous sommes contens et heureux ici, nous « y resterons. »

Le 24 juillet je me promenai dans la colonie, et, dans le cours de ma promenade, je trouvai d'anciens établissemens. L'un de ces colons m'amusa beaucoup. C'était un vieil Écossais de Banff, un joli nez rouge, de la couleur et de la forme de sa pomme-de-terre nationale : drôle de corps s'il en fut, et bavard à faire trembler. Il s'émerveilla lorsque je lui eus dit d'où je venais, et j'eus de rudes combats à soutenir pour empêcher qu'il ne m'introduisît dans le gosier une énorme ration de whisky.

Il était deux heures lorsque nous arrivâmes au Clearing (clairière) d'un des émigrans de 1825 les plus actifs. Le maître n'était pas au logis, mais sa femme nous fit les honneurs de son habitation, et nous présenta ses trois fils de l'âge de vingt, dix-huit et seize ans, sans compter une quantité de petits enfans mâles et femelles, le tout formant le nombre de onze. Depuis 1825 jusqu'à cette époque (juillet 1827), ils avaient défriché vingt-six acres, qui offraient une culture magnifique.

C'est ici le moment d'ajouter que chacune des familles envoyées en 1825 par le gouvernement, reçut en ustensiles et autres objets une valeur de 12 livres st. par tête, ou 60 livres par famille, indépendamment des premiers frais.

J'avais l'intention de continuer ces investigations le lendemain, mais il plut si fort, que pendant toute la

matinée nous ne pûmes sortir. Vers midi le temps se leva ; mais les chemins ouverts par les colons étaient tellement glissans et remplis d'eau, qu'on pouvait à peine y marcher. Nous arrivâmes à une habitation dont le propriétaire n'était établi que depuis deux mois. Dans ce court espace de temps, il avait défriché et ensemencé sept acres de terre. Cet homme était venu avec les colons de 1825. Ne possédant pas un seul dollar, il se mit au service d'un émigrant établi à Péterborough, et au moyen des économies qu'il fit sur ses gages, il put cultiver avantageusement le lot qui lui avait été accordé par le gouvernement. En me promenant dans sa propriété, j'aperçus un chêne magnifique, et je témoignai le chagrin que j'éprouvais en pensant qu'un aussi bel arbre fût destiné à l'usage du foyer. Je finis en priant le propriétaire de le laisser debout pour l'amour de moi. Il me le promit de la meilleure grâce du monde, et me demanda mon nom, afin qu'on le gravât sur l'arbre pour lui servir de sauve-garde. « Après moi, ajouta-t-il, mes enfans le « respecteront. »

Depuis je reçus une lettre de ce pays, lettre où se trouve le passage suivant :

« J'ai été visiter les bons habitans de Péterborough ; « ils ont conservé un agréable souvenir de la visite « que vous leur fîtes avec madame Hall ; l'émigrant « irlandais a menacé des châtimens les plus sévères « celui qui causerait le moindre dommage au chêne « du capitaine Hall. »

La lettre suivante est écrite par un fermier qui a

demeuré long-temps au milieu des nouveaux colons. Je ne veux pas l'abréger de peur de nuire à sa naïveté; je la donnerai telle qu'elle m'est parvenue, en réponse à plusieurs questions que j'avais faites.

Otanabée, 16 avril 1828.

« De retour chez moi après une longue absence, je trouve mes affaires tellement arriérées, que je ne pourrai donner aux questions que m'adresse le capitaine Hall, toute l'attention qu'elles méritent.

« Si un homme laborieux, ayant, je suppose, une femme et cinq enfans, arrive au Canada avec 10 livres st. dans sa poche; s'il a l'habitude du travail, s'il est industrieux et qu'il puisse vivre avec une grande frugalité, il fera bien d'aller dans les terres sauvages. Il arrivera probablement en temps utile pour la moisson, et il pourra gagner suffisamment pour acheter une vache, et même quelques provisions. Il devra habiter ses propres terres le plus tôt possible; et, comme les anciens colons ne se font jamais prier pour former ce qu'on appelle une ruche, ou le rassemblement de plusieurs dans l'intérêt d'un seul, sa maison sera bientôt bâtie. Il aura le temps de la rendre confortable, et d'élaguer les taillis qui l'entoureront avant que l'hiver soit venu. Si la neige n'est pas trop abondante, il pourra défricher, c'est-à-dire abattre les arbres durant tout l'hiver; mais si le temps l'empêche de se servir de sa hache, il faut qu'il aille manier le fléau chez ses voisins, qui lui donneront

du blé en échange de son travail ; il devra reprendre la hache aussitôt que la saison le lui permettra. En défrichant, il faut surtout sauver les pièces de bois qui peuvent servir à faire des barrières, et les laisser de la longueur nécessaire. Le colon n'aura pas beaucoup de peine à nourrir sa vache, ou même trois ou quatre autres têtes de bétail, les jeunes branches des arbres qu'il abattra au printemps, avec une bonne quantité de sel, lui suffiront pour cet objet.

« Si quelqu'un de sa famille peut l'aider, toutes ses terres seront défrichées en hiver, et ensemencées de pommes-de-terre, de blé de Turquie et de navets. S'il n'a pas d'aide, il en pourra défricher deux acres, par échange de travaux avec un autre colon qui l'aidera à abattre le bois et à le transporter. Lorsque sa récolte sera rentrée et ses haies établies, il faudra qu'il se procure des provisions, afin d'acheter une couple de bœufs. Il pourra travailler davantage cette année, parce que sa famille prendra soin de couper le blé et de l'égrener. Si ses pommes-de-terre et ses autres récoltes sont faites à temps, il pourra semer du blé d'automne, sinon il fera mieux de semer au printemps.

« Je pense qu'une famille peut venir de la plupart des ports d'Angleterre, dans le haut Canada, pour environ dix livres st. ; et, en supposant qu'elle possède dix autres livres st., les émigrans qui suivront le plan que je viens de tracer se trouveront au bout de quatre ou cinq ans dans une situation prospère, pourvu qu'ils soient travailleurs et sobres. Beaucoup de colons autour de moi, qui ne possédaient que la somme né-

cessaire pour payer leur passage, ont maintenant de bonnes terres, des moutons, des porcs et de la volaille.

« Je souhaite que ces renseignemens puissent être de quelque utilité au capitaine Hall, ou à mes compatriotes.

« J'ai l'honneur, etc. »

CHAPITRE XI.

Lettres des colons. — Leur situation. — Rice-Lake. — Kingston.

Une pareille existence peut convenir à des laboureurs accoutumés à de rudes travaux ; mais non à ceux qui, habitués aux douceurs d'une vie civilisée, sont obligés de chercher l'indépendance dans les forêts de l'Amérique.

Le hasard plaça sur mon chemin plusieurs familles qui avaient tenté un essai de ce genre, et comme elles eurent la complaisance de me raconter l'histoire circonstanciée de leur établissement, je me mis insensiblement au fait d'un mode de vie qui, jusqu'alors, m'était totalement inconnu.

Je pensai plus tard que ces récits ne pourraient manquer d'exciter l'intérêt du public en Angleterre, et j'essayai d'écrire ce que j'avais entendu. Mais je m'aperçus bientôt que le principal mérite du narrateur consistait dans des détails minutieux ; et je cherchai souvent en vain à remplir, par ma connaissance per-

sonnelle du Canada, les vides laissés dans ma mémoire. Alors j'écrivis à un ami, habitant de ce pays, et je lui dis que le récit exact des embarras et des tribulations de tout genre éprouvés par les émigrans, me semblait devoir intéresser vivement, non-seulement mes amis particuliers, mais encore toutes les personnes qui ont des relations avec le Canada; et je le priai de m'aider dans l'exécution de ce projet.

Par suite de cette invitation, nos dignes amis du *Buisson* (Bush), tel est le nom qu'ils donnent à leur habitation demi-sauvage, m'écrivirent aussi exactement que possible ce qui avait été déjà le sujet de nos entretiens. Ces lettres sont remplies de détails tellement caractéristiques, et contiennent des réflexions d'une si grande justesse, qu'il m'a semblé impossible de les abréger sans nuire à leur naïveté.

Je transcrirai donc littéralement une ou deux de ces lettres, plus propres à faire pénétrer l'imagination du lecteur dans ces forêts ignorées, que tous les efforts descriptifs des voyageurs.

Douro, Canada supérieur, 21 avril 1828.

« Mon cher Monsieur,

« Le capitaine Hall vous ayant chargé d'obtenir de moi des réponses à plusieurs questions, je crois ne pouvoir mieux le satisfaire qu'en vous donnant une esquisse des opérations de ma famille depuis son arrivée. Je vous dirai la vérité, mais non toute la vérité; car pour tout raconter il faudrait des volumes.

« Après avoir surmonté plus d'un danger pendant notre voyage, nous atteignîmes Québec. Notre société se composait de vingt et une personnes : par économie, nous plaçâmes nos hamacs dans la partie la plus modeste d'un bateau à vapeur en charge pour Montréal, et nous fîmes établir une cloison légère qui nous séparait du reste des passagers. Nous convînmes de deux dollars par tête pour notre passage, et trois enfans furent comptés pour un seul passager. De Montréal, nous remontâmes en bateau le fleuve Saint-Laurent. Ce fut assez agréable pendant un jour ou deux ; mais au bout de huit à neuf jours nous trouvâmes fort ennuyeuse cette manière de voyager. Quelquefois nous couchions dans des greniers à foin, préférant un air frais aux petites chambres des auberges où les punaises abondent. D'autres fois nous prenions pour lit l'herbe qui bordait le fleuve, et, quoique souvent elle fût humide de rosée, notre santé ne s'en trouva pas moins excellente. Nous arrivâmes à Kingston, à l'extrémité orientale du lac Ontario, dans la nuit du neuvième jour ; toutes les maisons étaient fermées ; nous fûmes obligés de rester dans nos bateaux jusqu'au jour. Nous louâmes un schooner pour York, capitale du haut Canada, et passâmes deux jours à l'ancre dans l'attente d'un vent favorable : le temps était excessivement chaud.

« Nous demeurâmes six semaines à York ; et, durant la plus grande partie de ce séjour, ma famille logea dans la citadelle avec l'autorisation du gouverneur. A la fin du mois, nous reçûmes du gouverneur, siégeant en conseil, carte blanche pour établir nos ten-

tes partout où nous trouverions des terrains vacans. Nous louâmes un fourgon, et, après nous être munis de provisions pour une semaine, nous prîmes la route de Cobourg. Là nous remîmes plusieurs lettres de recommandation, et nous nous rendîmes au Rice-Lake (lac de Riz); nous étions accompagnés par un ami qui nous présenta au régisseur de la juridiction de la ville inférieure, qui demeurait à l'extrémité du lac. La dame de la maison était malade de la fièvre des lacs, ainsi que son enfant : toute l'administration du ménage reposait sur le maître de la maison, qui trayait les vaches, faisait la cuisine, soignait les malades et surveillait les travaux agricoles. Cette vue, je l'avouerai, me causa une certaine émotion peu favorable, et je m'y laissai aller d'autant plus volontiers, que moi-même je me sentais indisposé; toutefois, ne remarquant en lui aucune marque d'abattement, je repris courage. Le lendemain on se procura une femme pour garder les malades, et nous remontâmes pendant vingt-quatre milles la rivière Otanabée, jusqu'à un endroit appelé alors Scott's-Plains (les plaines d'Écosse), et maintenant Péterborough, où se trouvaient et se trouvent encore une ferme délabrée et un moulin à scier le bois. Mon beau-frère et trois hommes, y compris le régisseur, traversèrent la rivière pour jeter un coup d'œil sur la terre promise, et marchèrent jusqu'à Douro, environ trois milles plus haut. J'étais malade, je ne pus les accompagner. A leur retour ils nous firent un rapport très-favorable de ce qu'ils avaient vu, et nous rapportèrent quelques raisins sauvages.

« Nous résolûmes en conséquence de conduire nos familles à Douro. Je me trouvai grièvement malade avant d'arriver à Cobourg, et je restai trois semaines chez un habitant, qui insista de la manière la plus pressante pour que j'acceptasse l'hospitalité dans sa maison. Dans l'intervalle, mon beau-frère était retourné à York pour y chercher nos deux familles. Au bout de dix jours ils arrivèrent à Cobourg, dans un schooner : ils avaient éprouvé une tempête violente et échappé au naufrage. Je restai à Cobourg avec les dames ; mon beau-frère et ses fils, accompagnés de quelques travailleurs, partirent pour Douro, afin de commencer leurs travaux sur des terrains que l'Indien seul avait foulés jusqu'alors, et dont la situation était même restée inconnue. Ils s'ouvrirent un chemin depuis le lieu de leur débarquement, en face des Scott's-Mills (moulins écossais), à travers trois milles d'épaisses forêts, jusqu'à l'endroit où ils résolurent de bâtir la maison : la rapidité du courant les avait empêchés de suivre plus long-temps la rivière. Ils se procurèrent ensuite avec assez de peine une couple de bœufs qu'ils louèrent ; pour les amener il fallut leur faire traverser la rivière à la nage.

« Bientôt les provisions commencèrent à manquer, et deux hommes furent envoyés dans les environs pour s'en procurer. Après avoir marché plusieurs milles, ils revinrent avec un petit cochon qui leur suffit à peine pour deux jours. Il était impossible de se procurer de la farine au moulin : dans tous les environs, il n'y avait point de blé. A cette époque, dix-huit

hommes étaient employés par mon beau-frère à scier les pièces de bois destinées à la construction de notre maison, et il ne savait comment se procurer des alimens. J'arrivai heureusement le même soir avec une provision de porcs, de pois, de farine et de whisky : sans cela tous nos ouvriers seraient partis, et il eût été presque impossible de les réunir de nouveau ; ils demeuraient à plusieurs milles les uns des autres. Cette agglomération de voisins se nomme une *ruche,* et il est d'usage de s'assister les uns les autres pour l'achèvement de grands travaux, tels que la construction d'une maison, la coupe des bois, etc. La personne qui convoque la *ruche* est obligée de nourrir tous ceux qui travaillent ainsi pour elle, et de rendre journée pour journée. Durant mon trajet, le long de la rivière, depuis Rice-Lake, je fus obligé de coucher dans les bois, enveloppé dans une couverture, et près d'un grand feu. Quelques Indiens qui descendaient la rivière vinrent à nous et échangèrent du gibier contre un peu de whisky ; ils nous firent cuire ce gibier, et restèrent avec nous toute la nuit pour entretenir un bon feu ; car il faisait un froid de novembre très-piquant, et la terre était couverte de neige.

« Je restai deux jours à Douro pour jouir d'une scène toute nouvelle pour moi, du spectacle d'une percée faite dans la forêt ; des arbres disparurent, et une maison s'éleva en quelques heures. Lorsque tous les matériaux sont préparés, une maison peut être construite et recevoir ses habitans au bout de deux jours. Mais il n'en fut pas ainsi pour nous, et le man-

que de matériaux et de bras nous occasiona plus d'un retard; puis la gelée nous surprit, et le seul maçon qui habitât le pays étant tombé malade, les ouvrages en maçonnerie de nos cheminées ne furent élevés qu'à moitié.

« Je retournai à Cobourg pour y chercher nos familles; je trouvai ma femme malade ainsi qu'un des enfans, ce qui nous retarda encore de plusieurs mois. Ma sœur et sa famille rejoignirent la nouvelle colonie, et établirent leur domicile dans une espèce de hutte formée de pièces de bois, et dont la toiture se composait de lattes; elle était ouverte d'un côté, et devant cette ouverture brûlait constamment un grand feu. Ils furent obligés de passer ainsi tout l'hiver, la gelée empêchant le maçon de bâtir les cheminées de leur maison. Cette année nous eûmes plus de neige que je n'en ai vu au Canada depuis tout le temps que j'y suis; elle s'éleva quelquefois jusqu'à trois pieds et demi de haut. Le thermomètre descendit souvent à trente degrés pendant cet hiver.

« Le 10 février 1823, ma famille étant entièrement rétablie, nous partîmes de Cobourg à la grande surprise de nos amis, qui croyaient que le courage nous allait manquer, au moment de nous enfoncer pour toujours dans ces régions incultes. Aux Scott's-Mills nous trouvâmes un traîneau attelé de bœufs qui nous transporta jusqu'à notre nouvelle demeure; la neige nous allait presque aux genoux, et nous fîmes les deux derniers milles dans les ténèbres. Notre joie fut grande lorsque nous aperçûmes la flamme d'un bon

feu briller à travers les fenêtres de notre hutte. Notre maison nous parut grande, mais d'un aspect sauvage; car, par suite de l'impossibilité où l'on s'était trouvé de se procurer des planches au moulin à scier, on n'avait établi aucune séparation, et les planches qui formaient les planchers étaient même tellement éloignées les unes des autres, que les pieds des enfans auraient pu passer au travers. Lorsque nous voulûmes établir nos lits, nous trouvâmes sur le plancher un pouce d'épaisseur de glace, que nous fûmes obligés d'enlever à coups de pioche et de bêche; ensuite nous étendîmes une couche de copeaux sur lesquels nous établîmes nos matelas et nos couvertures. Quant aux portes et aux cloisons, nous bouchâmes les unes et formâmes les autres avec des couvertures. De nos lits nous apercevions le firmament à travers notre toit, et souvent, pendant le temps que nous passâmes de la sorte, nous nous amusions à voir les étoiles paraître et disparaître.

« Le lendemain matin j'envoyai chercher aux Scott's-Mills le reste de mon bagage. Dans la journée, le feu se manifesta dans notre maison, mais nous parvînmes à l'éteindre.

« Le temps s'écoula ainsi en pénibles efforts pour améliorer notre situation; nous attendions avec impatience l'époque où la nature nous ferait apercevoir quelques signes de végétation. Cela n'arriva que vers le commencement de mai. En avril nous essayâmes de faire du sucre: mais n'ayant personne pour nous guider, nous échouâmes complètement; quoique l'endroit

où nous faisions bouillir les cannes à sucre ne fût éloigné que de cent toises de la maison, nous ne pouvions l'apercevoir, tant les arbres étaient serrés; la distance me semblait si longue, que je me faisais apporter mon dîner pour éviter de retourner à la maison. Aussitôt que la neige fut fondue, nous commençâmes à abattre des arbres, et à ouvrir des tranchées pour donner passage à l'air et au soleil. Nous eûmes bientôt ensemencé dix acres pour la récolte du printemps. Il nous est arrivé fréquemment, pendant les deux ou trois premières années de notre séjour ici, de nous trouver sur le point de mourir de faim, tant il était difficile de se procurer des provisions dans les environs, ou d'en faire venir de Cobourg, nos routes étant en petit nombre, et fort mauvaises, et la navigation se trouvant interrompue au printemps et en automne par une couche de glace qui n'est pas assez forte pour porter les traîneaux. La première année nous n'eûmes des pommes-de-terre qu'au mois d'août, et nous fûmes obligés jusque-là de nous servir de plantes sauvages en guise de légumes. Le porc salé, la soupe de pois et le pain étant une nourriture malsaine pour les enfans, lorsqu'on ne peut la varier, j'essayai de faire du thé avec des jeunes bourgeons de ciguë, et du café avec du blé de Turquie grillé.

« Nous vîmes enfin arriver la période la plus intéressante de notre séjour ici : le moment où notre récolte sortit de terre; mais nos peines n'étaient point à leur terme. Au mois de juin, lorsque notre moisson offrait le plus bel aspect et nous promettait une ample

récompense de nos pénibles travaux, un incendie, qui commença dans les bois, s'étendit jusqu'à notre défrichement, et brûla une grande partie de notre maïs et de nos pommes-de-terre : ce fut avec beaucoup de difficulté que nous parvînmes à sauver une partie de notre précieuse récolte. Cet incendie dura deux ou trois jours, et tout le monde fut occupé à porter de l'eau pour l'éteindre.

« Depuis un an et demi que nous étions établis, nous n'avions point vu d'autres femmes que celles qui composaient notre famille, lorsqu'un jour nous en aperçûmes deux qui lavaient du linge sur le bord de la rivière; ma femme s'écria aussitôt, toute joyeuse : « Voyez, il y a deux femmes là-bas. »

« Trois années s'étant écoulées sans qu'aucun planteur fût venu nous joindre, je pensai que, ma famille s'augmentant de jour en jour, c'était un meurtre de rester plus long-temps dans cette retraite isolée, et j'écrivis à un ami de Cobourg de nous chercher une résidence dans son voisinage, qui se composât d'environ cinquante acres de terre. Mais quelques jours après, M. P. Robinson vint me voir et me faire part de son intention de nous amener dès-lors de nouveaux émigrans; soudain nous perdîmes toute idée de départ; les nuages se dissipèrent; il nous sembla que toutes les difficultés étaient aplanies.

« Bientôt après les plaines de Scott's-Mills se couvrirent de huttes et de cabanes, et la population totale s'éleva à deux mille ames. La plus grande activité commença à régner autour de nous; des maisons s'é-

levèrent en foule ; nous eûmes un prêtre, un médecin, des marchands de toute espèce. Enfin, pour la première fois, nous nous trouvâmes à portée de tout ce qui nous était nécessaire. Je ne voudrais pas maintenant échanger le terrain que j'occupe contre le meilleur de la province. Notre ferme (qui est aujourd'hui de soixante-dix acres) nous procure tout ce qui est indispensable à la vie. Nous avons de bons moulins à blé et des moulins à scier le bois, grâce à notre bon gouverneur, Sir Peregrine Mayland, et à M. Robinson; un pont sur notre rivière, des routes dans tous les sens, et des communications régulières avec les villes frontières.

« Je vous ai fait le récit de notre séjour de cinq années dans cette nouvelle contrée ; quoique nous ayons eu de grandes difficultés à surmonter, nous sommes à présent aussi heureux que nous pourrions l'être dans un pays civilisé. Mes propriétés acquièrent de jour en jour plus de valeur, et la satisfaction de vivre sous la protection du gouvernement anglais n'est pas le moindre des avantages dont nous jouissons.

« Il serait à désirer que quelques milliers d'Anglais et d'Écossais vinssent s'établir auprès de nous, particulièrement beaucoup d'Écossais, qui sont assidus, industrieux et d'une bonne conduite. Les colons du Douro sont, pour le moment, presque tous Irlandais, et, bien qu'ils prospèrent, leurs habitudes indolentes les empêchent de tirer tout le parti convenable de leurs fermes; joignez à cela que le goût qu'ils ont pour le whisky leur cause une grande perte de temps.

Je pourrais faire valoir un grand nombre d'argumens à l'appui de mon système qui réclame le mélange des Anglais et des Écossais avec les Irlandais qui sont ici. Il serait à souhaiter qu'il s'opérât, non-seulement pour la direction des fermes, mais encore pour les bons exemples de sobriété, d'ordre et d'assiduité qu'ils donneraient. Quant à la culture des terres, le meilleur et le seul moyen de réussir est de suivre la méthode des Américains, car ils sont nos maîtres à cet égard.

« J'ai l'honneur, etc. »

Ayant donné cette lettre textuellement comme elle m'a été écrite, je n'y ajoute point de commentaire ; je me borne à faire remarquer que je suis d'une opinion tout-à-fait opposée : je regretterais vivement que mes observations ou les lettres de mes correspondans engageassent nos compatriotes à s'exiler dans l'espoir de se trouver mieux qu'ici. Ces pays sauvages n'offrent d'asile qu'aux gens dont la situation financière est embarrassée, et qui joignent à la force du corps la persévérance morale : conditions indispensables pour supporter les fatigues d'un travail difficile et opiniâtre.

La lettre suivante donnera d'utiles avis aux personnes qui voudraient se fixer dans ces contrées. L'établissement d'un officier à demi-solde au milieu de ces forêts rappellerait les aventures de Robinson, si de Foë eût placé son héros dans les déserts du Canada.

« Pendant mon séjour près de Swansea, dans la

Nouvelle-Galles, m'écrit mon collègue des bois reculés du Canada, je fus invité un jour à dîner chez un ami; au dessert la conversation tomba sur le Canada, sur les chances probables qu'il nous offrait de rétablir nos fortunes, et d'assurer le bien-être de nos familles, et sur les moyens à employer pour atteindre ce but. Alors nous ne vîmes dans ces réflexions qu'un sujet amusant de conversation. Toutefois elles firent sur nous une impression profonde, et, depuis cette époque, chaque fois que nous nous réunissions nous ne manquions pas de remettre ce sujet sur le tapis; nous lisions tous les ouvrages qui traitaient du Canada et des États-Unis, et nous cherchions à obtenir des renseignemens de tous ceux qui, les premiers, avaient visité ces pays. Mon frère ne tarda pas à se rendre à Swansea, d'où il avait résolu de devenir compagnon d'émigration de mon ami; une calamité domestique l'empêcha de réaliser ce projet, et changea entièrement ses résolutions. Quant à moi, j'avais résolu d'aller au Canada, m'étant convaincu qu'avec un modeste revenu de 100 livres sterling, il m'était impossible de tenir dans la société la position que mon rang dans l'armée m'imposait. Ma famille se composait de ma femme et de trois enfans de l'âge de trois à sept ans.

« Je pris cette détermination dans l'hiver de 1818, et je commençai à faire mes préparatifs. Je vendis mon mobilier, conservant seulement deux lits complets, des tapis et autres objets d'un transport facile. Je m'arrangeai pour effectuer un emprunt de deux

cents livres st. Arrivé à Bristol, je dépensai la moitié de mon capital en outils, ustensiles d'agriculture et vêtemens; je joignis à tout cela une quantité suffisante de provisions, et ce que je jugeai nécessaire pour rendre confortable notre voyage à travers l'Atlantique.

« Nous mîmes à la voile le 3 mai 1819 : nous arrivâmes au village de Cobourg, dans le district de Newcastle, le 19 juillet suivant.

« La totalité de mes dépenses s'élevait à cent livres sterl. huit schellings : par conséquent je me trouvais possesseur, à mon arrivée, d'une bien petite somme. Mais dans l'intervalle, ma solde trimestrielle arriva, les vivres étaient à bon marché, et d'ailleurs, mon vieil ami m'accorda la plus franche hospitalité dans sa maison. J'appris qu'on dressait le plan d'une nouvelle ville sur le Rice-Lake, et je me décidai, à défaut des moyens nécessaires pour acheter une ferme de bon rapport dans le voisinage de mon ami, à attendre que le plan fût achevé, et à essayer le défrichement du Bush (buisson), c'est ainsi que ces bois sont nommés. Ceci se passait dans le mois de décembre de la même année. J'obtins alors la concession de terrain à laquelle me donnait droit mon grade dans la marine. En février 1820, je fis marché avec deux hommes pour me bâtir une maison en bois, de vingt-huit pieds sur vingt, et de treize pièces de bois, autrement dit treize pieds de hauteur; le toit couvert de lattes, avec les bords garnis de planches. Ils devaient en outre défricher un acre de bois autour de la maison, pour garan-

tir le toit de la chute des arbres. Je payai le tout cent dollars. Cette carcasse de maison avait une entrée pratiquée au milieu, et lorsque mon ami et un ministre d'Hamilton vinrent en traîneau la visiter, elle avait un air assez misérable. Nous dînâmes à un bout de la salle, et nos chevaux à l'autre. Mais c'était la seconde de ce genre dans le canton, et ce fut la dernière. Je profitai du temps où la neige et la glace étaient assez dures pour transporter nos bagages et des provisions pour six mois : le 8 mai je conduisis ma famille dans un enclos de troncs d'arbres, au milieu d'une forêt du Canada.

« Je l'avouerai, pendant quelque temps ma situation m'épouvanta, et mon peu d'expérience, quant aux travaux commencés au Bush, me fit souvent regarder ma tentative comme désespérée ; mais il n'y avait pas de remède, j'avais conduit ma famille dans ces contrées lointaines, il fallait y rester ; je ne manquais pas d'énergie, et je me mis à l'œuvre avec courage. Moyennant six dollars par acre, deux Américains me défrichèrent quatre acres et demi. Un homme, que j'avais occupé momentanément, se fixa définitivement à mon service. En un seul été, il abattit les arbres de trois autres acres et les défricha. J'employai en pommes-de-terre, en blé et en navets, l'acre de terre qui entourait ma maison.

« Je cherchai à faire prix avec un charpentier pour la pose des portes et des fenêtres ; mais je m'aperçus bientôt qu'il voulait profiter de mon embarras ; je résolus donc d'apprendre l'état de charpentier et de faire mon ouvrage moi-même.

« Au mois d'août, nous essayâmes de faire du foin avec des herbes qui croissaient dans une prairie voisine; ensuite nous défrichâmes trois autres acres que nous ensemençâmes de froment. Je défrichais peu à la fois, mais j'acquérais de l'expérience: et je conseillerai à tous ceux qui voudront s'établir comme moi, de ne pas trop défricher à la fois, et d'éviter les frais autant que possible.

« En automne, j'élevai une cuisine en bois et une étable pour mes bêtes de somme, qui consistaient en une vache et deux jeunes bœufs. Pendant l'hiver j'employai mon ouvrier à défricher trois autres acres et l'y aidai moi-même. J'étais devenu très-familier avec l'usage de la hache: je parvins à abattre les arbres et à en faire des bûches avec autant d'avantage que possible; avec mon foin artificiel et les bourgeons des arbres, je nourris mon bétail tout l'hiver. Le printemps suivant, trois acres furent encore défrichés, clos de haies et ensemencés de blé, de navets et de pommes-de-terre. Nous semâmes des melons et des concombres dans les endroits où des piles de bois avaient été brûlées, en ayant soin d'enlever les cendres.

« Depuis cette époque, cinq autres acres ont été adjoints à ma ferme, et comme j'avais toujours eu soin de ne pas détruire les troncs d'arbres qui pouvaient servir d'appui à mes haies, j'eus le plaisir de les voir s'élever jusqu'à neuf pieds. Durant le printemps de 1822, je fus maître d'un jardin potager, où la culture des fleurs trouvait aussi sa place; il prospéra au-delà de mes espérances.

« En 1825 l'emprunt des deux cents livres sterling se trouvait remboursé ; j'avais obtenu une concession de six cents acres, dont les droits s'élevèrent à trente livres sterling. Je m'occupe en ce moment de bâtir une maison de trente-six pieds sur vingt-six, à deux étages, avec une cuisine par derrière ; j'en ai acheté le bois et les lattes avec le produit d'une jument dont je me suis servi cinq ans, et qui m'a donné deux poulains. Grâce aux travaux que je ferai moi-même, la maison ne me reviendra pas à plus de cent livres sterling. Une ville s'élève près de moi, les routes s'améliorent, on jette des ponts de tous côtés; on vient d'achever à Péterborough l'un des plus beaux moulins du pays, et il s'en trouve un autre à trois milles de chez moi. Quatre moulins à scier sont en activité : aussi le bois de construction et les planches sont-ils à bon marché : environ mille pieds se vendent cinq dollars. Des magasins, une tannerie, une distillerie sont établis, ou sur le point de l'être, à Péterborough. Sur la route qui conduit à cette ville et traverse Otanabée, la compagnie des terres, le clergé et quelques particuliers ont des terrains, les meilleurs de la province, qu'ils vendent à raison de sept schellings et demi et même dix schellings l'acre. Le cours moyen des terres qui ne sont pas sur la route, est de cinq schellings l'acre.

« Je fus le premier habitant de cette colonie ; pas un arbre n'avait été abattu avant mon arrivée ; maintenant on compte deux mille acres de défrichement, et la population s'élève à cent vingt-cinq familles qui forment un total de cinq cents ames.

« L'esquisse que je viens de tracer prouve qu'une personne qui n'a pas été élevée pour les travaux manuels, qui a dû lutter contre des difficultés sans cesse renaissantes, au fond d'un pays inculte et sans routes, a pu, avec de la persévérance et un travail assidu, se créer une position heureuse et indépendante. Ma famille jouit d'une honnête aisance, ma ferme nous donne tout ce qui est nécessaire à la vie, et ma demi-solde nous procure le superflu, tandis qu'en Angleterre elle suffisait à peine à nous procurer une nourriture grossière. Enfin nous pouvons fréquemment exercer l'hospitalité, et nous avons le luxe de deux chevaux et d'un traîneau.

« Plus les personnes qui ont de la famille auront de puissans motifs pour émigrer, et plus elles auront de chances de devenir d'excellens colons. Mais une erreur particulière à la plupart des émigrans qui nous viennent de la mère-patrie, et qui exerce une influence très-fâcheuse, est celle-ci : ils apportent avec eux leurs vieilles coutumes qui les poussent à des entreprises imprudentes et à de folles dépenses. J'en ai connu plusieurs qui ont échoué par ce seul motif ; ce sont justement ceux-là qui propagent des rapports défavorables sur ce pays. Ceux qui viennent ici pour améliorer leur sort devraient prendre pour maxime de suivre le plus exactement possible les usages du pays, et de réserver toutes les idées de perfectionnement pour le jour où leur établissement sera entièrement consolidé. Ils devront chercher à se rapprocher des anciens colons, afin de recevoir de sages conseils et

d'utiles exemples. Les terrains pouvant s'acheter à des prix très-doux et à des conditions fort avantageuses, puisqu'on accorde sept et dix ans pour le paiement, les nouveaux arrivans feront bien de choisir leurs lots dans le voisinage et près des routes : ils éviteront ainsi toutes les difficultés que j'ai dû combattre.

« Je crois que le gouvernement fait trop pour les émigrans ; les distributions qui leur sont accordées les habituent à la paresse : la force qu'ils devraient trouver dans leur courage cède la place à des habitudes de débauche ; une hutte, cinq barils de farine, un porc et deux vaches suffiraient à un établissement de cinq personnes.

« Quoique cette portion de la province s'améliore rapidement, cependant sa population et sa richesse seraient décuplées si l'on faisait communiquer par un canal le lac Ontario avec la rivière Trent. Une immense étendue de terre, depuis Péterborough jusqu'à la baie de Quinté, qui fait partie d'Ontario, comprend l'un des sols les plus riches de la contrée : mise en culture, elle aurait une très-grande supériorité sur les terrains de frontière.

« Les ouvriers de tout genre, et en général les gens habitués au travail, sont ceux qui réussissent le mieux. Les meilleurs planteurs de ce canton étaient tisserands dans leur pays. Mais les marchands, les boutiquiers ruinés, s'ils n'ont pas réussi chez eux, réussiront encore moins ici. En résumé, que ceux qui ne sont pas disposés à payer de leur personne, qu'un rien décourage, et qui s'attendent à une vie oisive et heureuse,

se gardent bien de faire l'essai d'une émigration au Canada. Mon opinion est fondée sur des expériences pratiques, et, en l'exprimant comme je le fais, sans aucune prétention, j'ai cherché à donner d'utiles recommandations et de véridiques récits ; je m'estimerai heureux si le capitaine Hall peut extraire de ce que j'ai écrit quelque chose qui soit profitable au public, ou même à un seul individu, ou qui puisse procurer quelque avantage à cette heureuse et nouvelle contrée.

« J'ai l'honneur, etc. »

De retour à Cobourg, après notre visite aux émigrans, nous allâmes à Kingston, principale station navale des Anglais sur les lacs.

Le 28 juillet nous atteignîmes Kingston, où nous occupâmes un logement très-confortable dans la maison du commodore Barrie qui commandait les lacs.

Après ce long et pénible voyage de quatre cent soixante-treize milles, de Niagara à Kingston, nous pensâmes avoir acquis le droit de nous reposer, et, jusqu'au 30 juillet, nous ne fîmes que manger, boire et dormir. Ensuite nous nous embarquâmes sur le bateau à vapeur *Queenstown*, et dans l'espace de trente-six heures, après avoir touché à York et traversé le lac Ontario dans toute sa longueur, nous nous trouvâmes de nouveau à Niagara ; nous avions fait par eau plus de deux cents milles.

CHAPITRE XII.

Seconde visite aux chutes du Niagara. — Le batelier. — Tempête. — Le Long-Saut.

Le 1er août 1827, j'allai admirer encore une fois les chutes du Niagara et leur faire mes adieux. Je restai totalement anéanti, si je puis employer cette expression, par la grandeur et la sublimité de ce spectacle. Je me sentais comme étourdi, j'éprouvais une sorte d'impression mystérieuse, il me semblait que quelque chose d'inattendu et de terrible allait me frapper. Tantôt j'avais honte de moi-même en présence de ce géant à la voix de tonnerre; tantôt je ressentais une sorte d'orgueil en me trouvant initié aux sublimes mystères de cette merveille de la nature. Je donnai un libre cours à mon imagination; je me laissai entraîner à ces milliers de bizarres conceptions, dont l'image iucorrecte ne peut être comparée qu'au vague souvenir que l'on conserve après une nuit que des rêves étranges ont agitée.

Pendant les trois heures que je passai à contempler

ce spectacle, momens que je considère comme les plus intéressans de ma vie, je redescendais souvent du monde surnaturel où mon imagination m'égarait, pour retomber sur la terre ; mais bientôt mes idées reprenaient leur vol et planaient dans l'immensité de l'espace infini. Plus d'une fois j'oubliai complètement qu'à la distance de quelques toises des millions de millions de tonnes d'eau se précipitaient devant moi. En dépit de cette incohérence de pensées, la sensation que j'éprouvais était délicieuse.

Le 2 août nous quittâmes ces scènes enivrantes, et traversâmes de nouveau le lac Ontario sur un bateau à vapeur chargé outre mesure de passagers et de marchandises ; nous débarquâmes pour la seconde fois à Kingston le 3 août au matin. Il fut heureux pour nous d'arriver de bonne heure : vers le commencement de la nuit un vent furieux souffla du sud-ouest, et notre bateau aurait eu de la peine à naviguer sur le lac. Si je suis destiné à trouver le tombeau d'un marin, que Dieu me permette de périr sur mer, et de descendre majestueusement dans de belles eaux bleues : mais mourir comme un chat noyé dans un étang !...

Après avoir visité les chantiers anglais de Kingston, où se trouvaient en construction deux vaisseaux de ligne de premier ordre, et plusieurs frégates prêtes à être lancées, je désirai jeter un coup d'œil sur Sackett's-Harbour (port Sackett), station navale américaine à l'extrémité est du lac Ontario. En conséquence, dans la matinée du 6 août, je traversai le bras nord

du fleuve Saint-Laurent, dans un gig à quatre rames, jusqu'à Long-Island, qui occupe à peu près le centre de cet immense fleuve. Je pris un chariot, et fus cahoté pendant sept milles avant d'arriver à la partie méridionale de l'île qui fait face à la côte d'Amérique. Le bateau de passage avait été envoyé à la recherche d'un médecin, et je ne connais pas de plus affligeant contre-temps, pour un voyageur dont les ressources et la patience sont complètement épuisées, que de se trouver au passage d'une rivière quand le bac est absent. Il résulta de cet accident que je trouvai la diligence partie lorsque, enfin, je pus être passé de l'autre côté.

Les vagues du lac Ontario se brisaient dans Sackett's-Harbour d'une manière tout océanienne, et je fus mouillé de la tête aux pieds avant d'arriver au chantier de construction. Il faisait encore assez jour pour que je pusse examiner à loisir le grand vaisseau à trois ponts que renferme ce chantier. On dit que ce navire a été construit en trente-un jours, à partir de celui où le premier arbre avait été abattu ; et je rencontrai sur le lieu même un gentleman américain qui me dit avoir été témoin de cette remarquable opération. Un nombre considérable de constructeurs, tous fort habiles, furent envoyés de New-York et d'autres ports. Ils furent aidés par une multitude innombrable d'ouvriers, de bœufs, de chevaux, de charrettes, etc. En deux semaines, me dit-on, ce navire aurait pu être lancé, et muni de ses canons, de ses mâts et de ses voiles ; prêt enfin à livrer combat. Le traité de

Gand mit fin à ces préparatifs, et comme un de ses articles stipulait qu'aucune des parties contractantes ne pourrait avoir de force navale sur les lacs, ces grands vaisseaux, à savoir celui-ci et celui de Kingston, ne servent plus qu'à récréer la vue des milliers de badauds voyageurs qui fuient en automne la *Malaria* des provinces méridionales, et passent leur temps à parcourir les routes battues des chutes, des lacs et des sources de Saratoga.

La ville de Sackett a un aspect tranquille qui nous porte à croire, qu'ayant dû sa naissance à la guerre, sa décadence date de l'article précité du traité de Gand. En effet, sans cette convention, des flottes rivales auraient été maintenues sur la baie pour se braver l'une l'autre, et perpétuer un état d'hostilité qui n'aurait été profitable, en définitive, qu'aux dignes habitans de Sackett.

Un superbe clair de lune me permit de commencer ma retraite sur Kingston pendant la nuit. Le lendemain matin je me mis en route de bonne heure : mais ce ne fut que vers huit heures que je parvins au bac de Long-Island. Le fleuve Saint-Laurent a, dans cet endroit, trois milles de largeur; mais, comme le courant est à peine sensible, je calculai que j'arriverais à la maison du commissaire au bout d'une heure, précisément au moment du déjeuner, pour lequel l'air du matin et un voyage de quelques heures m'avaient donné d'excellentes dispositions. Mais je ne trouvai point le bateau; je l'aperçus au milieu du fleuve à quelque distance; un oisif s'en était emparé et s'amu-

sait à harponner des poissons ; j'eus beau le héler, lui faire des signaux, il n'en tint aucun compte. Je m'informai s'il n'était pas possible de se procurer un autre bateau : « Impossible, » me répondit le batelier qui m'avait accompagné. Enfin, après de vaines supplications, on m'apprit qu'il y avait bien un petit bateau dont on ne se servait jamais, parce qu'il faisait eau de tout côté, et que ce serait me faire courir un trop grand danger que de me le prêter. Je tranquillisai ce brave homme, et le décidai enfin à lancer ce frêle esquif sur le fleuve ; du reste, il eut raison, car à peine notre navire eut-il quitté le hangar où il était déposé, qu'il se remplit à moitié d'eau ; je demandai une écope, il n'y en avait point, et je ne pus obtenir qu'un moule à pudding pour vider l'eau. A force de bras nous parvînmes à empêcher le bateau de couler, et nous abordâmes le pirate qui s'était rendu maître de notre bateau. Il était debout, le harpon à la main : notre présence ne parut point l'intimider ; il nous regardait comme s'il n'avait eu rien à se reprocher. Mais nous exécutâmes sur le champ un acte de justice sommaire : nous le jetâmes de son bateau dans le nôtre ; et, ayant ainsi changé notre mode de tranport, nous quittâmes l'usurpateur en lui recommandant charitablement de faire usage fréquemment du moule à pudding. Bientôt après mes regards se portèrent sur un groupe d'hommes et de femmes rassemblés sur la grève, qui observaient attentivement une masse de couleur sombre qui gisait sur le rivage ; peu d'instans après je distinguai un peu de drap rouge, et je devinai que ce devait

être le corps d'un jeune soldat qui s'était noyé à notre vue sous les fenêtres du commissaire.

Le 8 août je m'embarquai sur un bateau qui avait apporté de Montreuil des munitions pour le compte du gouvernement, et qui y retournait à vide.

Les officiers du chantier furent assez obligeans pour nous céder une cabine fort commode, appelée Hurricane-House (maison de l'ouragan), construite en bois léger recouvert de toile. Nous y étendîmes notre lit de voyage en guise de sofa, et nous passâmes ainsi toute la série des rapides sur le Saint-Laurent, entre le lac Ontario et la Chine, sur l'île de Montreuil. Rien de plus agréable que la première partie de notre traversée; nous voguions gaiement le vent en poupe, à travers les *Mille-Iles*, ainsi qu'on les appelle.

Vers le coucher du soleil le ciel se couvrit d'une nuée d'orage; aussitôt les *Voyageurs* (c'est le nom qu'on donne à ces bateliers), tinrent un conseil de guerre, dans une espèce de français corrompu ou suranné, dont je ne compris que peu de mots. Le résultat de la délibération fut qu'on rama vers une petite crique, où un ruisseau, qui vient des bois, se jette dans le Saint-Laurent.

Lorsque je manifestai le désir de savoir le but de cette manœuvre, il me fut répondu que la nuit menaçait d'être tempêtueuse, et qu'il était prudent de rester où nous étions, attendu que plus loin nous ne pourrions trouver, avant quinze milles, aucun abri pour notre bateau. Moi je fus d'une opinion contraire, et je le leur dis. Ils secouèrent la tête, eurent l'air de

trouver plaisantes mes observations, et n'en continuèrent pas moins leurs préparatifs pour passer la nuit dans l'endroit où nous nous trouvions. Comme le bateau avait été soumis à mes ordres, je jugeai le moment propice pour m'assurer si mon autorité était nominale ou réelle, et j'insistai avec force pour qu'on se remît en route, à moins, ajoutai-je, que ce ne soit vous qui soyez les maîtres, et non pas moi.

Cette allocution fit effet. Ils se disposèrent à continuer le voyage, en faisant observer avec un mouvement d'épaule et un regard vers le firmament, qu'il était tout un pour un *Voyageur* d'être ici ou là, quand il pleuvait; mais qu'ils pensaient qu'on devait raisonner autrement quand on avait à bord des femmes et des enfans. « Toutefois, ajoutèrent-ils, puisque vous le désirez, nous allons nous remettre en route. »

Nous n'étions pas à cent cinquante toises de la crique, qu'un coup de tonnerre éclata; je me vis obligé de faire amende honorable en avouant mon ignorance, et confessant que j'avais eu tort de mépriser les avis de guides aussi expérimentés. Je les priai de retourner le plus vite possible à l'endroit que nous venions de quitter, ce qu'ils firent gaiement, et avec la politesse qui leur est naturelle, sans m'adresser un reproche et sans laisser percer un air de triomphe. Mais avant que nous n'arrivassions au lieu du débarquement, nous fûmes assaillis par une grêle dont les grains étaient gros comme des noix, et qui nous lapidèrent de telle sorte que nous nous estimâmes heureux de trouver un abri dans

une étable. La tempête une fois passée, nous suivîmes un petit sentier qui nous conduisit à un moulin à scier le bois, dont le propriétaire nous fit le plus aimable accueil; il nous donna l'hospitalité, et nous dit qu'il était toujours content de voir des gens du *vieux pays*.

Nous fûmes tous casés dans un petit réduit où nous eûmes toutes les peines du monde à déployer notre lit de voyage; mais nous eûmes le malheur d'oublier de tendre les rideaux à moustiques, et le lendemain la figure des enfans offrait l'aspect le plus déplorable. J'ai connu à la Louisiane un homme qui renonça, seulement à cause des moustiques, à un très-bel emploi; et souvent le même inconvénient me faisait maudire mon goût prononcé pour les voyages, auxquels j'étais prêt à renoncer.

Le 9 août nous arrivâmes à Brockville, petite et jolie ville sur la rive gauche du fleuve. Là nous prîmes un jour de repos.

Nous quittâmes Brockville le 10 août, et au bout d'une heure et demie nous entrâmes dans le premier rapide, appelé les Galoppes, nom que les voyageurs prononcent Galoup ou Galou. Il y avait effectivement une légère pente sur la rivière; une minute ou deux avant d'arriver à l'endroit du rapide, nous pouvions voir distinctement la chute ou le degré à franchir. Aucun mouvement ne fut sensible dans le bateau, jusqu'au moment où nous arrivâmes au banc, si je puis appeler ainsi l'endroit où nous descendîmes de plusieurs pieds. Chaque fois que ce choc se faisait sentir, j'éprouvais comme une espèce de mal de mer.

Après avoir suivi cette courbe, le bateau se trouvait entraîné dans la nappe d'eau ou tourbillon que forme la chute d'eau : il faut beaucoup d'habileté chez les marins pour éviter, à force de rames, d'être entraîné par ces tourbillons.

Avant le matin nous avions passé le Long-Saut ou Long-Sou, ainsi qu'on le prononce, et un grand nombre d'autres rapides moins importans, de différentes hauteurs, mais tous extrêmement curieux. La rapidité du fleuve dans cet endroit ne dépasse jamais huit milles à l'heure, si elle va jusque-là, ce dont je doute. La moyenne proportionnelle est généralement de six milles à l'heure.

Plus nous vîmes de ces rapides et plus nous apprîmes à les respecter. Les livres, qu'on nomme Guides des voyageurs, en font tout naturellement des monstres; mais ces livres mentent si effrontément, que leurs phrases verbeuses stimulent plutôt l'incrédulité qu'elles ne donnent de renseignemens exacts. Les deux ou trois premiers rapides que nous rencontrâmes ne nous causèrent aucune sensation désagréable. Mais, plus tard, lorsque la première curiosité fut satisfaite, nous eûmes tous le loisir d'apercevoir et d'apprécier les dangers que nous courions; et avant de quitter le Saint-Laurent nous avions acquis la conviction qu'un rapide est un voisin fort dangereux.

Le crépuscule du soir nous quitta lorsque nous eûmes passé le dernier de ces rapides à travers lesquels le fleuve suit son cours. Cette dernière série, ainsi que je l'ai dit plus haut, est appelée Long-Saut,

par les bateliers ; mais j'appris plus tard que le rapide dangereux qui porte ce nom est situé vers le côté nord ou anglais du Saint-Laurent : nous étions venus sur le côté américain, où la navigation offre moins de péril.

Nous entrâmes ensuite dans le lac Saint-François, immense nappe d'eau, l'un des lacs de la nombreuse série qui suit le fleuve, mais qui ne figurent point sur la carte, bien qu'ils aient le droit d'être appelés lacs. Le Saint-Laurent lui-même offre un aspect bien varié. Dans un endroit il est uni et transparent, et coule sans qu'on puisse observer le moindre courant, s'élargissant comme une espèce de mer, et entouré de basses terres ; vous diriez, non un fleuve, mais un bol rempli d'eau jusqu'au bord. Puis, à moins d'un mille de là, vous le voyez agité et cahoteux, se dessinant en nombreux rapides sur un lit irrégulier, entre des rives élevées. Dans d'autres endroits, devant Brockville, par exemple, il coule majestueux, poussé par un courant de trois à quatre milles à l'heure, et réalise le beau idéal d'un fleuve américain.

Je m'aperçus que les nuages se groupaient d'une manière alarmante au moment du coucher du soleil. Malgré la leçon que j'avais déjà reçue, je me hasardai à suggérer au maître du bateau que je n'aimais guères l'apparence du temps ; mais, comme il ne vit rien d'effrayant dans l'état du ciel, je me souvins de ma précédente incartade, et je consentis à ce qu'on fît voile, à travers le lac Saint-François, sans s'arrêter à Cornwall, ainsi qu'on en était d'abord convenu. Plus tard

le vent fraîchit, et je vis que l'assurance des marins avait un peu diminué; mais, comme nous étions au milieu du lac, et qu'il n'y avait pas de remède, je les laissai diriger le bateau à leur gré.

En attendant, comme il est évident que, dans tous les cas, nous serions obligés de passer la nuit en bateau, nous préparâmes le lit de voyage et couchâmes l'enfant, afin que ma fille fût endormie quand la tempête éclaterait. Nous fîmes bien, car bientôt après le vent se levant et la mer se courrouçant, firent le plus horrible duo que j'aie jamais entendu.

Les bateliers commencèrent à prendre l'alarme; la nuit était noire, et les éclairs, qui sillonnaient de temps à autre les nues, rendaient la scène plus effrayante encore.

Le timonier, s'apercevant que le bateau ne lui obéissait pas, donna ordre de carguer la voile; mais, avant que ce commandement pût être exécuté, l'indocile bateau tourna sur lui-même, et la vergue se rompit avec un bruit affreux. Notre *Hurricane-house*, ou cabine, qui se trouvait à l'arrière du bateau, faisait l'effet d'une voile, et, en dépit des manœuvres des bateliers, empêchait le bateau de se redresser et de prendre convenablement le vent, ce qui était devenu pour notre salut d'une nécessité absolue, le bateau se trouvant poussé en travers sur une île.

J'étais fort embarrassé de savoir quel rôle me convenait dans ce désordre; car dans la confusion qui régnait, au lieu d'un capitaine, il semblait qu'il y en eût cinq :.malgré ce qui s'était passé le soir précédent,

13.

je n'aurais pas manqué de donner aussi mon mot comme sixième capitaine, si je ne m'étais aperçu que rien de ce qui devait être fait n'était négligé.

La partie féminine de la cabine n'était qu'à demi-rassurée par ma déclaration que tout allait bien, et la domestique, oubliant son propre danger, ne cessait de s'écrier : « Comment est-il possible que l'enfant dorme au milieu de tout ce vacarme ? »

Enfin nous parvînmes à doubler la pointe Est de l'île qui nous menaçait, mais nous en passâmes tellement près que nous aurions pu jeter un biscuit sur le rivage. Bientôt nous nous trouvâmes à l'abri dans une petite baie. Les bateliers sautèrent gaiement sur le rivage, et, quoiqu'il plût très-fort, ils allumèrent un bon feu, non-seulement pour nous sécher, mais pour faire cuire un beau poisson qu'on avait tué d'un coup de rame pendant qu'il dormait à la surface de l'eau.

Au point du jour nous quittâmes nos logemens et voguâmes le long du lac Saint-François, avec un petit vent d'ouest, seule trace qui restât de la tempête de la nuit : car le ciel était pur, et la surface du lac, qui restait presque immobile, ne laissait apercevoir aucune ride. Tel est le caractère des fleuves-lacs de l'Amérique : ils se calment aussi vite qu'ils se mettent en courroux.

CHAPITRE XIII.

Montréal. — Promenade sur la rivière Ottawa. — Québec. — Les chutes de Montmorency. — Sainte-Anne.

Nous arrivâmes à Montréal le 11 août 1827 ; après avoir visité quelques endroits du voisinage, nous descendîmes en bateau à vapeur, le 22 du même mois, le Saint-Laurent jusqu'à Québec.

Nous eûmes le bonheur de rencontrer le capitaine Franklin, précisément au moment où il revenait de son voyage, et avant qu'il eût renvoyé les *Voyageurs*, au nombre de quatorze, qui l'avaient conduit dans un canot de la compagnie, dans la baie d'Hudson, sur le lac supérieur, et le long de l'Ottawa, jusqu'à son confluent avec le Saint-Laurent, près de la Chine, sur l'île de Montréal ; ce qui faisait une distance de mille quatre cents milles. Il nous invita à faire une excursion matinale avec lui sur le Saint-Laurent et l'Ottawa; nous acceptâmes avec joie.

J'avais souvent vu de petits canots gouvernés par des Indiens : mais c'était tout autre chose de se sentir

glisser sur l'eau dans une barque de quarante pieds de long sur cinq de large. Elle était conduite à raison de six milles à l'heure, par quatorze *Voyageurs* canadiens des plus experts. Comme la vélocité de ces canots avait été souvent un sujet de dispute, le docteur Richardson et moi nous mesurâmes un point sur le rivage, et, à l'aide de plusieurs expériences, nous nous convainquîmes que la plus grande vitesse de ces canots est de moins de six milles à l'heure, c'est-à-dire de cinq milles quatre-vingt-sept centièmes.

Chaque *Voyageur* tient une espèce de pagaie avec laquelle il frappe l'eau à peu près une fois par seconde, mais en mesure, accompagnant le rhythme d'une chanson que chante l'un d'eux et que tous répètent en chœur. A chaque coup des quatorze pagaies, qui semblent frapper un seul coup, tant leur oreille est juste, le canot se trouve lancé si vivement, qu'il n'est pas aisé de s'y tenir debout sur les manteaux et les coussins placés au centre.

Les *Voyageurs* canadiens ne manquent jamais de déposer, avant de commencer une entreprise, une offrande devant la châsse de sainte Anne; et, pendant qu'ils sont en route, ils ne laissent échapper aucune occasion de continuer cette marque de dévotion. Le village florissant qui entoure l'église de Green-Isle (île verte), doit son existence à ces pieuses contributions. Le capitaine Franklin nous présenta l'un des Canadiens de son équipage qui l'avait accompagné dans son voyage périlleux : il est tellement pénétré de l'importance de ce devoir, que, se trouvant sur une

des côtes les plus septentrionales de l'Amérique, à plus de deux milles de la châsse de sa sainte, il demanda une avance sur ses gages, afin de charger un ami de déposer pour lui son offrande.

Le Saint-Laurent, jusqu'à Montréal, est sillonné par des navires et par des canots; car ce fleuve n'a point de rapides, et les seuls obstacles qu'on y rencontre sont quelques amas de vase et de sable apportés par l'Ottawa, et que le courant n'a pas assez de force pour emporter avec lui.

Nous atteignîmes Québec le 26 août. Nous avions été si long-temps fatigués de la vue de pays plats, qui n'offrent rien d'intéressant à l'œil, que nous reposâmes avec plaisir nos regards sur les chaînes de montagnes qui s'élèvent vers le nord. Le soleil se couchait, et son reflet, abandonnant l'un après l'autre le sommet de chacune de ces montagnes, faisait de cette scène une vue ravissante.

La marée descendait lorsque nous arrivâmes; alors le Saint-Laurent avait toutes les apparences d'un fleuve; mais, lorsqu'elle remonta, les eaux changèrent de direction et s'élancèrent avec impétuosité entre la gorge étroite, formée d'un côté par Point-Levi, et de l'autre par le promontoire du rocher, sur l'extrémité duquel Québec est bâti, surmonté par la citadelle imprenable de cape Diamond (cap Diamant) qui domine les plaines fameuses d'Abraham.

Par le travers de la ville, au commencement de cette étroite gorge, une foule de vaisseaux étaient à l'ancre, la poupe tournée vers le côté supérieur du

fleuve, et le pavillon flottant vers la mer par une brise d'ouest. Des bateaux de toute espèce mouchetaient la baie et la rade, et, selon qu'ils étaient plus ou moins rapprochés de la montagne, disparaissaient dans l'ombre qui se projetait en larges taches sur les flots, ou se montraient au jour. Plusieurs de ces barques étaient sans voile; mais la plupart faisaient jouer vigoureusement leurs rames autour d'un grand bateau de passage à vapeur, sur le tillac duquel on apercevait une multitude de têtes, et qui allait de la ville à Point-Levi, de Point-Levi à la ville.

Pour jouir de cette vue, nous nous plaçâmes sur la Verandah du château, ou maison du gouverneur, qui, située sur l'extrême bord d'un précipice dont l'élévation perpendiculaire a plusieurs centaines de pieds, domine complètement la basse ville. Je voudrais pouvoir faire le tableau de cette masse confuse, aussi irrégulière dans sa forme, dans sa hauteur, dans sa position et dans ses teintes, que plusieurs des quartiers romantiques d'Édimbourg. Un quart à peu près de ces maisons ont leurs toits recouverts d'une feuille de fer-blanc, et plusieurs d'entre elles ont leurs murs plaqués de la même manière; en général elles sont toutes enduites, à cause des chaleurs, d'une couche de couleur qui offre le coup d'œil le plus pittoresque.

Il n'y aurait peut-être rien de plus fatigant au monde que de *voir du pays*, s'il fallait se trouver en compagnie au retour de ces pénibles excursions. J'ai souvent poussé d'amers soupirs quand, après une

journée de marche fatigante et d'observations scientifiques, il a fallu me sacrifier aux convenances d'un devoir, passif, il est vrai, mais insoutenable, et de remplir un rôle obligé dans la conversation après que toutes mes idées s'étaient évaporées.

Je me souviens d'une soirée à Québec, où, si je puis me permettre d'avouer toute la vérité, je fus occupé pendant la première heure à faire les plus grands, mais les plus inutiles efforts pour résister au sommeil : et cependant la conversation du cercle qui m'entourait était pleine d'intérêt. L'entretien savant d'un ecclésiastique qui faisait partie de la compagnie, n'eut aucun pouvoir sur moi, et, je suis honteux de le dire, de temps à autre ma tête imitait le mouvement d'un balancier, avec cette différence qu'au lieu d'aller de l'est à l'ouest, elle oscillait du nord au sud. Enfin, un officier de mes amis, s'apercevant peut-être de la situation critique où je me trouvais, essaya de me réveiller, en m'adressant diverses questions, je ne me rappelle plus lesquelles, sur Loû Choû, ou le cap Horn. — Sujet neuf! Cette attaque me stimula, l'un de mes yeux se r'ouvrit; vains efforts! j'ai tout lieu de craindre qu'une réponse n'ait été peu en harmonie avec la demande; en dépit de toute ma bonne volonté, je ne pus parvenir à soulever ma seconde paupière.

Vous dirai-je à quelle circonstance je dus mon réveil? Au tumulte occasioné par la présence d'une chauve-souris; après avoir mis les dames en fuite, elle semblait défier l'agilité des hommes. Je compris quel service je lui devais : ma reconnaissance lui va-

lut sa libre rentrée, par la porte du jardin, dans son ténébreux domaine.

Nous quittâmes Québec le lendemain matin, 28 août; au bout d'une heure et demie, nous nous trouvâmes en vue de la rivière Montmorency : six semaines auparavant, on la passait sur un pont; par malheur, depuis ce temps, il s'était écroulé; et, chose absurde, on ne l'avait pas encore rétabli, tant ces sortes de travaux marchent avec lenteur au Canada.

Je ne sais quel spectacle présentent, dans la saison des pluies, les chutes de Montmorency; mais, au moment où je les vis, elles me parurent la plus misérable chose du monde. On dit qu'en hiver il se forme sur le rocher, à la base de ces chutes, un énorme cône, ou pain de sucre, composé par l'accumulation des neiges et de la glace. Mais, en été, elles ne méritent pas qu'on leur fasse l'honneur de les visiter; peut-être aussi le Niagara nous avait-il rendus trop difficiles.

Si les beautés de la nature inanimée ne répondirent point à notre attente, nous fûmes complètement dédommagés par le travail de l'homme, et plus encore par de gracieuses figures de femmes aux yeux noirs, d'une expression toute française, et par de charmans enfans pleins de santé et de gentillesse, le teint voilé par de grands chapeaux de paille noire, que nous rencontrâmes entre Québec et Sainte-Anne. Rien de ce que nous avions vu jusque-là en Amérique ne pourrait rivaliser avec ces blanches chaumières, coiffées de toits pointus couverts en fer-blanc, d'une construction grostesque et fantastique. Les linteaux des portes

et des fenêtres étaient peints en noir : tout autour se trouvaient disposés en ligne des pots de fleurs, entourés de lianes grimpantes qui rappelaient les provinces d'Italie ou de la France méridionale.

Dans cette contrée, où règne encore une simplicité primitive, on ne trouve rien qui ressemble à une taverne. Nous nous logeâmes à un prix très-modéré dans une ferme française, dont la distribution était tout à la fois confortable et élégante. Au milieu de la cuisine, la première chose qui frappa nos regards fut un coffre en fer, semblable aux caisses dont se servent les banquiers ; je fis plusieurs fois le tour de cet objet sans pouvoir en deviner l'emploi. Enfin je questionnai nôtre hôtesse ; elle m'apprit que c'était le poêle d'où partaient plusieurs tuyaux, au moyen desquels la chaleur pénétrait dans tous les appartemens : en été on enlève ces tuyaux, et alors rien dans le monde ne ressemble moins à un poêle. « Sans ce coffre, dit « gaiement notre hôtesse, le froid nous tuerait en « hiver. »

Dans l'ameublement de cette maison figurait une grande quantité de glaces dont la surface mal polie rendait plutôt la caricature que la réalité des objets : nous fûmes enchantés de trouver, pour reposer notre vue, des portraits de la Vierge, des martyrs, et d'un bon nombre de saints de la légende, auxquels on avait donné pour pendans plusieurs tableaux repésentant les diverses scènes de la vie de l'Enfant prodigue ; histoire qui, soit dit en passant, a poussé plus de jeunes gens au vice qu'elle n'en a ramenés, comme Robinson

Crusoé a donné à une foule de vagabonds la manie des voyages maritimes. Je soutiens, en effet, que les tentations offertes aux lecteurs par certaines scènes de libertinage sont faiblement neutralisées par celle où l'on voit l'Enfant prodigue garder des pourceaux; d'autant plus que le tableau suivant nous montre le mauvais sujet revêtu d'une belle robe, et prenant sa part d'un somptueux banquet, au grand scandale de son excellente pâte de frère aîné, qui a péniblement conduit la charrue pendant que le héros de la fête usait ou plutôt abusait des plaisirs de la vie.

Après le dîner, dont nous eûmes lieu d'être contens, nous nous promenâmes pendant une heure ou deux au milieu des maisons du voisinage. Les habitans, ou Jeans Baptistes (ainsi l'on nomme les paysans français du Canada), sont de braves gens, ne parlant que français, fort contens de leur sort et ne désirant pas en changer. Heureux mortels!

Nous nous levâmes un peu tard le lendemain, 29 août, à la grande surprise de notre hôtesse qui, disait-elle, était habituée à ne voir que des gens toujours pressés.

Le 30 août, nous accompagnâmes une société venue de Québec, jusqu'au village de Lorette, habité exclusivement par des Indiens de race Hurone, tribu dont la décadence s'accomplit rapidement sous les efforts combinés de la civilisation et du whyski. Ils eurent la bonté d'exécuter une de leurs danses en notre présence, et l'entremêlèrent de cris et de gestes sauvages, qui constataient bien leur identité aborigène,

Le jour suivant nous traversâmes le Saint-Laurent et nous visitâmes, sur sa rive droite, la Chaudière ou Kett-le-Falls, appelée ainsi, je le présume, à cause d'une quantité de trous que l'eau a creusés dans le rocher, et qui ne ressemblent pas mal à un étalage de casseroles et de chaudrons. Quoi qu'il en soit, les eaux étaient si basses que nous ne vîmes pas le moindre filet de cascade, ce qui ne nous donna pas de grands regrets : nous commencions à être fatigués des chutes d'eau, tant il est vrai qu'on se lasse de tout, même d'admirer.

CHAPITRE XIV.

Des colonies et de leur utilité.

Avant de prendre congé des provinces anglaises de l'Amérique septentrionale, je crois devoir placer ici quelques mots en réponse à deux questions qui m'ont souvent été adressées tant en Amérique que dans ma patrie.

1° « De quelle utilité ces colonies sont-elles pour « l'Angleterre?

2° « De quelle utilité l'Angleterre peut-elle être à « ces colonies? »

Une réponse complète à ces deux questions m'entraînerait trop loin, et serait peut-être au-dessus de ma portée. Mais le résumé suivant pourra donner quelque secours à ceux qui auront le temps et le talent de les traiter convenablement.

Pour prouver que les colonies sont d'une grande valeur pour l'Angleterre, sous le point de vue maritime et commercial, il n'est besoin que de mentionner un fait : c'est que, dans l'année 1828, des deux mil-

lions de tonneaux de fret entrés dans les divers ports des Royaumes-Unis (pour être juste, deux millions quatre-vingt-quatorze mille trois cent cinquante-sept tonneaux, le tonneau anglais équivaut à mille quinze kilogrammes six cent quarante-neuf millièmes); plus de quatre cent mille tonneaux (quatre mille huit cent quarante et un), ou plus d'un cinquième de la totalité, venaient des colonies de l'Amérique du nord, exclusivement anglaise (1).

Nous jouissons du privilége d'approvisionner ces provinces de marchandises anglaises, et l'on croit généralement qu'une quantité toujours croissante de produits de nos fabriques s'introduit de là dans les États-Unis, importations que, ni ce gouvernement, ni le nôtre, ne pourront empêcher tant que les bâtimens anglais auront un libre accès dans les ports de Nova-Scotia, de New-Brunswick et de Canada.

Indépendamment de cet immense débouché pour les marchandises anglaises, les relations entre ces colonies et l'Angleterre n'ont pas mis en activité, dans l'année 1828, moins de dix-huit mille sept cent quatorze marins.

Dans cette même année, le commerce de l'Angleterre avec les États-Unis s'est élevé à quatre-vingt mille cent cinquante-huit tonneaux, et a employé trois mille six cent quarante-huit matelots. Ainsi notre commerce avec les colonies de l'Amérique septentrionale seule-

(1) Enquête parlementaire, dont l'impression a été ordonnée le 5 mai 1829.

ment, a été quintuple en tonnage et en emploi d'hommes, de celui que nous faisons avec les États-Unis.

Une autre considération à faire valoir, et qu'on oublie souvent, c'est que, toute considérable qu'est l'exportation de nos produits aux États-Unis, ces états font tous leurs efforts pour décourager leur transport sur des vaisseaux anglais. A peine ai-je pu découvrir un pavillon anglais, au milieu de cette forêt de mâts que présente le port de New-York.

Par suite de nos relations actuelles avec ces colonies, nous nous y procurons, pour nos possessions des Indes occidentales, un grand approvisionnement de bois de construction, de poissons et d'autres articles. Si la guerre éclatait sans que nous fussions en possession des provinces nord-américaines, nous serions obligés de les aller chercher ailleurs, à notre grand désavantage.

On est d'accord assez généralement sur un point : c'est que les provinces en question n'ont que deux alternatives : l'une de rester en rapport avec la mère-patrie, l'autre de se confondre dans l'Océan de la confédération américaine ; car on n'admet guères la possibilité qu'elles se constituent un jour en nation séparée et indépendante.

Les ressources maritimes des États-Unis se bornent, quant à présent, aux ports de l'Océan, situés sur la côte Atlantique, au nord et à l'ouest de la Delaware ; et, bien que ces provinces prennent de jour en jour un accroissement plus important, elles sont peu considérables, comparées aux côtes des provinces anglaises.

La ligne maritime américaine n'embrasse pas le tiers de l'espace occupé par la nôtre ; elle n'offre ni port, ni baie, pas même New-York, qui puisse rivaliser, sous le point de vue naval, avec Halifax et plusieurs autres stations de l'Amérique anglo-septentrionale, dans lesquels les plus grands vaisseaux de ligne peuvent entrer en toute saison.

L'idée que les États-Unis pourraient obtenir la possession de ces provinces par voie de conquête, contre le gré des habitans, est tout-à-fait dénuée de fondement : ce démembrement pourrait avoir lieu, si les colons avaient à se plaindre de la mère-patrie; mais tant qu'ils seront traités comme ils l'ont été depuis quelques années, le Canada restera anglais.

Si nous supposions l'Union-Américaine augmentée de toutes ces colonies, la face des affaires maritimes de cette république serait totalement changée. J'ignore si les provinces ainsi annexées s'en trouveraient mieux ou plus mal; mais il n'est pas douteux qu'il serait de la plus grande conséquence pour l'Angleterre de voir les ressources navales des États-Unis triplées et même quadruplées d'un seul coup, tandis que les nôtres décroîtraient en raison inverse.

Il ne faut pas oublier que la défense à bon marché des nations ne doit pas se balancer comme les livres d'un négociant, par tant de livres au crédit ou tant de livres au débit. Il faut considérer de semblables transactions sous un point de vue plus élevé, et ne pas tant s'occuper de ce que nous dépensons que de ce que nous conservons. Qui serait assez hardi pour affirmer

que si nous renoncions à ces colonies, nous n'affaiblirions pas notre marine, cette muraille de bois qui est la sauve-garde de notre île? Je ne parlerai pas des pêcheries de Terre-Neuve et de Labados, prolifiques pépinières de marins que les Français partagent avec nous, ainsi que les Américains. Toutefois on pourrait se demander si, dans le cas où les colonies nord-américaines seraient réunies aux États-Unis, d'autres nations se verraient encore admises au partage de ces pêcheries.

Il reste donc démontré que si l'Angleterre suit un plan judicieux de conduite, ces importantes colonies, qui prennent chaque jour du développement, nous seront non-seulement utiles, parce que nous les possédons, mais encore parce que les États-Unis ne les posséderont pas.

Quant à la seconde question : « De quelle utilité « l'Angleterre est-elle pour les colonies? » je ne ferai valoir à ce sujet qu'un petit nombre de considérations.

En premier lieu, nous devons toujours nous souvenir que, quelques fidèles que puissent être les habitans de ces colonies, et je crois consciencieusement qu'ils le sont dans ce moment, il serait absurde de croire qu'ils refuseraient de se séparer de nous, si leur prospérité nationale pouvait gagner à cette rupture. Individuellement peut-être on trouverait des hommes, comme en montrent toutes les révolutions, qui, fidèles à la cause qu'ils ont long-temps servie ,s'attacheraient à leur pavillon et se sauveraient ou périraient avec lui. Mais ce ne sont point de tels sentimens qui

décident, et nous devons nous attendre à un grand changement si nous renonçons à la politique sage que nous avons suivie depuis quelque temps à l'égard des colonies; je le répète, nous ne pouvons les perdre que par notre propre folie. Nous avons de belles cartes en main; c'est à nous à les bien jouer. Il ne s'agit pour cela que de consulter de bonne foi les intérêts des colonies : quels qu'ils soient ils ne peuvent manquer de devenir un jour les nôtres.

Le mot *mère-patrie,* me semble mal choisi; il a survécu à l'époque qui lui avait donné naissance. Si, pour parler des liens qui doivent unir un pays à sa colonie, on veut emprunter un terme aux relations domestiques, il en est un qui indique l'association de deux êtres dont l'un est fort et l'autre faible, et ce terme (le mot *tuteur*) nous semble d'une application plus heureuse que ceux que l'on a employés jusqu'ici.

Aux États-Unis, les places, qui donnent du pouvoir ou de l'influence, sont conférées par le caprice populaire; il faut que le candidat se soumette à des concessions qui quelquefois répugnent à son caractère et à ses sentimens. Partout où des fonctions élevées dépendent de la mobile volonté d'une populace, elles doivent être fréquemment distribuées sans égard au mérite, et plus fréquemment encore arrachées, sans que celui qui les remplit soit capable de s'en acquitter.

Dans les provinces britanniques, toutes les places qui procurent de l'honneur ou des bénéfices sont données par la couronne. Il arrive sans doute quelquefois qu'on les accorde à des personnes qui ne les méritent

pas, ou qu'on les obtienne à l'aide de manœuvres condamnables; mais existe-t-il quelque moyen humain pour l'empêcher? Les institutions démocratiques des États-Unis y parviennent-elles davantage? Après tout, il vaut peut-être mieux dépendre d'un monarque que d'un peuple. Si, pour atteindre son but, un homme est forcé de sourire à ceux qui ont le pouvoir, il est évident que sa réputation souffrira moins s'il s'incline devant un seul homme placé au-dessus de lui, que devant mille individus qui lui sont inférieurs.

Dans les colonies, on se contente de l'égalité des droits, sans rêver la folle doctrine d'une égalité universelle entre les personnes et les propriétés. Les habitans, en cherchant à obtenir des places conformes à leur position et à leurs capacités, ne sont point obligés de se baisser avant de prendre leur vol. Ils ne s'élèveront peut-être pas bien haut; mais ceux qui désireront avec sincérité atteindre la hauteur relative que les emplois des colonies peuvent offrir, doivent être persuadés qu'une bonne conduite et des talens remarquables ne manqueront pas d'attirer l'attention du gouvernement, et que, une fois revêtus des fonctions que leurs talens les mettront à même de remplir, ils n'en seront point dépouillés tant qu'ils s'acquitteront activement et consciencieusement des obligations qu'elles leur imposent.

Ainsi, tous les hommes influens des colonies, dont l'ambition est le mobile, ont peu de motifs pour désirer échanger leur constitution actuelle pour l'orageuse démocratie de leurs voisins.

D'un autre côté, par la franchise élective dont jouit la grande masse du peuple, elle conserve entre ses mains une influence politique suffisante. Heureusement aussi l'exercice de leurs droits politiques n'intervient point d'une manière dangereuse au milieu de leurs devoirs sociaux, et ne les entraîne pas hors de leur sphère.

La communauté canadienne possède donc autant, sinon plus, de liberté que l'Union voisine; tandis que l'élite des membres qui la composent a des moyens plus sûrs de satisfaire une ambition honorable, que ceux qui sont placés à la disposition de la même classe d'hommes aux États-Unis. Le repos de la société n'est pas incessamment troublé par des compétitions pour un pouvoir temporaire, et les habitans des colonies sont à même de conduire leurs affaires intérieures sur des bases plus uniformes, parce que leur gestion est confiée à des mains habiles et expérimentées. Tout cela, il est vrai, est contraire à la doctrine de l'égalité universelle; mais rien n'est plus conforme aux vues de la Providence, autant qu'on en peut juger à l'aide des lumières de notre intelligence et de notre expérience.

De pareils avantages seraient perdus pour les colonies si leur union avec l'Angleterre était dissoute. En outre, les revenus que ces provinces tirent du commerce étranger sont appliqués, par leur législature, à l'amélioration de leurs districts respectifs; tandis que, si elles devenaient membres de la confédération américaine, tous ces droits seraient soumis au con-

trôle du congrès de Washington, et les améliorations dont on les ferait jouir seraient achetées au prix d'un impôt direct, dont maintenant elles sont exemptes.

En résumé, les dépenses peu importantes qu'occasionent quelques officiers civils dans les provinces de l'Amérique septentrionale, jointes aux dépenses plus considérables, mais également nécessaires, que coûtent les forces de terre et de mer qui défendent nos colonies, sont amplement balancées par les avantages que leur union avec nous leur rapporte. Elles augmentent notre prospérité commerciale et politique comme pays maritime et manufacturier; elles limitent la puissance navale d'une autre nation dont les intérêts sont diamétralement opposés aux nôtres. Enfin cette union contribue à la prospérité des colonies elles-mêmes, filles, ou plutôt fidèles et loyales épouses d'un pays à l'ombre duquel elles fleurissent, et qui, par son union avec elles, les fait jouir d'un degré de bonheur plus grand, plus sûr, que celui qu'une indépendance nominale pourrait leur procurer.

CHAPITRE XV.

Le lac Georges. — Le lac Champlain. — Sources de Saratoga. — L'Angleterre ignore ce qui concerne l'Amérique. — L'Amérique connait peu l'Angleterre.

Le 27 septembre 1827 nous repassâmes la frontière du Canada, et nous nous retrouvâmes dans les États-Unis. Nous nous embarquâmes sur le lac Champlain, dans un bateau à vapeur où se pressaient de nombreux passagers. C'étaient, ou des touristes qui revenaient du Nord, ou des marchands qui se rendaient à New-York, ou des émigrans irlandais qui, pour des raisons à eux connues, avaient renoncé à s'établir au Canada, et poussaient plus loin leurs aventureuses recherches.

Le 8 septembre, nous fîmes un délicieux voyage sur le lac Georges; nous étions arrivés enfin devant une des scènes les plus pittoresques des États-Unis, scène magnifique à tous égards, et qui ne laissait rien à désirer. J'avoue que le lac Georges surpassa mon attente : il surpasse les éloges qu'en font les Américains, ce qui n'est pas peu dire.

Fort heureusement pour nous, notre traversée eut lieu pendant le jour; car, à peine atteignîmes-nous l'extrémité du lac Georges, un bruit horrible se fit entendre, le moteur de la machine se brisa, et nous restâmes sur l'eau, immobiles comme une roche. Mais nous ne demeurâmes pas long-temps dans cet état : à peine la cloche d'alarme eut-elle été mise en branle, son vacarme, joint aux cris de l'équipage, fit venir à nous, du village de Caldwell, une demi-douzaine de bateaux qui nous remorquèrent jusqu'au rivage.

Avant de quitter le bateau à vapeur, je suis bien aise de raconter une petite scène qui s'y passa. J'étais couché; au bruit que faisait l'équipage et aux préparatifs de quelques passagers, je devinai que nous touchions à un port; je me levai, et je me vis en effet en présence d'une fort belle ville dont l'aspect me frappa. J'en demandai le nom à un Américain qui se trouvait près de moi; il me répondit : « Bah! vous devez le savoir : « c'est Plattsburgh; ici notre commodore Macdonough « battit la flotte anglaise. » Je retournai me coucher.

Le 9 septembre nous nous rendîmes de Caldwell aux Sauts de Saratoga, situés à vingt-sept milles : trajet qui nous coûta neuf heures de cahots par une chaleur excessive, et au milieu d'un nuage de poussière. En arrivant à la porte d'un grand hôtel, nommé Congress-Hall (la Salle du Congrès), notre portière fut ouverte par un monsieur extrêmement poli, que nous prîmes pour le maître de la maison, ou tout au moins pour le premier garçon, ce qui nous flatta beaucoup; mais la question qu'il nous adressa dissipa cette illusion.

« Monsieur, dit-il rapidement, partez-vous demain « matin?

— « Demain matin? non. Qui vous a mis cela dans la tête?

— « Alors vous partirez cette après-midi?

— « Non, certainement; mais qui diable vous pousse à nous chasser ainsi, quand nous sommes à demi morts de lassitude et de poussière? »

Avant qu'il eût pu articuler une réponse, ou nous adresser une troisième question, un homme aux manières vives, pétulantes même, enveloppé dans une houppelande qui traînait jusqu'à terre, se plaça entre le questionneur et le questionné, et après plus de saluts en deux minutes qu'on ne m'en avait fait depuis mon arrivée en Amérique, m'adressa une douzaine de bonjours et de congratulations sur mon retour du Canada; puis il me pria de me rappeler qu'à mon départ j'avais promis de l'employer.

— « A quoi? demandai-je, en cherchant à gagner la « porte d'entrée. Je n'ai besoin dans ce moment que « de me reposer et de dîner.

— « Si fait! si fait! » dirent ces deux individus en même temps, en tirant de leurs poches des cartes, par lesquelles je vis que j'avais affaire à deux propriétaires de diligences rivales, qui desservent la route des Sauts à Albany. Nous eûmes occasion, dans la suite de nos voyages à travers les bois, de nous rappeler ces marques d'empressement, et, plus d'une fois, nous nous souhaitâmes ardemment de pareilles persécutions.

Les lacs Georges, Saratoga et Ticonderoga, que nous visitâmes, rappellent des souvenirs pénibles aux personnes assez âgées pour avoir présens à la mémoire les funestes détails de la guerre d'Amérique. Ces sensations sont d'autant plus désagréables, qu'elles se reproduisent souvent, par suite de l'habitude où sont les Américains de faire à chaque instant trophée des succès qu'ils ont obtenus. Les livres mêmes, intitulés : *Guides des Voyageurs*, sont d'une prolixité cruelle à cet égard. Sans cesse ils vous entretiennent des malheurs du général Burgoyne, et de nos autres mésaventures de Saratoga. On conçoit que l'histoire de ce peuple étant courte, les événemens qu'elle offre ont dû laisser dans l'esprit des habitans des traces profondes; et un étranger aurait mauvaise grâce à se plaindre d'avoir l'oreille rebattue de récits qui n'ont rien d'agréable pour lui. Mais il arrive souvent que beaucoup d'Anglais, dont la mémoire est préoccupée d'événemens d'une autre nature, témoignent, par leurs regards et leur attitude, leur ignorance à ce sujet. Ceci est tellement vrai, que souvent on nomma devant moi des gens qui ont acquis une grande célébrité dans la guerre d'Amérique, soit d'un côté, soit de l'autre, et qui m'étaient totalement inconnus. Peut-être nous nous souviendrions mieux de la guerre d'Amérique, si, comme ce pays, nous avions eu pour règle de notre politique de prendre le moins de part possible aux événemens qui se sont passés en Europe plus récemment.

La question n'est pas de savoir si, dans cette circonstance, nous avons eu tort ou raison; il s'agit

d'un point de fait. La révolution française, peu d'années après la guerre d'Amérique, vint, comme un volcan, faire éruption à nos portes et absorber toutes nos idées. Puis vint l'élévation de Napoléon, suivie de coalitions d'empires puissans, de menaces d'invasion sur nos côtes et de la ruine de nos alliés. Bientôt la scène changea, notre horizon s'éclaircit, de nombreuses actions d'éclat illustrèrent nos guerriers sur terre et sur mer. Période glorieuse; de Seringapatam à Waterloo; du 1er juin à Trafalgar, de nos conquêtes dans les Indes, jusqu'à la guerre dans la Péninsule, et aux campagnes du continent; je le demande, à travers tant de scènes de triomphe, pouvions-nous conserver assez de place dans notre mémoire pour y inscrire les minutieux détails de nos désastres d'Amérique?

D'ailleurs, les Américains ont pris peu de peine pour se rappeler à notre souvenir. Leurs progrès dans les lettres, dans les sciences, dans les arts, furent insensibles; leur système de gouvernement théorique et pratique a fait un pas rétrograde. Je ne crois pas non plus qu'ils aient la prétention d'avoir amélioré la philosophie, les mœurs, la morale ou toute autre branche de civilisation intellectuelle. Ainsi, ils ne peuvent s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont rien fait de ce qui sert à cimenter une alliance entre deux peuples, à la rendre cordiale, eussent-ils été long-temps ennemis. Par exemple, entre la France et nous, quoiqu'il ait été long-temps de mode de nous appeler réciproquement ennemis naturels, il a toujours existé, au milieu même de la guerre la plus animée, un es-

prit de rivalité généreuse mêlée à un respect cordial et sincère, que les deux pays se plaisent à conserver et à augmenter; mais en existe-t-il la moindre trace dans nos relations avec l'Amérique, ou dans leurs relations avec nous? Bien plus, durant plus d'un an de séjour dans ce dernier pays, quoique la conversation ait souvent porté sur la politique depuis trente ans, je ne me souviens que d'une ou deux occurrences où des Américains aient manifesté quelque sympathie avec les efforts que, seuls, nous faisons pour défendre la cause chancelante de la liberté.

Si j'étais appelé à donner à mes compatriotes un exemple de l'ignorance qui prévaut en Amérique, relativement à l'Angleterre, je pourrais citer l'opinion universelle des Américains, qui se sont persuadés que notre manque de cordialité envers eux provient de nos revers en Amérique. Jamais je ne pus leur faire comprendre qu'une rancune de ce genre était tout-à-fait étrangère à notre caractère et à ce vieil esprit de John Bull, qui nous porte à oublier tous les motifs d'une querelle lorsqu'elle est vidée, lorsque nous avons donné une poignée de main à notre adversaire.

Ainsi, quoique j'aie l'espoir de donner sur les Américains quelques renseignemens aux Anglais, je connais trop l'esprit des premiers pour oser me flatter de changer leurs opinions relativement à ce qui se passe en Angleterre. A cet égard, en effet, pour me servir d'une expression employée par Burke, en parlant d'une autre nation, les habitans des États-Unis sont tout-à-fait à *l'épreuve de la raison*.

CHAPITRE XVI.

Albany. — New-York et ses législateurs. — Idées fausses de l'Angleterre sur l'Amérique, et de l'Amérique sur l'Angleterre.

L'hôtel dans lequel nous logions, aux Sauts de Saratoga, était très-spacieux; on en peut juger par la grandeur de la vérandah, ou pièce de devant, qui avait quatre-vingts pas de longueur et vingt-cinq de hauteur. Les salons destinés au public étaient également vastes, disposés avec goût : cent vingts lits étaient dressés dans la maison; mais il y manquait de l'ordre. Par exemple, nous voulûmes ouvrir une de nos fenêtres, il ne s'y trouvait pas de contrepoids, ni même de verrou ou de bouton pour la tenir ouverte. Le garçon, à qui nous portâmes nos plaintes, eut bientôt trouvé un remède : il prit une chaise et la plaça en travers de la fenêtre, de manière à soutenir le châssis. Les chambres à coucher n'avaient ni papier ni tapis, et les vitres des croisées étaient si minces que le moindre choc pouvait les casser. Point de sonnettes : quand on avait

besoin de la servante, il fallait se transporter au haut de l'escalier et tirer une grosse cloche qui servait pour toutes les chambres.

Le 11 septembre, nous aperçûmes, dans le grand salon de l'hôtel de Saratoga, une affiche contenant ces mots : « Cette maison sera fermée pour la saison, same-« di prochain, 15 courant. » Ce fut pour nous une décision ; et, tout en regrettant l'état de calme dont nous jouissions, nous nous remîmes en route, en passant par Ballston, où nous ne nous arrêtâmes point. Cette jolie petite ville se trouvait déserte pour la même cause que Saratoga : nous prîmes le chemin d'Albany, et, après une absence de trois mois, nous établîmes de nouveau notre quartier-général dans cette capitale, ou plutôt dans cette résidence du gouvernement ; car il me serait difficile de concevoir qu'il y eût pour l'état une autre capitale que New-York.

Je fus bien aise d'être arrivé pendant que la législature était assemblée ; car j'étais extrêmement curieux de voir par moi-même comment on conduisait les affaires publiques. Le but de la réunion présente n'était pas, il est vrai, de s'occuper de la routine ordinaire, mais bien de réviser les lois, opération très-en vogue et très-populaire dans toute l'Union ; mais, pendant un séjour d'une quinzaine, j'eus occasion de juger comment marchaient les choses : d'innombrables discussions incidentes surgirent du sujet en discussion, et je pus voir quelle est leur manière de procéder.

Chacun des vingt-quatre états composant l'Union américaine, a un gouvernement distinct qui fait ses

propres affaires. Par la constitution établie après la séparation, non-seulement une forme républicaine de gouvernement est la condition essentielle du traité, mais elle se trouve garantie aux différens états par la voix réunie de tous. Chacun d'eux a le droit de modifier à son gré sa constitution particulière, et de faire et défaire ses lois selon son bon plaisir, pourvu qu'il ne s'occupe pas de certaines matières réservées exclusivement au gouvernement général ou fédératif de l'Union.

J'ai l'intention de ne parler maintenant que de l'état de New-York, qui est le plus populeux, le plus riche, et, à certains égards, le plus important. Cet état avait adopté récemment une nouvelle constitution, différente de celle de 1777; et elle était en vigueur depuis le 1er janvier 1823. En vertu de cette nouvelle charte, le pouvoir législatif est confié au sénat et à l'assemblée législative; le premier, formé de trente-deux membres, qui doivent être francs-tenanciers, et qui sont nommés pour quatre ans; l'autre consistant en cent vingt-huit membres, qui sont élus chaque année par le peuple de l'état tout entier, le suffrage étant universel.

J'étais donc, comme je l'ai dit, très-curieux de voir comment se conduirait une législation formée d'après de tels principes, et je me rendis au Capitole avec le désir le plus naïf d'être charmé de tout ce que je verrais et entendrais. La chambre d'assemblée avait assez de ressemblance avec l'intérieur d'une église: il y avait là une galerie pour les étrangers, ou, pour mieux

dire, pour le public, de laquelle on dominait une foule de bancs et de pupitres rangés sur le plancher, en demi-cercles concentriques; le fauteuil du président (speaker) était placé au centre et commandé, comme on doit s'y attendre, par un portrait du général Washington, le le bras étendu, dans la même attitude que nous avions remarquée des centaines, que dis-je? des milliers de fois, non-seulement au Capitole d'Albany, mais au fond de la plus petite tasse de porcelaine bleue des auberges. Chaque membre occupait une place numérotée, toutes les places étant tirées au sort le premier jour de la session.

Après qu'on eut récité les prières et que certaines formalités eurent été remplies, la discussion s'ouvrit. Le chaptire IV de leurs lois revisées y fournit matière. Il paraît qu'un comité des deux chambres avait été nommé pour s'occuper de ce travail, et devait faire son rapport à la législature.

Plusieurs chapitres furent adoptés sans discussion; d'autres qui, à ce qu'ils pensaient, devaient passer presque inaperçus, firent naître des débats fort animés. Par exemple, lorsqu'on lut la troisième section du chapitre IV, ainsi conçue : « Une force armée « bien organisée étant nécessaire à la sûreté d'un état « libre, le droit inhérent au peuple de garder et de « porter des armes ne peut être contesté; » un membre se leva et s'opposa à l'article, parce qu'il manquait de logique, ajoutant que, lors même qu'on remédierait à ce défaut, il voterait encore contre, parce que cette clause existait déjà non-seulement dans la cons-

titution des États-Unis, mais encore dans celle de l'état de New-York. Ce raisonnement me parut assez simple; mais un autre membre ne partagea point mon avis : il soutint l'opinion contraire, et approuva beaucoup les réformateurs des lois pour avoir rappelé un article essentiel aux libertés publiques, qui seraient en danger le jour où on oublierait cet article. Il s'ensuivit une discussion animée, à laquelle prirent part quatre ou cinq membres qui ne parlaient guères que cinq minutes chacun, à l'exception d'un seul qui prit cinq fois la parole, et la garda chaque fois fort long-temps. Son style était lâche, diffus, sans logique; il parla peu du sujet en délibération; mais en revanche il se perdit dans les nuages, il établit des rapprochemens avec l'histoire d'Angleterre, donna des détails sur la manière dont la *magna charta* (la grande charte) avait été arrachée au roi Jean, et nous raconta l'origine du bill des droits; puis il en vint à la révolution d'Amérique, à l'époque de la déclaration d'indépendance, aux articles de la confédération; enfin il termina (au grand soulagement de mes oreilles, et, je crois, de celles de tous ses auditeurs, qui suaient, ainsi que moi, sang et eau, pour le suivre dans ses interminables phrases).

Le membre qui lui succéda déclara qu'il ne savait pas le latin, et que, par conséquent, il ne pouvait étudier *magna charta*, ce qui passa pour une bonne plaisanterie; mais qu'il pensait que, du jour où les Américains cesseraient d'avoir présent à leur mémoire le sentiment de leurs droits, leurs priviléges s'oublie-

raient, et qu'ils cesseraient d'être ce qu'ils étaient à présent, un peuple grand, heureux et animé de sentimens élevés.

Un membre, auquel on prêta beaucoup d'attention, et qui, je crois, avait fait partie de la commission, prononça un discours très-sensé, à ce qu'il me parut, dans lequel il prouva l'utilité actuelle d'insérer une déclaration aussi importante dans le corps des lois qui devait devenir leur guide futur.

Là-dessus l'infatigable orateur, dont il a été question, reprit la parole, et je crois qu'il parlerait encore si la pendule n'avait pas fort heureusement sonné deux heures; comme c'est l'époque de la journée où chacun dîne dans ce pays, on se hâta d'ajourner la séance.

Je ne prétends pas avoir donné la véritable physionomie de cette séance; mais le sujet qu'on y traitait, et la manière dont on le discuta, me faisaient l'effet d'une assemblée d'enfans qui voudraient parodier les délibérations de leurs parens. J'appris que cette réunion se composait principalement de fermiers, de boutiquiers et d'hommes de loi de la campagne, peu accoutumés aux raisonnemens abstraits, faciles, par conséquent, à se laisser entraîner par le bruit même de leur voix. En effet, quelle argumentation attendre de gens arrachés à leur comptoir, au défrichement de leurs terres, ou à la barre d'un tribunal, qui s'imaginent que, par le seul fait de leur élection, ils sont devenus hommes d'état?

Ces idées me vinrent à l'esprit aussitôt que j'eus

assité à une séance de législature de New-York; mais j'espérai toujours que je les trouverais erronées plus tard, et j'attendis avec impatience le jour où je pourrais juger d'après une plus grande échelle, et prendre mes renseignemens à la grande source législative de Washington.

En attendant, quelque chose de particulier me frappa dans ces débats ; ce fut l'absence des bravos et des tousseries ou autres méthodes employées par les assemblées publiques d'Angleterre, pour faire connaître à l'orateur la nature de l'impression produite par son discours. Il n'y a rien en Amérique qui supplée à la variété des tons sur lesquels est crié le mot *hear!* (écoutez) dans la chambre des communes; tons d'après lesquels le membre qui a la parole apprend, de la manière la plus claire, s'il fait plaisir ou s'il ennuie, s'il persuade ou non; leçon importante pour l'homme appelé à prendre part aux débats publics. En Amérique, les orateurs sont écoutés dans le plus profond silence, et avec la plus grande indulgence. Cet usage, décourageant pour les orateurs de mérite, favorise spécialement les hommes aux larges poumons ; et donne naissance à ces discours monotones et diffus qui fatiguent sans but les oreilles des auditeurs bénévoles.

Durant le débat, si ce que j'ai décrit mérite ce nom, j'étais debout près de la porte; le membre qui avait parlé tant et si souvent vint à moi, et me dit, avec un petit air suffisant :

« Eh bien! monsieur, que pensez-vous de nous?

« Ne suivons-nous pas de bien près les traces de la « mère-patrie? »

J'éludai la question autant que possible, en disant que les deux pays étaient placés dans des circonstances tellement différentes, qu'il me semblerait inutile de vouloir établir une comparaison entre eux.

Je m'aperçus, au léger sourire qui effleura les lèvres de mon interlocuteur, qu'il était entièrement de mon avis; seulement nous ne semblions pas être d'accord sur le pays qui mérite la supériorité. Mais, par un effort de générosité, il me répliqua : « Oh! oui, « sans doute. — La différence des circonstances!... « — Il n'y a pas de comparaison possible. Au sur- « plus, ne sommes-nous pas deux nations com- « merçantes? deux nations agricoles? deux nations « maritimes? »

Je m'inclinai à ce compliment, qui nous faisait l'honneur de placer nos deux patries sur la même ligne, et j'allais répliquer, lorsque la foule des membres, qui s'empressaient de sortir quand la séance eut été ajournée, nous sépara. L'ami, sous les auspices duquel j'étais entré dans la chambre, me dit, après qu'il m'eut rejoint, à demi-voix, mais de manière à être entendu et avec un air un peu malicieux : « Eh bien! capitaine, vous avez eu l'occasion de voir « comment les souverains font les lois (how the sove- « reigns legislate).

Nous allâmes le soir à une réunion; en entrant dans le salon, je crus que tous les hommes étaient arrivés à la fois, et que les dames viendraient ensuite, car

il n'y en avait pas une seule. Le maître de la maison, nous voyant hésiter, offrit son bras à ma femme, et nous conduisit à un salon reculé où les dames étaient assises autour de l'appartement, de la même façon à peu près que sur le continent de l'Amérique méridionale. Je crus que, par degrés, cette barrière serait rompue, et que nous nous mêlerions les uns aux autres; point du tout; et, lorsque je fus plus familier avec les usages de ce pays, je vis que cette coutume régnait despotiquement, quoiqu'elle n'eût rien d'aimable pour les Européens.

Les différentes personnes auxquelles nous fûmes présentés s'accordèrent à exiger de nous des témoignages d'admiration pour leur pays, leur peuple, leurs institutions, qu'elles louaient elles-mêmes si longuement, qu'il nous était impossible d'approuver ou de contredire. Louer son pays est à peu près se louer soi-même, et celui auquel on communique ces éloges se trouve fort embarrassé de répondre.

J'ai remarqué qu'en Amérique la langue anglaise, j'ignore pourquoi, a subi plusieurs modifications. Je ne parle point tant de la signification spéciale des mots, bien qu'elle-même soit aussi fort souvent changée, mais des rapports des mots entre eux et de leurs acceptions générales.

Je me souviens d'avoir lu dans quelque ancien auteur, que lorsque les Jésuites allèrent en Chine, ils y trouvèrent les cérémonies religieuses tellement semblables à celles de l'Église romaine, que, dans leurs travaux de conversion, ils furent plutôt embarrassés

qu'aidés par cette étrange ressemblance. Ils ne savaient comment rendre perceptible la différence qui existait entre les deux religions. En conséquence, ils écrivirent à leurs compatriotes d'Europe que, dans aucun de leurs voyages chez les payens, ils n'avaient trouvé le malin esprit caché sous un déguisement aussi insidieux, et qu'il était beaucoup plus facile de convertir un gentil au christianisme, s'il adorait un bâton ou une pierre, s'il préférait tuer son père à sauter pardessus une vache, qu'il ne l'était de christianiser un Chinois qui ne s'inquiétait ni de Dieu ni du diable.

Je n'irai pas aussi loin, mais j'affirmerai cependant que, dans tous mes voyages, soit chez les chrétiens, soit chez les payens, je n'ai point trouvé de peuple dont j'eusse eu autant de peine à me faire comprendre que des Américains.

Le plus grand nombre des ouvrages qui sont lus en Amérique ont été écrits en Angleterre pour un état de société tout différent : ce qui forme une étrange anomalie dans l'histoire des nations; et je suis tout disposé à croire que les Américains seraient plus heureux si l'on mettait un terme à ces échanges inconvenans. S'ils ne recevaient pas de nous plus de livres ou de journaux que nous n'en recevons de la France ou de l'Espagne, ils deviendraient plus heureux, je le répète, et il est faux que notre pays exerce une heureuse influence sur le leur.

En effet, ne sommes-nous pas plus heureux, relativement à nos rapports avec l'Amérique, dans notre patrie, où la grande masse du peuple n'a jamais lu ni

vu un ouvrage américain? Nous occupons-nous, ou nous fâchons-nous de ce qu'on dit de nous en Amérique? Certainement non. Ce n'est point par indifférence, mais bien par ignorance. Si des livres, des journaux, ou des pamphlets américains, étaient répandus en abondance dans ce pays, je ne doute pas qu'ils n'occasionassent parmi nous une irritation, égale peut-être à celle que nos publications produisent en Amérique; chaque pays écrit pour soi et non pour les autres, et virtuellement, nos écrivains et les écrivains d'outre-mer emploient, comme je le disais tout à l'heure, deux langues différentes.

Si les Américains se plaisent à importer chez eux, par chaque paquebot, des choses qui leur sont désagréables, mais qui ne leur étaient point destinées, ils ne doivent pas nous blâmer, nous qui persistons à rester dans une bienheureuse ignorance de leurs opinions et de leurs sentimens à notre égard; ignorance que nous serions insensés de chercher à perdre.

CHAPITRE XVII.

Tribunal d'Albany. — Élection d'un président.

Le 15 septembre 1827, nous retournâmes à la chambre d'assemblée, et nous trouvâmes les discours tout aussi fastidieux que la première fois. Les orateurs couraient au hasard d'un sujet à l'autre, sans égard pour le temps qu'ils perdaient et qu'ils faisaient perdre aux autres, et dont ils auraient été plus économes s'ils s'étaient trouvés livrés à leurs occupations ordinaires, c'est-à-dire en faisant travailler leurs mains et non leurs têtes.

De là, nous nous rendîmes au sénat, dont nous trouvâmes les membres occupés judiciairement et non législativement. Le sénat est composé de trente-deux membres, non compris le gouverneur de la province qui en est président ex-officio. Les sénateurs sont élus pour quatre années.

La constitution de l'état statue, dans un article, que la cour appelée à juger les accusations et à corriger les erreurs (trial of empeachments and correction of

errors), doit se composer du président du sénat, des sénateurs, du chancelier de l'état, et des juges de la cour suprême, ou au moins de la majeure partie d'entre eux. Les causes sont portées de la cour suprême à cette cour par mandat d'erreur (writ of error), de la même manière qu'en Angleterre les appels sont portés à la chambre des lords.

Nous eûmes le bonheur d'assister à une cause très-intéressante; elle avait trait à un complot supposé (alleged conspiracy), résultant de ces folles spéculations dont l'Amérique, ainsi que l'Angleterre, fut le théâtre en 1825.

Mais avant de se constituer en cour de justice, le sénat s'était occupé, dans la matinée, de la révision des lois. Je trouvai les mêmes discours que j'avais entendus dans l'autre chambre; même vide dans les idées, même vulgarité dans les sujets traités : enfin, tous ces argumens dont le monde est bercé depuis long-temps, et qui ne peuvent avoir de la nouveauté que pour les Américains.

Pendant notre séjour à Albany, nous vécûmes dans une pension fréquentée principalement par les membres des deux chambres législatives, des avocats, des juges, des officiers, et l'éditeur d'un journal, l'un des hommes les plus pauvres, les plus candides que j'aie jamais connus, et dont l'amitié me fut très-utile.

Je trouvai dans cette société des moyens faciles pour achever de m'éclairer sur différens points. Je découvris souvent que je m'étais formé de fausses idées. Quand cela m'arrivait, j'allais de l'un à l'autre,

je m'enquérais de l'objet qui m'occupait, jusqu'à ce que j'eusse obtenu des renseignemens complets.

Comme je n'avais rien à faire que d'étudier les mœurs et les habitudes des habitans de ce pays, je fus obligé souvent d'importuner cruellement beaucoup de personnes, et je dois leur rendre la justice de dire que, dans toutes les occasions, elles mirent la meilleure grâce à m'être utile. Je désirais franchement connaître le fond des choses; et quoique, comme tous les voyageurs, j'eusse mes préventions et mes préjugés, j'étais toujours prêt à changer mon opinion aussitôt que je ne la trouvais plus juste.

Pendant le temps que nous passâmes à Albany, nous allâmes fréquemment dans le monde, mais plus particulièrement à des dîners ou à des soirées; ce qui me fournissait d'agréables occasions de voir et de juger l'état des relations domestiques. Un des traits les plus remarquables de la vie américaine, est l'habitude qu'on a de mêler à tout la politique ou l'esprit de parti; ou, pour mieux dire encore et en créant un mot, l'*électionage*, qui semble une partie essentielle de tous les discours.

Ce que cet esprit a de plus particulier et de plus contraire aux habitudes anglaises, c'est que les Américains s'occupent plus des moyens que du but; ainsi, ils chercheront uniquement à faire triompher un candidat, sans s'inquiéter de faire réussir les mesures qu'on le suppose disposé à soutenir : ils y font quelquefois allusion dans les discours d'élection, mais plutôt comme fleurs de rhétorique, ou comme moyen

de louer leur protégé, ou de blâmer son antagoniste, que dans le désir que telle ou telle mesure triomphe ou échoue. Les intrigues, les voix qu'on cherche à gagner, l'emploi des grands leviers de la presse, l'injure et la louange, les discours et les manœuvres employés dans la législature, au barreau, au coin du feu, sur tous les points du pays, voilà l'occupation principale, dominante; mais les désirs du candidat, ses promesses, ou même sa réputation ou son aptitude à remplir le poste qu'on veut lui confier, peu importe; on ne s'en occupe en quelque sorte que par-dessus le marché.

L'élection du président affectant toute l'Union, les candidats pour ce haut emploi deviennent le but contre lequel toutes les flèches politiques sont lancées; bien plus, toutes les autres élections se modèlent sur celle-là. Ainsi, soit qu'il s'agisse de nommer un membre du congrès, un gouverneur, un membre d'une législature spéciale, ou même un constable, la seule question adressée au candidat était : Tenez-vous pour Adams ou pour Jackson? Il est inutile de dire que ces deux personnes recherchaient concurremment l'honneur de la présidence.

Il résultait naturellement de cette manière de procéder, que, comme on ne demandait aux candidats pour les magistratures inférieures qu'une influence ou des moyens plus considérables que ceux de leurs compétiteurs, pour amener l'élection du candidat supérieur, c'est-à-dire du président, les individus ainsi choisis n'offraient le plus souvent que des machines à voter

disposées de façon à tourner toujours du même côté. A tous ces égards, l'élection d'un président en Amérique ressemble à nos parties de chasse, où il s'agit bien moins du gibier qu'on prendra que du plaisir qu'on aura à le poursuivre.

Il existe bien en Angleterre quelque chose qui se rapproche de nos élections populaires; mais la différence consiste dans la fréquence et dans la durée de ces mêmes élections. Qu'on se figure un moment ce que deviendrait le pays, si la commotion produite à Westminster ou à Covent-Garden par les élections, au lieu de durer quinze jours, se prolongeait toute l'année : on aura une idée de ce qui se passe en Amérique. La rage électorale y règne éternellement, et on lui suppose une grande efficacité; car on soutient que, sans ce stimulant violent et perpétuel qui agit sur le peuple, il deviendrait peu-à-peu indifférent à remplir ses devoirs et à exercer ses droits; alors c'en serait fait pour toujours des libertés américaines.

CHAPITRE XVIII.

Stockbridge. — Les moutons et les bœufs. — L'usage des liqueurs fortes.

Nous quittâmes Albany le 28 septembre 1827, et prîmes la route de Boston à travers ce qu'on appelle la Nouvelle-Angleterre ou les états de l'Est : Maine, Vermont, New-Hampshire, Massachussets, Connecticutt, Rhodes-Island.

Il serait ingrat à moi de parler de cette ville d'Albany sans consigner ici toute ma reconnaissance pour les bons procédés qu'on y a eus envers moi et ma famille; il n'y a pas jusqu'à notre petite voyageuse d'un an et demi qui n'ait été l'objet de mille attentions de la part de nos amis. Nous nous étions bien promis de ne pas quitter l'Amérique sans les revoir, mais je ne pus jamais réaliser ce projet, car nous ne revîmes plus Albany.

En partant de cette dernière ville nous eûmes l'Hudson à traverser, opération qui nous coûta beaucoup de temps, car il arrive souvent en Amérique que, là

où l'on croit devoir trouver tout en ordre, le contraire a lieu. Cependant les bacs ou bateaux de passage y sont admirablement disposés pour les piétons comme pour les voitures et les chevaux ; ils sont assez larges pour contenir une demi-douzaine de diligences ou de charrettes. La machine qui les fait mouvoir ressemble aux roues des bateaux à vapeur : elle est mise en action invariablement par six ou huit chevaux.

Arrivés au bord de l'eau, nous eûmes la douleur de voir le bac atteindre l'autre rive ; si nous étions venus dix minutes plus tôt, nous aurions évité une heure au moins de retard. Nous fûmes obligés d'assister de loin au débarquement qui fut un peu long par suite d'un accident arrivé au bateau. Il se débarrassa d'une multitude de chevaux, de voitures, de passagers, de charrettes, de moutons, mouvement qui donnait à la scène l'aspect de la fuite en Égypte, telle que nos vieux tableaux nous la représentent.

A la fin, le bac revint de notre côté ; mais, après que tout fut embarqué, nous nous trouvâmes contraints d'attendre encore plus de vingt minutes, par suite de l'entêtement du maître batelier qui ne voulait pas bouger. Pourquoi ! je l'ignore. Peut-être voulait-il se venger des injures que lui prodiguait notre conducteur, qui, par parenthèse, faisait exception à la règle : en Amérique, les cochers sont en général fort polis ; et, en ce sens, ce pays a tout l'avantage sur l'Angleterre.

Je me faisais un plaisir de comparer l'état d'une société, toute champêtre et consolidée depuis long-temps,

avec celui des cités et des autres états plus récemment peuplés. Mainte et mainte fois on avait traité d'erronées les idées que je m'étais formées de l'intelligence médiocre des Américains, de leur inaptitude, commune au surplus entre eux et le reste du monde, à se bien gouverner par eux-mêmes. Toutes les fois que je semblais désapprouver l'état de fièvre où l'élection du président jetait le pays, ou que je lançais quelques réflexions sur les effets malfaisans produits par le suffrage universel et les parlemens annuels qui portaient à la législature des gens ineptes et incapables, à l'exclusion d'hommes habiles et expérimentés; enfin, aussitôt que j'avais le malheur de ne pas trouver tout parfaitement bien en Amérique, on ne manquait pas de me dire que j'étais mal tombé, que j'avais été volontairement ou accidentellement induit en erreur par les personnes auxquelles je m'étais adressé, ou bien encore que j'avais visité telle ou telle ville dans un mauvais moment.

Par suite de ces assertions si fréquemment répétées, je commençai de bonne foi à espérer que je m'étais trompé; d'autant plus que ces optimistes me disaient d'attendre que j'eusse vu le peuple de l'intérieur, placé hors de l'influence empoisonnée des cités, des diligences et des bateaux à vapeur. « Allez voir nos « villages florissans, disaient-ils, parlez à nos fer- « miers; c'est là que vous reconnaîtrez notre carac- « tère national; c'est là que vous reconnaîtrez nos ci- « toyens intelligens et moraux. »

Je répondis que je ferais tout cela de grand cœur,

et je tins parole. Et qu'on ne croie pas que je procédai à cette enquête de mauvaise grâce, ou avec l'intention de me cramponner aux idées que j'avais conçues, en dépit de l'évidence. Au contraire, je m'efforçai de voir les choses comme les habitans désiraient que je les visse, et je cherchai toujours les moyens d'expliquer telle ou telle anomalie de la façon la plus avantageuse au peuple que je visitais.

On dira peut-être que j'anticipe trop sur mon sujet; mais il me semble que la vérité ne peut être trop tôt rendue manifeste, et j'avouerai en conséquence que, malgré tous mes désirs contraires, aidés de tout l'appui que les Américains pouvaient leur prêter, je trouvai les diverses provinces à-peu-près semblables. Jamais je ne pus découvrir aucune trace de cette haute intelligence dont les écrivains américains font tant de bruit, et dont mes oreilles furent rebattues d'un bout à l'autre de ce continent.

Durant mon séjour près de Stockbridge, j'allai fréquemment dans le village, prenant plaisir à m'entretenir avec le plus d'habitans possible. C'était une tâche facile, car ils se montrèrent tout aussi aimables, tout aussi complaisans que ceux de leurs compatriotes que j'avais rencontrés ailleurs. J'eus aussi occasion de visiter des maisons de campagne et des fermes des environs; partout j'acquis de nouvelles preuves de l'énergie de caractère et de la persévérance qui distinguent à juste titre les habitans de la Nouvelle-Angleterre. Il est généralement connu que les plus grandes conquêtes, faites par l'homme sur les déserts sauvages de

l'Ouest, sont dues à ces hardis pionniers des états de l'Est, ainsi qu'on les nomme à si juste titre.

Indépendamment de cet examen minutieux de la société campagnarde du Massachussets, nous eûmes le bonheur de visiter la classe la plus opulente des habitans des villages. Une fois, entre autres, j'eus l'avantage de faire la connaissance de l'auteur de divers ouvrages d'imagination fort remarquables, tels que *Redwood*, *Hope Leslie,* lesquels, à ma grande satisfaction, viennent d'être de nouveau publiés, et deviendront célèbres en Angleterre. Ces romans possèdent, à part l'intérêt qui s'attache aux œuvres d'imagination et de genre, le mérite de décrire fidèlement le pays où les scènes se passent. Nous reçûmes pour nos voyages ultérieurs, des mains de cette aimable dame, des instructions pour nous guider, et, plus tard, nous gravîmes, ses romans à la main, les montagnes du nouveau monde, comme les voyageurs qui se rendent aux Highlands d'Écosse, emportaient avec eux *la Dame du Lac* pour les aider à admirer Loch-Katrine.

Alors eut lieu le quatrième anniversaire de la société d'agriculture. Mais la gaieté de l'assemblée eut un peu à souffrir de la pluie incessante qui tomba pendant la matinée : contre-temps d'autant plus poignant, que c'était le seul mauvais jour que nous eussions vu depuis long-temps. Il était vraiment désolant de voir les beaux habits de tout ce monde abîmés, et les amusemens du peuple entravés. Les flûtes n'avaient plus de sons joyeux ; les tambours, imbibés d'eau, rendaient des roulemens sourds comme ceux qu'ils font

entendre à un service funèbre. Les drapeaux, au lieu de flotter au gré du vent, pendaient tristement et traînaient dans la boue. Les brillans fusils de la maladroite, mais superbe milice américaine, avaient leur part du malheur général; et tandis que de tous côtés la foule aurait dû se presser vers le lieu de la réunion, quelques rares individus, enveloppés de houppelandes ou abrités sous leurs parapluies, erraient tristement et en silence.

Pour première épreuve nous eûmes, si je puis employer l'expression, une course de charrues (*a ploughing match*). La scène se passait si près de la maison, que nous pûmes y assister de notre croisée; mais bientôt l'intérêt que m'inspira cette lutte me décida à braver le mauvais temps et à la voir de plus près. Les laboureurs, qui tous étaient animés d'une noble émulation, avaient à leurs charrues un attelage de bœufs, à l'exception d'un seul qui labourait sa portion de terrain à l'aide de chevaux. Mon intérêt se concentra, aussitôt que je fus arrivé, sur l'un des concurrens, qui déployait une si grande ardeur pour gagner le prix, que la plupart des spectateurs le suivaient de leurs vœux. C'était un nègre petit et bien tourné qui conduisait un attelage de bœufs d'une taille en proportion avec la sienne. Son ame tout entière était concentrée dans la lutte; il ne regardait ni à droite ni à gauche, il ne perdait pas ses bœufs une minute de vue, et, aux grands applaudissemens du public, chaque fois que ses animaux étaient sur le point de dévier de la ligne droite, il les y maintenait avec un coup d'œil d'une rare justesse.

A la fin de l'épreuve, les juges s'arrêtèrent quelque temps avant de nommer le vainqueur; car il paraît que, dans ces sortes de luttes, la vitesse n'est qu'une des nombreuses conditions à remplir. Enfin, on prononça en faveur de notre ami le nègre bronzé, décision qui reçut l'assentiment général. Le pauvre noir a en effet peu d'occasions de triomphe, même dans ceux des états où il n'y a point d'esclaves; sa couleur lui laisse une bien faible chance, si tant est qu'il en ait une, de se placer au même rang que les blancs, seigneurs de la création, qui ne consentent à le laisser se mêler à eux que pour de temporaires compétitions, du genre de celle que nous venons de décrire.

Aussitôt après ce concours, le temps s'éclaircit, et je me préparai à jouir de la vue d'un peuple qui s'amuse, accompagnement obligé, selon moi, de ces sortes d'exercices. Je crus que les femmes viendraient gaiement se mêler aux hommes. Point du tout : l'idée n'en vint à personne; c'était un travail et non une partie de plaisir. Les Américains sont un peuple grave; ils observent peu de jours de fête, et ignorent entièrement l'art d'être paresseux avec grâce, et de se délasser de travaux pénibles par d'innocens amusemens. Dans cette circonstance, quand la course des charrues fut terminée, les femmes rentrèrent paisiblement chez elles; les hommes coururent s'entasser dans les tavernes, où je ne vis ni ivresse ni querelles, mais où je remarquai une immense consommation de liqueurs fortes.

Ne trouvant pas mon odorat très-flatté du parfum

combiné du tabac et du whisky, je saisis cette occasion pour examiner les produits de l'industrie exposés en public. Je remarquai là plus de progrès et de talent que je n'en attendais, et je me convainquis que l'adresse et l'industrie matérielle des Américains feraient plus pour le bien-être de leur pays que les restrictions d'un système de douanes.

A une heure, la cloche nous invita à nous mettre à table ; nous nous réunîmes à la taverne, au nombre de cent cinquante. Deux commissaires ou membres du comité prirent soin de moi, et il est impossible d'être plus prévenant que ces messieurs ne le furent. Un ministre presbytérien d'un des états du Sud dit un long *benedicite;* lui seul se tenait debout. A ma droite, j'avais un professeur de collége, et en face de nous un ecclésiastique de la communion épiscopale et un homme de loi.

Le dîner est une affaire de peu d'importance en Amérique ; nous fûmes bientôt appelés, par le son du tambour, à quitter la table pour nous rendre à l'église, en formant une espèce de procession et marchant deux à deux. Je fus d'abord étonné que le gentleman qui m'avait pris le bras me conduisît tout-à-fait à la queue du cortége ; mais je m'aperçus bientôt que cette manœuvre n'avait lieu que pour me donner plus tard la tête de la colonne ; car, dès que nous fûmes arrivés à la porte de l'église, la procession fit halte et front, et, le ministre ouvrant la marche, la queue le suivit immédiatement, et les premiers furent les derniers.

Le discours qui fut prononcé par le ministre roulait

sur les dangers de l'abus des liqueurs fortes, et, certes, jamais texte ne fut mieux choisi, car je n'ai point vu de pays où il s'en consomme autant. Pour qu'on ne m'accuse pas d'exagération, je citerai un passage extrait du premier rapport fait à la société américaine de Tempérance, établie à Boston le 10 janvier 1826 : « Les maux résultant de l'usage immodéré des boissons « enivrantes, sont arrivés à un tel point, qu'ils demandent l'emploi de mesures immédiates, vigoureuses « et persévérantes de la part des philanthropes, des « patriotes et des chrétiens. Le nombre des morts « causées dans notre pays par ce vice, s'élève à plus « de trente mille ; et le nombre des personnes rendues « malades, pauvres ou ruinées par lui, est de plus de « deux cent mille ; la plupart d'entre elles sont devenues une charge inutile et nuisible pour la société.

« La consommation des liqueurs fortes coûte, aux « habitans de ce pays, plus de quarante millions de « dollars ; et le *pauperisme*, occasioné par l'emploi « de ces liqueurs, en prenant pour base l'état de Massachussets, coûte plus de douze millions de dollars « (page 8).

« Le nombre des pauvres admis à la maison de charité de Philadelphie est ainsi qu'il suit :

En 1823,	41,908	ont coûté en dollars	144,557
1824,	5,251	. . . .	198,000
1825,	4,394	. . . .	201,000
1826,	4,272	. . . .	129,383
Total en 4 ans.	55,825	coûtant	672,940

« La maison de charité de New-York, et le péni-
« tentiaire qui en fait partie, renferment constamment
« deux mille individus qui coûtent annuellement
« 100,000 dollars. Presque tous sont victimes de l'in-
« tempérance.

« Le New-Hampshire a dépensé, pour ses pauvres,
« de 1799 à 1820, 726,547 dollars, ce qui fait annuel-
« lement 36,327 dollars.

« A Massachussets, sept mille pauvres coûtent à l'état
« 360,000 dollars. D'après un rapport fait à la législa-
« ture, par le secrétaire d'état, dans l'année 1822, il
« paraît qu'il y avait six mille huit cent quatre-vingt-
« seize pauvres permanens, et vingt deux mille cent
« onze pauvres temporaires qui coûtèrent, pendant
« cette année, 470,582 dollars (pages 64 et 65). »

Après ces détails, il semblera étonnant que j'aie rencontré un aussi petit nombre de gens ivres, à proprement parler; mais boire et s'enivrer sont choses différentes. Pour être pris de boisson au point de battre les murailles ou de troubler tout un voisinage, il faut qu'un homme reste la bouteille à la main jusqu'à ce que l'ivresse soit venue. Je ne sais pas si beaucoup d'exemples semblables peuvent être fournis par l'Amérique, mais je n'en vis jamais aucun. Partout j'observai que le peuple avait l'habitude de boire peu à la fois, mais fréquemment, toute la journée; les intervalles entre chaque dose varient d'une demi-heure à deux heures.

CHAPITRE XIX.

Northampton. — Le mont Holyoke. — Worcester. — Boston.

Le 3 octobre 1827 nous partîmes de Stockbridge et arrivâmes à Northampton, un de ces admirables villages de la Nouvelle-Angleterre, qu'il est impossible de trop louer. Le long du chemin que nous parcourûmes, nous rencontrâmes un grand nombre de points de vue pittoresques qui nous dédommagèrent de l'insipide uniformité de notre précédente journée de marche. Les villes de Massachussets sont embellies d'arbres d'agrément, de jardins, de fleurs, tandis que l'ensemble du paysage, se composant de rochers, de montagnes et de chutes d'eau, offre les points de vue variés d'une scène des Alpes.

Nous eûmes à traverser une grande étendue de terres sur lesquelles on proposait sérieusement d'ouvrir un chemin de fer entre les villes de Boston et d'Albany. Il n'est pas un état de l'Union, ni une frac-

tion d'état, qui consente à se laisser surpasser en rien par un autre; et sans doute le succès du grand canal Érié a donné lieu à cette idée folle. On quêtait souvent auprès de moi un éloge en faveur de ce projet, et je ne manquais pas de dire que la conception en était hardie; mais j'avais soin d'ajouter que je n'appliquais qu'à l'idée l'épithète de hardie, et que si jamais on mettait le plan à exécution, ce serait le mot *folie* qu'il faudrait employer.

La vue dont on jouit du sommet du mont Holyoke, que nous gravîmes le 4 octobre, est réellement magnifique et d'une immense étendue. La cime est élevée de huit cent quatre vingts pieds au-dessus du niveau du fleuve Connecticutt, qui serpente gracieusement sur les terres voisines. Les villages florissans de Northampton, Hadley et Amherst étaient presqu'à nos pieds. Les architectes ou ingénieurs qui ont tracé le plan de ces villages, ainsi que de la plupart de ceux situés dans cette partie des États-Unis, paraissent avoir commencé par ouvrir une rue ou avenue non pavée, large de quatre-vingts à cent toises (73 à 91 mètres), avec une double rangée d'arbres de chaque côté, et une promenade au milieu. Puis les maisons s'élevaient invariablement, détachées l'une de l'autre, à dix ou douze toises des allées ombragées; l'espace intermédiaire se trouvait rempli par des bosquets, des pelouses ou des sentiers sablés. Même les porches, et quelquefois les fenêtres, étaient entourés d'herbes grimpantes; et la plupart des maisons, bâties en bois, peintes en blanc avec des portes vert foncé, et des

contrevents dans le genre vénitien, donnaient à l'ensemble un aspect ravissant.

Nous jouîmes, dans la partie la plus belle du pays, de la vue délicieuse d'un automne américain. Je crois que c'est l'érable qui, dans cette saison, de vert clair qu'il était, devient, de la tête au pied, d'un rouge éclatant; mais, quel que soit le nom de l'arbre, je ne connais rien de plus beau. D'autres espèces étalaient leurs couleurs variées, si brillantes que les yeux ne pouvaient rester long-temps fixés sur ces arbres, et les modestes *ever-greens* (arbres toujours verts), qui faisaient le fonds du paysage, jetaient pittoresquement leurs teintes douces au milieu de toutes ces couleurs éblouissantes.

L'automne se nomme *fall* dans ce pays (chute); n'est-ce pas un mot singulièrement expressif?

Avant de monter en voiture, (car on nous avait prévenus que nous pourrions gravir ainsi jusqu'à la moitié de la montagne), nous nous informâmes de la nature de la route et des difficultés qu'elle nous offrait. Je demandai même au sommelier s'il pensait que nous dussions emmener l'enfant avec nous. « Oh! non, répondit-il en riant, vous n'arriverez jamais jusqu'au haut, si vous prenez l'enfant avec vous; la route, je vous assure, est bien raide et bien difficile. »

Les voyageurs sont une race entêtée, et, m'étant aperçu en feuilletant notre Guide qu'il se taisait sur les difficultés qu'offrait l'ascension de l'Holyoke, je pensai que l'honnête sommelier avait voulu faire *mousser* sa montagne, pour employer un mot populaire, et je

résolus bravement de conduire toute la famille avec moi ; je ne fus pas même arrêté par le sourire malin qui erra sur les lèvres de notre homme quand il ferma la portière.

Pendant un mille et demi nous traversâmes une prairie où une multitude d'hommes et de femmes étaient occupés à faire les foins ; puis nous passâmes le Connecticutt, fleuve qui donne son nom à la province ; et bientôt nous nous trouvâmes au pied d'une pente qui nous parut trop rapide pour une route, mais trop douce pour une montagne. Au bout de peu de temps, notre cocher déclara ne pouvoir aller plus loin ; il nous ouvrit la portière, et nous commençâmes à gravir la montagne fort à notre aise, en riant de notre sommelier et de ses prédictions. Peu à peu le sentier tourna, et l'inclinaison commença à ressembler à un escalier, avec cette différence que, au lieu de marches solides et placées à distances égales, nous avions des pierres vacillantes et fort éloignées les unes des autres. Arrivés là nous nous consultâmes, et je finis par placer la jeune demoiselle sur mon dos, ce qui n'était pas le moyen de rendre mon ascension plus facile.

La beauté de la vue qu'on découvre du sommet de cette noble montagne captiva tellement notre attention, que nous ne prîmes point garde à quelques nuages gros de pluie qui cheminaient lentement sur le paysage comme d'énormes géans, et ajoutaient encore à la beauté de la scène par leur apparence mystérieuse, et les longues écharpes d'ombre qu'ils traînaient après

eux. Après avoir inondé le village de Northampton, au-dessous de nous, et mis en déroute les faucheurs de la prairie, les nuages arrivèrent jusqu'à nous et s'étendirent comme un rideau entre nos montagnes et la vue que nous admirions.

Lorsqu'il nous fallut descendre, de nouvelles difficultés survinrent. Ces pierres, à l'aide desquelles nous avions eu tant de peine à gravir la montagne, il fallait les redescendre une à une, tâche d'autant plus délicate que la pluie les avait rendues glissantes, et que le moindre faux-pas nous eût jetés dans un précipice. Enfin nous arrivâmes à notre auberge, et ce fut le pauvre sommelier qui nous ouvrit la portière; lorsqu'il sortit la petite fille de la voiture, et qu'il eut aperçu nos traits fatigués, il sembla prêt à nous reprocher notre obstination, mais il se tut et se contenta de sourire lorsque je lui eus dit qu'il était meilleur prophète que moi.

Le 5 octobre, nous allâmes à Worcester, autre village charmant. Le temps, qui avait été fort beau pendant quelques jours, changea tout à coup, et le vent souffla dans la nuit avec une telle violence que, lorsque je me mis à la fenêtre le lendemain matin, j'aperçus des monceaux de feuilles semblables à des flocons de neige, mais de toutes sortes de couleurs : rouges, oranges, jaunes, écarlates et vertes.

Le samedi, 6 octobre 1827, au moment où le soleil descendait derrière les montagnes que nous avions franchies la veille, nous arrivâmes en vue de la bonne ville de Boston, capitale de Massachussets, la grande ri-

vale de New-York. Un dôme, élevé dans le goût turc, qui domine la maison d'État (Statehouse) placée dans un endroit très-haut, fut naturellement le dernier édifice sur lequel les rayons du soleil se reflétèrent. Mais nous nous trouvions encore à temps pour jouir de la vue des nombreux clochers et autres monumens élevés, des rues, des ponts fort longs au nombre de trois ou quatre, qui joignent plusieurs faubourgs à la péninsule sur laquelle cette ville magnifique est bâtie. Un des districts, nommé Charlestown, attira toute notre attention par sa situation au pied et sur le versant du célèbre Bunker's-Hill.

Comme dans tous les endroits que nous visitions, nous nous empressions de voir le plus tôt possible tout ce qui en méritait la peine, nous nous hâtâmes, le jour suivant, dimanche 7 octobre, d'accompagner un de nos amis à l'une des églises unitaires, où un défenseur célèbre de cette doctrine devait prêcher.

Un changement considérable, à ce qu'il paraît, avait eu lieu depuis quelques années dans les principes religieux des habitans de Boston; et l'Unitarianisme, ou, ainsi qu'ils l'appellent, le christianisme libéral, avait fait de grands progrès, dus principalement aux efforts du prédicateur dont il est question.

Le sermon de ce pasteur est un des plus remarquables que j'aie entendus. Il s'empara, avec un rare talent, de l'esprit de ses auditeurs, et, les entraînant sur la vaste mer des controverses religieuses, sans qu'ils s'aperçussent qu'ils avaient quitté le port, il établit avec une grande facilité d'argumentation la différence

qui existe entre la religion qu'il défendait et les autres croyances; puis, s'animant par degrés, il nous dépeignit une visite qu'il avait faite à une église de campagne où, dans un discours qui y avait été prononcé, on avait enfermé dans des limites infranchissables l'esprit de liberté mentale dont chaque créature doit avoir sa part. Rien de plus poétique que le contraste qu'il traça entre les doctrines sèches et arides qu'il avait entendu soutenir, et ce qu'il appelait éloquemment les libres beautés de la pensée et de la nature.

La différence qui existe entre l'Amérique et l'Angleterre, quant au gouvernement de l'Église, semble se borner à ceci : chez les Américains, la religion, comme toute autre chose, est abandonnée à elle-même; nous, d'un autre côté, nous avons préféré rassembler les résultats d'une longue expérience et en faire un corps de doctrine. Par le moyen de l'Église établie, tout changement violent dans la doctrine ou dans la discipline est devenu presque impossible, en tant surtout qu'il pourrait affecter la masse de la communauté; tandis que ceux qui ne veulent pas suivre le sentier indiqué peuvent user de leur libre arbitre et se tracer un chemin spécial.

A tous les égards, l'Église d'Angleterre a le bonheur d'être diamétralement opposée, en tout point, aux institutions religieuses de l'Amérique. Les changemens sont difficiles à effectuer chez nous, surtout en ce qui touche à l'Église; et j'espère, avant la fin de cet ouvrage, qu'il ne nous sera pas difficile de démontrer de quelle manière cette fixité de principes, dans

la branche la plus importante du gouvernement anglais, a contribué à fonder notre caractère national; et comment, tant que l'Église établie conservera son pouvoir, en évitant soigneusement de porter la moindre atteinte à ses réglemens intérieurs, et s'opposant de toute son énergie à l'intervention du peuple dans sa constitution, nous pouvons prédire la durée permanente de ce que nous avons de plus cher et de plus précieux dans notre patrie.

CHAPITRE XX.

Boston.

Nous avions apporté avec nous une vingtaine de lettres d'introduction pour divers habitans de Boston ; nous eûmes d'abord l'intention de n'envoyer que quelques-unes de ces lettres, choisies parmi celles que nous croyions devoir nous être les plus utiles. Mais, après y avoir réfléchi, nous trouvâmes que ce choix demanderait une connaissance plus complète des individus que celle que nous possédions ; nous finîmes par mettre notre adresse sur chaque lettre, puis nous envoyâmes le paquet entier, et nous attendîmes tranquillement le résultat. Le soleil était à peine couché, que déjà un nombre considérable de visiteurs s'était présenté, parmi lesquels figurait une personne très-distinguée, dont la conversation me parut supérieure à tout ce que j'avais entendu jusque-là en Amérique. Nous nous mîmes bientôt à l'œuvre, et pendant plusieurs heures nous soutînmes une discussion animée sur nos pays respectifs ; mais tout se passa de la meilleure humeur du

monde, et dans un esprit mutuel de concessions amicales.

Il est assez amusant d'observer que toutes les fois qu'un Anglais et un Américain se rencontrent dans ce pays, ils se croient dans la nécessité de mettre leurs lances en arrêt, et de chercher à se désarçonner l'un l'autre sans aucun motif de haine.

Le dimanche soir, nous sortîmes, sous la conduite d'un de nos commensaux, pour parcourir la ville; dans le cours de notre promenade nous visitâmes le nouveau marché, vaste bâtiment en granit; puis nous allâmes voir les quais et d'autres parties de cette charmante ville. Rien de ce que nous avions vu en Amérique n'approchait de la propreté et de l'élégance des rues de Boston. La plupart des maisons étaient bâties en briques, mais peintes de diverses couleurs : on n'avait pas les yeux fatigués par l'uniformité d'un rouge éclatant. Quelques-uns de ces bâtimens, qui semblaient isolés des autres, me parurent tout-à-fait confortables : ils auraient passé pour beaux dans toutes les parties du monde.

Il y avait en outre un beau mail ou promenade publique, composée de pelouses entourées et coupées par de larges allées sablées, qui s'étendaient sous des rangées d'arbres; ce qui en faisait un des plus jolis endroits que j'aie vus dans le cœur d'une ville.

Dans la matinée du 8 octobre nous reçûmes une foule de visiteurs amenés par les lettres que nous avions euvoyées la veille, tous disposés à nous faire part de leurs conseils et à nous prêter leur assistance.

Chacun d'eux désirait naturellement que nous vissions les choses sous l'aspect le plus favorable, et par suite chacun d'eux se figurait que nul mieux que lui n'en ferait les honneurs. Tout cela était fort agréable, et la seule difficulté, qui n'était pas petite, était de décider ce que nous verrions d'abord et sous quel patronage.

L'un nous recommandait d'aller d'abord aux *Factories* de Lowell, à vingt-cinq milles de là. L'autre s'écriait : La plus belle chose à voir, c'est le chantier de la marine, à Charlestown. Un troisième disait : Oh! non ; nos hôpitaux sont certainement la chose la plus curieuse pour un étranger. De cette façon, notre temps se trouvait tout-à-fait occupé.

Dans le cours de la journée, une personne nous donna des détails fort intéressans sur une espèce de commerce particulier aux États-Unis.

C'est le transport par mer de grandes quantités de glace que l'on conduit à la *Havanne* et à Charlestown, dans la Caroline du Sud. Il y a plus de vingt ans qu'un gentleman d'un esprit entreprenant conçut cette idée, qu'il a suivie depuis avec persévérance, et quelquefois avec succès, quoique dans le commencement il ait eu de grandes difficultés à surmonter. On ne prend aucun soin spécial pour conserver la glace à bord; seulement le vaisseau est bordé de planches dans l'intérieur, afin d'éviter tout contact entre la glace et les vagues. La glace est coupée en cubes de dix-huit pouces carrés : la perte que fait éprouver la fonte est quelquefois d'un tiers de la totalité ; souvent aussi la glace arrive à sa desti-

nation sans avoir subi de diminution sensible. Lorsque la glace est embarquée en hiver, le thermomètre étant à zéro ou au-dessous, si le vaisseau a le bonheur de mettre à la voile par un vent du nord, vif et froid, on ne perd pas une seule livre de la cargaison. D'un autre côté, si on embarque la glace à Boston en juillet, le thermomètre étant à 80 ou 90 degrés (26 à 32 centigrades), la fonte aura déjà commencé; et si le vaisseau remonte vers le sud, ou qu'il soit conduit dans l'immense courant d'eau chaude qui sort de la grande baie du Mexique, toute la cargaison trouvera son chemin par-dessus le bord, par la voie des pompes, avant qu'on se trouve à la moitié du voyage.

Le 10 octobre je visitai le collége Haward, ou, comme on l'appelle quelquefois, l'université de Cambridge, à deux ou trois milles de Boston. Nous y fûmes joints par une société de dames, et nous parcourûmes avec elles le Muséum et la Bibliothèque, l'un et l'autre jouissant en Amérique d'une célébrité grande et méritée; la Bibliothèque surtout contient, m'a-t-on dit, une collection de livres rares et de grand prix.

Le 11 octobre j'allai voir l'hôpital général, bel et grand édifice en granit, bien aéré et spacieux. Je ne me rappelle pas avoir vu un établissement de ce genre qui pût rivaliser avec celui-ci, excepté peut-être l'infirmerie de Derby. J'accompagnai un des médecins pendant ses visites, examinant avec attention tous les détails, sans lesquels il est impossible de se former une idée juste de la discipline intérieure d'une pareille institution. Je ne puis être bon juge sur une

matière tellement en dehors de ma profession ; mais il existe certainement peu de vaisseaux de guerre qui soient mieux dirigés que ce bel hôpital.

Le 12 octobre nous allâmes visiter le plus grand établissement manufacturier de la Nouvelle-Angleterre (je suppose même de toute l'Amérique), à Lowell, sur les bords du Merrimack. Jusqu'à la dernière guerre on avait permis à cette rivière de s'élancer librement des chutes voisines ; mais alors l'industrie prit un nouvel essor, et des capitaux, employés jusque-là dans le commerce ou dans l'agriculture, servirent à établir des manufactures. Quelques années auparavant, le lieu qui s'offrait à nos regards, maintenant couvert de moulins à coton, de villages rians, de canaux, de routes et de ponts, n'était qu'un désert, sinon solitaire, du moins habité par quelques sauvages tatoués. Dirigés par un guide intelligent et complaisant, qui nous permit, non-seulement d'examiner tout, mais encore de l'examiner à notre aise, nous ne laissâmes échapper aucun détail digne d'être vu.

Les étoffes manufacturées à Lowell sont en général fort communes, et servent à la consommation intérieure. Chaque ouvrier est à ses pièces, mais il ne travaille que du point du jour jusqu'à la brune ; il prend une demi-heure pour déjeuner et autant pour dîner. La discipline et l'ordre qui règnent dans cet établissement me parurent admirables ; jusqu'aux jeunes ouvrières, dont en Europe la réputation n'est pas des meilleures, sont ici des modèles de sagesse et de bonne conduite. Il en résulte que pas une ne manque de

mari. En Amérique, il est plus facile de soutenir une famille que partout ailleurs : on y trouve abondance de logement, abondance de travail. Dans ce pays, un marmot qui n'est guères plus gros qu'une bobine de coton, trouve déjà de l'emploi. Plus tard, s'il se dégoûte de l'école ou du métier, il se révolte, prend une hache et s'ensevelit dans les forêts de l'Ouest, où il se campe sur la première pièce de terre qui lui convient. Il se marie et devient père d'une nichée d'enfans, qui, à leur tour, font ce qu'a fait leur père, et obtiennent le même succès que lui dans ce vaste monde, où ils n'ont que l'embarras de choisir leur résidence.

Le 13 octobre, à six heures du matin, je fus éveillé par la cloche qui appelait les ouvriers au travail, et, en jetant mes regards sous ma croisée, j'aperçus une nuée de jeunes filles proprement vêtues avec de jolis schals et des robes de couleur, allant à leur ouvrage avec un air de satisfaction qui faisait plaisir à voir.

Je quittai cette scène animée pour accompagner mon hôte jusqu'aux ouvrages hydrauliques, autrement dits l'écluse du moulin, par laquelle l'eau est amenée de la rivière, au-dessus des chutes, à la manufacture placée à un mille ou deux au-dessous de la cascade. Je vis sur mon chemin plusieurs écoles et trois églises.

Je fus enchanté de voir une brasserie surgir comme un Léviathan du sein d'une multitude de petits bâtimens, et ma joie augmenta lorsque mon hôte m'eut appris qu'on avait l'espoir de parvenir à substituer la bière aux liqueurs ardentes dont la population ouvrière du moulin fait usage.

Je visitai cet établissement manufacturier de Lowell sans éprouver l'ombre d'un sentiment de jalousie, quoique, je l'avoue, je n'eusse pas laissé que d'être inquiet, si j'avais dû penser que les succès de Lowell pourraient nuire à Manchester ou à Preston; car je ne suis pas philanthrope, citoyen du monde, au point de voir avec plaisir réussir des rivaux dangereux. Mais je n'avais pas de telles craintes. Ces braves gens travaillent pour leurs propres marchés, et il y a place pour tout le monde.

CHAPITRE XXI.

Salem. — Brighton. — Boston.

Après déjeuner, le 13 octobre, nous quittâmes Lowell, et nous nous dirigeâmes, à travers la campagne, sur Salem, ville de la côte, à quatorze lieues de Boston, au nord-est, ville connue long-temps dans le monde commercial. Son port est l'un des plus entreprenans et des plus aventureux d'Amérique ; le premier, en effet, il a su comprendre les avantages du commerce avec la Chine, l'Inde et les îles orientales. Les hardis navigateurs de Salem avaient tellement pris les devans sur le reste de leurs compatriotes, que, pendant beaucoup d'années, seuls ils les approvisionnèrent de thé, d'épices et autres denrées de l'Orient, qu'ils portèrent même jusqu'à New-York, maintenant reine maritime du monde occidental.

A la porte d'une auberge de campagne, portant le nom anglais d'Andover, près de la rivière indienne de Shawsheen, je trouvai affiché l'avis suivant :

Chasseurs, attention!
300 oiseaux
seront placés pour les chasseurs, à l'hôtel
des Souscripteurs, à Tewksbury, le
vendredi 12 octobre courant,
à 8 heures du matin.

N. B. Les gentleman de Tewksbury, de Lowell et du voisinage sont invités à y assister.

WILLIAM HARDY.

10 octobre 1827.

Ce placard, tout-à-fait inintelligible pour moi, ne le sera pas moins, je pense, pour la plupart de mes lecteurs.

L'aubergiste rit beaucoup de ma curiosité, mais il la satisfit complètement, en m'expliquant que ces parties de tir étaient si communes en Amérique, qu'il ne doutait pas que je n'en rencontrasse un grand nombre. Toutefois je n'eus point ce bonheur; et je regrettai beaucoup d'être venu un jour trop tard pour jouir du coup d'œil de cette battue américaine. Il paraît que ces oiseaux sont tout bonnement des volailles de basse-cour, qu'on place à un certain éloignement, et sur lesquelles tire chaque personne qui consent à payer le prix fixé pour chaque coup. Si l'on tue l'animal, on l'emporte: autrement, en véritable chasseur, l'Américain n'a pour son argent que le plaisir d'avoir tiré. Les coqs et les poules sont placés à une distance de cent soixante-cinq pieds, et, pour chaque coup de fusil chargé à balle, le chasseur a quatre cents à payer

(20 centimes). Les dindons sont placés à une distance double, à cent dix toises, si c'est un fusil ordinaire, et à cent soixante-cinq toises si l'on emploie une carabine. Dans ces deux cas, chaque coup se paie de six à dix cents, ou de trois à cinq.

Nous arrivâmes à Salem pour le dîner. Si je ne craignais d'abuser de la patience de mes lecteurs, je leur donnerais le détail de ce repas. Du moins consignerai-je ici l'éloge bien mérité de mon hôte : jamais je n'ai rencontré un homme aussi complètement dépouillé de prévention et de préjugés; à un grand talent pour la conversation, il joint beaucoup de gaieté d'imagination, et, si je ne craignais d'offenser sa modestie, je le nommerais, et j'ajouterais que de toutes les personnes que j'ai rencontrées dans mes derniers voyages, il est sans contredit celle qui m'a plu davantage.

Après dîner, nous allâmes au Musée, dont les riches trésors ont été amassés par les capitaines ou les subrecargues des vaisseaux partis de Salem, qui doublèrent les deux grands caps méridionaux : celui de Bonne-Espérance et celui de Horn.

Il faisait tout-à-fait nuit lorsque nous fûmes de retour à Boston. Le lendemain nous recommençâmes à courir la ville, et nous fîmes tant qu'au bout d'une semaine, il ne nous restait plus rien à y voir. Nous ne négligeâmes aucune des curiosités que nos amis voulurent bien nous indiquer; eux, à la moindre manifestation d'un de nos désirs, quittaient tout, affaires, plaisirs, pour nous accompagner. Ce mouvement nous mit en rapport familier avec les bons citoyens de Boston, dont

les mœurs et les habitudes nous plurent infiniment.

Dans les chantiers de construction, nous vîmes deux vaisseaux de ligne, une frégate et un sloop de guerre, prêts à être mis en mer un mois ou six semaines après que l'ordre en serait donné. Les vaisseaux de ligne étaient de la taille de notre célèbre Gange, mais sans dunettes. On prépare un chantier qui, lorsqu'il sera achevé, aura deux cent dix pieds de long; j'eus le bonheur de rencontrer sur les lieux l'ingénieur qui préside à ces travaux, homme fort intelligent, qui, mettant de côté cet esprit de cachotterie que j'ai rencontré partout en Amérique, me montra tous ses plans, dont nous discutâmes le pour et le contre, comme si ce n'eût été qu'une question scientifique; nous ne pensions ni l'un ni l'autre aux rivalités nationales.

Les officiers de marine forment, en Amérique, une classe à part dans la nation : seuls, ils vivent dans une perpétuelle habitude de subordination. Ce sont même les seuls hommes qui regardent comme importantes les distinctions de rang, tant méprisées par le reste du peuple. Je crois, d'après tout ce que j'ai vu et entendu, que la discipline américaine, en tant qu'elle s'applique aux officiers, est plus sévère que dans la marine anglaise; on en comprendra bientôt la raison. Nous recrutons nos officiers dans une société, non-seulement familière avec la théorie des inégalités, si je puis m'exprimer ainsi, mais encore habituée par la pratique à ces fictives distinctions dans l'exercice de l'autorité, distinctions qui forment la vie et l'ame d'une flotte. En conséquence, soit à leur début, soit

après plusieurs années de service, les officiers de marine anglais ne rencontrent rien dans leurs rapports avec la société, qui diminue l'habitude de subordination contractée à bord. Mais un jeune officier américain, lorsqu'il va à terre visiter ses amis, soit dans les forêts reculées, soit dans celles de la frontière, entend des choses qui, en un jour, détruisent des habitudes de subordination d'un an. En voici un exemple :

Un aspirant de marine, à bord d'un vaisseau de guerre, ayant manqué aux réglemens de service, fut réprimandé par son capitaine; le jeune homme, mécontent de cet acte d'autorité, déclara son intention d'en appeler au peuple, résolution qu'il exécuta. Par le retour du courrier arrive un ordre portant que M. un tel, étant citoyen d'un état libre, avait parfaitement le droit d'en appeler au peuple, et que, dans le but de lui en faciliter les moyens, on lui envoyait son congé.

Le 17 octobre je me rendis en voiture, avec un ami, au village de Brighton, à deux milles de Boston, où devait avoir lieu la grande exposition annuelle de bestiaux pour l'état de Massachussets. Cette foire, car on peut lui donner ce nom, fut établie, il y a quelques années, par le peuple de Boston; et les fermiers de cet état, de près et de loin, envoyèrent leurs troupeaux, leurs fruits, les produits de leurs fabriques, leurs instrumens aratoires nouvellement inventés, enfin tout ce dont ils crurent pouvoir faire parade à cette grande exposition. Mais, au bout de quelque

temps, les autres provinces devinrent jalouses de Brighton, et chaque ville, chaque comté eut aussi sa petite exposition de bestiaux : ce sont des colonies qui désertent la raison sociale de la mère-patrie pour s'établir à leur propre compte. Toutefois, la foire dont il est question conservait encore assez d'intérêt pour un voyageur. Indépendamment d'un concours de charrues, auquel prirent part vingt attelages de bœufs, des animaux attelés à des charrettes chargées eurent des pentes à gravir. Les différens enclos où se trouvait parqué le bétail offraient une belle variété de races.

En dépit de ce que cette scène avait d'intéressant, je sentais qu'il y manquait quelque chose. Partout des hommes, toujours des hommes, ou buvant ou fumant ; pas une seule femme pour rompre la monotonie du coup d'œil. Croirait-on qu'au milieu de plusieurs milliers d'individus, je ne comptai dans toute la journée que neuf femmes ! Point de ces groupes de jeunes garçons et de jeunes filles folâtrant sur l'herbe ; point d'enfans jouant sous les arbres ; hélas ! les pauvres malheureux semblaient déjà aussi solennels que leurs graves parens.

Le samedi, 20 octobre, un de nos amis les plus empressés vint nous prendre à neuf heures du matin, pour nous promener dans les écoles de Boston. Nous ne pûmes les visiter toutes, et cela pour une assez bonne raison, c'est qu'à Boston seulement il n'y a pas moins, à ce que dit un rapport de 1826, de deux cent quinze écoles, bien que la population ne soit que d'environ cinquante mille ames. Nous crûmes conve-

nable de visiter trois de ces écoles, deux pour les garçons et une pour les filles.

Dans plusieurs des états de l'Union et dans le Massachussets en particulier, la plupart des écoles publiques sont entretenues par une taxe qui représente environ trois dollars et demi par chaque mille dollars de revenu. De cette manière les riches et les pauvres peuvent également donner, à peu près *gratis,* de l'instruction à leurs enfans.

Les Bostoniens sont fiers, et peut-être avec raison, de leur système d'instruction publique. Cependant je me hasardai à faire observer que l'on s'apercevait trop que ces écoles étaient des écoles de charité ; il me fut répondu que l'éducation étant considérée en Amérique comme essentielle au maintien de la forme républicaine du gouvernement, elle méritait, ainsi que les cours de justice ou la police, d'être considérée comme œuvre nationale.

Dans l'école des filles, nous trouvâmes ces jeunes demoiselles plongées dans l'algèbre ; d'autres étudiaient la géographie, et n'étaient pas moins avancées que leurs compagnes. Quant à la lecture, elle me parut la partie faible de l'établissement ; je remarquai un vice de prononciation que j'essayai de faire remarquer au professeur, d'autant mieux qu'il m'avait demandé mon avis ; mais je m'aperçus qu'il prenait feu à la moindre de mes observations, qui sentait la critique, et j'aimai mieux garder le silence que de mécontenter ce brave homme.

Parmi les garçons, deux furent choisis pour nous

réciter quelque chose, et ces pauvres enfans, nous prenant sans doute pour d'honnêtes compatriotes, ne manquèrent pas l'occasion de nous régaler de furieuses philippiques contre l'Angleterre. Nous nous en amusâmes fort, et les enfans mirent plus d'emphase encore dans leur débit, élevèrent leurs voix de futurs législateurs, et déployèrent une grande énergie à chaque tirade, telle que la suivante : « De la reconnaissance « envers l'Angleterre!!! Quelle reconnaissance lui doit « l'Amérique? celle du lionceau envers sa mère, lors« qu'après lui avoir donné naissance dans un désert, « elle l'y laisse périr de faim! » Ou bien : « Depuis « dix huit cents ans le monde sommeillait dans l'igno« rance de la liberté et de ses droits. A la fin, l'Amé« rique s'est levée dans sa gloire pour donner à l'Uni« vers une salutaire leçon, etc., etc. »

Nos compagnons faisaient une mine piteuse pendant cette scène; je n'eus que peu de compassion pour eux. A quoi bon, en effet, inculquer dans de jeunes cerveaux des idées hostiles à un autre pays! Pourquoi les entretenir dans des sentimens de haine? Est-ce à la génération future à épouser les querelles de la génération passée?

Après cette visite, je me trouvai à même de discuter longuement avec un Américain les avantages comparés du système anglais et du sien, relativement à l'éducation. Nous parlâmes beaucoup sans pouvoir nous entendre, et lorsque mon antagoniste eut épuisé tous ses moyens de persuasion, il s'écria en soupirant :

« Ah ! monsieur, je le vois bien, jamais un étran-
« ger ne pourra comprendre notre caractère na-
« tional. »

CHAPITRE XXII.

Encore Boston. — Hartford. — New-Haven. — Les paquebots.

Nous quittâmes Boston le 24 octobre 1827, après un séjour de trois semaines, fort satisfaits de la ville et de ses habitans, et reconnaissans de la réception flatteuse qu'ils nous avaient faite.

La mode à Boston, comme dans tous les États-Unis, est de vivre dans des pensions bourgeoises. Nous eûmes le bonheur de trouver dans la nôtre une société fort aimable, dont chaque membre prit à cœur de nous être utile et agréable, obligation qu'ils remplirent tous de la façon la plus gracieuse. Dans les discussions fréquentes que j'eus avec ces messieurs, je ne me souviens pas d'en avoir vu un seul en colère; je voudrais pouvoir en dire autant de moi; mais j'avoue que, souvent harassé par des débats toujours renaissans, d'autant plus pénibles que, placés chacun à l'un des pôles de la même sphère, aucun de nous ne voulait approcher de la ligne, je perdis mon sang-froid

et ne donnai pas bonne opinion de moi à mes adversaires. Mais, au demeurant, nos querelles ne laissaient point de trace dans nos esprits, et nous nous retrouvions le lendemain les meilleurs amis du monde.

Dans le cours de la journée, nous atteignîmes Providence, capitale de l'état de Rhode-Island. Nous avions voyagé à raison de sept milles à l'heure, et jamais en Amérique nous ne voyageâmes avec une plus grande vitesse.

De Providence, nous désirions nous rendre à Hartford, dans le Connecticutt, à une distance de soixante-douze milles. Nous essayâmes de louer une diligence supplémentaire, afin d'être libres de nous arrêter en route où bon nous semblerait. Le propriétaire de la voiture ne voulut nous en louer une qu'en nous forçant de payer les neuf places : nous aurions adhéré à cette condition, quoique d'ordinaire nous eussions joui du même privilége en payant six places ; mais ce n'était pas tout ; ce digne homme exigeait que la voiture marchât comme à l'ordinaire, s'arrêtant là seulement où elle avait coutume de faire halte. C'était trop fort : nous préférâmes attendre et courir toute la ville en quête d'un autre moyen de transport. Nous n'y trouvâmes personne qui voulût se charger de nous à aucun prix, et nous nous vîmes contraints d'arrêter nos places dans la malle qui partait le lendemain.

L'heure du départ était fixée à cinq heures du matin ; mais, comme en Amérique tout arrive plus tôt qu'on ne s'y attend, un homme de haute taille entra dans notre chambre à quatre heures moins dix mi-

nutes, en nous annonçant qu'il ne s'en fallait que d'une demi-heure qu'il fût cinq heures : en même-temps, nous entendîmes le bruit des roues de la voiture qui venait nous chercher, trente minutes avant l'heure convenue.

Fort heureusement il n'y avait que cinq voyageurs, et nous nous trouvâmes fort à notre aise. Nous fîmes un très-bon dîner à Windham, en agréable compagnie; pendant le repas, l'interminable question de l'élection du président revint sur le tapis; mais ce qui me frappa le plus, ce fut de voir que les personnes qui traitaient sans pitié le général Jackson, fussent tout aussi mal disposées pour son compétiteur M. Adams.

Nous fîmes nos soixante-douze milles en quatorze heures et demie, par une route montueuse et désagréable. Tous les quatre ou cinq milles, nous arrêtions pour faire boire les chevaux, donner et prendre les paquets de la poste, qui n'étaient jamais prêts; puis nous eûmes le plus grand des ennuis qu'on rencontre en voyage, celui de changer quatre fois de voiture : ce qui, joint à quelques pauses sur la route pour bavarder ou boire un verre d'eau-de-vie, nous fit paraître la journée interminable.

Dans la journée du 25 octobre, que nous passâmes près de Hartford, nous visitâmes trois établissemens publics qui, chacun dans son genre, ne laissaient rien à désirer : la prison, l'hospice des sourds et muets, et celui des aliénés. La prison pénitentiaire est organisée sur le modèle de celle d'Auburn, déjà décrit par nous,

où la séparation des condamnés, pendant la nuit, est complète; un travail assidu et un silence profond sont exigés du prisonnier pendant le jour; les repas se prennent individuellement dans chaque cellule; toute communication entre les prisonniers est sévèrement interdite; le dimanche seulement, ceux qui le désirent, peuvent s'entretenir avec l'ecclésiastique qui dessert la prison. Ce système excellent n'était en vigueur que depuis trois mois; mais telle en est la simplicité, qu'il marchait déjà comme s'il eût eu une plus longue existence.

L'hospice des sourds et muets de Hartford a, entre autres mérites, celui d'être le premier de ce genre qu'on ait établi en Amérique.

Dans l'une des salles, nous vîmes une jeune femme qui était née aveugle, sourde et muette. D'abord sa figure exprimait la colère, parce qu'on l'avait contrainte de venir où nous étions; mais, par degrés, sa physionomie s'éclaircit, grâce à quelques caresses que lui fit le directeur, et elle devint tout-à-fait aimable. Elle prit nos mains, toucha nos habits, ma montre, en me faisant voir qu'elle savait la monter; puis, elle enfila une aiguille avec la langue, ce qu'elle ne put faire qu'après cinq ou six essais infructueux.

Notre dernière visite fut pour l'hospice des aliénés (*retreat for the insane*); le nom qu'il porte rappelle l'établissement du même genre à York. Mais, à Hartford, le traitement moral et l'emploi des moyens doux sont portés encore plus loin qu'en Angleterre.

Le docteur Todd, l'aimable et habile médecin de

cette maison, nous communiqua sa méthode, et nous fit voir l'hospice dans tous ses détails. Je ne crois pas qu'on puisse suivre un meilleur modèle. La méthode de ce docteur est de traiter chaque aliéné comme s'il avait sa raison. Ce moyen sans doute ne serait pas applicable aux idiots ni aux fous de la classe qui porte l'horrible nom de *mania ferox;* cependant, même avec ceux-là, il s'écarte le moins possible de son système. Lorsqu'un aliéné lui est amené, il converse avec lui comme avec une personne raisonnable; et, sans chercher à le tromper, lui raconte tout ce qu'il sait de sa maladie, et lui annonce qu'il fera ses efforts pour le guérir, l'assurant qu'il jouira d'autant de liberté que possible, pourvu qu'il se conforme au réglement de la maison.

A l'appui de sa méthode, le docteur Todd nous conduisit dans un salon, où nous trouvâmes huit à dix femmes occupées à des travaux d'aiguille. Au lieu de nous les faire voir comme des animaux de la foire, il nous présenta mutuellement les uns aux autres, comme si nous nous étions trouvés réunis dans le monde.

Il est curieux d'observer combien l'imagination nous domine dans des visites telles que celles que nous venions de faire. Dans la prison, nous nous imaginions voir le crime écrit sur la figure de chaque prisonnier, quoique le directeur nous assurât qu'il y en avait plusieurs assez honnêtes pour qu'on les employât comme gardiens. Chez les sourds et muets, le son d'une voix nous faisait tressaillir; à l'hospice des aliénés, nous

étions tout étonnés de voir des personnes causer paisiblement avec nous, quoique privées de leur raison.

Je n'abandonnerai pas le sujet si intéressant des aliénés, sans donner ici la proportion des guérisons, relativement au nombre de patiens. Ainsi, à Hartford, sur vingt-trois aliénés, vingt et un furent guéris, ce qui fait quatre-vingt-onze pour cent; et sur vingt-huit reçus dans l'année, vingt-cinq ont recouvré la raison; ce qui représente quatre-vingt-neuf pour cent. En Angleterre, dans deux de nos meilleures maisons de fous, la moyenne des guérisons a varié de vingt-cinq à cinquante et un pour cent.

Le 26 octobre, nous allâmes à New-Haven, qui est également sur le Connecticutt, et qui partage avec Hartford l'honneur d'être la capitale de la province, puisque la législature s'assemble alternativement chaque année dans l'une ou l'autre de ces villes. Cet arrangement ridicule nécessite tous les ans le transport des registres et des procès-verbaux d'une ville à l'autre; ce qui nous rappelle l'époque où le parlement anglais, au bon vieux temps, siégeait pendant une session à Oxford, et pendant l'autre à Londres.

En chemin nous visitâmes un établissement fondé par un capitaliste entreprenant, à l'instar du séminaire militaire de West-Point. Le fondateur et le gérant étaient absens : les honneurs nous en furent faits par le professeur de mathématiques : guidés par lui, nous examinâmes en détail cette maison qui, sans égaler son modèle, fait cependant honneur à celui qui l'a créée.

Pendant que nous causions dans la cour, on annonça

le dîner; notre guide nous pria de le suivre dans un vaste réfectoire où arrivèrent bientôt, fifre et tambour en tête, tous les jeunes gens rangés en bon ordre. Une douzaine d'entre eux se détacha de la colonne pour remplir les fonctions d'écuyers-tranchant.

Dans tous les pays, vieux ou nouveaux, les hommes, soit dit à leur honte, découpent horriblement; mais je ne m'attendais pas à voir quelque chose d'aussi dégoûtant que le spectacle qui s'offrit à ma vue. La viande fut réellement déchirée et non coupée, et les élèves se jetèrent sur leurs portions avec une avidité et une gloutonnerie qui auraient fait honneur à un cormoran. Je ne vis jamais scène plus hideuse.

Le jour suivant nous parcourûmes New-Haven, accompagnés par le professeur Silliman, honorablement connu dans le monde savant, comme éditeur d'un journal philosophique très-estimé, qui porte son nom.

Le collége d'Yate fut la première chose qui attira notre attention. Il nous fut très-agréable de voir bon nombre de vieux usages et de notions orthodoxes observés religieusement dans cette maison. J'ignore combien de temps les dignes professeurs de ce collége pourront encore résister au déluge d'innovations qui s'accroît de toutes parts, et qui entraîne avec lui jusqu'aux points d'appui placés par l'expérience. En attendant, rien de plus satisfaisant à voir que l'ensemble de cet établissement.

Après avoir dîné de bonne heure, nous allâmes hors de la ville, visiter le *Grave-Yard* (Cour des Tombes), un des plus jolis endroits pour se faire en-

terrer que l'on puisse s'imaginer. Il occupe un espace de vingt acres, planté en avenues, et divisé en rangées d'arbres formant autant de lots pour les habitans. Les sentiers ne sont point sablés, mais couverts de gazon, ainsi que l'espace entre les tombeaux. De jolis monumens s'élèvent de tous côtés, et l'ensemble de la scène est plutôt gai que triste.

Nous visitâmes ensuite un endroit célèbre dans l'histoire des premiers temps de l'Amérique. Il paraît que trois des hommes hardis qui osèrent siéger comme juges de leur roi, se sauvèrent à la Nouvelle-Angleterre, en 1660, après la restauration; durant la période agitée qui suivit ce changement, on eut soif de leur sang, et ils furent contraints de se réfugier dans l'intérieur des terres, alors désertes. On croit généralement qu'ils se logeaient dans une sombre caverne, formée par des rochers, à un mille ou deux d'une colline au sud. Les noms de ces régicides étaient : Goffe, Whalley et Dixwell, et leur retraite s'appelle encore aujourd'hui *la Grotte des Juges*.

Dans la soirée, j'eus le plaisir d'être présenté à M. Noah Webster, de New-Haven, qui travaille depuis quarante ans à un dictionnaire de la langue anglaise, qui, à ce que j'apprends, vient d'être publié. Il y a compris toutes les expressions techniques qui ont rapport avec les arts ou les sciences. C'est un tableau aussi complet que possible de cette langue. Nous eûmes un entretien fort amusant au sujet des *Américanismes*, comme j'appelais les néologismes qui m'avaient frappé dans ce pays. Il soutint que les Américains avaient eu

le droit d'adopter de nouveaux mots, et que même ils avaient dû modifier la langue pour la mettre en rapport avec les circonstances nouvelles, tant géographiques que politiques, où ils s'étaient trouvés placés. « Il est impossible, dit-il, d'arrêter les progrès d'une « langue; elle ressemble au cours du Mississipi : son « mouvement est presque imperceptible, et cependant « entraîne tout avec lui. »

Le 29 octobre nous allâmes, en bateau à vapeur, de New-Haven à New-York, le long d'une côte qui porte le nom effrayant de *Hell's-Gates* (les Portes de l'Enfer); mais comme il faisait presque nuit lorsque nous arrivâmes à New-York, nous fûmes, pour la seconde fois, privés de la vue de cette noble ville dont nous approchâmes par eau.

En allant à la douane le lendemain, nous y trouvâmes une caisse d'effets qui était arrivée pendant notre absence. Ces objets d'habillement avaient été inscrits sous le nom générique de marchandises; et ce mot occasiona quelques difficultés. « J'espère, dit le collec-« teur d'un ton qui semblait vouloir dire qu'il nous « suggérait un faux-fuyant, j'espère que ces effets ont « déjà été portés?» Je fus forcé de convenir que non; mais, pour atteindre le même but, je lui répondis que nous avions l'intention de les porter pendant notre séjour en Amérique, ce qui devait être à peu près la même chose. Il sourit, et nous eûmes la permission d'emporter notre caisse.

Le 1er novembre, nous croisâmes dans le magnifique port de New-York, et, quoique l'air fût un peu

froid, la nature était si belle que nous ne regrettâmes point notre promenade. Le premier de chaque mois un grand nombre de paquebots partent de ce grand foyer du commerce américain, pour se rendre dans diverses parties du globe ; et comme l'heure du départ est la même pour tous, il en résulte un tumulte et un mouvement dont il est difficile de se faire une idée. Au moment où l'horloge sonna dix heures, un bateau à vapeur, portant les passagers des divers paquebots, quitta le quai, près d'une superbe promenade appelée la Batterie. Nous résolûmes de faire une excursion le lendemain dans ce bateau, comme si nous avions dû nous embarquer pour un long voyage : notre seule intention était de jouir du coup d'œil. La foule sur le rivage était immense. Des groupes d'amis, faisant leurs adieux, étaient mêlés à des aubergistes, des marchands, des cochers de fiacre, demandant ce qui leur était dû ; puis arrivaient, se glissant entre deux voitures chargées de bagages, des vendeurs de journaux encore tout humides. Nous arrivâmes enfin, à grand'peine, sur le pont du bateau à vapeur. Là régnait une scène de confusion d'un autre genre. Il y avait cent soixante passagers destinés pour les différens paquebots ; qu'on se souvienne que chacun d'eux avait au moins un ami qui l'accompagnait, et l'on aura quelque idée du brouhaha universel.

A la fin nous partîmes dans le bateau, et, passant le long de deux paquebots destinés pour le Havre, de deux autres pour la Nouvelle-Orléans, d'un pour Charlestown, d'un autre pour Londres, et d'un dernier pour Liver-

pool, nous jetâmes dans chacun les passagers qui lui appartenaient. Des montagnes de caisses, des malles, des sacs, des berceaux, et toute la nombreuse famille des manteaux et des parapluies suivaient chaque lot de voyageurs. Les capitaines prenaient leurs dépêches; puis venait l'horloger avec un assortiment de chronomètres qu'il soignait comme s'ils eussent été ses enfans. Enfin c'était un désordre incroyable.

A un des bouts du bateau se voyait un groupe de personnes fort gaies, qui babillaient à l'envi l'une de l'autre, comme si elles avaient réglé le destin des empires. C'étaient des comédiens français, avec tout leur attirail de costumes, de nègres, de petits chiens, de casques, de boucliers, d'épées et de fourrures. Ils avaient joué pendant quelque temps à New-York et se rendaient à la Nouvelle-Orléans. Nos oreilles recevaient à la fois les sons de cinq langues différentes, le français, l'espagnol, l'allemand, l'italien et l'anglais, sans que les orateurs fussent arrêtés dans leur faconde par cette confusion de langages.

Chaque mortel, à bord des vaisseaux que nous visitâmes, s'occupait exclusivement de ses propres affaires. Le capitaine, l'équipage, avaient à songer aux préparatifs du départ, tandis que les pauvres passagers erraient à l'abandon comme sur une terre inconnue, et voyaient d'un œil humide leurs malles et leurs boîtes chéries jetées au hasard de côté et d'autre ou tombant dans l'infernal abîme de la cale. Le pilote jurait de son mieux, déclarant qu'on allait manquer la marée; puis, par ricochets, ces reproches étaient

transmis du capitaine aux officiers, de ceux-ci aux matelots, et de ces derniers aux pauvres et inoffensifs voyageurs. Les poules, attachées par les pattes, par bottes d'une douzaine, piaillaient en haute-contre, tandis que les porcs, avec leur voix de basse, couraient de tous côtés, recevant de chaque voyageur un coup de pied : par-dessus tout, on entendait le bruit de la machine à vapeur, pédale d'orgue qui l'emportait sur le reste, et qui grondait comme un tonnerre.

CHAPITRE XXIII.

Constitution de l'Amérique. — Ses antécédens. — Sa situation présente.

C'était en novembre 1827. New-York était en proie aux tempêtes électorales. Je ne me flatte pas d'avoir pénétré dans les dernières profondeurs de ces mystères des partis, de ces arènes des factions. Du moins j'ai étudié avec soin les annales de ce pays déjà vieux, bien qu'il se croie jeune, fils de l'Europe que cependant il renie.

En 1754, à la requête des lords commissaires pour le commerce et les plantations, un congrès, composé des commissaires de sept des colonies, fut convoqué à l'effet de délibérer sur le meilleur moyen à prendre pour défendre l'Amérique dans le cas d'une guerre avec la France. Le but de l'Angleterre était plus limité que celui des colonies; celles-ci profitèrent de cette réunion pour émettre différentes opinions, qui, soit qu'on les considère comme causes ou comme effets, ont certainement contribué à la création de doc-

trines qui devaient, plus tard, avoir d'immenses résultats pour ce pays. Quelques-uns des délégués, par exemple, avaient reçu pour instructions de cimenter une Union dont les bases subsisteraient également pendant la paix et pendant la guerre. La convention vota aussi unanimement l'union des colonies entre elles : c'était le garant de leur conservation. On proposa ensuite de former un conseil général de délégués, qui serait choisi tous les trois ans par les assemblées provinciales, et de décider qu'il y aurait un président général nommé par la couronne. Ce conseil aurait eu le pouvoir de faire des lois pour régir les nouveaux établissemens, de lever des troupes, de bâtir des forts, d'armer des vaisseaux, etc., et même d'asseoir et de lever des taxes. Mais de semblables projets parurent trop hardis : ils furent repoussés non-seulement par le gouvernement, ainsi qu'on devait s'y attendre, mais encore par chacune des assemblées provinciales.

Depuis ce moment les colonies se maintinrent dans un état perpétuel d'irritation, par suite de leurs dissensions intestines, relatives à la limite de leurs frontières respectives, et à la création d'une Charte; cette irritation était telle que le docteur Franklin soutenait, en 1761, que l'union des colonies était absolument impossible, à moins qu'elle ne se trouvât fondée sur une oppression et une tyrannie insupportables.

Dans l'année 1765, un congrès de délégués, pour neuf des colonies, s'assembla à New-York et délibéra sur les mesures à prendre relativement à la taxe coloniale proposée par l'Angleterre. Le congrès rédigea

un bill des droits, dans lequel il fut déclaré que le droit d'établir des impôts appartenait aux législatures coloniales; ce qui prépara, pour 1774, une association plus générale et plus complète des colonies : c'est la base sur laquelle repose l'ordre présent des choses en Amérique. Pendant que le gouvernement anglais se décidait à recourir à la force pour soutenir ses droits, les résolutions du congrès, déclarant les prérogatives imprescriptibles inhérentes aux hommes libres, furent reçues avec enthousiasme dans tout le pays, et, de ce jour-là, l'on put dire que l'union était opérée.

En mai 1775, un nouveau congrès s'assembla à Philadelphie; il était investi de pouvoirs encore plus étendus. Ses membres avaient été autorisés par leurs constituans à concerter, arrêter, diriger, ordonner et mettre à fin toutes mesures jugées nécessaires pour obtenir la réparation des griefs américains; en un mot, à préparer la lutte avec la mère-patrie. Quatorze colonies prirent part à ces violentes résolutions.

Les hostilités suivirent de près; des manifestes furent répandus dans le pays et dans le monde entier, expliquant les motifs et le but des confédérés; on prépara des armées et des flottes; un papier-monnaie fut créé sous la garantie de l'Union; et, peu à peu, les colonies s'emparèrent des prérogatives de la souveraineté. Enfin, le 4 juillet 1776, le dernier pas fut fait : au nom et en vertu de l'autorité du peuple américain, la célèbre déclaration d'indépendance fut promulguée.

Je n'ai point le projet de décider si les colons eurent tort ou raison dans cette grave circonstance. Ils crurent être en position de gérer mieux leurs propres affaires, seuls, qu'avec notre assistance : l'histoire dira si la justice et le bon sens furent de leur côté : ils pensèrent également être assez forts pour décider la querelle par la voie des armes ; à cet égard, il n'est pas douteux que leur calcul se trouva juste. Une excuse fut bientôt imaginée pour secouer le joug de notre domination ; la bataille fut livrée ; — leur cause triompha ; — nous reconnûmes leur droit de se gouverner eux-mêmes ; et, depuis lors, ils ont joui jusqu'à présent de ce privilége.

La première opération du congrès fut de mettre en ordre et de rédiger les articles de la confédération qui devait servir d'agrès, de voiture et de pilote au vaisseau de l'état nouvellement lancé. Mais ce n'était pas une mince besogne : bien du temps s'écoula avant que le congrès pût parvenir à concilier les intérêts opposés et les projets des treize colonies unies, et à former un tout homogène, uni par un lien commun. Lorsque ces articles furent soumis à la sanction de chaque état, ils rencontrèrent des obstacles encore plus sérieux, et ce ne fut pas avant le mois de mars 1781, que les fameux *articles de la confédération* reçurent l'approbation unanime des États-Unis, trois ans après leur première promulgation.

Les paroles suivantes, d'un écrivain américain distingué, le chancelier Kent, donneront une idée juste

des élémens de discorde qui envenimèrent la discussion de ces articles :

« Il devint impraticable, dit l'auteur que nous « citons, de faire agréer aux États un mode uniforme « de défense pour la sûreté et l'honneur nationaux. « Des discussions sur des réglemens de commerce, « sur des bornes de territoire, se jetèrent à la tra« verse, et l'on vit se dissoudre par degrés les liens « d'amitié, et le sentiment d'intérêt commun qui avaient « cimenté l'Union durant les luttes acharnées de la « révolution. Des symptômes de détresse et des marques « d'humiliation s'accumulèrent bientôt. Ce ne fut « qu'avec peine qu'on put parvenir à réveiller assez « l'attention des États pour les décider à conserver « dans le congrès une représentation suffisante pour « régler les affaires. Les finances de l'Union étaient « épuisées ; toute l'armée des États-Unis se trouvait « réduite, en 1784, à quatre-vingts personnes, et les « États furent invités à pourvoir, au moyen de la milice, « aux garnisons des ports de l'Ouest. Bref, chaque état, « cédant à la voix de l'intérêt personnel et de sa conve« nance immédiate, cessa successivement de soutenir la « confédération, jusqu'à ce que l'édifice fragile et chan« celant fût prêt à tomber sur leurs têtes et à les écraser « sous ses ruines. » (*Kent's Commentaries*, vol. I, p. 208.)

Afin de rendre compréhensibles mes opinions au sujet des États-Unis et les détails qu'elles nécessitent, je crois utile de faire connaître brièvement les principales dispositions de la constitution écrite des États-Unis, telle qu'elle existe maintenant. Toutefois, je

ferai observer en passant que bien peu de ces dispositions sont en vigueur dans toutes les parties de l'Union, et que plusieurs des plus importantes ont été longtemps, et sont encore le sujet de violentes discussions.

Le pouvoir législatif réside dans le congrès, qui se divise en deux parties, la chambre des représentans et le sénat. Les représentans doivent être âgés de vingt-cinq ans, jouir des droits de citoyen depuis sept ans, et habiter l'état qui les a élus. Ils sont nommés tous les deux ans par le peuple, les suffrages étant universels ou à peu près. Par un acte du congrès, du 7 mars 1822, les représentans sont répartis parmi les différens états, d'après le quatrième recensement fait en 1820, à raison d'un membre pour quarante mille habitans; ce qui fait un total de deux cent treize membres.

Dans les discussions auxquelles donna lieu la rédaction de la constitution, une difficulté s'éleva relativement au nombre de membres que devraient envoyer au congrès les états qui renferment des esclaves; et on décida, à la fin, que cinq esclaves seraient comptés pour trois hommes libres dans la répartition à faire; et on a toujours opéré sur la même base.

Le recensement de 1820 donne une population totale de 9,638,226, divisée ainsi:

Blancs.	7,861,935
Esclaves.	1,538,118
Noirs libres.	233,557
Autres personnes, en exceptant les Indiens non naturalisés. . .	4,616
	9,638,226

Le sénat des États-Unis est composé de deux sénateurs par chaque état, lesquels sont nommés pour six ans, par les législatures respectives; conséquemment, il y a maintenant quarante-huit sénateurs au congrès, qui représentent les vingt-quatre états de l'Union; un tiers desquels sort tous les deux ans, et les membres sortant peuvent être réélus. Lorsqu'un état nouveau se joint à la confédération, deux sénateurs et un représentant, par chaque quarante mille habitans de cet état, sont ajoutés aux membres du congrès.

Une difficulté s'est élevée relativement à la manière dont les législatures partielles devaient procéder à l'élection de deux sénateurs pour le congrès. Chaque chambre devait-elle agir séparément ou collectivement? On a fini par adopter le dernier mode: et la chambre basse, ou populaire, étant plus nombreuse que l'autre, celle-ci se trouve absorbée par la première, qui est toujours sûre d'emporter, par le nombre de votes, la nomination des candidats.

Les législatures des états sont formées d'après le même modèle et sur les mêmes principes que le congrès. Dans cinq de ces états les chambres des représentans sont constituées pour deux ans; mais dans les dix-neuf autres elles sont renouvelées tous les ans. Dans un état seulement les sénateurs siégent pendant cinq années consécutives. Dans huit autres, ils sont élus pour quatre ans; et dans la moitié de ces états les sénateurs sortent par moitié tous les deux ans; dans l'autre moitié quatre sont éliminés annuellement. Dans deux états ils sont nommés pour deux ans, et

dans les neuf derniers les sénateurs sont élus chaque année.

Chaque membre du congrès, sénateur ou représentant, reçoit, pendant toute la durée de la session, une indemnité quotidienne de huit dollars (environ quarante francs), et une somme égale par chaque distance de vingt milles qu'il doit parcourir depuis son domicile jusqu'au lieu où siége le congrès.

Les membres qui font partie des vingt-quatre législatures reçoivent de même une indemnité pour la perte de leur temps et pour leurs frais de voyage. Dans l'état de New-York elle est de trois dollars par jour; dans le New-Hamsphire, de deux dollars.

Il n'est pas aisé de déterminer le nombre de législateurs, le congrès compris, qui siégent tous les hivers dans les États-Unis; mais, d'après ce que m'ont dit des personnes bien informées, je suis porté à croire qu'il n'est pas de beaucoup au-dessous de quatre mille; et la grande majorité de ce nombre est renouvelée tous les ans.

Le pouvoir exécutif des États-Unis est confié à un président, qui, bien qu'il ne soit élu que pour quatre ans, peut cependant être réélu. Il faut, pour remplir ces hautes fonctions, être âgé de trente-cinq ans, et être né en Amérique, ou au moins avoir été citoyen des États-Unis le 4 mars 1789, époque à laquelle la constitution fut adoptée; il doit en outre habiter le pays depuis quatorze ans.

Le choix du magistrat suprême étant un objet d'une haute importance en Amérique, et les détails de cette

élection étant fort curieux, je lui consacrerai un peu d'étendue, sans cependant m'attacher aux inutiles minuties.

Chaque état nomme, de la manière voulue par sa législature particulière, un nombre d'électeurs égal au total des sénateurs et représentans qu'il a droit d'envoyer au congrès; mais aucun sénateur, représentant, ou employé du gouvernement, ne peut être choisi pour électeur.

Les électeurs se réunissent dans leurs états respectifs, et votent au scrutin pour élire deux personnes, dont l'une au moins ne doit pas habiter le même état que les électeurs. Ils dressent une liste des candidats choisis, contenant le nombre de suffrages obtenus par chacun; ils la signent, la scellent, et l'adressent au président du sénat des États-Unis, lequel, en présence du sénat et de la chambre des représentans, ouvre les listes et compte les voix obtenues par chaque candidat. Celui qui a réuni le plus grand nombre de suffrages est choisi pour président, si ce nombre forme la majorité de tous les votes exprimés. S'il y en a plus d'une qui ait obtenu cette majorité et réuni un nombre égal de voix, la chambre des représentans fait sur-le-champ un choix entre elles par la voie du scrutin. Si aucun des candidats n'a obtenu la majorité sur les listes, la chambre des représentans choisit le président parmi les personnes qui ont eu le plus de voix. Mais dans le choix du président, les votes sont comptés par états, la représentation de chaque état ne fournissant qu'un vote. Pour que l'élection soit valide,

il faut la présence d'un membre au moins des deux-tiers des états, et que le candidat ait obtenu la majorité des votes des états. Dans tous les cas, après que le président a été élu, la personne qui a réuni le plus de voix est nommée, *de plano*, vice-président.

On craignit bientôt que, parmi les deux noms indiqués sur la liste, on ne choisît pour président celui qu'on n'avait porté que comme vice-président, et *vice versâ*, puisqu'on ne faisait aucune mention sur cette liste des fonctions qu'on désirait conférer à l'un ou à l'autre; et depuis on a opéré un changement sur ce point : les électeurs désignent parmi les deux candidats celui qu'ils veulent pour président.

Les membres de la chambre des représentans, dans les circonstances précitées, ne votent point individuellement, ce qui donnerait deux cent treize votes, mais par état, ce qui n'en produit que vingt-quatre. Les membres de chaque état se forment en comité, et décident quel est le candidat qu'ils doivent porter; une fois le choix arrêté, soit à l'unanimité, soit à la simple majorité, chaque état met un bulletin dans l'urne. Il en résulte que, quel que soit le nombre de ses représentans, chaque état a le même poids dans la balance, le petit comme le grand : New-York, avec ses trente-quatre membres, comme New-Jersey avec ses six membres.

L'occasion la plus mémorable où la chambre des représentans dut choisir le président, fut l'élection de 1800, dont les détails sont tellement curieux, que je me ferais scrupule de les abréger; seulement j'observe

qu'à cette époque il n'y avait que seize états, au lieu de vingt-quatre.

Il y avait quatre candidats, et les votes étaient répartis ainsi :

Thomas Jefferson.	73
Aaron Burr.	73
John Adams.	64
Thomas Pinckney.	63

La déclaration des votes eut lieu au sénat, le 11 février. Après qu'on eut annoncé que les élections n'avaient point fait de choix, et que ce devoir était en conséquence réservé à la chambre des représentans, celle-ci s'ajourna et choisit le local ordinaire de ses séances : elle y fit préparer des siéges pour que les membres du sénat assistassent à la séance comme témoins. La chambre avait d'abord arrêté que les scrutins continueraient sans interruption, qu'elle resterait en permanence jusqu'à ce que le choix fût fait, et que les portes seraient fermées pour tout le monde, à l'exception des officiers de la chambre.

Chacun des états avait son urne dans laquelle les membres, qui en faisaient partie, après avoir choisi un scrutateur, déposaient leurs votes; le scrutateur, choisi par les États-Unis, compta les bulletins, et des *duplicata* furent mis par lui dans deux urnes générales. Des scrutateurs nommés par chaque état prirent, les uns une urne, les autres la seconde, et les résultats s'en étant trouvés semblables, furent transmis au *speaker* (président), qui les annonça à la chambre.

Le nombre des états s'élevait alors à seize; il en fallait neuf pour former la majorité. Au premier tour de scrutin M. Jefferson eut huit voix, M. Burr six, et deux furent partagées.

Le premier tour de scrutin eut lieu à quatre heures de l'après-midi; sept autres le suivirent et produisirent les mêmes résultats. A ce moment on ajourna la séance, afin que les membres pussent prendre quelques rafraîchissemens. Le 12, à trois heures du matin, il y eut deux autres scrutins, et à quatre heures on procéda à la vingt-unième épreuve. A midi on dépouilla le vingt-huitième scrutin, et la chambre s'ajourna au lendemain. Je suppose que, dans le comité secret, on aura levé la résolution de permanence prise précédemment. Le 13, eut lieu le trentième scrutin, toujours sans résultat; la séance fut renvoyée au lendemain. Le 14, même nullité de résultats. Le mardi 17, au trente-sixième scrutin, le *speaker* annonça que M. Jefferson avait obtenu neuf voix; il fut nommé président.

Il y a trois manières de remplir les vœux de la constitution, relativement à la nomination des électeurs : 1° les législatures des différens états peuvent, dans leur capacité législative, s'assembler et choisir elles-mêmes le nombre d'électeurs, auquel leur état a droit, pour nommer le président; 2° elles peuvent statuer que les électeurs seront choisis par ce qu'on appelle *a general ticket* (bulletin général); 3° elles peuvent les faire nommer par districts. Ces divers modes, et même les mots qui les composent, demandent une explication.

Le premier moyen est le plus simple et le plus compréhensible ; c'est une opération de majorité.

Les deux autres méthodes ne sont pas aussi claires. Dans chaque élection, en Amérique, les amis des candidats se forment en comités, dont l'une des occupations principales est de faire circuler parmi les votans une quantité de bulletins sur lesquels est imprimé le nom de leur candidat; on les appelle *tickets*, et les votans les déposent dans l'urne le jour de l'élection.

Lorsque les électeurs pour la nomination du président doivent être choisis, les comités des différens partis préparent des listes imprimées ou bulletins, sur lesquels figurent les noms des personnes qu'ils désirent faire nommer électeurs, à cause de leur prédilection connue pour celui des candidats que chacun des comités désire qui soit élu. Ainsi, durant la récente élection d'un président, il y avait un bulletin Jackson et un bulletin Adams mis en circulation par chaque parti, sur lesquels figuraient comme électeurs à nommer ceux qu'on savait devoir favoriser l'un ou l'autre de ces concurrens.

Il n'en est pas de même, quant à la nomination par districts; dans ce cas, le nombre d'électeurs à nommer est réparti entre les divers districts. Supposons que l'état soit divisé en trente districts; chacun d'eux devra nommer un ou deux électeurs, suivant le nombre appartenant à l'état; il y aura, par exemple, trente *tickets* Jackson et trente *tickets* Adams, chacun contenant un ou plusieurs noms des électeurs proposés. Le jour de l'élection, les votes des trente districts

seront comptés, et on verra combien d'électeurs sont choisis pour un candidat, combien pour l'autre. S'il arrive qu'il y ait égalité de voix, un côté neutralisera l'autre; et le vote de l'état, en ce qui concerne l'élection du président, sera nul. Si, au contraire, les nombres sont inégaux, la différence sera comptée en faveur du candidat qui aura la majorité.

Ainsi, lors de la dernière élection d'un président, en 1828, l'état de Pensylvanie, qui suit le système des *general tickets*, nomma la totalité des vingt-huit électeurs dont les noms figuraient sur le *ticket Jackson*. Mais l'état de New-York, qui a le droit, à cause de sa population, de nommer trente-six électeurs, fit son choix par districts; il y en eut vingt qui votèrent du côté du général Jackson et seize du côté de M. Adams, ce qui ne laissa que quatre votes pour le général; de sorte que la Pensylvanie fournit presque un neuvième des deux cent soixante et un électeurs, tandis que New-York, qui a un chiffre de population plus élevé, n'y contribua que pour un soixante-cinquième.

Il peut être intéressant de mentionner que, dans l'état de New-York, d'après le dernier choix des électeurs, il y eut cent quarante mille sept cent soixante-trois personnes qui votèrent dans les différens districts pour les *tickets Jackson*, et cent trente-cinq mille quatre cent treize pour M. Adams. Le nombre total, deux cent soixante-seize mille cent soixante-seize, faisait environ un sixième de la population de l'état, évaluée le 1er janvier 1829, à un million six cent mille ames, femmes et enfans compris. La totalité des suffrages

exprimés aux États-Unis pour la même élection, dépassait un million cent mille, c'est-à-dire environ un onzième de toute la population (si nous y joignons plus d'un million d'esclaves), ou entre un huitième et un neuvième (si nous ne comptons que la population libre).

CHAPITRE XXIV.

Devoirs du président. — Les élections.

Les devoirs d'un président, lorsqu'enfin il est nommé, sont bientôt énumérés. Il est généralissime des armées de terre et de mer et de la milice des divers états, lorsqu'elle est appelée au service de l'Union. Il a le pouvoir d'accorder des sursis et de faire grâce, excepté dans les cas d'*impeachment*. De l'avis et du consentement du sénat, il peut conclure des traités; mais il faut que les deux-tiers des sénateurs présens y concourent pour valider les négociations qu'il ouvre avec les puissances étrangères. Rien de plus explicite que la lettre de la constitution à ce sujet. Cependant la chambre des représentans a quelquefois discuté ce point avec chaleur, et même elle a passé dernièrement une résolution, en vertu de laquelle elle a déclaré que lorsque l'exécution des stipulations d'un traité dépendait d'un acte du congrès, il était du droit et du devoir de la chambre de délibérer sur l'opportunité ou l'inopportunité d'exécuter ce traité. Je ne fais mention

de cette circonstance que pour montrer que là où la constitution est la plus claire, on ne manque pas d'occasions ni de prétextes pour entraver son cours.

Le président nomme et autorise, après avoir consulté le sénat et obtenu son approbation, les ambassadeurs, les ministres, les consuls, les juges de la cour suprême, et autres dignitaires dont la nomination n'est pas spécialement désignée par la constitution. Mais le congrès a le droit de décider si les employés subalternes seront nommés par le président seul, ou par les cours de justice, ou par les chefs des départemens dont ils font partie.

Le président doit informer le congrès, de temps à autre, de la situation de l'Union, et lui proposer ce qu'il juge nécessaire ou utile. Il peut convoquer les deux chambres extraordinairement. C'est lui qui reçoit les ambassadeurs, qui signe les brevets de tous les officiers des États-Unis. Il doit veiller à ce que les lois soient fidèlement exécutées. Le président, le vice-président, et tous les autres membres de l'administration publique peuvent être accusés par la chambre des représentans (impeached); s'ils sont trouvés coupables par les deux-tiers des membres du sénat, ils peuvent être destitués. Ni le président, ni les secrétaires d'état, ni aucune personne occupant un emploi public, ne peuvent siéger comme membres d'une des deux chambres tant qu'ils restent en place.

Il y a tout lieu de croire que les auteurs de la constitution des États-Unis avaient l'intention de fonder une république et non une démocratie. Certes, si ces

hommes d'état revenaient à la vie, ils seraient loin d'approuver ce qui a été fait, encore moins ce qu'on est en train de faire en leur nom et sous la sanction de leur autorité. Je fonde cette opinion sur les différences qui existent entre la lettre et l'esprit de la constitution de 1789, et la manière dont on l'a mise en pratique depuis.

Une république, dans la plus large acception de ce mot, est un état dans lequel les affaires publiques sont dirigées par des représentans choisis de temps à autre par le peuple, qui ont le pouvoir de gérer pour le plus grand avantage du pays. Une démocratie est l'état où le peuple dirige les affaires par lui-même, et non par délégation.

On peut concevoir, à la rigueur, qu'une démocratie pure existe dans un petit état; mais dans un pays aussi vaste que les États-Unis, cela est tout-à-fait impossible. Cependant les habitans de l'Amérique ont toujours cherché, depuis la promulgation de leur constitution républicaine, à rendre de plus en plus démocratique la forme de leur gouvernement, de façon que l'esprit républicain primitif s'est entièrement effacé devant l'esprit démocratique.

Je ne prétends défendre mon opinion que devant ceux qui regardent la science de gouverner, soit législativement, soit exécutivement, comme la plus ardue et la plus difficile des connaissances humaines; quant aux personnes qui la considèrent comme la plus facile chose du monde, je n'ai rien à leur répondre; et cependant il est probable que, numériquement

parlant, elles sont en grande majorité dans tous les pays.

Un fou politique proposait, il y a quelques années, qu'un comité composé de plusieurs centaines de membres se dispersât dans toute l'Angleterre, afin de recueillir le vote de chaque individu, relativement à la question de la réforme parlementaire. Si l'on eût adopté cette idée, il y a cent à parier contre un qu'une grande majorité numérique se serait prononcée pour un changement plus ou moins radical; eh bien! ce résultat aurait été considéré en Amérique comme le moyen convenable et rationnel de consulter la nation.

Supposons maintenant que l'objet de l'enquête dont je viens de parler n'eût point été la réforme parlementaire, mais que les membres du comité en question se fussent trouvés chargés de demander à chaque individu son opinion relativement au meilleur mode d'échappement pour un chronomètre, ou bien au moyen le plus convenable de disposer un instrument pour observer le passage d'une planète, ou bien encore au meilleur moyen de relever un navire échoué sur un banc de rocher. D'un bout à l'autre du royaume, n'aurait-on pas ri au nez des questionneurs? ne leur aurait-on point crié tout d'une voix : Allez consulter les horlogers, les astronomes ou les marins! Il n'y a peut-être pas une personne sur mille qui sache ce que c'est qu'un échappement, ou le passage d'une planète: eh bien! ces mêmes hommes, qui avoueraient de grand cœur leur incapacité à prononcer sur ces questions abstraites, n'hésiteront pas à donner leur opinion sur

un point bien plus compliqué que la pièce d'horlogerie la plus juste et la plus savanté.

Ne serait-ce pas vouloir intervertir l'ordre des choses que de soutenir que la science de gouverner est à la portée du laboureur? ou bien qu'il suffit de vouloir bien gouverner pour bien gouverner? Peut-on deviner l'art de disposer convenablement de la vie et de la fortune de quelques milliers d'êtres?

Certes, la connaissance de cet art, le premier de tous, ne peut être intuitive, tandis que tous les autres exigent un apprentissage plus ou moins long; pour être seulement savetier, il faut bien étudier pendant des années. Et qu'on ne croie pas que je combatte des fantômes, des rêveries long-temps oubliées; non, ce sont les doctrines des peuples que je décris. Là, on pense qu'un individu quelconque est qualifié pour juger, non-seulement ce qui lui est convenable, mais encore ce qui convient à son voisin: axiome qui, non-seulement n'est pas regardé comme un paradoxe, mais passe pour une vérité évidente, pour le grand ressort de la liberté et du bonheur, l'étoile polaire de la navigation politique, pour le pivot inébranlable de la durée et de la gloire nationale.

Un des effets du gouvernement démocratique, tant dans la vie publique que dans la vie privée (et elles ne font souvent qu'une seule et même chose), est d'abaisser le niveau des perfections intellectuelles : comme elles ne sont point de nécessité absolue, on s'occupe peu de les acquérir. Il résulte de là qu'en Amérique il y a peu d'hommes que l'on admire. Chaque fois que

je demandais où étaient leurs grands hommes et leurs modèles, on ne manquait pas de me citer les hommes d'état de la révolution ; les Washington, les Franklin, les Jefferson, les Patrick Henry. Il en était de même dans la littérature, dans les arts, à une brillante exception près, Allston.

Je suis loin de dire qu'il n'y ait pas en Amérique des hommes d'état habiles, des auteurs profonds, des personnes qui possèdent des connaissances étendues : mais leur nombre, eu égard à la population, est très-limité. J'ai eu le bonheur de fréquenter des hommes d'une grande capacité dans différentes branches des sciences, et qui, certes, auraient fait honneur aux corps savans de tous les pays ; eh bien ! ils sentaient parfaitement leur isolement, et convenaient qu'ils rencontraient peu de sympathie parmi leurs compatriotes.

La principale occupation des Américains est de gagner de l'argent ; rarement ils savent le dépenser. Il résulte de là que, ne trouvant pas de moyens d'écouler les sommes amassées, ils continuent à thésauriser. En outre la loi de primogéniture, ou autrement dit le droit d'aînesse, ayant été abolie depuis long-temps, sans qu'aucune disposition législative l'ait remplacée, l'héritage des parens est divisé également entre les enfans ; et pour la plupart du temps, chacun d'eux n'ayant pas une somme suffisante pour vivre, est obligé de faire comme son père, et de trouver de l'argent. En supposant même que la fortune d'une famille ne tombe que sur un seul individu, de quelle manière la dépensera-t-il ? Où, quand, et avec qui ? Quels com-

pagnons pourra-t-il rencontrer? Quelle sympathie, quel accord trouvera-t-il chez des gens dont les goûts et la manière de voir se trouveront diamétralement opposés aux siens?

Chaque fois que je faisais ces observations en Amérique, on ne manquait pas de me demander comment il arrivait que la même chose n'eût pas lieu parmi les capitalistes d'Angleterre? Ma réponse était bien simple: un marchand, ou toute autre personne qui est dans les affaires, a autour de lui une classe de gens qui dépensent, et sur lesquels il peut prendre exemple. Il lui est facile de se lier avec des hommes devenus riches par droit d'héritage, qui, n'ayant pas besoin de travailler pour augmenter leur fortune, n'ont à s'occuper que des moyens de la dépenser. Le contact fréquent des hommes d'argent avec l'aristocratie contribue encore à amener les mêmes résultats. Pendant que le négociant acquiert des richesses, il apprend à les employer, de sorte que, lorsqu'un jour il se retire des affaires, il se trouve tout naturellement lié avec une classe d'Anglais habituée aux jouissances de la vie.

Il n'en est point ainsi en Amérique, où ce mode d'accumulation de fortune dans les mains d'un seul répugne à l'esprit national. Personne n'y songe aux substitutions ni au droit d'aînesse : à peine oserait-on se servir de ces mots dans la conversation. Je me souviens qu'en Virginie, un homme, mécontent de ses fils, laissa tout son bien au plus jeune; eh bien! le public fut tellement furieux de la manière dont ce père avait disposé de sa fortune, quoiqu'il l'eût acquise par

lui-même, que, après un an ou deux de désagrémens et d'humiliations, le plus jeune fut obligé, pour avoir la paix, de partager son héritage avec ses autres frères.

CHAPITRE XXV.

Sociétés littéraires et philosophiques. — Philadelphie. — Wistar.

Je quitte avec le plus grand plaisir un sujet que tout le monde ne considère pas sous le même point de vue, pour un autre qui présente plus d'intérêt pour la masse des lecteurs : je veux parler des sciences et de la littérature. Je n'oublierai jamais le plaisir que j'éprouvai en me trouvant admis dans un cercle d'hommes de goût, qui avaient fondé à New-York une société philosophique, appelée Lycée d'histoire naturelle. Les réunions avaient lieu une fois par semaine, et, quoique le nombre des membres ne fût pas très-élevé, les renseignemens qu'on y puisait, et les discussions auxquelles on s'y livrait, étaient dignes des plus grands éloges.

Je fus surpris un soir d'entendre lire dans cette assemblée un rapport duquel il semblait résulter que les blocs de pierre détachés qu'on avait trouvés en creusant les fondations d'une partie de la ville, ou

qu'on rencontrait en groupes dans le voisinage, n'avaient point été apportés, comme plusieurs personnes le supposaient, par un grand torrent ou par un déluge. Immédiatement après la séance, je fus présenté à l'auteur du mémoire, et je lui fis part de l'opinion différente que j'avais adoptée à cet égard, et qui résultait de faits semblables que j'avais observés dans l'état de New-York, au Canada, et dans la Nouvelle-Angleterre.

Il fut étonné à son tour; mais comme c'était un homme consciencieux, qui cherchait de bonne foi à s'éclairer, et qui augmentait avec plaisir ses connaissances, au prix même de la perte d'une théorie favorite, il se laissa convaincre de bonne grâce.

Il n'est pas douteux, en effet, qu'un immense torrent n'ait traversé les deux Canadas et les états Est et Nord de l'Amérique. Toute la ligne du nouveau canal de New-York, d'Albany à Buffalo, les rivages des lacs Érié et Ontario, les bords du Saint-Laurent et de l'Ottawa, ainsi que les deux rives des lacs Champlain et Georges, tous les environs de Boston et le territoire qui sépare cette ville de New-York, sont couverts de vestiges qui attestent un épouvantable déluge venu du nord. Les rochers y sont arrangés comme par la main d'un lapidaire : leurs sommets sont polis, et leurs déchirures ou rainures parallèles les unes aux autres. Je fis ces remarques sur des pierres à chaux, des ardoises, du granit, du sable. Des millions de blocs épars (boulders) sont répandus sur toute la contrée, et souvent jetés au hasard sur des roches d'une autre

nature, à quelques centaines de milles des endroits où, d'après les géologues, se trouvent les carrières-mères de ces mêmes blocs. Les côtés de la plupart de ces boulders sont usés à leur surface, de manière à dénoter un grand trajet, et cette apparence me parut plus frappante encore en dessous, surtout si leur forme était telle qu'il leur eût été plus difficile d'être précipités que de suivre l'impulsion en glissant. A Corlear's-Hook, à New-York, où ces pierres se trouvent en grand nombre, nous eûmes de fréquentes occasions d'observer ces particularités.

La direction du torrent, indiquée par les rainures et les égratignures des rochers, ainsi que par les sillons qu'il a creusés sur la terre, varie du N.-N.-E. au N.-N.-O. Sur le lac Érié elle est à peu près N.-N.-E., et à Boston N.-N.-O. Dans les stations intermédiaires, les directions varient selon la forme des hauteurs ou terres élevées du voisinage; mais toutes viennent du nord; ce qui indique que de ce côté est venu le déluge qui a laissé de si visibles marques de son passage. Lorsqu'un roc, ou masse de rocs, s'élève dans un endroit, il présente au nord une face nue avec une longue queue de matériaux détachés s'étendant vers le sud. Ces observations, ainsi que plusieurs autres qui sont connues des géologues, indiquent avec assez de précision la direction de ce formidable torrent.

Long-Island, ainsi qu'on le remarquera en examinant la carte, est à une distance assez rapprochée, et occupe une situation à peu près parallèle de la terre-ferme. Cette île a cent milles de longueur et de dix à

vingt de largeur; son sol est composé d'une masse de matériaux diluviens, d'argile ou terre glaise, de sable, de gravier et de myriades de *boulders*, en pierre de toute espèce, usés par l'eau, jetés pêle-mêle dans un admirable désordre. Le meilleur moyen de se rendre compte de la formation de cette île intéressante, serait de supposer qu'elle est le résultat de l'agglomération de tous les matériaux que le torrent avait entraînés avec lui. Tant que cette masse d'eau, qui avait probablement plusieurs centaines de pieds de profondeur, roula sur un solide, sa vélocité fut suffisante pour entraîner cette immensité de matériaux, par l'attrition desquels la surface du pays submergé se trouva polie comme elle l'est maintenant. Mais lorsque cet effroyable torrent de matériaux demi-fluides, demi-solides, eut atteint la mer, l'eau s'étendit de tous côtés, et la vélocité se trouvant d'autant diminuée, les matières lourdes s'arrêtèrent : Long-Island fut formée, semblable à un banc ou à une barre à l'embouchure d'une rivière, d'autant plus gigantesque, seulement, que le déluge qui lui avait donné naissance était sans comparaison plus grand qu'aucun des fleuves ou aucune des rivières du globe.

Je me trouvai désappointé, vers la fin de mon voyage d'Amérique, en ne pouvant parvenir à découvrir les traces de ce déluge sur les montagnes Alleghani, où elles devraient exister, puisqu'on en rencontre dans différentes parties de la Pensylvanie et dans l'état de New-York, qui sont directement au nord. Ces nobles chaînes de montagnes sont couvertes

maintenant, sur tous les points de la route que je traversai, d'une si grande quantité de bois, que je ne pus découvrir aucun des vestiges que je cherchais. J'espère, toutefois, que quelques membres des diverses sociétés philosophiques, qui se forment de toutes parts dans le Nouveau-Monde, tenteront de nouvelles recherches sur ce sujet si intéressant.

En revenant d'examiner ces reliques diluviennes dans les environs de New-York, nous rendîmes visite à un établissement qui appartient à l'un des constructeurs de navires d'Amérique les plus habiles. Cet homme entreprenant avait déjà envoyé de grandes frégates au Brésil, en Colombie et ailleurs; de tous côtés on trouvait des preuves de son industrie et de la masse de capitaux dont il disposait : matériaux avec lesquels, en Amérique, un homme, ne fût-il que d'une capacité médiocre, est sûr de se créer une belle fortune.

On me fit voir une corvette, longue, basse, qui gisait démâtée le long du quai; elle s'appelait *Bolivar*, et revenait de l'Amérique du Sud, après avoir servi aux Colombiens deux ou trois ans seulement. « Les arma- « teurs de ce bâtiment ont fait un mauvais marché, « dis-je, puisqu'il a duré si peu de temps.

— « Oh! non, répond mon compagnon, on n'avait « pas garanti qu'il dût tenir la mer long-temps; d'ail- « leurs il a rendu trois fois sa valeur par la capture « de *la Cérès*, vous savez?

— « Ma foi, non, je ne sais pas. *La Cérès?* qu'est- « ce que c'est? je n'en ai jamais entendu parler.

— « Vous n'avez pas entendu parler de *la Cérès?*...
« dit-il du ton de la plus grande surprise, comme s'il
« n'eût été permis à personne d'ignorer cette histoire.

— « Jamais, répétai-je.

— « Alors il faut que je vous raconte l'anecdote, dit-il
« en riant : *la Cérès* était un navire bâti pour les Espa-
« gnols sur ce même chantier, et par le même cons-
« tructeur des mains duquel était sorti *Bolivar*. Pen-
« dant la guerre, un de ces vaisseaux prit l'autre; ce
« n'est pas la faute de notre ami : il construit et vend
« pour tous ceux qui ont de l'argent; et il ne peut pas
« empêcher ses pratiques de se prendre aux cheveux
« en sortant de chez lui. »

Nous quittâmes New-York le 28 novembre 1827, à midi, dans un des magnifiques et confortables bateaux à vapeur du pays, et nous nous dirigeâmes vers le Sud. Philadelphie était notre destination; mais on verra facilement sur la carte, qu'à moins de faire un grand détour, il est impossible d'accomplir ce voyage par eau. En conséquence, les bateaux à vapeur remontent, aussi haut qu'ils peuvent, une petite rivière nommée le Rariton; ensuite les passagers débarquent et traversent, en diligence, une langue de terre, au bout de laquelle ils trouvent la Delaware; là, ils remontent sur un bateau à vapeur qui descend rapidement la rivière jusqu'à la jolie ville de Philadelphie, qui s'élève sur la rive droite de cette superbe rivière, et occupe la pointe ou le triangle de basse-terre situé entre la Delaware et le Schuylkill, à peu de distance de leur confluent. Une pointe, ou triangle

de terre de ce genre, convient admirablement pour y bâtir une grande ville. Chez les Orientaux, un endroit semblable est sacré ; il porte le nom de Sungum ; mais dans l'Ouest, où les mœurs et les coutumes diffèrent tant de celles de l'Inde, un pareil coin de terre n'est estimé que pour la facilité des communications qu'il offre avec l'intérieur et avec la mer.

La surface de l'eau dans le port ou la baie de New-York, était aussi unie qu'un miroir ; les molles ondulations, que le sillage de notre vaisseau causait à tribord et à babord, semblaient deux immenses ailes si unies, que les objets devant lesquels nous passions s'y réfléchissaient, non en zig-zag, ni en images tronquées, mais en tableaux corrects et détachés, qui, pendant quelques secondes, restaient inaltérés sur le sommet de ces monticules d'eau. Le vent ne soufflait point ; et l'air, quoique froid, ne faisait éprouver aucune sensation désagréable : nous restâmes toute la matinée sur le pont, jouissant des délices de cette pittoresque navigation intérieure, pendant laquelle nous laissâmes à notre gauche Staten-Island, et à no-droite les côtes de la Nouvelle-Jersey. Lorsque nous eûmes pénétré dans le Rariton, nous fûmes obligés de décrire un grand nombre de courbes à travers des osiers et des plantes marines. Quelques parties de la rivière nous offraient de minces feuilles de glace qui se brisaient à notre approche ; ailleurs nous apercevions d'innombrables glaçons qui venaient de naître, et n'attendaient qu'une légère baisse dans le thermomètre pour se réunir.

On ne saurait nier que ces bateaux à vapeur, en dépit des doctrines de liberté et d'égalité professées par les Américains, ne soient une école où s'apprennent et s'observent les distinctions du rang et de la naissance. Les passagers de la chambre commune cèdent tout naturellement le gaillard d'arrière aux dames et aux messieurs qui ont payé plus cher leur passage. Mais lorsque le bâtiment est arrivé à sa destination, et que douze ou vingt voitures attendent les voyageurs sur le rivage, une scène de confusion et de mélange aurait infailliblement lieu, sans les précautions que le capitaine du navire a prises à l'avance. Pendant la traversée, il recueille les noms de tous ses passagers et juge d'un coup d'œil quels sont ceux qui doivent être placés ensemble; son examen fait, il donne à chacun un numéro correspondant à celui de la voiture qu'ils trouveront à terre; un matelot écrit avec de la craie ce même numéro sur les bagages du voyageur, de façon qu'une fois devant les voitures, chacun s'y place avec ses malles, sans encombrement et sans discussion; à peine s'aperçoit-on qu'on ait changé de moyen de transport, tant le transfert est rapide.

Pendant notre trajet de New-York à Philadelphie, nous rendîmes visite au comte de Survilliers, frère aîné de l'empereur Napoléon, autrefois le roi d'Espagne, Joseph, qui a passé plusieurs années dans sa maison de plaisance près de Bordentown, dans la Nouvelle-Jersey.

J'éprouverais un bien vif plaisir à rapporter ici les incidens de cette intéressante entrevue avec une per-

sonne dont la vie n'a été qu'une suite de vicissitudes si remarquables ; mais je ne crois pas avoir le droit de soulever le voile que cet aimable gentilhomme (1) a tiré entre le monde et lui. Toutefois, je ne pense pas me rendre coupable d'indiscrétion en disant qu'il a acquis la confiance et l'estime, non-seulement de ses voisins, mais encore de tous les Américains qui ont eu l'honneur de faire sa connaissance, et qu'il s'en est rendu digne, d'une part en ne se prononçant sur aucun des points qui divisent sa patrie adoptive, de l'autre par l'aménité de ses manières et la généreuse hospitalité qu'il offre à tous, dans sa maison dont il fait les honneurs en prince.

Le 30 novembre nous arrivâmes à Philadelphie, et le lendemain au soir, je fus conduit dans une réunion, *conversazione*, où se trouvait l'élite des hommes de lettres et des savans de Philadelphie. Ces assemblées, nommées soirées Wistar, par respect pour leur fondateur, feu le docteur Wistar, célèbre médecin, ont lieu une fois par semaine, alternativement chez chacun des membres. J'eus le bonheur d'y faire la connaissance personnelle de plusieurs savans que je ne connaissais que par leurs ouvrages ; j'ai apprécié depuis, mais peut-être trop tard, à leur juste valeur, les avantages d'une telle liaison, et de ces rapports d'homme à homme.

Le 3 décembre nous visitâmes l'hospice des sourds et muets, ou pour mieux dire leur asile, car, en Amé-

(1) *Amiable nobleman.*

rique comme en Angleterre, on a donné à ces institutions charitables un nom plus élégant et moins offensant pour l'amour-propre, que celui qu'elles portent dans d'autres parties de l'Europe. Le mot Hospice, ou Hôpital, porte avec lui une idée d'aumône; celui d'asile une idée d'hospitalité. Cet établissement, comme la plupart de ceux de ce genre que j'ai vus en Amérique, est admirablement tenu. Le bâtiment n'offre pas une belle apparence à l'extérieur; mais l'intérieur est habilement et commodément distribué. Le silence et l'ordre qui règnent dans une maison destinée aux sourds et muets lui donne l'air de la demeure des fées; tout concourt à en rendre heureux les habitans. Ce noble asile est maintenu par des souscriptions volontaires auxquelles le gouvernement de l'état prend part pour 80,000 dollars annuellement.

Nous parcourûmes ensuite plusieurs des écoles de Philadelphie, accompagnés d'un ami, avec lequel je m'étais entretenu toute la matinée sur l'éducation publique en Amérique. Cette conversation nous conduisit sur le terrain des controverses politiques, auxquelles, faute de place, je n'initierai pas les lecteurs. Je ne puis cependant passer sous silence une observation que fit un gentleman qui nous joignit dans la journée.

« Je crois, dit-il, que plusieurs de nos institutions « marchent de front avec notre moralité. Nous som« mes encore dans l'état de chrysalide, et, quoique « nous nous vantions souvent beaucoup, nous sentons « fort bien en général tous les désavantages contre les« quels nous avons à lutter. La société marche chez

« nous comme elle a marché dans les autres pays, seu-
« lement peut-être un peu trop vite : le temps jugera
« pour nous. »

Le 4 décembre, nous visitâmes le nouveau Pénitentiaire, conduits par l'un des chefs. Le bâtiment est d'une grande étendue, et l'architecture ne manque pas d'élégance ; je regrette que mes éloges doivent s'arrêter là. On ne saurait douter de l'intention philanthropique qui a présidé à la création de cet établissement coûteux, lequel, lorsqu'il sera achevé, ne contiendra que deux cent cinquante prisonniers, quoiqu'il revienne à 500,000 dollars ; mais l'intention suffit-elle? La prison d'état de Sing-Sing, déjà décrite, disposée de manière à pouvoir renfermer avec toute sécurité huit cents condamnés, ne coûtera guères plus de 100,000 dollars ; celle que je visitai près d'Hartford, destinée à cent trente-six prisonniers, n'a demandé que moins de 40,000 dollars. La dépense ne serait après tout qu'une considération de peu d'importance pour les généreux habitans de la Pensylvanie, si la discipline de l'établissement le plus coûteux l'emportait sur celle des autres ; mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi. J'ai déjà détaillé la méthode Auburn qui a été adoptée dans l'état de New-York, et plus récemment dans les états de l'Est.

Le système de discipline pénitentiaire, proposé dans l'origine pour la nouvelle prison de Philadelphie, consistait dans une réclusion solitaire et incessante, jour et nuit, sans travail. On a fait depuis quelques modifications à ce plan ; on a l'intention de faire tra-

vailler chaque prisonnier isolément dans une petite cour devant sa cellule; il est douteux que, faute d'une inspection facile, on puisse assurer la régularité des travaux.

La controverse à laquelle ont donné lieu en Amérique les deux systèmes de Philadelphie et d'Auburn, ayant été poussée de chaque côté avec chaleur, je crois devoir, puisque je suis déjà entré dans des détails sur celui d'Auburn, décrire, par esprit d'impartialité, la méthode de Philadelphie.

Au centre de la cour est élevée une espèce d'observatoire, et sur sept lignes qui divergent de ce bâtiment, sont bâties deux rangées de cellules, de douze pieds sur huit, et de seize de haut, recevant le jour d'un petit trou percé par le haut. A l'extérieur de chacune de ces cellules est une petite cour par laquelle on y entre. Toutefois les gardiens peuvent surveiller le prisonnier par une petite ouverture pratiquée dans le passage de la cellule; mais on a l'intention de condamner ces ouvertures, quoique ce soit le seul moyen d'inspection quand la porte de la petite cour est fermée. L'édifice central est fort mal à propos nommé observatoire, car on n'y observe rien, pas même les prisonniers, puisqu'une muraille s'interpose entre eux et le bâtiment. Lorsqu'ils sont dans leurs cellules, il est certain qu'ils ne peuvent communiquer d'aucune manière les uns avec les autres; mais quand les petites ouvertures seront bouchées, ils seront tellement séquestrés du monde qu'ils ne pourront pas même, en cas de maladie, appeler leurs gardiens.

Le système d'Auburn, on doit se le rappeler, consiste dans une réclusion solitaire et sévère la nuit; dans un travail pénible et silencieux le jour, en compagnie, mais toujours sous une surveillance active; dans des repas pris séparément et sous clef; dans une marche en rangs et régulière pour aller au travail et pour en revenir; dans des châtimens corporels pour chaque infraction aux règles de la prison. Jamais on ne soumet les détenus à une réclusion complète, à moins que ce ne soit par forme de punition. Ils entendent, matin et soir, les prières qui sont récitées par un ecclésiastique *ad hoc*, avec lequel les pensionnaires peuvent s'entretenir, mais seulement le dimanche.

Le plan de Philadelphie diffère essentiellement de l'autre plan. D'après le premier de ces systèmes, tous les prisonniers doivent rester, jour et nuit, dans un isolement complet, qu'ils travaillent ou non. Ils ne peuvent prendre d'exercice que dans leur petite cour. Le gardien et l'ecclésiastique sont les seuls mortels qu'ils soient jamais appelés à voir; une bible est déposée dans chaque cellule. On espère par ces moyens que ceux des détenus qui ne sont point totalement corrompus, s'amenderont, et que les autres seront retenus par une salutaire terreur; dans les deux cas on préviendrait également le retour des crimes.

Il serait trop long de détailler tous les argumens auxquels cette controverse a donné naissance; mais un point sur lequel tout le monde est d'accord, c'est que le produit des travaux, d'après la méthode d'Au-

burn, défraie en grande partie les dépenses de l'établissement. Ceci n'est en définitive que d'un intérêt secondaire. La question qui occupait l'attention générale, à l'époque de mon voyage, était celle de la réforme ou conversion des prisonniers ; je ne crois pas inutile de m'étendre un peu sur ce sujet.

D'après tous les renseignemens que j'ai été à même de prendre, la réclusion solitaire n'a pas eu, pour les réformés, l'efficacité qu'on en avait attendue; dans bien des cas, elle a donné lieu à l'aliénation et au suicide. Il est difficile, en effet, de concevoir que l'oisiveté forcée, qui, dans l'état de liberté, passe pour la mère de tous les vices, puisse produire quelque bien dans une prison. On devrait aussi se pénétrer de l'idée que le but de la prison n'est point d'infliger une torture physique ou morale, mais bien de séquestrer le prisonnier de la société, et de donner un exemple à celle-ci. D'un autre côté, sans doute, on ne doit pas en faire un objet d'amusement. La détention doit être rendue importune au condamné; mais la discipline à laquelle on le soumet, tout en lui faisant sentir la folie ou la criminalité de sa conduite passée, ne doit pas s'exercer aux dépens de sa santé. Que tous nos efforts tendent à rendre l'homme meilleur, lorsqu'à l'expiration de sa peine il se retrouvera au milieu de la société. Il s'agit seulement de savoir si ce but sera plutôt atteint, en laissant le prisonnier livré exclusivement à ses pensées, soit qu'il travaille ou non; ou bien en permettant qu'un rayon de gaieté vienne mûrir les bonnes résolutions que peut-être il a formées. Dans tous les cas,

il est malheureusement certain que les relaps laissent peu d'espoir de conversion; ce n'est pas une raison sans doute pour ne pas leur donner les meilleures occasions possibles de s'amender. Eh bien ! je crois que ce but sera plutôt atteint par la méthode d'Auburn que par celle de Philadelphie.

J'entendis soutenir dans cette dernière ville un argument admirable en faveur du système d'isolement : on prétendait que son effet imprimerait une telle terreur dans l'ame des condamnés, que pas un, en sortant de la geôle, ne voudrait rester en Pensylvanie. Mais si cette considération devait suffire, comme on me le soutenait gravement, le feu ou la torture n'atteindraient-ils pas le même but, et ne seraient-ils pas préférables, puisque du moins ils ne porteraient que sur le corps et non sur l'ame? Ce raisonnement d'ailleurs est empreint d'égoïsme : ces malfaiteurs, dont se sera débarrassée la Pensylvanie, disparaîtront-ils par ce seul fait de la surface du globe? Quelle perspective ouvre ce moyen pour les états limitrophes !

Le 10 décembre, pendant que ce sujet était encore tout palpitant pour moi, je visitai le Bridewell, ou prison commune de Philadelphie, accompagné de la même personne qui m'avait fait les honneurs du Pénitentiaire. Rien de plus affreux que la scène qui s'offrit à ma vue. Quelques-uns des prisonniers avaient été envoyés là pour quelques faibles délits, d'autres allaient être mis en jugement pour les crimes les plus noirs. Eh bien! toute cette masse d'individus, suppo-

sés coupables ou coupables réellement de grands crimes ou de petits délits, noirs et blancs, étaient tous réunis pêle-mêle dans une grande cour, sous une espèce de hangar, oisifs et joueurs, sans être soumis au moindre contrôle. C'était, comme me le faisait observer mon ami, une école pratique de corruption (1). La nuit, ces hommes se réunissaient dans des chambres par groupes de dix, de vingt et de trente; là, sans doute, on répétait les leçons apprises dans la journée, on en préparait de nouvelles pour le lendemain.

L'avocat du système de réclusion solitaire s'approcha de moi dans ce moment, et me demanda, d'un air triomphant, s'il ne vaudrait pas mieux que tous ces individus fussent enfermés dans des cellules séparées.

Je convins qu'il était difficile, à la première vue, de concevoir un spectacle plus hideux.

« Dans tous les cas, ajoutai-je, il est consolant de « ne point voir d'enfans parmi ces vieux pécheurs.

— « Oh! dit le gardien avec un air de satisfaction « et en frappant sur un trousseau de clefs, nous gar-

(1) Il est à regretter que, dans ses voyages, le capitaine Basil-Hall n'ait pas visité les prisons de France; il y aurait vu que ce qu'il peint sous des couleurs si noires, comme exception aux États-Unis, est une règle dans notre pays, ce modèle de civilisation. Il y aurait vu le même mélange infernal de prévenus et de condamnés, d'hommes égarés et de scélérats.

« dons les jeunes gens dans une autre partie de l'éta-
« blissement, et d'une tout autre manière; ils sont
« éloignés des dangers d'une coupable fréquentation.

— « Je serais curieux, répondis-je, de voir com-
« ment vous gouvernez ces enfans. »

Le gardien, pour satisfaire mon désir, me fit traverser une infinité de passages noirs, réunis par des escaliers, les uns montant, les autres descendant; et, après un assez long voyage, nous nous trouvâmes, bien loin du monde, devant une rangée de cellules, chacune de six pieds sur six; le corridor tout entier était faiblement éclairé par une petite fenêtre située à l'une de ses extrémités. Ces cachots étaient fermés par des portes en fer, avec quelques barreaux pour laisser pénétrer l'air; chacun d'eux était occupé par un jeune garçon, réduit jour et nuit à une solitude complète, sans travail, sans livres, sans pouvoir même se faire entendre s'il avait besoin de secours.

Je m'approchai d'une des cellules, et, après que mes yeux se furent accoutumés à l'obscurité, je parvins à distinguer, à travers les barreaux de la porte, un garçon d'environ treize ans, et d'assez bonne mine. Je demandai au gardien quel crime ce malheureux avait commis; et j'appris qu'il s'était enfui deux fois de la maison du maître chez lequel il servait comme apprenti. C'était en punition de cette seule offense qu'il gémissait dans ce cachot depuis neuf semaines.

« Parlez-lui, » me dit le gardien.

Je lui demandai comment il se trouvait.

— « Je suis bien malheureux, répondit-il, je suis « presque mort.

— « Que faites-vous? à quoi employez-vous votre « temps?

— « Je me promène dans ma chambre, pauvre « misérable!

— « N'avez-vous point de livres!

— « Non, monsieur.

— « Ne me disiez-vous pas tout à l'heure, ajoutai-je « en me tournant du côté du gardien, qu'il y avait une « bible dans chaque cellule?

— « Oh! oui; mais toutes les bibles des garçons sont « usées depuis long-temps.

— « N'ont-ils donc aucun moyen de s'occuper?

— « Non, » me répondit le gardien.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

CLOTILDE, par Mme de *Thélusson*. 1 vol. in-18.

DISTRACTIONS SOUS LE CRANE D'UNE GÉANTE, par *Jean-Paul-Frédéric Richter*; traduit de l'allemand, par *Philarète Chasles*. 1 vol. in-18. (Sous presse.)

CORRESPONDANCE DE VICTOR JACQUEMONT avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde, (1828—1832.) 2 vol. in-18.

MÉMOIRES ET VOYAGES DU CAPITAINE BASIL HALL, 4 vol in-18.

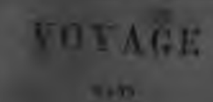
LETTRES A CAMILLE SUR LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMME, par le docteur *Bourdon*, de l'Académie; augmenté de 6 planches sur la cranologie, d'après le système de Gall. 1 joli vol. in-18. — Ce petit ouvrage, destiné aux dames, contient sur les phénomènes de la vie les détails les plus intéressans.

ROME SOUTERRAINE, par *Charles Didier*. 2 vol. in-18.

AVENTURES D'UN MARIN DE LA GARDE IMPÉRIALE, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabréra et en Russie; pour faire suite à l'Histoire de la campagne de 1812; par *Henri Ducor*, soldat de la grande armée. 2 vol. in-18.

BERTRAND ET RATON, ou l'art de conspirer, par *Eug. Scribe*. 1 vol. in-18.

TRAITÉ SUR L'ÉCONOMIE DES MACHINES ET DES MANUFACTURES, par *Ch. Babbage*, professeur à l'université de Cambridge, membre de la Société Royale de Londres et de diverses académies; traduit de l'anglais sur la 3e édition, par *Biot*. Un très-fort vol. in-8°.



VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

ET

DANS LE HAUT ET LE BAS CANADA;

Par le Capitaine Basil-Hall,

OFFICIER DE LA MARINE ROYALE.

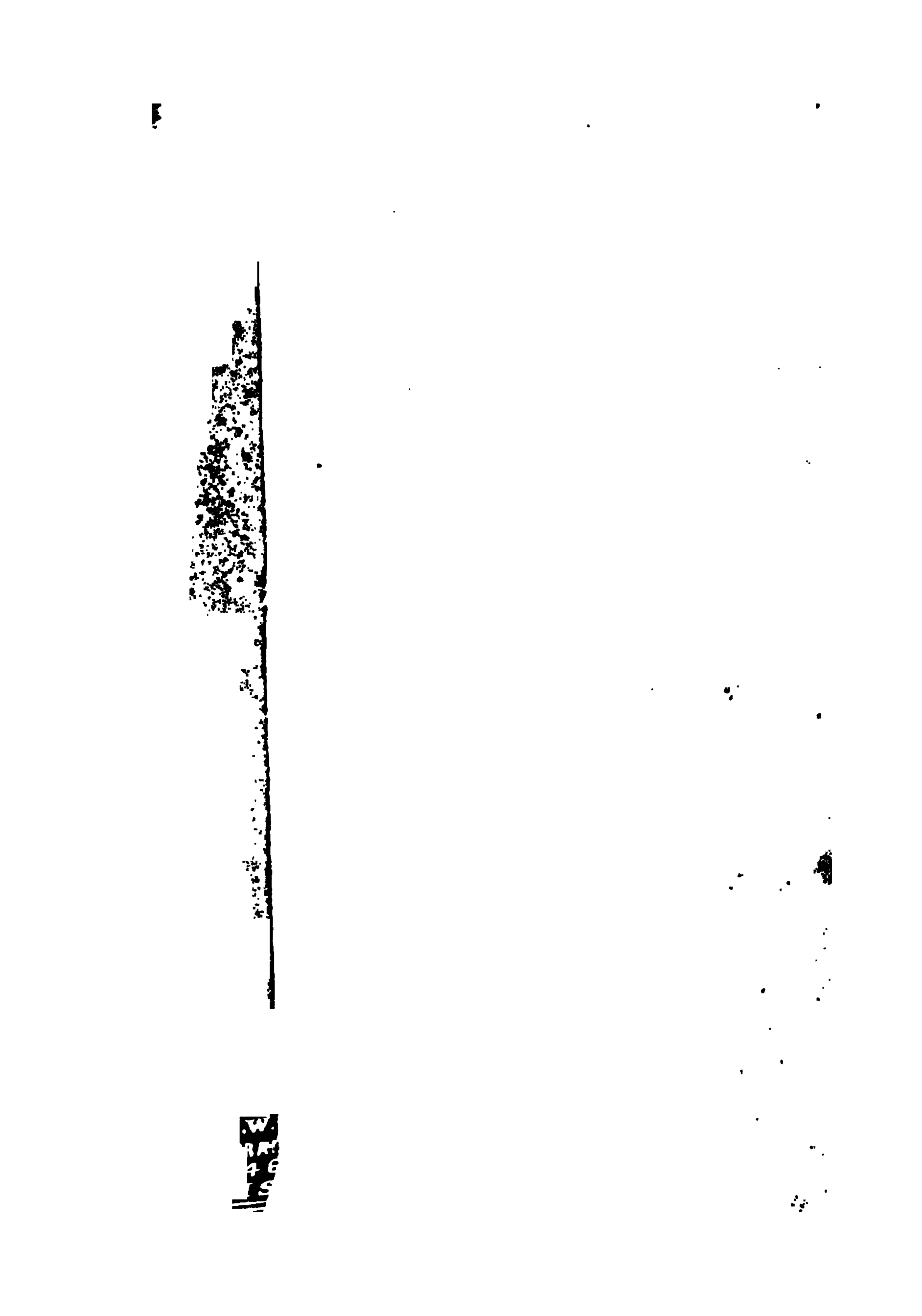
[illegible]

Tome Second.

Bruxelles.

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835



VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS.

IMPRIMERIE DE VANDERBORGHT FILS
FOSSÉS-AUX-LOUPS, Nº 17.

VOYAGE

DANS

LES ÉTATS-UNIS

DE L'AMÉRIQUE DU NORD,

ET

DANS LE HAUT ET LE BAS-CANADA;

Par le Capitaine Basil-Hall,

OFFICIER DE LA MARINE ROYALE,

CHARGÉ PAR LE GOUVERNEMENT ANGLAIS DE MISSIONS SECRÈTES DANS CES ÉTATS.

TOME SECOND.

Bruxelles.

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1835

VOYAGE

AUX ÉTATS-UNIS

ET DANS LE HAUT ET BAS CANADA.

CHAPITRE XXVI.

Circulation des livres. — Publications. — La tombe de Franklin.

Quelques efforts qu'aient faits en Amérique des personnes de goût, il a été impossible d'y établir une circulation de livres par abonnement ou autrement, comme en Angleterre.

Aucun étranger, à moins qu'il ne soit domicilié en Amérique, n'a de droits directs ou indirects sur aucun ouvrage. L'éditeur américain, qui s'est procuré la copie ou l'exemplaire d'un livre qui a paru en Europe, peut le réimprimer et le publier sans être obligé de partager les bénéfices avec l'auteur, sans même le connaître.

Un grand débit est l'unique but auquel vise un li-

braire; et comme, pour y parvenir, il faut vendre à bon marché, Dieu sait quelle concurrence s'établit entre eux. De là, mauvais papier, mauvaise impression et mauvaise reliure des livres réimprimés en Amérique. Du reste ils ont la durée nécessaire: on les lit et on les jette de côté. Excepté dans les grandes villes, dans les maisons opulentes ou dans les établissemens publics, on ne trouve point de bibliothèques. Certes, dans ce pays, on lit avec avidité tout ce qui paraît, mais personne ne songe à former une collection de livres, pas même à en réunir un petit nombre pour y avoir recours en cas de besoin.

MM. Carey et Lea, de Philadelphie, les rééditeurs des romans de Walter-Scott, gens d'une activité merveilleuse, non-seulement comme marchands, mais comme hommes de lettres et de sciences, sont parvenus à obtenir à grand prix les épreuves des romans qui sortent des presses anglaises; alors ils les tirent à un grand nombre d'exemplaires, et les livrent à la circulation avant que les exemplaires anglais aient pu pénétrer dans le pays. Ces libraires industrieux réalisent par-là d'immenses bénéfices, par suite de l'avidité avec laquelle on dévore les ouvrages nouveaux; le tirage s'en fait, je crois, à dix mille exemplaires.

Un roman de l'auteur de *Waverley*, qui s'imprime en Angleterre en trois volumes, au prix de 31 schellings 6 pences (39 francs), est réédité, en Amérique, en deux volumes, et pour 8 s. 6 d. (11 francs). Souvent, quelques jours après, il reparaît sur de vilain papier, et dans un format plus petit, à quelques schel-

lings meilleur marché, et, avant que plusieurs semaines se soient écoulées, des exemplaires se vendent à un dollar, quelquefois même à un prix inférieur. L'édition américaine de la vie de Napoléon, par Walter-Scott, réimprimée en trois volumes in-8°, coûtait 4 dollars et demi (24 francs); en Angleterre on payait le même ouvrage 94 s. 6 d. (118). Plus tard on l'ob tint en Amérique pour 2 dollars et demi (13 fr. 70 c.), ou environ un neuvième du prix de Londres. La matière première et l'exécution de l'impression étaient en rapport avec la modicité du prix. Qu'un jour un libraire américain publie une édition de luxe, n'importe de quel auteur, elle restera tout entière dans son magasin.

Les précautions employées par MM. Carey et Lea, et au moyen desquelles ils se procurent les épreuves sortant des presses de Londres, ne les mettent pas toujours à l'abri de la rivalité. Il y eut une occasion où ils faillirent éprouver un dommage considérable. Ils avaient reçu, par des voies successives, les feuilles d'un nouveau roman de Walter-Scott, à l'exception d'une seule; et déjà dix mille exemplaires de l'ouvrage étaient tirés, à cette feuille près. Le paquebot à vapeur qui portait cette précieuse feuille partit de Liverpool le 1er d'un mois : à cette époque le roman n'avait pas encore paru. Mais, par une sorte de fatalité, un second bâtiment, qui quitta Liverpool quelques semaines plus tard, arriva à New-York le même jour que le premier. Dans l'intervalle qui s'était écoulé entre les deux départs de ces navires, l'ouvrage avait été publié, et le dernier de ces bâtimens était porteur d'un exemplaire

complet, qui, par conséquent, arrivait le même jour que la malencontreuse feuille.

L'éditeur, homme d'une grande énergie, épiait l'arrivée de son paquebot; dès qu'il l'aperçut, il se fit transporter à bord, avant même qu'il eût jeté l'ancre; il s'empara de sa feuille et partit au galop pour Philadelphie. Là cette feuille fut divisée entre plusieurs imprimeries qui travaillèrent jour et nuit, car on avait établi des relais d'ouvriers; quand tout fut prêt, on jeta une couple de milliers d'exemplaires dans des chaises de poste qui attendaient, et pour lesquelles des chevaux étaient préparés sur la route; et, trente-six heures après l'arrivée du paquebot, l'édition se vendait à New-York. Ainsi, dans l'espace d'un jour et demi, une feuille d'impression avait dû parcourir quatre-vingt-dix milles avant d'arriver à l'imprimerie, être composée, tirée, brochée et renvoyée à New-York; par là tous les rivaux étaient dans l'impossibilité d'entrer en campagne, et de se servir de l'exemplaire venu de Londres. N'est-il pas plaisant de songer que les premières feuilles d'un ouvrage se sont trouvées souvent tout imprimées de l'autre côté de l'Atlantique, tandis que les dernières gisaient encore inanimées dans le cerveau du poète des bords de la Tweed?

Un seul remède pourrait perfectionner le goût des Américains, en fait de littérature : ce serait d'affranchir les livres étrangers du droit de 30 pour cent auquel ils sont soumis. Nul des libraires avec lesquels je m'entretins à ce sujet ne fit d'objection à ce qu'on supprimât ce droit. Bien plus, ceux qui, par l'éten-

due de leurs relations, auraient semblé devoir s'opposer à ce qu'on les privât du monopole, désiraient ce changement, et soutenaient qu'il serait avantageux pour eux et pour leur patrie.

Dans le céleste empire de la Chine, toute personne qui se permet d'introduire une amélioration dans la manière de construire un navire, reçoit trente coups de bambou. On conçoit le motif de cette défense : les constructeurs de jonques forment un corps puissant qui a besoin qu'on protége leur industrie routinière. Mais où trouver en Amérique un corps assez considérable d'auteurs classiques américains qui puisse, se fondant sur ces principes chinois, demander qu'on le protége contre les lettrés d'Europe ?

A Philadelphie, cependant, il n'y avait pas moins, en 1824, de seize bibliothèques publiques, riches ensemble de soixante-cinq mille volumes.

La société philosophique américaine de cette ville est trop connue pour que j'aie besoin d'en parler ; je dirai seulement que sa bibliothèque, grâce aux soins éclairés et infatigables de M. John Vaughan, son bibliothécaire, contient les recueils les plus complets des différens mémoires et transactions publiés par les sociétés savantes d'Europe. On trouve même dans cette bibliothèque les catalogues de toutes les autres bibliothèques publiques d'Amérique : en peu de minutes, on peut savoir si un ouvrage existe dans le pays.

Quelques personnes ont donné à Philadelphie le nom de Ville-Quaker. Elle a certainement beaucoup de propreté et de régularité : qualités qui caractérisent

cette secte; mais ce n'est pas une de ses moindres beautés. Ne trouve-t-on pas souvent une fort jolie figure sous un chapeau à grands bords? Cette ville est bâtie sur un terrain bas; mais la variété de maisons, d'églises et d'autres édifices publics qu'on y rencontre, lui donnent un aspect très-animé. Vue sur le papier, elle s'étend de la rive droite de la Delaware, à la rive gauche du Schuylkill; mais il n'y a de bâti que le côté Est, ou Delaware. Les principales rues qui tombent à angles droits sur les deux rivières portent les noms de différens arbres. Les étrangers feront bien d'apprendre par cœur le distique local :

« *Chestnut, Walnut, Spruce and Pine,*
« *Market, Arch, and Race, and Vine,* »

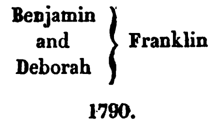
en guise de mémorandum, pour trouver leur chemin dans la ville. Il y a une exception à cette règle, en faveur de la belle avenue pavée qui s'appelle Market, ou High-Street; les rues qui coupent cette avenue, aussi à angles droits, sont numérotées de 1 à 14, et on ajoutera sans doute d'autres chiffres jusqu'à ce que la ville atteigne la rivière Schuylkill.

Le samedi, 8 décembre, j'eus encore le bonheur d'assister à une des soirées Wistar, et j'y rencontrai M. Duponceau, homme bien connu dans les littératures anglaise et américaine, comme l'un des plus savans philologues vivans. Il m'attaqua avec beaucoup d'amabilité et de savoir sur une assertion que j'avais émise précédemment dans un de mes ouvrages. Je soutenais

que, bien que la prononciation du chinois différât suivant les provinces du céleste empire, les signes écrits du langage ne variaient point, et que, par conséquent, si deux Chinois de provinces opposées se rencontraient, ils pourraient bien ne pas se comprendre en parlant, mais qu'à coup sûr ils s'entendraient très-bien au moyen des signes représentatifs du langage. M. Duponceau n'eut pas besoin de discourir long-temps pour me prouver que je n'y entendais rien du tout; et lorsqu'à la fin il me demanda pourquoi j'avais publié une semblable opinion, je fus obligé de lui faire la même réponse que celle que le docteur Johnson adressa à une dame qui lui avait montré une définition erronée dans son Dictionnaire :

« Pure ignorance, madame. »

Le 12 décembre nous entreprîmes un pélerinage à la tombe de Franklin..... Pauvre vieux Franklin! Cette tombe consiste en une grande tablette de marbre, posée à plat, sur laquelle, pour tout ornement, on trouve l'inscription suivante :



1790.

On se souvient que Franklin avait composé pour lui-même une assez plaisante épitaphe; son bon sens et son bon goût l'auront convaincu qu'il était indigne de sa gloire de plaisanter après la mort. Après tout,

ses œuvres littéraires, sa réputation de savant et son patriotisme éprouvé, forment sa meilleure épitaphe. On aurait pu cependant lui choisir un asile plus honorable que le coin obscur d'un obscur cimetière, où ses os sont pêle-mêle avec ceux d'hommes fort ordinaires, sous une pierre que bientôt les décombres cacheront à tous les yeux.

Une circonstance m'a frappé dans ce cimetière : il n'y a point de sentier tracé qui conduise depuis la route jusqu'à ce tombeau, qui en est assez éloigné; eh bien! tant de pieds ont foulé le chemin, et laissé sur l'herbe leur empreinte, qu'il est impossible de se tromper.

Dans la matinée du jour suivant, nous visitâmes quelques établissemens publics; les uns entièrement achevés, les autres en construction, mais tous portant témoignage de l'esprit de charité et d'activité des habitans. Parmi ces édifices, il en est un qui me fit une grande impression : c'était une splendide retraite pour les marins, une espèce d'hôpital de Greenwich.

Après avoir parcouru la banque des États-Unis, nous vîmes la salle dans laquelle fut signée, il y a plus d'un demi-siècle, la déclaration d'indépendance de l'Amérique. Le fameux tableau de Trumbull a rendu cet appartement familier à tout le monde; cet artiste, je suis heureux de pouvoir le dire, est vivant encore et jouit d'une vigoureuse santé. Un événement aussi important dans l'histoire américaine, semblerait avoir dû rendre sacré le lieu qui en a été le théâtre. Mais voici une cruelle vérité : aucun objet en Amérique n'est res-

pecté à cause des souvenirs qu'il fait naître. La génération présente est une génération trop affairée pour avoir le temps de vénérer des images historiques, ou d'anciens services rendus, ou de grands talens qui ne sont plus ; elle a assez de besogne. Elle cueille les fruits plantés par ses ancêtres, ou plutôt par ses prédécesseurs ; car la race des hommes qui fondèrent l'indépendance de l'Amérique n'est point tout-à-fait éteinte. Quoi qu'il en soit, les riches boiseries, les gracieuses corniches et les autres ornemens de la salle dont je viens de parler ont été détruits : à leur place on a élevé, à l'occasion d'une fête récente, quelques grossières charpentes enduites de plâtre.

Les Turcs, qui firent du ciment avec la frise du Parthénon, avaient au moins un but ; mais quelle excuse pourraient faire valoir les Américains qui ont démembré et mutilé la salle, témoin et berceau de leur indépendance?

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Philadelphie à Baltimore. — Bateaux à vapeur. — Leurs beautés.

Le mercredi, 19 décembre 1827, nous partîmes de Philadelphie, et, montés sur un noble bateau à vapeur, nous descendîmes la Delaware, à raison de dix milles à l'heure, haltes comprises. La côte est basse jusqu'à Newcastle, ville située à quarante milles au-dessous de Philadelphie; tout avait revêtu son habit d'hiver; le paysage était froid et sans vie.

Avant d'arriver au quai, le capitaine, suivant l'usage, avait arrangé son monde par groupes de dix personnes, neuf pour l'intérieur de la voiture et une pour partager le siége du cocher. Quand nous nous trouvâmes en vue de Newcastle, il suspendit à une perche autant de boules blanches qu'il fallait de voitures; mais le nombre des passagers étant plus grand qu'à l'ordinaire, on trouva quelque difficulté à s'arranger quand le débarquement se fut opéré, et les rues du petit village présentaient une scène fort animée.

Ainsi que je l'ai dit, il n'y a pas de poste aux chevaux en Amérique : aussi ne garde-t-on aux relais que le nombre de chevaux nécessaire pour les voitures qui passent régulièrement. Par conséquent, lorsqu'il arrive d'un seul coup une centaine de voyageurs, les propriétaires de voitures sont obligés de frapper tous les environs d'une réquisition de chevaux. Cette opération nous retarda quelque peu; dans l'intervalle, la grande rue du village se remplissait de voitures. On ne laissait partir aucune de ces diligences sans que tous les voyageurs et les bagages fussent placés; arrangement qui demandait une bonne dose d'habileté et de détermination : d'habileté, parce que la plupart des malles et des caisses refusaient obstinément d'occuper les places qui leur étaient destinées; de détermination, parce que, faute d'une quantité suffisante de moyens de transport, on fut obligé de fourrer dans l'intérieur plus de voyageurs qu'il n'en devait contenir, et d'en jucher à côté du cocher plus qu'il n'avait coutume d'en admettre comme voisins. Le calme philosophique avec lequel chacun se soumit à ces tribulations, est le plus bel exemple de patience que mes voyages m'aient offert. A peine un mot sortit des lèvres d'un seul voyageur; le babil et le bruit étaient monopolisés par les deux maîtres des cérémonies, le capitaine du paquebot et le propriétaire des voitures, tandis que les pauvres passagers se laissaient manier, pousser et tirer comme autant de moutons. Je n'ai pas besoin de faire mention du tumulte causé par un troupeau de portefaix irlandais qui poussaient leurs brouet-

tes, chargées de bagages, à travers les jambes des spectateurs : ceux-ci, les mains dans leurs poches et le cigare à la bouche, contemplaient silencieusement la scène.

Au bout d'environ trois quarts d'heure, quand tout fut prêt, la voiture n° 1 se mit en marche ; puis après celle n° 2, et ainsi de suite, comme une caravane pénétrant dans le grand désert. Cette partie de la route qui nous restait à parcourir m'avait été dépeinte comme la plus épouvantable de l'Union, et nous nous préparâmes en conséquence à un surcroît de chocs et de cahots ; nous fûmes agréablement détrompés. La route, il est vrai, n'était pas bonne, ou, pour me servir de la phrase du cocher, elle se trouvait joliment coupée ; mais, dans les premiers temps de notre voyage, nous en avions trouvé de pires, et nous savions qu'il nous était réservé de parcourir encore quelques centaines de milles, où nous serions bien aises de rencontrer même un pareil sol et de telles ornières. A la brune, lorsque nous nous arrêtâmes pour faire boire les chevaux et le cocher, il eût fallu le pinceau de Cruickshanks pour peindre ces dix ou douze énormes voitures à quatre chevaux, vidant leurs passagers à la porte d'une petite auberge de campagne.

La dernière heure de cette journée de voyage nous amena, au milieu de profondes ténèbres, à French-Town, sur la rive gauche de l'Esk, petite rivière qui se jette dans le Chesapeake, l'une des immenses baies d'Amérique. Le bruit que faisait la fumée, en s'engouffrant dans le long tuyau à vapeur, et les nombreuses

étincelles qui s'échappaient des morceaux de bois allumés sous sa chaudière, nous annonçaient qu'on n'attendait que nous pour le départ. Les voitures s'approchèrent du quai et nous déposèrent dans un océan de boue et de vase, à travers lequel il nous fallut passer pour atteindre le canot. Nos pieds auraient présenté un spectacle horrible si nous n'avions pas eu la précaution de les enfermer dans une espèce de souliers indiens sans couture, qui sont la meilleure chaussure que je connaisse. Je suis étonné qu'on n'ait pas importé cette mode en Angleterre.

Lorsque nous fûmes parvenus à gagner le bord, nous nous aperçûmes qu'il y avait plus de passagers que de places; à peine pouvait-on se retourner sans enfoncer son coude dans la poitrine ou la figure de son voisin, selon sa taille; quant aux chaises et aux bancs, nos heureux devanciers les avaient accaparés, et rien n'était plus loin de leur pensée que de nous les offrir. La chambre des dames, où je conduisis mon monde, exhalait une odeur et une chaleur insupportables. Mais quand une fois on s'est résigné à mettre le pied sur un navire, on doit avoir fait abnégation de ses goûts et de ses volontés : il n'y a plus aucun remède. Les dames étaient assises en cercle autour de ce gouffre, portant leurs ridicules et de petites corbeilles sur les genoux; une stoïque résignation se laissait lire sur leurs figures, et rien ne semblait devoir jamais leur faire changer d'attitude lorsqu'on annonça le souper. C'est un événement d'autant plus important sur les bateaux à vapeur, que ce repas, si impatiemment

attendu, ne fait que paraître et disparaître; malheur aux retardataires! A peine a-t-on eu le temps de compter les mets, ce qui n'est cependant pas bien long, les tables sont enlevées comme par enchantement par trois ou quatre domestiques nègres aux doigts agiles, esclaves à ce qu'on m'apprit; nous étions arrivés dans les limites de cette partie de l'Union où la population qui travaille ignore jusqu'au nom de liberté.

Au souper succéda une scène fort divertissante, une loterie de lits, ou, pour mieux dire, de hamacs, dont il n'y avait qu'un seul pour trois passagers. Ce petit nombre se trouvait encore réduit, par suite d'un empiétement que le logement des dames avait fait sur celui des hommes; car il est de règle, en Amérique, de ne s'occuper de ceux-ci que lorsque les femmes ont toutes leurs aises. Une série de billets, d'un nombre égal à celui des passagers, fut déposée dans un tiroir; chaque individu du mauvais sexe (le nôtre) s'approcha, paya son passage et tira un billet. Lorsque la carte portait un numéro, très-bien; l'heureux mortel était sûr de trouver un hamac marqué du même chiffre; mais si elle était blanche, malheur au voyageur fatigué : il n'avait d'autre ressource que de chercher sur le pont la planche la plus commode pour s'y étendre.

Le tirage eut lieu fort gaiement; mais, comme de juste, on rit beaucoup aux dépens de ceux qui tirèrent un billet blanc. J'eus le bonheur d'obtenir un lit, et j'en fus ravi, car j'étais horriblement fatigué : aucune des planches de tout le navire ne m'avait sem-

blé valoir le plus mauvais hamac; le mien portait le numéro 36, ce qui me conduisit dans la cabine de l'avant, à l'extrémité du vaisseau. Mais qu'elle est longue la nuit, à bord d'un bateau à vapeur surchargé de passagers! Dans le milieu de ma cabine se trouvait un poêle en fer, chauffé à blanc, qui fumait sans interruption; cette fumée, jointe à celle du tabac, de l'eau-de-vie et du gin, et à l'odeur des habitans, était la chose la plus effroyable qui eût jamais attaqué mon odorat. Ma misère s'aggravait encore, s'il était possible, de tous les discours à voix haute des matelots, et de tous ceux à voix basse des passagers sans hamacs, personnages qu'on rencontrait partout, comme les ombres errantes sur les bords du Styx, et qui ne voulaient ni dormir ni laisser dormir les autres. Lorsqu'enfin mes infortunes eurent atteint leur apogée, je quittai mon *pandemonium* et grimpai sur le pont; une petite gelée piquante me chassa de ce poste, et me renvoya d'où je venais. L'ébranlement continuel de la machine, le bruit de la fumée dans le tuyau, le tapage qu'on faisait en jetant à toute minute des bûches dans la fournaise, les hurlemens entremêlés de l'ingénieur, des feutiers, du pilote, du capitaine et de tous les gardes-malades, mâles et femelles (stewards and stewardesses), sans parler des cris des enfans et du son monotone et perpétuel des roues frappant l'eau à droite et à gauche; tout cela, enfin, s'entre-choquant dans ma tête, me faisait croire que ma raison s'égarait et que jamais je ne la recouvrerais. Et malgré de telles épreuves, on veut encore que nous rendions grâce chaque

jour aux inventeurs des machines et des bateaux à vapeur, aux Watt et aux Fulton de la précédente génération!.... Ainsi soit-il!

CHAPITRE XXVIII.

Baltimore. — Le Chesterfield américain.

Nous établîmes notre quartier-général à Baltimore, le 20 décembre 1827, dans l'un des plus grands hôtels que j'aie jamais vus. Nous y louâmes un salon, en outre de notre logement ordinaire, luxe auquel, depuis long-temps, nous avions cessé d'être accoutumés. En payant une somme additionnelle, nous jouîmes aussi du privilége de prendre nos repas dans notre appartement, avantage qu'on a rarement en Amérique, et jamais ailleurs que dans les grandes villes. Nous payions à Baltimore cinq dollars par jour, et un pour la domestique qui nous accompagnait; plus un autre dollar pour avoir du feu dans deux pièces, en tout sept dollars (38 francs) par jour. A ce prix nous avions tout ce que nous pouvions désirer; seulement nous n'étions pas servis comme nous aurions dû l'être, parce que Caton, le nègre qui s'occupait de nous, avait dix autres appartemens dans ses attributions : chaque fois qu'on sonnait la cloche qui desservait toute la rangée

de chambres, il y avait toujours dix à parier contre un qu'il irait où on ne l'appelait pas.

J'ai oublié de dire que nous étions logés à Philadelphie dans une délicieuse pension, où la moyenne de notre dépense ne s'élevait qu'à cinq dollars environ par jour (27 francs). Jamais nous ne fûmes aussi bien dans tous les États-Unis. Il est vrai que nous étions obligés de prendre nos repas en commun, à table d'hôte et à heures fixes : le déjeuner à huit heures et demie, le dîner à trois, le thé à six et le souper à neuf ou dix heures ; mais tout y était si propre et si bien tenu que vraiment il ne nous restait rien à désirer. Peut-être l'amabilité des gens au milieu desquels nous nous trouvions, y entra-t-elle pour beaucoup ; mais certainement je ne songerai jamais qu'avec plaisir à notre séjour à Philadelphie.

Les lettres de recommandation dont je m'étais muni nous eurent bientôt conduits au centre de la belle et bonne société de Baltimore. Je fus enchanté, pour ma part, qu'il n'entrât pas dans les habitudes des indigènes de jeter à la tête des voyageurs leurs institutions, leur ville, leur baie, leur liberté, leur intelligence, etc. Au contraire, tout se passait d'une manière rationnelle et avec des éloges modérés ; on vous donnait franc jeu pour blâmer ou pour louer. Je ne fus pas fâché non plus qu'il n'y eût là que peu de choses dignes d'être vues. Peut-être devrais-je avoir honte de faire un tel aveu ; mais les voyageurs se fatiguent comme tous les autres hommes, et Boston, New-York et Philadelphie m'avaient complètement rassasié de prisons, d'écoles et d'hôpitaux.

Cette bonne ville de Baltimore, cependant, renfermait alors une des plus grandes merveilles du pays, et l'un des hommes les plus remarquables que j'aie jamais vus, M. Charles Carroll, de Carrolltown, le seul qui ait survécu à ces hardis révolutionnaires qui signèrent, il y a cinquante-trois ans, la déclaration d'indépendance. M. Carroll, lorsque nous lui fûmes présentés, était dans sa quatre-vingt-onzième année; il n'y a là rien d'étonnant, ce qui l'est davantage, c'est que ce vieillard avait conservé l'usage de toutes ses facultés physiques et morales. Sa voix, sa vue et son ouïe étaient dans toute leur force; ses pensées pleines de sève et de fraîcheur, et son pas aussi hardi que s'il n'eût eu que trente ans.

M. Caroll se souvenait d'avoir vu un village de sept maisons, qui devait un jour être cette Baltimore peuplée maintenant de soixante-dix mille habitans. Depuis quelques années, pourtant, sa population ne s'est point accrue, par suite d'événemens extraordinaires. Durant la longue période de la guerre européenne, cette ville, ainsi que d'autres en Amérique, florissait à l'ombre du pavillon neutre. Elle jouissait même d'une plus grande importance avant que le canal de New-York eût accaparé une grande partie des exportations de l'intérieur, dont, jusque-là, les citoyens de Baltimore avaient si bien profité. La paix, qui vint jeter dans la balance le poids du continent et les ressources de l'Angleterre, ouvrit une nouvelle arène à la concurrence, et diminua d'autant l'importance de Baltimore, de Boston, de Philadelphie et d'autres vil-

les d'Amérique, qui ne jouissent pas, comme New-York, d'avantages locaux qui lui permettent de prospérer en dépit de tous les changemens politiques. Les causes immédiates de la décadence de Baltimore, sont donc, non-seulement le changement amené par la paix, mais encore les plus grandes facilités commerciales qu'offrent les ports de New-York et de la Nouvelle-Orléans. Celui de New-York, par exemple, est toujours accessible aux vaisseaux marchands, et le climat y est salubre en toute saison; il communique également, pendant la plus grande partie de l'année, avec les états de l'intérieur et les lacs du Canada, par de nombreuses rivières et de nombreux canaux qui, jusqu'à présent, n'ont point de rivaux en Europe. Au sud, la navigation par la vapeur, du Missis-sipi, de l'Ohio, du Missouri et de cinquante autres cours d'eau gigantesques, a rendu les communications avec la Nouvelle-Orléans si promptes et si économiques, que, malgré un climat malsain, les produits de l'intérieur y trouveront toujours un marché ou un dépôt avantageux.

Il y a bien sur le tapis quelques projets pour rendre à Philadelphie et à Baltimore leur antique prépondérance, et leur faire récupérer une partie des bénéfices que leur procuraient l'approvisionnement des provinces de l'Ouest et le transport des produits de ces dernières. On peut atteindre ce but au moyen d'un chemin de fer de Baltimore à la Chesapeake, et d'un canal de Philadelphie à la Delaware, l'un et l'autre touchant à l'Ohio et traversant les montagnes Alleghani.

Si l'embouchure du Mississipi pouvait être fermée par une écluse, ou si l'on démolissait le port de New-York, il pourrait y avoir quelques chances de ressusciter les ports intermédiaires; mais jusque-là je crains bien que Philadelphie et Baltimore ne soient forcés de se contenter des avantages comparativement minimes qui leur restent, sans essayer de lutter contre les deux colosses leurs rivaux. Les obstacles que la nature a jetés dans les communications directes, entre les provinces de l'Ouest et la côte, sont si nombreux et si formidables, que lors même que l'on achèverait, soit le canal projeté de Philadelphie à Pittsbourg (au point où le confluent de la Monongahela et de l'Alleghani forme le commencement de l'Ohio), soit le chemin de fer de Baltimore à Wheeling, sur la rive gauche de ce magnifique fleuve, le péage qu'on retirerait des marchandises qui prendraient cette direction, ne suffirait pas à l'entretien et aux réparations que nécessiteraient ces deux moyens de communication.

Je serais enchanté de me tromper à cet égard : nationalement parlant, le succès ou la non-réussite de ces projets n'est que de peu d'importance; les mêmes sources de prospérité découleront n'importe par quelle voie; les produits de l'industrie trouveront toujours moyen d'arriver à l'Océan.

Les Américains fondent sur ces projets de bien plus grandes espérances, ainsi qu'on le verra par le petit extrait suivant d'un ouvrage imprimé, où perce toute la manie d'amplification si commune dans ce pays.

« Les canaux de la France, de la Hollande et de « l'Angleterre, dit l'écrivain, sont moins que rien, « comparés au noble mont Alleghani, cédant sa cime « couverte de bois, qui se perd dans la mer, et ou-« vrant son sein de rocher, riche de tant de miné-« raux, aux entreprises d'un peuple libre qui creuse « une grande route vers la grande vallée de l'Ouest! »

Généralement parlant, toutefois, nous trouvâmes la société de Baltimore beaucoup plus traitable sur tout ce qui touche à l'Amérique, que tous les habitans des autres provinces que nous avions visitées. On y semblait plus familier avec les coutumes des autres peuples du globe, et l'on paraissait avoir appris que louer avec exagération ce qu'on possède n'est pas le meilleur moyen d'attirer les éloges d'un étranger; qu'il valait mieux, après lui avoir représenté candidement les choses, le laisser en tirer à son gré les conséquences.

Je visitai la prison, le Pénitentiaire, et l'asile destiné aux aliénés. Chacun de ces établissemens portait l'empreinte du désir actif et sincère, partagé par tous les peuples de l'Amérique, de soulager les maux de leurs semblables; nulle part il n'était plus visible qu'à Baltimore.

Un autre jour je visitai la Maison-des-Pauvres (alms-house), accompagné d'un des directeurs, et je ne me rappelle pas avoir jamais vu aucun établissement de ce genre conduit avec autant d'habileté. Dans tous les pays il est fort difficile de bien régulariser une maison de pauvres; mais en Amérique la difficulté est encore

plus grande, par suite de l'état mobile et variable de la société, par les habitudes insouciantes et vagabondes de la grande masse de la population, et la nature éphémère des emplois publics, inhérente au système de *roulement de places,* dont il a été déjà question, et qui s'étend à chaque département tant municipal que politique.

Il résulte d'un rapport officiel du comité des pauvres, à Baltimore, pour 1827, que, sur six cent vingt-trois adultes admis dans la Maison-des-Pauvres, pendant l'année finissant en avril 1826, cent cinquante-quatre avaient été conduits à cet état de dénûment par l'ivrognerie.

Indépendamment des renseignemens précieux que j'ai tirés de ces visites, je ne saurais trop louer les prévenances de l'amitié des personnes avec lesquelles j'eus le bonheur de me lier à Baltimore. Nous n'avions pas toujours eu le bonheur de rencontrer des amis qui fissent preuve d'un tel discernement, et qui consentissent à nous laisser voir les choses telles qu'elles étaient, sans montrer de mauvaise humeur, lorsque, à l'improviste, la vérité toute nue nous sautait aux yeux. Je citerai un exemple du contraire.

Un jour un ami me demanda laquelle des deux routes j'avais l'intention de suivre. Lorsque je le lui eus dit, il répondit d'un air peiné :

— « J'en suis fâché, très-fâché.

— « Pourquoi cela?

— « Parce que toute cette partie du pays est si mau-« vaise...

— « Voulez-vous parler des routes?

— « Oh! non, elles sont assez bonnes; mais, en « allant par ce chemin, vous verrez un vilain côté de « notre pays, et vous tirerez une conclusion désavan- « tageuse pour la beauté de notre état.

— « C'est possible; mais si cette impression est « juste, pourquoi ne pas vouloir que je la reçoive? « Qu'est-ce que cela fait?

— « Vous avez raison; mais, franchement, je pré- « férerais que vous vissiez le beau côté de notre pays, « et vous me ferez plaisir de suivre la route que je « vais vous indiquer.

— « J'en suis fâché, mais il faut que le pays en « coure la chance. Une partie de la route est bonne, « l'autre mauvaise; il faut faire un lot du tout et adop- « ter un terme moyen. D'ailleurs c'est le peuple que « je désire voir, et, dans ce but, je suivrai le chemin « que je vous ai dit, afin d'assister à la session de la « législature.

— « Oh! je vous en prie, s'écria mon ami, saisi « d'un violent accès de fièvre patriotique, je vous en « supplie, ne faites pas cela.

— « Pourquoi pas? Ne dois-je pas voir tout ce qui « peut caractériser le pays?

— « C'est que, voyez-vous, dit-il en baissant la « voix, ces mêmes législateurs que vous voulez visiter « ne sont pas de grands hommes; et je crains qu'ils « ne laissent dans votre esprit une impression défavo- « rable.

— « Ne sont-ce pas les hommes qui dirigent toutes

« vos affaires, qui font les lois, qui sont choisis par « le peuple, et qui enfin exercent l'autorité suprême « dans l'état?

— « Certainement, ils sont tout ce que vous dites « là..... ce sont à coup sûr des souverains, de fait.

— « Alors, il me semble que ce sont précisément « les personnes qu'un voyageur doit voir. Je présume, « d'ailleurs, que la législature en question n'est pas « inférieure à celle des autres états. J'ai déjà vu celle « de New-York, et je désire la comparer avec d'autres.

— « Ah! tant pis : j'aurais voulu que vous n'eus- « siez pas vu non plus cette législature-là; car, entre « nous, nous ne la regardons pas comme un échantil- « lon favorable de notre pays.

— « Sur ma foi, voilà qui est fort! Comment! vous « nous reprochez toujours, à nous autres voyageurs, « de ne prendre qu'une idée superficielle des choses, « et lorsque nous voulons de bonne foi les approfon- « dir, vous prenez les armes pour nous forcer de ne « voir qu'un côté du tableau! Vous nous demandez « notre opinion, et lorsque nous vous la donnons avec « sincérité, quelle est notre récompense? Depuis « une demi-heure vous injuriez votre législature, vos « routes, l'aspect de votre pays, et même cette ten- « dance invincible, la démocratie, sans compter une « demi-douzaine d'autres maux; et cependant si cet « étranger se permettait d'en dire la dixième partie, « vous soutiendriez qu'il est injuste envers vous, qu'il « voyage trop vite, qu'il ne fait pas de concessions, « ou bien qu'il ne comprend pas votre caractère. »

On rit de bon cœur de me voir prendre ainsi la chose au sérieux; mais on convint qu'il y avait de la justice dans ce que je disais. On me pria cependant de faire un séjour de quelque durée afin d'arriver à la solution de ces anomalies apparentes, qui me seraient parfaitement expliquées par des personnes pénétrées du véritable esprit de leurs institutions.

Un jour, en me promenant dans les rues de Baltimore, j'aperçus, à travers les vitres d'un libraire, un ouvrage portant ce titre : *Le Chesterfield américain*, ou la Route de la fortune, de l'honneur et des distinctions, etc., etc., revu et augmenté, en faveur de la jeunesse des États-Unis, par un membre du barreau de Philadelphie. Ce volume, outre un abrégé des lettres de lord Chesterfield, contenait un chapitre adressé aux Américains.

Je ne me serais pas hasardé à traiter un sujet aussi délicat, si je n'eusse pas jugé convenable de citer les propres paroles d'un témoin qu'on doit supposer impartial.

Dans le chapitre destiné à ses compatriotes, l'auteur s'exprime ainsi :

« De même qu'il n'est point de nation qui n'offre « dans ses mœurs quelque chose à louer, de même il « n'en est point dont les mœurs ne présentent matière « à critiquer. Si, en Europe, un Américain, pendant « une visite, s'avisait de chiquer, il est certain que, « quelles que fussent ses lettres de recommandation, « quel que fût son costume, il serait regardé comme « un ouvrier mal élevé, ou, tout au plus, comme le

« contre-maître d'un vaisseau marchand. Pas un gent-
« leman ne fume en Europe, à moins que ce ne soit
« occasionellement ou par boutade; mais il n'y a que
« les gens de la plus basse classe qui se permettent de
« mâcher du tabac.

« Une des plus détestables conséquences de cette
« dernière habitude, est la nécessité où elle conduit
« de cracher sur le plancher ou dans le feu. Aux
« États-Unis, pas un plancher, quelque poli qu'il soit,
« pas un tapis, fût-il du plus grand prix, pas une
« grille de foyer, malgré tout son éclat, où l'on ne
« trouve des vestiges de cette souillure. Une personne
« qui se rend coupable d'un tel outrage envers le dé-
« corum devrait être bannie du salon et consignée au
« bas de l'escalier. Lorsque dans une société on éprouve
« le besoin d'expectorer, qu'on se serve de son mou-
« choir. Il n'est pas un manant en Europe qui emploie
« pour cet usage le plancher ou le foyer; ce n'est
« même que dans les tavernes de bas étage qu'on
« trouve des crachoirs.

« Il est encore une autre habitude particulière aux
« États-Unis, dont quelques femmes, même de celles
« qui passent pour dames, ne sont point exemptes. Je
« veux parler de l'habitude de se dandiner sur les deux
« pieds de derrière de sa chaise. Rien de semblable
« n'a lieu en Europe. Ce dandinement est poussé à un
« tel point, en Amérique, qu'il arrive souvent de voir
« les avoués poser leurs pieds sur la table du conseil,
« et les juges étendre leurs jambes sur leurs pupitres,
« en pleine audience. Quelque dégoûtante que soit

« une telle posture en public, combien n'est-elle pas « plus condamnable en présence de Dieu!

« Une autre mauvaise habitude est celle d'avancer « le bras de l'autre côté de la table, ou devant quatre « personnes, pour atteindre un plat; ou bien de dé« couper avec son couteau et sa fourchette, ou d'em« ployer sa cuiller pour prendre du sel. Tous ces abus « demandent une prompte réforme. »

Tout en rendant témoignage à la fidélité de ces reproches, il est de mon devoir de déclarer que, pendant mon séjour en Amérique, je n'ai point vu d'exemple du dandinement ou de la posture que l'auteur reproche à ses compatriotes, ni à l'église, ni dans les cours de justice; mais, au contraire, j'ai surpris plus d'un législateur dans l'attitude blâmée par le Chesterfield américain. Cette manière de se tenir, par suite de laquelle les pieds se trouvent au niveau ou même au-dessus de la tête, ne me semble pas rendre trop mal l'idée théorique et pratique de la démocratie.

CHAPITRE XXIX.

Du système judiciaire en Amérique.

Jusqu'à présent je n'ai point encore parlé d'une des branches les plus importantes du gouvernement, du département de la justice, ou, pour employer le mot technique américain, du *Judiciaire*. Comme il n'est point de partie de l'organisation sociale qui exerce une plus grande influence sur le bonheur d'une nation, je ferai part au lecteur du résultat de mes observations à cet égard.

Comme le président et le congrès dominent sur tous les états séparés; de même, pour l'administration de la justice, les États-Unis sont soumis à un Judiciaire fédéral, ainsi qu'on l'appelle, ou cour suprême, qui s'assemble une fois par an à Washington. Ses membres font des tournées dans les provinces, pour décider les causes qui rentrent dans la juridiction de leur cour. Les juges de la cour suprême, nommés par le président et le sénat, sont inamovibles, sauf le cas de prévarication; le plus grand âge ne les force pas à se

retirer, ainsi qu'il est d'usage dans quelques états. Ils reçoivent pour leurs services un salaire, ou, comme on l'appelle, une compensation, que l'on ne peut diminuer tant qu'ils exercent leurs fonctions.

Le pouvoir judiciaire de la cour suprême des États-Unis s'étend sur toutes les causes de loi et d'équité (*law and equity*) provenant de la constitution, des lois et des traités de l'Union; sur celles qui sont relatives aux ambassadeurs, consuls, et autres hommes publics; sur celles qui résultent de la juridiction de la marine et de l'amirauté; sur toutes les controverses dans lesquelles les États-Unis sont compromis; sur celles qui sont soulevées entre eux ou plusieurs états, ou entre un état plaignant et les citoyens d'un autre état, ou entre des citoyens d'un état et une puissance étrangère; ou enfin entre des régnicoles et des étrangers.

Tous les autres procès, non compris dans cette nomenclature, sont du ressort des cours de justice des états particuliers.

La cour suprême des États-Unis est composée d'un président (chief-justice) et de six juges. L'Union est divisée en sept ressorts (circuits); et chacun des districts de ces ressorts tient deux fois par an une cour où siége un juge de la cour suprême et le juge du district.

Ces cours de districts sont investies de pouvoirs analogues à ceux de la cour suprême de Washington; les uns, qu'elles exercent concurremment avec les cours des divers états; les autres, sans concurrence

aucune. Du nombre de ces derniers, sont les premières instances des causes civiles de la marine et de l'amirauté, les saisies pour causes de taxes, ou pour violation des lois de commerce ou de navigation, quand les prises ont lieu en pleine mer.

Je ne m'étendrai pas sur ce sujet : je n'ai plus les connaissances techniques nécessaires pour le rendre intéressant aux yeux de ceux qui suivent cette carrière, et les autres n'y attacheraient pas grande importance. J'ajouterai seulement quelques remarques.

La cour suprême est virtuellement l'interprète de la constitution écrite : à elle seule appartient de décider les questions embarrassées qu'elle peut offrir. Il est de principe, dans ce pays, qu'il entre dans les droits et dans le devoir du pouvoir judiciaire d'annuler tout acte de la législature qui violerait la constitution. Je n'ai pas besoin de dire que d'innombrables discussions se sont déjà élevées relativement à l'exercice de ce droit entre les différens états et la cour suprême.

Chaque état de l'Union a un Judiciaire spécial (special Judiciary), consistant en une cour supérieure et divers tribunaux inférieurs ; il y a plusieurs états où ces derniers sont très-nombreux. La manière de nommer les juges de ces cours et tribunaux diffère dans beaucoup de provinces ; dans les unes, ils sont choisis par le gouverneur et le conseil ; dans d'autres, par le gouverneur seul ; dans une d'elles, par le gouverneur et le sénat, dans huit autres, par la législature. Dans dix-huit états, ils conservent leurs charges tant qu'ils mènent une bonne conduite. Dans deux, ils sont nom-

més annuellement; dans deux autres tous les sept ans; dans un seul, par le gouverneur, aussi pour sept ans; dans un autre, les juges de la cour supérieure sont choisis par le peuple en masse, pour trois ans, et ceux des tribunaux chaque année : ce dernier état est la Géorgie. Dans la plupart des états, les juges peuvent être remplacés par voie de mise en accusation (impeachment); dans quelques-uns ils peuvent l'être par le gouverneur, à la suite d'une adresse votée par les deux-tiers de la législature. Dans un état, aucun juge ne peut siéger lorsqu'il a atteint l'âge de soixante ans; dans deux, le terme est de soixante-cinq; dans trois, soixante-dix ans; dans les autres, il n'y a point d'âge de fixé.

Avant la séparation des colonies, le droit public anglais y faisait loi; mais, après la révolution, de grands changemens eurent lieu dans le système judiciaire.

Toute l'Amérique, je ne saurais trop le répéter, dépend du peuple; par conséquent tout le pouvoir est d'un côté; nulle autorité ne contrebalance le poids immense du peuple en masse : il n'y a pas de digue à ce torrent.

S'il arrivait un jour que l'effervescence populaire gagnât la législature (il ne peut en être autrement dans un pays où les élections sont aussi souvent renouvelées, et où le suffrage est universel), que feraient les cours de justice? Si l'on tentait de violer la constitution, quelle serait leur attitude? Leur devoir, sans doute, est très-clairement tracé; mais si elles suivent le chemin qu'il leur indique, elles se trouveront

bientôt en opposition avec le grand pouvoir de la nation, sans rencontrer aucun appui. Les juges, en Amérique, sont les interprètes de la constitution écrite; mais leur sera-t-il permis d'en lire les clauses dans un sens contraire à celui qu'y attachera le peuple souverain? Des juges ne sont, après tout, que des hommes, et l'on ne peut attendre d'eux qu'ils s'opposent seuls au cours impétueux du torrent. Supposons même qu'ils ne soient pas infectés de la rage démocratique : et il y a cent à parier contre un qu'ils le seront, soit à cause de leur nomination toute populaire, soit à cause de la suprématie universelle, acquise par le peuple; il est cependant de toute justice de reconnaître que le Judiciaire fédéral a jusqu'à présent maintenu son terrain, et que, plus d'une fois, il a déclaré nulles, comme entachées d'inconstitutionnalité, des lois rendues par plusieurs états. Mais il aura une grande épreuve à subir, le jour où il devra examiner une loi du congrès, conforme au vœu du peuple, quelque sujet de haut intérêt national, un nouveau tarif de douanes, ou la grande question des esclaves, ou les droits des différens états dans leur capacité souveraine.

Ce n'est pas à un étranger d'apprécier jusqu'à quel point les talens distingués et le caractère élevé du président actuel de la cour suprême des États-Unis, ont contribué à maintenir les choses dans leur état normal; toutefois j'aurai la hardiesse de prophétiser que son successeur aura une tâche bien difficile et bien pénible à remplir.

L'état de Pensylvanie servira d'exemple convenable,

parce qu'il est éminemment démocratique, et qu'il a été nommé la clef de voûte de l'arche républicaine. Là on a supprimé toutes les *formalités* de la loi : point de timbre, point de plaidoiries spéciales; personne n'est assez pauvre pour ne pouvoir plaider. En conséquence, on y chicane du matin au soir. Les hommes de loi y abondent; pas un village, de deux ou trois cents ames, où il n'y en ait au moins un. Les domestiques, les laboureurs, à la moindre occasion, courent chez le premier homme de loi, ou chez le premier juge-de-paix pour *introduire une action*. Pas d'arrangemens amiables, pas de conciliation : il faut que la loi décide de tout. Les honoraires des hommes de loi sont peu élevés, il est vrai; mais cela sert encore à susciter des procès, et les victimes de cette justice à bon marché s'arrêtent rarement, tant qu'elles ont encore un dollar dans leur poche.

Dans un état de société composé de matériaux tellement hétérogènes, il est presque impossible de trouver, ailleurs que dans les grandes villes, des hommes instruits ou de bonne réputation, qui veuillent remplir des fonctions judiciaires. C'est ici le moment de faire observer que partout, excepté dans l'état de Virginie, les juges-de-paix sont rétribués par des honoraires qu'ils perçoivent. Il serait effectivement très-difficile de rencontrer dans un pays où les fortunes sont si divisées, et où les hommes sont tous occupés, des individus qui voulussent consentir à remplir ce devoir, ou tout autre tâche, *gratis*.

Je n'ai pu me procurer le tableau exact du nombre

des juges aux États-Unis ; mais il est énorme. En Pensylvanie seulement, il y a plus de cent juges qui siégent constamment, sans compter plusieurs milliers de juges-de-paix devant lesquels sont portées les causes d'une valeur de moins de cent dollars (545 francs). Il est par conséquent probable que le nombre total des gens qui rendent la justice en Amérique, excède celui de l'armée et de la marine réunies ! Et je crois que, malgré tout, la justice y est plus chère que dans aucun autre pays : en tout cas, rien ne peut compenser la manie sans frein des procès, qui, jointe aux perpétuelles élections, tient tout le pays dans un bouillonnement constant et fatal.

Les salaires des juges sont très-modiques, à cause de leur grand nombre, et aucun jurisconsulte de mérite n'en fait partie. Une chose fort singulière, c'est que, dans un grand nombre d'états, la Pensylvanie comprise, les tribunaux sont composés de trois juges, dont un seul est jurisconsulte ; les deux autres, qu'on nomme ses assesseurs, ne sont point des hommes de loi, mais bien des fermiers des environs, non pas des fermiers comme ceux qu'on trouve en Angleterre (cette classe manque totalement en Amérique), mais de beaux et bons laboureurs qui quittent leur charrue pour rendre la justice. Il est rare, dit-on, qu'ils ouvrent la bouche ; mais ce singulier système a été adopté, parce que le peuple a jugé nécessaire d'avoir deux personnes prises dans son sein pour contrôler le président ou juge de la loi. Ces assesseurs sont payés 200 dollars par an (1080 fr.).

On a droit d'appel, des tribunaux inférieurs aux cours suprêmes; et, comme les frais ne montent pas très-haut, il est rare qu'on s'en tienne au premier jugement. La loi oblige le juge de soumettre au jury tous les points légaux, indiqués par les parties. Quelquefois l'une en présente vingt ou trente, l'autre en fait autant; on soumet des objections, des contre-objections; de là une source intarissable de nouveaux procès.

Dans quelques-uns des états, il y a une cour de chancellerie spéciale; dans d'autres, en Pensylvanie par exemple, les cours de justice sont investies de cette juridiction, et ont le pouvoir de prononcer des divorces pour causes légales. Dans des cas extraordinaires, les divorces, qui sont très-fréquens dans beaucoup d'états, peuvent être prononcés par la législature.

CHAPITRE XXX.

Washington. — Les débats du congrès. — Le lever du président.

Nous partîmes de Baltimore pour Washington le 29 décembre 1827. Lorsque nous y arrivâmes, il faisait encore assez jour pour que nous pussions jouir de la vue de cette singulière capitale, dont les édifices sont tellement dispersés, qu'elle n'offre point à l'œil l'apparence ordinaire d'une cité. Il y a bien çà et là des rangées de bâtimens qui s'élèvent ; mais la plupart des maisons sont détachées les unes des autres. Les rues, quand rues il y a, sont si démesurément larges, qu'il n'y a point de raison pour que leurs maisons ne fassent partie d'un même tout ; et, pour me servir de l'expression d'un de mes amis de Washington, il semble qu'un géant ait secoué, sur l'emplacement qu'occupe la ville, la boîte de joujoux de ses enfans. Sur le papier, ces irrégularités se réduisent à de larges et monotones avenues d'un mille de longueur, allant du Capitole, grand bâtiment en pierre convenablement

placé sur une hauteur, à la maison du président et aux autres ministères qui l'entourent.

Washington est située sur la rive gauche du Potomac, dans ce qu'on appelle le district de Colombie, portion de territoire distincte de tous les états de l'Union, destinée, d'un commun accord, à servir d'emplacement à la capitale, résidence du gouvernement. Ce terrain contient cent milles carrés (147 kilomètres carrés), et beauconp de personnes de ce pays pensent que le temps viendra où leur capitale couvrira l'espace immense de ce carré.

Cette ville offre tant d'attrait aux étrangers, que nous nous décidâmes à y passer plus d'un mois. La société y est très-choisie, et elle présente d'autant plus d'intérêt qu'elle se compose de personnes réunies de toutes les parties de l'Union, je puis même dire, de l'Europe; car le corps diplomatique y tient une place assez considérable. Nous reçûmes à Washington le même accueil et la même hospitalité que nous avions rencontrés partout. Les soirées y commencent de bonne heure, ce qui nous procura le plaisir d'aller beaucoup dans le monde sans trop nous fatiguer, bien que l'exiguité des salons rende souvent la chaleur insupportable. Il n'entre point dans mes projets de donner la description minutieuse d'une société rassemblée dans un but temporaire, et soumise à des circonstances aussi peu favorables aux jouissances et au luxe de la vie. A peu de modifications près, les remarques que j'ai faites à Philadelphie et ailleurs peuvent s'appliquer à la capitale.

Le motif qui m'avait porté à visiter Washington, dans cette saison, était le désir d'assister aux séances du congrès, dont on m'avait tant parlé. Il s'y joignait aussi l'intention de nouer connaissance avec les hommes marquans du pays, réunis pour se dévouer exclusivement aux affaires publiques. Je fus charmé de trouver que ces messieurs avaient assez de loisir pour satisfaire la curiosité d'un étranger.

En conséquence, j'allai presque tous les jours au Capitole; et, quand le sénat ou la chambre des représentans ne m'offraient pas assez d'intérêt, je trouvais de quoi me dédommager en visitant la cour suprême, qui siége dans le même bâtiment. La chambre des représentans du Capitole diffère de la chambre des communes de Londres, non moins par son architecture et son ameublement que par la manière dont les affaires y sont conduites. En Angleterre les membres sont entassés dans un salon oblong et gothique, dont les dimensions sont telles que la voix d'un orateur y est facilement entendue lorsqu'il l'élève un peu au-dessus du tôn de la conversation ordinaire; de sorte que les criailleries, qui sont la mort des discussions raisonnées, se trouvent évitées; ce salon est garni de bancs placés en rang et élevés l'un au-dessus de l'autre: les étrangers se pressent dans une petite galerie.

La chambre des représentans à Washington, au contraire, est une magnifique salle de forme semi-circulaire, de quatre-vingt-seize pieds en travers et de quarante pieds de haut. Quatorze colonnes de marbre

soutiennent le dôme, et sont réunies sous la corniche par des festons de damas rouge. La galerie pour le public, élevée de vingt pieds au-dessus du sol de la chambre, règne dans toute l'étendue, derrière les colonnes. Au centre de la salle est assis le président (Speaker), du fauteuil duquel sept passages vont rayonner à la circonférence ; les membres sont placés sur des siéges disposés en rangées concentriques, faisant face au président. Chaque membre a un fauteuil bien rembourré, et un pupitre muni de tout ce qui est nécessaire pour écrire, au-dessous duquel est un tiroir fermant à clef.

Ce superbe salon, ou plutôt cet amphithéâtre, n'est pas arrangé conformément aux lois de l'acoustique. Si c'était un théâtre, et si les spectateurs occupaient l'espace où sont placés les membres, tandis que les acteurs déclameraient du corridor ou espace ouvert derrière le fauteuil du président, et formant le diamètre de l'hémicycle, ce serait parfait, j'en suis sûr ; car, toutes les fois que le président s'adressait à l'assemblée, on entendait clairement sa voix. Il n'en était pas de même quand un membre parlait. J'en fis l'observation à l'un d'eux, qui me répondit que, pour cette fois, on avait sacrifié l'utile à l'agréable, « ce qui, « vous l'avouerez, ajouta-t-il, n'est pas un défaut « commun en Amérique. »

L'ordre et le décorum le plus parfait règnent dans la chambre, pendant les débats. Ainsi que je l'ai déjà fait observer à une autre occasion, il n'y a là ni toux, ni interruptions, ni *hear! hear!* (écoutez! écoutez!),

Chacun parle aussi long-temps que bon lui semble. Je ne dirai pas qu'on prête une bien grande attention aux orateurs : car, indépendamment du grand nombre de mots qui se perdent dans le vide des colonnes, et de l'écho produit par le dôme, plus d'une circonstance s'oppose à ce qu'on entende parfaitement le membre qui a la parole. Lorsque ce n'est pas un membre jouissant d'une grande renommée qui s'adresse à la chambre, ses collègues, au lieu de l'écouter, se livrent à des conversations particulières, ou bien écrivent des lettres, ou bien encore prennent, quittent et reprennent les journaux, dont la salle est encombrée, et qui font, chaque fois qu'on les déplie, un bruit insupportable; d'autres membres ouvrent et ferment leurs tiroirs à grand bruit, ou bien vont et viennent le long des passages qui divisent les rangées de siéges. Deux petits garçons très-actifs courent incessamment de côté et d'autre dans la chambre, chargés de papiers, ou portent de petits billets des membres au président, ou de l'un à l'autre de ces messieurs. Lorsque quelqu'un se lève, et qu'on sait par expérience qu'il parlera long-temps, un de ces agiles Mercures place aussitôt un verre d'eau sur le pupitre de l'orateur.

Un passage assez large est pratiqué entre les bases des colonnes, et dans chacun d'eux se trouve un sofa, sur lequel les membres ou les étrangers qui jouissent de leurs entrées, accordées par le président, peuvent se reposer à leur aise. Les dames ne doivent assister aux séances que dans la galerie. Quand j'allais seul je trouvais une excellente place derrière le fauteuil du

président, parmi les ambassadeurs et autres étrangers de distinction. Les sténographes des journaux (reporters) ont une place spéciale dans cette partie de la salle.

La pièce où le sénat tient ses séances est de la même forme que celle des représentans; seulement elle est plus petite : le diamètre de l'hémicycle n'est que de soixante-quinze pieds.

Le Capitole lui-même est un bel et grand édifice, bien qu'on trouve généralement que les trois dômes qui le surmontent fassent un mauvais effet, et ne soient pas en harmonie avec le reste de l'architecture. Moi, je ne partageai pas cet avis, l'ensemble me parut bien. Sous le dôme du centre est une belle salle appelée la Rotonde; on y trouve des tableaux de forme colossale, peints par Trumbull. Attenante à cette pièce, dont elle n'est séparée que par quelques marches, est la bibliothèque du congrès; c'est un appartement admirablement distribué.

La pierre qui a servi à bâtir le Capitole est fort convenable pour un tel édifice; c'est une espèce de pierre de taille à gros grains, dont la teinte légèrement jaune n'a rien de désagréable à l'œil.

J'allais souvent au sénat et j'y restais depuis midi, heure où les séances commençaient, jusqu'à trois heures. Presque toute la séance du premier jour où j'y fus, se passa en débats relatifs à un bill sur la contrainte par corps. Son objet était de la limiter aux cas qui ressortent des cours des États-Unis, en la retranchant de ceux dépendant des tribunaux particuliers.

Je n'ai point l'intention de discuter ce principe, ni les lois d'Amérique relatives aux banqueroutes, quoique, à ce qu'on m'a dit, elles aient peu de cohérence entre elles : je ne parlerai que de la manière dont les débats furent conduits.

Cinq sénateurs parlèrent, plusieurs d'entre eux, plus d'une fois; mais, à l'exception d'un seul, le style oratoire des membres n'était rien moins qu'approprié au sujet. Il était difficile de rassembler un plus grand nombre de lieux communs. Entre autres exemples, je citerai celui d'un des membres qui, après une période emphatique, termina par une de ces vérités triviales et rebattues, dont les oreilles européennes sont depuis long-temps assourdies.

Au beau milieu d'un discours en faveur de l'abolition de la contrainte par corps, un orateur affirma qu'en Angleterre, où la noblesse n'était pas soumise à cette loi, aucun mal n'en résultait. « Eh bien! demanda-t-il d'un air de triomphe, ne méritons-nous pas autant de confiance dans nos relations les uns avec les autres que l'aristocratie privilégiée de ce pays? Sommes-nous, habitans de cette terre libre, grande et heureuse, moins dignes de foi qu'elle? Nos négocians, nos marchands, nos fermiers, et tous les autres membres de notre communauté, ont-ils moins de motifs de se fier les uns aux autres que les Anglais à la noblesse héréditaire d'Angleterre? Nous n'avons ici ni patriciens ni plébéiens, non!... Dans ce pays de liberté nous sommes tous nobles, nous sommes tous roturiers. »

Un autre membre prit la parole, et traita plus à fond le sujet; il finit par proposer un amendement, je ne me souviens plus lequel. Après que l'amendement eut été lu par le vice-président des États-Unis, qui préside aussi le sénat, un nouveau et long débat s'ensuivit. Trois ou quatre sénateurs parlèrent; les uns, ceux qui voulaient le maintien de la contrainte par corps, faisaient ressortir l'intérêt que méritaient les créanciers; les autres, ceux qui en voulaient l'abolition, s'apitoyaient sur le sort des malheureux débiteurs, parlant de chaînes, de donjons, avec une chaleur qui me frappa; mais il paraît que je fus le seul de mon avis : les collègues de l'orateur semblaient fatigués de l'entendre, et finirent par se rassembler en groupes et par causer entre eux. On retira l'amendement, et je m'attendais à ce qu'on irait aux voix sur la motion principale, d'autant mieux que ce sujet traînait depuis six ans; il n'en fut pas ainsi : on ajourna la discussion. Plus d'une fois, lorsque j'assistai ensuite aux séances du sénat, je vis remettre ce même bill sur le tapis, sans qu'il avançât d'un pouce. En définitive, les débats dont je fus témoin au sénat étaient dirigés et soutenus avec beaucoup d'ordre et de cérémonie; seulement ils manquaient un peu trop de chaleur.

Il n'en était pas de même à la chambre des représentans, où je me rendis en sortant du sénat; j'y trouvai les membres très-échauffés. On était dans le fort d'une discussion animée, relative à une compensation pécuniaire réclamée par un habitant de la Nouvelle-Orléans, par un esclave pressé pour le service des

États-Unis (impressed), durant la dernière guerre; l'esclave avait été blessé dans le cours de la campagne. Il s'agissait de savoir si l'on considérerait la perte de cet esclave comme une perte de propriété. De là surgit la question de savoir si, dans le fait, les esclaves étaient ou non une propriété effective. L'affirmative fut soutenue par les membres des états du Sud, et non moins chaleureusement déniée par les membres des états du Nord, où l'esclavage n'est point reconnu. Après beaucoup de discussions le débat fut ajourné; c'était le dixième jour qu'il durait.

Le 1er janvier 1828, le président tint une cour, ou lever, auquel j'assistai. Tout le monde y est admis, nous dit-on, le 4 juillet, grand anniversaire de l'indépendance américaine; mais, à l'occasion du nouvel an, il nous parut que quelques exclusions avaient lieu. Je ne sais pas trop comment on peut s'y prendre pour les exercer, et le portier, ce me semble, doit avoir une assez rude tâche; car, dans un pays d'égalité, le fil qui sépare la ligne d'admission de celle d'exclusion doit être d'une telle ténuité, qu'il faut avoir de bons yeux pour le distinguer.

Quoi qu'il en soit, c'était une scène fort intéressante; non-seulement nous vîmes le président et conversâmes avec lui; mais encore nous fîmes la connaissance de plusieurs officiers distingués de la marine, et de diverses autres personnes que nous désirions rencontrer. La suite d'appartemens ouverts à cette occasion consistait en deux salons richement meublés, conduisant à une salle de bal assez bien proportionnée, mais que

je fus surpris de trouver nue et sans aucun ameublement. Les murs étaient recouverts de leur plâtre primitif. Cet excès de simplicité républicaine, auquel je ne m'attendais pas, me sembla peu en harmonie avec ce que j'avais déjà vu. Je fis part de mon étonnement à un voisin qui m'apprit qu'un congrès avait voté vingt-cinq mille dollars pour orner la demeure du président, mais que le congrès suivant avait trouvé qu'il était préférable pour les danseurs qu'une salle de bal fût encombrée le moins possible : on avait parfaitement agi d'après ce principe.

J'avais beaucoup entendu parler du luxe déployé par le président, et surtout d'un certain billard qu'il avait osé introduire chez lui, au grand scandale des rigoristes, et au risque de nuire à sa réélection. Plus d'une fois il en avait été question au congrès : c'était une des mille attaques (traits lancés par les Lilliputiens contre Gulliver), qui n'étaient rien séparément, mais qui devenaient dangereuses par leur grand nombre. J'avoue que je restai tout ébahi quand je vis à quel point on avait poussé l'exagération.

CHAPITRE XXXI.

Vente d'un esclave. — De l'esclavage dans la Colombie.

Bien que les débats de la législature nationale fussent le principal mobile de l'attention publique à Washington, de temps à autre surgissaient quelques incidens qui jetaient de la variété dans le tableau.

Je trouvai dans les journaux l'avertissement suivant:

« Vente par le Maréchal (*Marshal's sale*).

« En vertu d'un *writ de fieri facias*, émané du bureau « du clerc de la cour de circuit dans ce district, pour le « comté de Washington, et à moi adressé, j'exposerai en « vente, mais au comptant, mardi quinze courant, le « nègre Georges, esclave à vie, de l'âge de seize ans, saisi « et pris comme bien-meuble de Zacharie Hazle, pour « satisfaire une dette due par lui à William Smith.

« La vente aura lieu devant la porte de la cour du « comté, et commencera à midi.

« TENCH RINGGOLD,

« Maréchal du district de Colombie.

« 10 janvier. »

J'avais vu dans les possessions anglaises de l'Inde l'esclavage en pleine activité, mais je n'avais jamais assisté à une vente de nègre : je résolus de voir celle-là, qui allait avoir lieu dans le pays où j'aurais dû le moins m'attendre à semblable spectacle.

Je me transportai donc à midi, le 15 janvier, à la cour du comté, et, après avoir suivi un long passage, j'arrivai à une porte où se pressaient des flots de peuple, les uns entrant, les autres sortant, comme les abeilles à la porte de leur ruche. C'était la cour de justice; mais soit que la matière qu'on y traitait fût trop technique ou ardue pour moi, ou que ma tête fût trop occupée du nègre, toujours est-il que je ne pus comprendre un mot de tout ce qui s'y dit.

Je suivis de nouveau le même passage, et je parvins à la porte qui fait face au Capitole, et qui en est distante d'environ un tiers de mille. Les drapeaux flottaient sur l'édifice, ce qui annonçait au public que le sénat et la chambre des représentans étaient assemblés pour discuter les affaires d'une nation libre, affaires au nombre desquelles figurait l'esclavage.

Le seul individu que je rencontrai dans le passage fut un nègre de grande taille, à l'air humble et affligé; je conclus aussitôt que je voyais en lui le pauvre Georges, placé là pour être examiné; mais l'adjoint du Maréchal, qui entra dans ce moment, tenant d'une main une copie de l'avertissement et de l'autre le *writ de fieri facias*, me détrompa en m'apprenant que cet homme était bien un esclave, mais non pas en vente, et que bientôt je verrais l'autre arriver.

Le bruit se répandit bientôt parmi le troupeau d'acheteurs qu'il y avait là un étranger, à la mine suspecte, qui s'enquérait de l'esclave; au bout de peu d'instans un homme de haute taille, enveloppé d'un manteau, et que j'avais observé coupant de gros morceaux d'une carotte de tabac qu'il avait tirée de la poche de son gilet, lesquels morceaux il entassait phlegmatiquement dans sa vaste bouche, s'approche de moi, d'un air qu'il voulait faire passer pour indifférent, et me dit :

« Avez-vous l'intention d'acheter l'homme, monsieur?

— « Moi, oh ! non, répondis-je. »

L'homme sembla respirer plus librement en entendant ma réponse, et continua la conversation sur un ton plus naturel :

« J'en suis bien aise, monsieur, dit-il; car moi j'en « ai le projet, et je désire fortement réussir, parce « que je connais le garçon, et qu'il m'intéresse; lui-« même, d'ailleurs..., tenez, le voilà..., désire devenir « ma propriété.

— « Comment cela?

— « Vous saurez que son propriétaire me devait « cinquante dollars, qu'il ne voulait pas ou ne pouvait « pas me payer; j'obtins un *lien* sur ce garçon, et la « cour m'en accorda l'usage durant le litige. Il y a « déjà eu trois ou quatre procès à son sujet, et il a « voyagé de main en main, depuis le mois de mars « 1822, cinq ans vraiment :... et maintenant on va le « vendre pour solder la dette.

— « Que dit le nègre de tout cela? demandai-je.

— « Ici, Georges ! dit mon interlocuteur. » — Le nègre s'approcha. — « Allons, mon gars, ne sois pas « effrayé ; ce monsieur ne te fera pas de mal.

— « Oh ! je ne suis pas effrayé, répondit le nègre « en tremblant de tous ses membres. »

Il avait l'air inquiet, et je crus deviner la cause de son chagrin : je pensai qu'il craignait d'être acheté par un autre homme dont il avait sans doute fait déjà la connaissance personnelle, et dont les regards, en effet, n'avaient rien d'engageant. C'était un homme court, maigre, à la face ridée, moins par l'âge que par les résultats visibles de l'intempérance. Ses deux petits yeux étaient tellement enfoncés dans sa tête qu'on ne pouvait les apercevoir de profil ; et vus de face, à travers d'énormes lunettes, ils brillaient d'un éclat peu rassurant : sa chevelure raide et en désordre achevait le portrait. Je commençais à prendre un grand intérêt au sort du pauvre nègre, et je dis à l'oreille de mon grand voisin que j'espérais *qu'il aurait le garçon*.

Après plusieurs retards, l'esclave fut mis à l'enchère, à l'extrémité du passage, où quatre ou cinq personnes s'étaient déjà réunies. On babillait et on riait beaucoup ; plus d'une plaisanterie dut naissance à cette belle occasion... la vente d'un homme !... Le nègre ne s'en occupait pas plus que s'il eût été cheval ou chien. Ce n'était pas un de ces petits nègres à grosse tête, aux lèvres épaisses, au nez épaté, à la chevelure laineuse, mais bien un jeune homme mince, aux formes délicates, d'une teinte plutôt jaune que noire, et dont la physionomie ne manquait pas d'ex-

pression, et rendait assez vivement les impressions que devait faire naître en lui la situation abandonnée où il se trouvait. Pauvre garçon! ses père et mère, ses frères et sœurs, à ce qu'il m'apprit depuis, avaient été vendus depuis long-temps et envoyés aux états du Sud, dans la Floride ou à Alabama, il ne savait pas où!

« Eh bien! messieurs, allons, un prix, dit l'adjoint;
« regardez-le; jamais vous n'avez vû un garçon plus
« vif: il travaille comme un tigre. »

Un des spectateurs s'écria :

Allons, j'en donne 25 dollars; — un autre en offrit 36; un autre 40; enfin le nègre monte à 100 dollars.

De la place que j'occupais je pouvais voir tout ce qui se passait. Je sentais mon pouls battre plus vite; la scène était tellement neuve pour moi, que je croyais rêver. Je cherchais à maîtriser mon émotion profonde, ou du moins à empêcher qu'on ne la remarquât; mais dans ce moment l'adjoint s'apercevant que l'enchère restait accrochée à 100 dollars, se tourne de mon côté et me dit : « Allons, monsieur, faites une offre! »

Mon indignation n'avait fait qu'augmenter depuis le commencement de la vente, et je répondis à cet appel d'une manière qui n'indiquait ni mon bon sens, ni ma bonne éducation :

« Non! non! grâce à Dieu, nous ne faisons pas de
« ces choses-là dans mon pays! »

— « Et moi, je voudrais de tout mon cœur, ré-

« pondit l'adjoint d'un ton qui me fit rougir d'avoir « parlé si vite, que nous ne les fissions pas non plus « ici.

— « Amen ! » dirent plusieurs voix.

La vente continua.

« Nous ne pouvons faire autrement, continua l'ad- « joint : c'est notre devoir. Allons, 100 dollars sont « offerts, messieurs ! Une fois ... »

L'homme aux yeux enfoncés, à ma grande horreur et à celle du pauvre nègre, cria 120 dollars.

Justement à ce moment un fermier, qui avait l'air d'arriver de la campagne, et auquel la figure de la victime semblait plaire, fit un signe à l'adjoint, et dit : 130 dollars.

Mon grand ami poussa à 140 ; le nouveau venu alla à 142.

Sur ce, les deux enchérisseurs échangèrent un regard, et se parlèrent quelques minutes à l'oreille, je ne pus comprendre ce qu'ils se dirent, mais bientôt le fermier fit un signe d'acquiescement et ils se séparèrent. L'homme à la haute taille offrit alors 143 dollars, et son compétiteur n'enchérit point.

« Allons, dit l'adjoint, 143 dollars sont offerts pour « le nègre ; personne ne dit mot ; une fois.... deux « fois.... réfléchissez encore.... 143 dollars.... trois « fois !... L'homme est à vous, monsieur, esclave « pour la vie !.... »

Je passai la main sur la tête de Georges ; je fis compliment à l'acheteur : puis je me mis à courir le long d'une avenue, espérant que le changement de lieu

dissiperait certaines idées pénibles qui m'avaient assailli pendant la vente ; et j'étais peut-être bien aise, en exerçant mes jambes, de me prouver à moi-même que j'étais libre !

Je demandai plus tard à un ami si ces sortes de ventes avaient lieu fréquemment. Pour toute réponse il prit un journal, et me montra l'avertissement suivant :

Marshal's sale.

« En vertu...., etc., j'exposerai en vente, lundi 31 « courant, les esclaves suivans : savoir, Charité, « Fanny, Sandy, Jerry, Nace, Harry, Jem, Bill, « Anne, Nancy et ses cinq enfans, George, Penn, « Marie, François et Henry, Flora et ses sept enfans, « Robert, Joseph, Fanny, Mary, Jane, Patty et Belsi, « Harry et quatre mulets, quatre charettes, une « voiture et les harnais, saisis...., etc., sur John « Threlkeld, pour satisfaire une dette due par lui, à « la banque des États-Unis, pour compte du gouver- « nement.

« TENCH RINGGOLD. »

Ce serait me rendre coupable envers les habitans du district de Colombie d'une grande injustice, et laisser planer sur eux une impression défavorable, que de ne pas consigner ici le désir sincère dont ils sont animés de voir disparaître le plus tôt possible un usage si éloigné des principes généralement en vigueur en Amérique. J'ai eu sous les yeux un mémoire adressé aux habitans de Washington, dans lequel sont

exprimés les sentimens les plus nobles et les plus généreux ; je regrette de n'avoir pas de place pour le transcrire *verbatim*.

Il est assez singulier de remarquer que cette adresse, qui parut dans un journal, ne fit partie que des exemplaires destinés aux habitans de Washington, et qu'elle fut soigneusement retranchée de ceux qu'on envoya dans les provinces.

Je crus d'abord que l'éditeur de Washington s'était montré par trop scrupuleux en empêchant la circulation de ce morceau remarquable, parmi les peuples des provinces ; mais plus tard j'eus l'occasion de juger plus en grand la question de l'esclavage dans ce pays, et je vis combien il était sage et nécessaire d'user à cet égard d'une extrême réserve ; et combien peu les nègres du Sud profiteraient des mesures trop promptes que suggèrent les habitans de l'Amérique du Nord si bien disposés en leur faveur ! Il n'en est pas ainsi des parties nord de l'Union, qui admettent le principe de l'esclavage, parce que le nombre des esclaves y est comparativement très-petit.

Dans tous les cas, le devoir du congrès, du pouvoir exécutif et des habitans de Washington (siége de la législature nationale), leur ordonne de s'affranchir de ce reproche humiliant, mais juste, dont l'atrocité frappe les yeux des étrangers au premier abord.

CHAPITRE XXXII.

Débats du congrès. — Les *oui* et les *non*. — Les délais.

Le 8 janvier 1828 je trouvai les membres de la chambre des représentans occupés à présenter, les uns après les autres, une série de propositions inopportunes : c'est encore là un des abus de leur manière de procéder. Chacun ayant le droit de proposer ce que bon lui semble, sans avis, ou examen préalable, il en résulte que chaque représentant d'un état, constamment préoccupé des intérêts spéciaux de ses constituans, ne cherche qu'à les faire prévaloir, ou du moins s'efforce, à chaque session du congrès, d'emporter d'assaut un ou plusieurs bills pleins de détails locaux; de façon que, la plupart du temps, au lieu de décider une grande question nationale, les représentans du pays délibèrent et votent des propositions utiles seulement à l'état dont fait partie le membre qui les a soumises.

Je pris beaucoup d'intérêt à une motion faite par un membre des états du Sud, tendant à enjoindre au

comité de la chambre de placer, dans une des niches ou compartimens vacans de la rotonde du Capitole, un tableau représentant la bataille de la Nouvelle-Orléans, gagnée sur les Anglais par le général Jackson.

Cette motion avait un certain à-propos; elle était présentée le 8 janvier, anniversaire du jour où cette bataille avait eu lieu; elle me sembla toute naturelle, et je demandai à un voisin s'il pensait qu'elle rencontrât quelque opposition?

« Attendez un peu, me dit-il; tout dépend des opi-« nions de la chambre relativement au choix du futur « président. »

Je ne comprenais pas et je le dis.

« Vous devez certainement savoir, continua mon « voisin, que le général Jackson est un des candidats « à la présidence; donc, si la motion passe, ce sera, « comme on dit, un signe du temps (a sign of the « times); et cette manifestation du penchant du con-« grès servira à faire triompher sa cause. Mais vous « verrez bientôt que le parti Adams cherchera à em-« brouiller la question, et à empêcher qu'on n'adopte « la proposition. Ce parti est, il est vrai, en minorité; « mais vous n'ignorez pas quels embarras le parti le « plus faible peut susciter au parti le plus fort, lors-« qu'il agit avec ensemble et par des moyens concertés « à l'avance. En vérité, je ne serais pas surpris que « ce débat, qui paraît si simple, se prolongeât pen-« dant quelques jours; car ici on ne sait jamais d'a-« vance si une discussion durera un jour, une se-« maine, ou même un mois. Pour votre instruction,

« je vous engage à suivre les débats avec attention. »

L'auteur de la proposition l'avait conclue en demandant qu'on choisît, pour exécuter le tableau, M. Washington Allston, de Boston, d'abord parce qu'il était le meilleur peintre du pays, ensuite parce qu'il était né dans le Tennessée, patrie du général Jackson.

Je ne me serais pas douté qu'il pût y avoir aucun débat sur ce point, Allston étant sans contredit le plus habile artiste d'Amérique. La proposition était même d'autant plus adroite, que ce peintre habitait le Nord, et que la motion devait réunir les suffrages de ceux des représentans des états situés de ce côté et qui étaient du parti Adams.

Cependant un membre des états de l'Est se plaignit qu'on eût l'intention d'écarter M. Trumbull, l'auteur des autres tableaux de la Rotonde; il ajoutait que, si M. Allston était né dans le même état que le héros de leur seconde guerre, M. Trumbull avait été lui-même acteur dans la guerre de la révolution. Il conclut en proposant par amendement qu'on rayât le nom de Washington Allston, et qu'on le remplaçât par ces mots : *Un artiste convenable*... afin de laisser une chance ouverte aux autres peintres de mérite que possédaient les États-Unis.

La discussion s'embrouilla considérablement sur cet amendement, et un autre membre de l'Est jeta, au milieu de l'assemblée, une nouvelle pomme de discorde, en demandant, par voie de sous-amendement, qu'au lieu de se borner à commander un tableau, on en désignât quatre autres pour les batailles de Bun-

ker's-Hill, de Monmouth, de Prince-Town et pour l'attaque de Québec.

Je ne sais si cette proposition était faite sérieusement ou non, mais elle donna lieu à une répartie piquante. Il paraît que, dans l'état dont faisait partie le dernier orateur, une assemblée s'était tenue pour rédiger des propositions de paix, dans le moment même où se livrait et se gagnait la bataille de la Nouvelle-Orléans; cette assemblée était connue sous le nom de Convention d'Harford. Un membre, avec un ton d'ironie assez marqué, proposa de sous-amender le sous-amendement, en ajoutant à la liste des tableaux indiqués un autre tableau qui représenterait la Convention d'Harford, pour faire face à celui de la bataille de la Nouvelle-Orléans.

Il est impossible de décrire la confusion qui bientôt régna dans l'assemblée; on entassa discours sur discours, sans faire faire un pas à la discussion, qui devenait d'une lourdeur effrayante, lorsqu'un nouveau membre proposa à son tour, sans doute pour simplifier la question, qu'on admît également, comme sujets de tableaux, les triomphes maritimes des États-Unis. Je commençais à être partie dans la cause, et ma curiosité était excitée au dernier point, lorsque, à mon grand chagrin, un membre proposa un ajournement de la séance, quoiqu'il ne fût que deux heures. Cette motion fut rejetée ainsi :

Oui, 91.

Non, 92.

Mais l'heure perdue pour ce scrutin avait dépassé

celle qui se trouve fixée pour la durée des séances : on proposa que cet article du réglement fût suspendu pour ce jour-là ; l'affirmative fut prononcée par 122 voix contre 76 ; cette majorité n'équivalant pas aux deux-tiers des suffrages exprimés, ainsi que l'exigeait le réglement, la séance fut levée.

Le lendemain on reprit la discussion, qui se prolongea pendant quatre heures. Les membres cherchaient, à l'envi l'un de l'autre, à entraver les débats par des questions ou des propositions oiseuses ; l'un voulait étendre encore la liste des tableaux en faisant représenter sur la toile des batailles dont j'ignorais même les noms ; l'autre en voulait, au contraire, diminuer le nombre. Il était visible que, dans cette lutte de deux partis, ils cherchaient mutuellement à se harasser et à s'entretuer par la lassitude.

On ne saurait se faire une idée du temps qu'on perd à voter sur toutes ces propositions insolites. Lorsqu'on va aux voix, le président (speaker) se lève et dit :

« Telle motion est soumise à la délibération de la « chambre : que ceux qui sont d'avis qu'elle passe, « veuillent bien dire, *oui;* et ceux d'une opinion con- « traire, *non.* »

En général, il est facile de s'apercevoir de quel côté est la majorité, et le speaker dit (comme chez nous à la chambre des communes) : « Les oui ou les non l'emportent. » Si cette décision est contestée, le speaker fait lever les *oui*, au lieu de procéder à une division, comme à Londres, il les compte, note le chiffre, et

fait de même avec les *non*. Cette méthode est plus expéditive que celle de la division, où les uns sortent et les autres restent. Mais si les chiffres indiqués par le speaker sont mis en question, et si un membre propose qu'on note les *oui* et les *non*, l'opération devient fort longue. Le clerc appelle tous les membres l'un après l'autre, et chacun, en entendant son nom, dit *oui* ou *non* : les noms des membres absens sont appelés deux fois. Cette cérémonie dure souvent dix-huit minutes.

Cette espèce de scrutin n'eut pas lieu moins de six fois, le jour dont il est question. On voulait prouver, par la prolongation du débat, qu'il était impossible que les deux partis tombassent jamais d'accord. Les journaux publiaient des listes de ces scrutins, et par-là le public savait au juste de quel côté un membre avait voté ; sous ce point de vue, la mesure est bonne en elle-même : seulement le mode qu'on emploie fait perdre beaucoup de temps.

Enfin, après que tous les amendemens et sous-amendemens eurent été démolis les uns à la suite des autres, la motion originale fut mise aux voix et emportée : 103 contre 98, résultat qui me surprit beaucoup, car le parti Jackson, qui la soutenait, avait une majorité certaine ; mais le sujet avait été tellement noyé dans une masse de circonstances accessoires, qu'à la fin on l'avait, je crois, entièrement perdu de vue.

Voici un passage du discours d'un membre, qui désirait qu'on choisît pour sujet d'un tableau la bataille de Bennington ; il fut prononcé avec une gravité que

rien ne pouvait égaler, si ce n'est celle que la chambre conserva en l'écoutant :

« Cette bataille, dit-il, n'a sans doute pas été ac-« compagnée de toute la pompe et de tout le luxe de « proclamations et de discours d'usage en pareil cas : « car la seule proclamation du général qui commandait, « *l'impavide* Stark, fut :

« Voilà l'ennemi !

« Son seul discours fut : « — Nous le battrons, ou « cette nuit Marie Stark sera veuve (1) ! ! »

L'extrait suivant d'un journal américain, daté de Washington, le 2 avril 1828, plus de deux mois après l'époque dont je viens de parler, prouvera, mieux que tout ce que je pourrais écrire, les défauts du système suivi dans le congrès :

« Samedi, aucune des chambres du congrès ne s'est « assemblée. Quatre mois se sont écoulés depuis que « la session est ouverte, et nous n'avons pas à signaler « l'adoption d'une seule mesure d'importance pour la « nation. Dans les premiers jours de cette session, « quelques membres s'étaient proposé d'exclure des « débats toute question qui toucherait directement ou « indirectement à l'élection prochaine, de s'occuper « aussi activement que possible des affaires publiques, « afin que la session fût courte. Cette marche eût été

(1) Comment trouver quelque chose de ridicule dans cette concise et sublime allocution, où respirent la détermination, le courage et la confiance que le général avait dans ses soldats. (*Note du traducteur.*)

« tout à la fois sage et utile, et nous ne pouvons que « regretter qu'elle n'ait pas été suivie. Maintenant il « n'y a guères d'apparence, même à cette époque « avancée, que la sessiou soit bientôt terminée. « On s'empare de chaque sujet pour en faire un in- « strument de parti, et, quel que soit le titre d'un bill « ou son but, il ne manque pas de se trouver changé « en controverse relative à l'élection du président. Les « rapports des comités sont rédigés dans le même « esprit; bref, il semble qu'il n'y ait d'important pour « le pays que cette question : Quel sera le magistrat « suprême qu'on élira? Nous n'apercevons aucun re- « mède à ce mal. D'après tout ce qui s'est passé sous « nos yeux, depuis deux ou trois ans, nous devons « nous attendre à voir les affaires publiques céder le « pas aux intrigues électorales. »

CHAPITRE XXXIII.

Le Potomac. — Frédéricksbourg. — Richmond. — Législature de la Virginie. — Discipline des esclaves. — Plantations de la Virginie. — La rivière James-Gosport. — Old-Point-Comfort. — Un vaisseau de guerre.

Le 31 janvier 1828 nous quittâmes Washington et descendîmes en bateau à vapeur le boueux Potomac, frayant notre route à travers des myriades de canards, au dos couleur de voiles (canvass-back-ducks). Ils teignaient en noir, par leur multitude, la surface de l'eau, jusqu'à ce que les roues de notre bateau l'eussent mise en mouvement. Dans les airs leur couleur était d'un blanc tirant sur le brun, ce qui leur a valu le nom qu'on leur a donné. Ces volatiles sont estimés à juste titre en Amérique comme un manger très-délicat, bien que leur chair ne ressemble en rien à celle des canards sauvages d'Europe, et ait plutôt le goût de celle du lièvre, qu'elle surpasse toutefois beaucoup en saveur.

Nous souhaitions nous arrêter à Mount-Vernon,

l'ancienne résidence du général Washington : mais les inexorables bateaux à vapeur, semblables au temps et à la marée, n'attendent personne. Après une assez agréable traversée, nous débarquâmes au milieu de quelques maisons éparpillées dans la baie ou crique de Potomac; là des voitures publiques s'emparèrent de nous, pour nous faire voyager à travers des montagnes courtes et raides, et des routes défoncées par les roues des charrettes et par des torrens de pluie. Toute autre voiture qu'une diligence américaine aurait certainement été brisée en mille morceaux avant d'avoir fait la moitié du chemin.

Nous atteignîmes Frédéricksbourg assez à temps pour faire le tour de cette jolie petite ville. Je fus tout-à-fait charmé de pouvoir reposer ma vue sur des maisons âgées de plus d'un an, et qui ne semblaient pas sortir de la boutique du charpentier. J'oserai même affirmer que j'ai vu à Frédéricksbourg deux maisons avec de la mousse verte sur leurs toits. Les rues étaient également achevées, et les logis des habitans se trouvaient placés à moins d'une portée de fusil les uns des autres, ce qui était assurément fort sociable après Washington.

Nous avions l'intention de prendre une voiture particulière pour nous rendre le lendemain à Richmond, capitale de la Virginie; mais comme nous ne pûmes trouver à en louer, il nous fallut prendre des places dans la diligence qui partait à deux heures du matin. Nous pâlîmes un tant soit peu en apprenant cette époque de départ : l'obligeant directeur s'en aperçut, et

nous dit : « Eh bien ! s'il est trop désagréable à ces « dames de partir à deux heures, partons à cinq : son- « gez seulement qu'il sera tard quand vous arriverez à « Richmond, car la distance est de soixante-six « milles. »

Les frais de voyage en diligence s'élevaient à cinq dollars par tête, ou environ quatre pences par mille (40 centimes), les repas non compris. De Washington à Frédéricksbourg, distance de soixante-neuf milles, on parcourt en bateau à vapeur soixante milles, et neuf par terre; nous dépensâmes pour notre société treize dollars trois quarts, ou environ vingt-cinq francs par tête, ce qui fait à-peu-près sept sols par mille; il est vrai que dans cette somme se trouvent compris les frais d'un déjeuner et d'un dîner excellens.

Le lendemain nous étions debout à quatre heures et demie, et j'eus le regret de voir que la prédiction d'un de nos compagnons de voyage s'était réalisée. Le temps était bas, couvert, et des nuages noirs annonçaient des torrens d'eau. La pluie est certainement une des plus grandes tribulations des voyages. On a les pieds mouillés; les habits enlèvent charitablement la moitié de la boue des roues de la voiture; les malles, qu'on n'a pas manqué de placer sur le côté, boivent chacune un gallon d'eau qu'elles partagent ensuite maternellement avec le fruit de leurs entrailles; enfin la dose ordinaire de patience dont on est pourvu s'épuise, et chacun offre une fort incomplète image de la résignation.

Il y avait dans la diligence, indépendamment de

nous, une dame, trois messieurs et un petit garçon. Nous étions quelque peu serrés, quoique ma petite fille se trouvât la neuvième dans la voiture; si quelque autre voyageur s'était présenté, il n'y aurait pas eu moyen d'y tenir. Pour parer à cet inconvénient, je descendis au premier relai et je payai la place qui restait vacante.

Deux de nos co-voyageurs étaient des planteurs virginiens, fort intelligens, et qui nous donnèrent plusieurs renseignemens entièrement neufs. Nous nous arrêtâmes à dix maisons différentes durant les soixante-six milles, et chaque fois nos deux compagnons descendirent de la voiture pour prendre un verre d'une boisson appelée *mint julap*, qui, à ce qu'ils m'apprirent, était une espèce de *coup du matin*. Il fallait que leurs têtes fussent autrement organisées que celles du reste des hommes, car il n'y avait chez ces messieurs aucun indice d'ivresse; seulement leurs discours étaient prononcés avec un peu plus de difficulté et de chaleur, et leur consommation de tabac s'accroissait d'une manière notable.

Rien de plus complaisant au monde que les Américains en voiture; ils se prêtent à tous les arrangemens qui peuvent procurer quelque avantage aux dames; c'est une justice que je me plais à leur rendre. En somme, nous fîmes fort agréablement ce petit voyage, qui s'effectua à raison de quatre milles à l'heure : un bon piéton aurait pu nous suivre.

Les lettres de recommandation que nous avions pour Richmond nous introduisirent bientôt dans un cercle

de personnes aimables et serviables, à l'aide desquelles nous pûmes voir complètement tout ce que la ville offrait d'intéressant et de curieux. Après avoir prolongé notre sommeil au-delà de notre usage habituel, afin de nous reposer des fatigues d'un voyage sur les routes de Virginie (devenues proverbiales tant elles sont mauvaises), nous allâmes visiter le Capitole, bâtiment admirablement situé sur le revers d'une colline qui domine la ville. C'est un bel édifice, construit en brique et en plâtre. Derrière se trouve le local destiné à la cour de justice; il est bâti en pierre, et, comme le Capitole de Washington, on l'a défiguré en le barbouillant de couleurs.

La législature était assemblée, et je visitai l'une et l'autre chambre. Le sénat tenait ses séances dans un joli petit appartement qui n'était guères plus vaste qu'un salon ordinaire. Quant à la chambre des représentans, il me sembla qu'elle n'avait été ni lavée ni balayée depuis la révolution. Il paraît que là, comme ailleurs, ce qui est la besogne de tout le monde n'est celle de personne.

La législature de Virginie, appelée l'assemblée générale, est composée, comme celle des autres états, d'un sénat et d'une chambre de représentans nommés pour quatre ans par les districts. Un quart des sénateurs est renouvelé tous les ans. Il faut que chaque membre habite le district qui l'élit, et qu'en outre il soit franc-tenancier. Les représentans sont choisis chaque année, deux par chaque comté, et un par chaque cité, ville ou bourg, auxquels ce droit était ga-

ranti par leurs chartes, lors de l'établissement de la constitution en 1776, ou bien auxquels il a été accordé, en vertu des principes de cette même constitution. Il faut également que les membres élus soient francs-tenanciers et résident dans le comté qui les choisit. Le gouverneur est nommé au scrutin, par les deux chambres réunies à cet effet; il ne peut tenir sa charge que trois ans, et tous les sept ans seulement. Il est assisté d'un conseil privé de huit membres, choisis également, ou parmi les membres des chambres, ou parmi le peuple en général; deux de ces conseillers sortent tous les trois ans par suite d'un scrutin semblable à celui qui les a élus; ils ne peuvent être renommés qu'au bout de trois ans de cessation de fonctions. Le droit de voter n'appartient en Virginie qu'aux francs-tenanciers.

Je crois que cet état est le seul de l'Union qui exige, pour être électeur, une telle qualification. Je fus très-content d'entendre plusieurs Virginiens se faire honneur de cette circonstance, et déclarer que l'effet de cette restriction était d'envoyer aux affaires une classe d'hommes plus capables et plus utiles.

Justement à l'époque de ma visite, une convention devait s'assembler, non point tant, disait-on, pour étendre le droit de voter que pour en régulariser l'exercice. Mais je crains bien, malgré les bonnes dispositions des habitans en général, que tôt ou tard la rage du nivellement ne l'emporte, et que l'aristocratie virginienne ne soit pas assez forte pour résister au flot populaire; alors le système de l'universalité des suf-

frages s'y établira comme dans tout le reste de l'Union.

Dans la matinée, en faisant le tour du Capitole, mes yeux s'arrêtèrent sur un spectacle inaccoutumé : je vis une sentinelle, allant et venant devant l'édifice, le mousquet sur l'épaule.

« Le ciel me préserve ! m'écriai-je : votre législation « a-t-elle une garde d'honneur? Voilà quelque chose « de nouveau.

— « Oh ! non, non, s'écria bien vite mon compa- « gnon, ce soldat fait partie du poste établi près du « Capitole ; ce sont là les casernes.

— « Je ne comprends pas parfaitement.

— « Il est nécessaire, ou du moins il est d'usage, « dans ces états, d'avoir toujours une petite garde sous « les armes ; il n'y a que cinquante soldats. C'est à « cause des hommes de couleur, mais seulement pour « les tenir en bride. Cette mesure étouffe dans la tête « des esclaves toute idée d'insurrection, et donne de « la confiance à ceux de nous qui sont un peu timides. « Mais, en réalité, il n'y a point de sujet d'alarme : « depuis seize ans nous n'avons point eu de troubles, « et les nègres deviennent de jour en jour plus con- « vaincus de leur peu de pouvoir. »

Je cherchai à approfondir davantage ce sujet : j'appris que dans toutes les villes il y avait une police active et vigoureuse qui prenait pour règle de ne croire chose sûre que ce qui était bien gardé. Par exemple, il n'est pas permis à aucun nègre d'être dehors après le coucher du soleil, à moins qu'il ne soit porteur d'une passe délivrée par son maître, et expli-

quant le but de sa sortie; si même, durant le temps nécessaire pour exécuter la commission dont il est chargé, on le trouve hors de la ligne qui lui a été tracée par sa passe, on l'arrête et on le châtie.

J'eus de fréquentes occasions de me former une opinion relativement à la question, ou pour mieux dire au principe de l'esclavage. La plus grande difficulté qui s'opposa à ce que je résolusse franchement cette question, fut l'état d'hostilité dans lequel se trouvent constamment nos sentimens personnels avec ce que la froide raison, la nécessité politique ou un long usage ont consacré. Un étranger qui n'est pas habitué à voir le principe de l'esclavage des noirs mis en pratique chez lui, se refuse tout naturellement à admettre, sous quelque forme qu'il lui soit présenté, un usage qui établit comme règle absolue une telle dégradation de l'espèce humaine; il faut donc un concours de graves circonstances, et une connaissance approfondie de beaucoup de détails qu'il a toujours ignorés, pour qu'il juge avec impartialité cette mesure si importante. J'avoue que moi-même, jusqu'ici, je ne suis pas parvenu à dégager entièrement mon esprit de ces préjugés, et que mon opinion n'est pas entièrement formée à cet égard.

Dans tous les cas, ce sujet si palpitant d'intérêt, et qui s'offrait à chaque instant à mes yeux et à mes méditations, contribua, avec d'autres circonstances, à nous faire apercevoir que nous approchions des régions des tropiques. Partout, sur la route même, nous voyions du tabac, du coton, du riz. La douceur

de la température, la couleur de la population, jusqu'aux sons des voix, nous apprenaient que nous traversions des contrées bien différentes de celles que nous venions de quitter. Nous sentîmes, presque pour la première fois, que nous voyagions sur des terres étrangères et lointaines.

Le 4 février j'accompagnai un gentleman jusqu'à son habitation, à quelques milles de la ville, sur les bords de la rivière James, où j'eus une occasion favorable et avantageuse de voir les travaux d'une plantation bien régie, ceux des mines de charbon, et les opérations pratiquées sur la ligne d'un canal magnifique, récemment ouvert pour faciliter les communications intérieures de la Virginie, sur un point où la rivière n'est plus navigable, à cause des rapides sur lesquels elle passe.

Ce qui m'intéressa le plus, fut de voir une douzaine de nègres travaillant accroupis dans un magasin de tabacs ou maison à tabac. Ils étaient placés en cercle et pêle-mêle, hommes, femmes et enfans; ils arrachaient les feuilles de tabac des tiges. Au milieu, étaient deux hommes qui recevaient les feuilles des mains des nègres, et les plaçaient en tas suivant leur qualité. Il paraît qu'il y a trois sortes de tabacs: les feuilles inférieures ou celles qui touchent la terre sont souvent déchirées ou salies, mais les feuilles supérieures de la tige sont de deux couleurs, les unes jaunes, les autres brunes. Celles-ci sont soigneusement triées et réunies en petits paquets un peu plus gros que le pouce; on les attache avec un lien formé de la

feuille elle-même. Ces paquets sont réunis par couples, et posés sur des barres de bois transversales qui s'étendent d'un bout à l'autre du plafond ; ils sont rangés à peu près comme des harengs qu'on fait sécher. Avec le temps, la maison est tellement remplie de ces barres de bois, qu'on établit successivement les unes au-dessous des autres, qu'à peine reste-t-il assez de place pour qu'un homme puisse ramper sous les barres et attiser le feu qui brûle constamment sur le sol pour sécher les feuilles.

La seconde opération est d'emballer ces paquets dans ces grandes futailles que tout le monde a vues aux portes des marchands de tabac à Londres. On y parvient à l'aide de forts leviers qui les serrent de la manière la plus compacte possible.

Les esclaves avaient l'air gai et jouissaient d'une robuste santé ; seulement ils étaient vêtus un peu à la légère ; mais la température était très-douce, quoique nous fussions au milieu de l'hiver. Sur cent dix que renfermait cette habitation, pas un, ni jeune ni vieux, ne savait lire.

Dans la soirée, nous fûmes invités à une réunion où nous trouvâmes des gens fort aimables qui rivalisèrent pour nous de soins et de prévenances, à un tel point que je regrettai vivement d'être obligé de les quitter. Mais j'avais la plus grande curiosité de voir *le Delaware*, vaisseau de ligne, prêt à prendre la mer, à Hampton-Road, sur la Chesapeake ; et, comme je venais de recevoir des lettres de Washington, dans lesquelles on m'apprenait qu'il allait mettre à la

voile sous peu de jours, je fus obligé de me séparer de l'aimable société de Richmond.

En conséquence, le 6 février, nous prîmes à huit heures le bateau à vapeur, par une matinée aussi brumeuse et aussi pluvieuse que possible, et nous descendîmes rapidement la rivière James. Cependant, l'atmosphère s'éclaircit par degrés, et la brise s'étant changée en calme, nous laissa en possession d'une journée délicieuse, rafraîchie seulement de temps à autre par un léger zéphyr qui répandait son souffle embaumé sur les fertiles plantations situées au sud de cette jolie rivière.

A environ cinquante ou soixante milles de Richmond, nous arrivâmes vis-à-vis James's-Town, premier endroit où s'établirent les Anglais dans cette partie de l'Amérique qui forme maintenant les États-Unis. Ce fut en 1608. On a depuis abandonné cette ville à cause de son insalubrité, et on n'y voit plus que les ruines d'une vieille église. Il y avait pour nous quelque chose d'étrange dans la vue d'une ruine en Amérique. Mais je fus encore plus frappé en voyant quelques jolies maisons (autrefois les maisons de campagne des grands propriétaires qui formaient la vieille aristocratie de Virginie) servir d'habitations à de petits fermiers ou planteurs, par qui les propriétés avaient été achetées, de temps à autre, à mesure qu'elles arrivèrent à être vendues par morceaux, lorsque la loi d'aînesse et de substitution en eurent fait des débris.

Dans la soirée, nous atteignîmes la ville de Norfolk, après un voyage de cent cinquante milles en bateau à

vapeur. Nous ne dépensâmes, nos repas compris, que 12 dollars et demi, ce qui faisait pour chacun à peu près deux sols par mille.

Le 7 février je me rendis au chantier de marine de Gosport, sur la rive gauche de l'Élisabeth, presqu'en face de la ville de Norfolk, qui est située sur la rive droite orientale de cette rivière. On se sert du mot lock-yard (*chantier*) chez nous, qu'il y ait ou non des locks; mais les Américains, avec une plus grande convenance de langage, ont le terme de navy-yard (*chantier de navire*), qui comprend tout ce qui est essentiel et exclut tout ce qui ne l'est pas. On sera du reste bientôt obligé de changer ce nom, car on s'occupe en ce moment d'achever un superbe lock (*chantier ou bassin de construction*) à Gosport. Sa longueur sera de deux cent six pieds, indépendamment d'un espace libre de cinquante pieds qui pourra au besoin servir à un petit navire. Sa largeur sera de quatre-vingt-six pieds. Ce lock sera probablement terminé dans trois ans.

Il y avait sur les chantiers un vaisseau de ligne, nommé *le New-York*, de 74; un autre vaisseau de 90, et *le Saint-Laurent*, de 60. La frégate a la poupe arrondie, et, de même que les vaisseaux, elle est construite en chêne vif (*live oak*); ces bâtimens ont été construits avec beaucoup d'habileté.

Il me sembla, en voyant des vaisseaux d'une aussi grande dimension, qu'il n'était pas politique de construire des navires d'une telle valeur; car il est probable que les autres nations, profitant de l'expérience

du passé, éviteront désormais des combats inégaux.

« Le fait est vrai, dit un officier de marine américain, qui était présent lorsque je fis cette observation, mais nous calculons à notre manière. Dans le cas d'une guerre avec vous ou avec la France, par exemple, il peut arriver que notre ennemi ait plus de vaisseaux de ce calibre que nous : mais il en aura encore un plus grand nombre d'inférieurs. Si une de nos frégates en rencontre une des vôtres de sa force, il faut qu'elle coure la chance du combat, et je suis sûr qu'elle fera son devoir. Mais comme le plus grand nombre de vos vaisseaux sont de la petite espèce, il y a à parier que nous en rencontrerons quelques-uns, dans ce cas la balance sera en notre faveur. Ainsi, de toute façon, nous conserverons l'avantage que nous avons déjà acquis. »

Après avoir passé en revue d'un bout à l'autre le chantier de Gosport, nous retournâmes à Norfolk dans un gig à six rames, fort obligeamment placé à notre service par le capitaine du *Delaware*, et, en ramant avec vigueur, nous atteignîmes le bateau à vapeur qui partait pour Old-Point-Comfort. Le vent étant favorable, nous descendîmes avec rapidité la Chesapeake, et nous fûmes bientôt à Hampton-Road, où *le Delaware* était à l'ancre. Deux chaloupes de ce vaisseau furent immédiatement mises à la mer pour recevoir les passagers. Outre les brassées de choux, et les boîtes pleines d'œufs, huit ou dix quartiers de bœuf frais, et une douzaine de corbeilles de linge sortant du blanchissage, furent jetés à la hâte dans les chaloupes.

Des tailleurs, des maîtres d'auberge, se pressaient avec leurs notes dans la foule. Tout cela formait une scène de confusion indescriptible, qui me rappelait toutes celles de même genre dont j'avais déjà été témoin à chaque départ d'un vaisseau de guerre pour une station lointaine; mélange incohérent qui l'inonde jour et nuit, fût-il retardé d'un mois, jusqu'au moment où il met enfin à la voile. C'est merveille vraiment qu'il puisse parvenir à loger la multitude d'objets dont on l'encombre.

Old-Point-Comfort, où nous arrivâmes à temps pour dîner, est une pointe de sable qui s'avance vers le sud, à la jonction de la baie de Chesapeake à l'est, avec Hampton-Roads à l'ouest, à l'extrémité du promontoire, ou langue de terre qui sépare la rivière James de la rivière York. L'excellent ancrage d'Hampton-Roads est formé par trois cours d'eau: les rivières Élisabeth, James et Nasemond. Quoiqu'il soit rempli de bas-fonds formés par les dépôts de ces trois rivières, il y reste assez de place pour le rendre important comme station navale. Jusqu'à présent il était resté sans défense, mais le gouvernement américain l'ayant compris dans la ligne étendue de ses fortifications côtières, les travaux y sont en pleine activité.

Le jour suivant, 8 février, j'allai, accompagné du commandant et de l'ingénieur en chef, visiter la forteresse Monroe, qui s'élève sur Old-Point-Comfort. Ce fort, une fois achevé, sera défendu par trois cent quatre canons, et exigera une garnison de cinq cents hommes. J'appris qu'il couvrait un terrain de soixante

acres (vingt-quatre hectares un quart), l'intention du gouvernement étant d'en faire un dépôt d'approvisionnemens militaires, et un point de ralliement pour la milice et les autres troupes, dans le cas d'une invasion.

Les ouvrages, en eux-mêmes, paraissent aussi réguliers que la nature du terrain et les objets qu'on a en vue le permettent; les détails en sont supérieurement traités. Les parties des fortifications qui doivent commander Hampton-Roads, ainsi que celles qui donnent sur le passage par lequel une flotte ennemie pourrait entrer, sont revêtues d'une double rangée de canons de gros calibre, dont la rangée inférieure est casematée. Sur le bastion qui fait face à l'entrée de la baie de Lynhaven, il n'y a qu'une seule rangée de canons en barbette; mais, pour tenir lieu de la rangée inférieure, il y a une contre-garde de l'autre côté du fossé pour couvrir le bastion. Je suppose que voici le but de ces arrangemens: si le bastion en question n'était pas masqué, une flotte qui se présenterait pourrait démolir les défenses de cet endroit et pénétrer dans Hampton-Roads. Ou bien encore, le fort lui-même pourrait être attaqué par ce côté faible, si la muraille était suffisamment battue en brèche par les vaisseaux de l'ennemi. Tandis que, de la manière dont les choses sont disposées maintenant, l'attaque serait plus difficile, puisque les ouvrages extérieurs déjà cités, étant sur les glacis, doivent être détruits avant que la flotte puisse entrer, et encore, dans ce cas, après qu'ils auraient été démolis, leurs ruines pourraient servir de rideau au bastion, ou du moins à la

partie inférieure du mur, ce qui empêcherait d'ouvrir une brèche. Le seul moyen, en effet, d'y parvenir, serait de se loger dans les ruines de la contre-garde, ce qui ne serait pas une opération facile, le terrain sur lequel elle est située se trouvant commandé par les flancs des bastions collatéraux.

Il serait tout aussi difficile d'approcher par l'autre côté. Old-Point-Comfort, maintenant couvert entièrement par le fort Monroe, est joint à la terre-ferme par une langue de sable étroite qui, non-seulement est dominée par les canons du fort principal, mais encore se trouve rendue inaccessible au moyen d'une redoute formidable placée en saillie du bastion nord-ouest : il faudrait qu'on eût fait taire ses canons avant que les assiégeans pussent pousser leurs tranchées assez loin le long de l'isthme, pour pouvoir battre en brèche à distance convenable. Un tiers environ du fort était achevé lorsque je le visitai, et tout était prêt à recevoir des canons.

A près d'un mille de distance, dans une direction presque plein sud d'Old-Point-Comfort, sur l'autre côté de l'entrée de Hampton-Roads, on construit également une batterie. Dans l'origine il n'y avait pour bâtir dessus qu'un fond vaseux, nommé le Rip-Raps-Shoal, que recouvraient dix-sept pieds d'eau. En y précipitant de gros blocs de pierre, comme on l'a fait à Plymouth, le fond s'est graduellement élevé. Lorsque j'examinai les travaux, la maçonnerie était à six ou sept pieds au-dessus de la surface. On établira sur cette île artificielle une forte batterie, montée de deux

cent soixante gros canons, dont le feu se croisera avec celui du grand fort, ce qui donnera une besogne assez chaude aux assaillans.

Dans le courant de la même matinée nous visitâmes *le Delaware*, de 74; quoique ce ne soit pas un joli navire, c'est à coup sûr un beau vaisseau de guerre : tout y paraissait en bon ordre. Il y avait de monté, lorsque je fus bord, sur le premier pont, 32 pièces de 42; sur l'autre pont, 32 de 32; sur le gaillard d'avant et sur celui d'arrière, 28 caronades de 42; en tout 92 canons. Huit embrasures étaient inoccupées sur le troisième pont, de sorte qu'on peut dire que ce vaisseau est percé pour cent canons.

L'équipage du *Delaware*, à ce que me dirent les officiers, se composait de sept cent soixante-dix-sept hommes, y compris cent soldats de marine. Mais huit cent cinquante personnes figuraient sur les rôles, les autres étant, je crois, des surnuméraires destinés à différens vaisseaux dans la Méditerranée.

Je trouvai tout parfaitement en état dans ce vaisseau, et dans un style tout-à-fait marin, ce qui est d'autant plus surprenant, qu'il n'y avait pas plus de deux mois qu'il était en commission. La discipline y était parfaitement observée; mais un peu sévèrement, quoique sans doute elle ne le fût pas plus qu'il n'était strictement nécessaire.

J'ai entendu souvent discuter la question de savoir jusqu'à quel point les Américains étaient en état d'armer et de munir d'hommes une flotte dès le début d'une guerre. Les uns soutiennent que ce serait la

chose la plus facile du monde ; les autres que ce serait impossible, à moins de *presser* des matelots ; quelques-uns prétendent que si, d'un commun accord entre les puissances belligérantes, on se décidait à établir des corsaires, il y aurait une surabondance de matelots pour la flotte américaine, aussitôt que le commerce du pays aurait baissé, conséquence inévitable de la pléthore à laquelle il est en proie.

Quant à moi, mon opinion est que la facilité que les Américains auront à trouver des hommes pour leurs vaisseaux, dépendra du plus ou moins de popularité de la guerre qui éclatera. Si la querelle touche aux passions les plus vivaces du pays, l'argent ni les matelots ne manqueront, et une flotte surgira comme par enchantement : peut-être ces vaisseaux n'auront-ils pas un équipage bien capable ; mais si, à bord de chacun d'eux, on peut placer deux ou trois cents bons marins, le reste du rôle pourra se remplir à l'aide de ce que nous pourrions appeler des hommes de terre, classe d'individus bien différente en Amérique, gaillards grands, robustes, résolus, habitués à la rame, et à dépenser la moitié de leur vie sur les rivières gigantesques qui traversent en tous sens leur pays. Ces hommes sont de plus familiers avec l'odeur de la poudre à canon ; ils ont sans cesse une carabine sur l'épaule ; ils sont adroits, entreprenans, et toujours désireux d'apprendre, quoique souvent superficiellement, quelque chose qu'ils ignorent. Voilà des gens qui, infailliblement, dans le cas d'une guerre populaire et moyennant un bon prix, monteraient à bord de vais-

seaux de ligne; mais l'esclavage et la sévère discipline de la marine, auxquels leur patriotisme les ferait résister quelque temps, finiraient par leur devenir insupportables, quoique exercés par les officiers de talens qui composent maintenant l'état-major de la marine américaine, et il serait superflu d'espérer en faire jamais de véritables matelots.

Si le succès couronnait la première affaire, il serait possible que l'exaltation, qui en serait la suite, donnât une nouvelle impression à cet élan patriotique. Mais, à la longue, la haine universelle des impôts qui règnent dans ce pays, l'absence d'arrangemens financiers convenables, arrêteraient indubitablement le mouvement de cette machine, et le premier revers serait le signal d'une diminution de sacrifices et d'hommes.

L'amour immodéré du changement, et cet esprit aventureux, qui ont conduit sur les vaisseaux des habitans des ports ou des forêts, les porteraient alors volontiers à retourner aux lieux d'où ils sont venus, loin de la torture de la discipline navale. Si cela arrivait, l'Amérique n'aurait des matelots qu'au moyen d'une presse d'hommes; mais il s'agit de savoir si ce levier puissant, auquel chaque marin anglais est religieusement soumis, pourrait être employé en Amérique, où des habitudes qui remontent à des siècles n'ont pas réduit tous les hommes qui naviguent depuis leur enfance, à s'attendre à un tel événement. Je l'ignore; mais, je ferai seulement observer que les Américains sont pénétrés de l'importance de ce point, et

qu'ils ne négligent rien pour se donner la chance la plus favorable de succès, dans le cas d'un conflit nouveau. Il convient donc que nous nous tenions sur nos gardes. Par-dessus tout, nous ne devons plus nous exposer de nouveau aux hasards qui résultent d'une fausse appréciation de la bravoure de notre ennemi.

CHAPITRE XXXIV.

Des punitions militaires.

La garnison du fort Monrose, à mon passage, était de sept cents hommes, èt composée spécialement d'artilleurs et d'ingénieurs, non compris un grand nombre de travailleurs et d'esclaves.

J'assistai à la parade du soir, le 7 février; et, pour la première fois durant mon séjour aux États-Unis, je vis sous les armes un corps de troupes régulières. Il y avait en bataille environ deux cents hommes, parmi lesquels je n'aperçus pas moins de vingt-quatre officiers, principalement des cadets envoyés de l'académie militaire de West-Point, pour se perfectionner dans la connaissance pratique de leur profession. L'apparence de ces militaires était très-martiale et faisait honneur à la surveillance de l'officier expérimenté qui commandait cette station.

Au moment où je quittais la parade, mon attention fut éveillée par un bruit de chaînes qui partait d'une cour voisine du lieu où l'on faisait l'exercice. J'y

trouvai à peu près deux cents hommes, portant chacun une lourde chaîne qui pendait en feston entre leurs jambes; un des bouts était rivé au-dessus de la cheville du pied; l'autre tenait à un boulet de 24 qu'ils traînaient derrière eux. La plupart de ces malheureux étaient des déserteurs; mais il y en avait qui n'étaient coupables que de désobéissance ou d'insubordination; ils portaient des vestes de deux couleurs, sur le dos desquelles on lisait: *Condamné des États-Unis:* je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un spectacle plus humiliant, et, si je puis m'exprimer ainsi, moins militaire.

L'ancienne méthode de punir les offenses par les verges (flogging), a été abolie dans l'armée par un acte du congrès du 16 mai 1812; et depuis lors, à ce que j'ai appris, la discipline des troupes s'est graduellement relâchée; les soldats sont devenus mécontens, à cause de la grande variété de châtimens qu'on a substitués à l'ancien mode de punitions.

Il est d'usage, en Amérique et ailleurs, de ne regarder les coups que comme châtiment corporel. Toutefois, pas un des châtimens par lesquels on remplace celui des coups, et que j'ai eu le malheur de voir infliger ou d'entendre décrire, n'était moins corporel en lui-même, ou moins dégradant dans l'esprit du soldat que la vieille méthode.

Toutes les fois que je me suis entretenu de ce sujet avec un officier américain, il n'a pas manqué de convenir que jusque-là on n'avait point encore trouvé d'équivalent convenable pour tenir lieu de l'ancien système; bien plus, j'ai acquis la certitude, d'après

d'irrécusables autorités, que, dans plusieurs cas, les officiers ont été forcés d'employer, à leurs risques et périls, la vieille méthode, afin de maîtriser des esprits turbulens qui, sans une discipline sévère, non-seulement deviennent inutiles pour le service, mais encore d'un exemple dangereux pour les autres. Il en résulte que les soldats, tenus dans un état constant d'incertitude, et se trouvant soumis aux caprices de leurs officiers, au lieu de n'être soumis qu'à une loi invariable et égale pour tous, désertent en foule. J'ai des raisons de croire que ces hommes eux-mêmes, j'entends les bons soldats, préféreraient de beaucoup que rien n'eût été changé dans le mode de châtiment. « Nous saurions « du moins exactement, disent-ils, à quoi nous en te- « nir; et, quoique la discipline fût sévère, ce qu'elle « doit être pour valoir quelque chose, elle serait ré- « gulière et nous la comprendrions. »

C'est ici le cas de faire remarquer que les Américains ne se sont point avisés d'essayer d'aussi dangereuses innovations, relativement à la discipline de leur marine; l'enjeu était d'une trop grande valeur pour être compromis; et je n'ai rien vu de plus extraordinaire que cette différence entre les deux armées de terre et de mer.

Lorsqu'on traite cette pénible question, on se laisse naturellement aller à des sentimens d'humanité qui faussent le jugement: ce n'est que la froide raison qui peut conduire à adopter le meilleur parti. Ce sujet est d'une telle importance, que je ne puis le quitter sans lui consacrer quelques lignes. J'espère qu'il n'y a ici

aucune apparence d'indélicatesse, ou d'insensibilité, à chercher gravement lequel, parmi une foule de châtimens (tous de leur nature pénibles et honteux), doit être choisi comme le plus capable de remplir le but qu'on se propose, au prix de moins de douleurs et de dégradations possibles pour l'individu qui est condamné à le subir.

Les occupations d'un soldat, ou d'un matelot devant son mât, sont extrêmement variées et pénibles; ses habitudes, ainsi que ses plaisirs, sont tumultueux, de courte durée, toujours intempérans. Il est rare qu'il ait reçu la moindre éducation : il n'a point de principes faits; il ignore l'art de dompter ou de modérer ses passions. Par conséquent, les châtimens qui doivent contenir un tel individu ont besoin d'être sévères et rapides pour produire un effet salutaire.

Les élémens d'une bonne discipline sont uniformément, de la part de l'officier, une volonté ferme; de celle du subordonné, une prompte obéissance. Mais pour obtenir un semblable résultat dans le chaos informe qui compose un régiment ou l'équipage d'un navire, surtout quand leur formation est soudaine, le meilleur moyen est d'adapter les châtimens aux habitudes et à la manière de sentir des individus qu'ils doivent frapper. J'entends par-là qu'une punition immédiate et certaine doit atteindre chaque violation des règles établies : il faut qu'elle soit impressive, courte et exemplaire, calculée de façon à ne point prolonger la souffrance de l'offenseur, et, par conséquent, à ne pas nuire à sa santé, au physique ni au moral; qu'il

retourne à son devoir, en conservant dans sa mémoire un souvenir profond de sa faute, mêlé à un motif personnel qui l'engage à ne plus s'écarter de la ligne qui lui est tracée.

Les châtimens corporels, je parle dans le sens le plus large, sont un moyen de discipline bien formidable; ils doivent l'être : la nature du service militaire l'exige, et une longue expérience à démontré qu'ils sont parfaitement en harmonie avec les rudes occupations des soldats ou des matelots, avec leurs habitudes de vie. Pour qu'une bonne discipline, domestique ou militaire, s'établisse, il faut qu'elle se fonde sur les sentimens des personnes qu'elle doit contrôler. Nous sommes forcés, si nous voulons obtenir de bons résultats, soit à bord, soit à terre, de traiter les hommes, non d'après les sentimens qu'ils devraient avoir, mais d'après ceux qu'ils ont réellement. En conséquence, où manque une certaine délicatesse mentale, nous devons employer des moyens plus grossiers, sinon nous frapperons des fantômes, et nous ne parviendrons à rien.

Les soldats et les matelots sont parfaitement convaincus de ces vérités triviales; ils considèrent, à coup sûr, les châtimens corporels comme douloureux; et quels sont ceux qui ne le sont pas? Mais si, tout bien considéré, ils ne les regardent point comme humilians, de quel droit serions-nous plus susceptibles qu'eux, et voudrions-nous les amener à penser comme nous à cet égard? Je le répète, les soldats trouvent plus honteux les châtimens qu'on a substitués à ceux qui étaient pure-

ment corporels, et que des personnes égarées par de vaines théories, voudraient qu'on supprimât partout. Je comprends ce désir; les gens du monde, qui ont reçu une éducation soignée, appliquent leurs raisonnemens à autrui, et se mettent à la place, eux gens aux belles manières, de soldats ou de matelots vulgaires et grossiers. Ce n'est pas le moyen de bien juger la question.

N'est-il pas démontré que l'immense majorité des hommes ont une manière de sentir qui diffère, ainsi que leurs occupations, que leurs habitudes, que leur langage, de celle des gens bien élevés? Leurs travaux sont manuels et non intellectuels; leurs plaisirs grossiers, sensuels et de nature à dégoûter les personnes de la bonne société. Si donc, parmi tous ces membres de la grande communauté, qui sont pourtant des hommes, il existe une si grande différence de rapports sociaux, pourquoi n'en établirait-on pas une également dans la nature des châtimens? Dans le fait, un châtiment corporel n'entraîne pas avec lui l'humiliation qu'on en suppose inséparable. Il y a une dégradation, j'en conviens, mais elle gît dans la nature du délit, et non dans celle de la punition.

Les fautes commises par un officier sont punies d'une autre manière que celles des soldats ou des matelots, mais avec une égale sévérité. Une réprimande fait autant d'impression sur lui qu'un châtiment corporel sur les hommes sans éducation qu'ils commandent.

Il ne serait pas plus absurde d'administrer une volée

de coups de bâton à un officier, pour une infraction aux convenances, que de réprimander tout simplement, ou de renvoyer du service un simple soldat ou un matelot coupable d'ivresse. Certes, il n'y a pas moyen de parler sérieusement d'un tel projet. Mais on propose d'abolir l'emploi des châtimens auxquels les hommes, qui y sont accoutumés, ne demandent pas mieux que de se soumettre. Quel parti prendre? On peut, dit-on, inventer d'autres punitions mieux en harmonie avec leur condition d'homme. Quelles sont-elles? La réclusion solitaire dans une cellule obscure,..... une moindre ration de vivres,.... un travail additionnel pénible et dégradant,.... de lourds boulets attachés aux jambes,.... lier les hommes à un piquet,.... les frapper sur la partie postérieure avec un morceau de bois plat (cobbingboard)? Voilà quelques-uns des changemens proposés. Il y en a plusieurs que je ne crois pas devoir décrire en détail, et qui pourtant ont été introduits en Amérique pour remplacer *risum teneatis!* des châtimens corporels. Mais je demanderai à toute personne raisonnable, qui connaît la valeur des mots, s'il peut y avoir quelque chose de plus positivement corporel que les punitions que je viens d'énumérer? On prétend qu'elles s'adressent au moral des coupables; moi je soutiens qu'elles se trompent souvent de destination, et qu'elles vont tout droit au corps. Je prétends également qu'elles entraînent après elles une humiliation plus profonde, je ne crains pas d'être démenti, que n'en produit le système ordinaire de discipline.

Les peines physiques, même quand elles sont infligées avec la solennité ordinaire, à bord d'un vaisseau de guerre, durent rarement plus de quelques minutes. Cependant, quel que soit le courage de la victime, elle conserve pendant bien long-temps le souvenir de la rude leçon qui a eu si peu de durée. La vue du châtiment produit également une impression profonde sur ceux qui en sont témoins. Mais ni le patient, ni les spectateurs n'y voient un sujet d'humiliation éternelle, ainsi que le supposent à tort les personnes qui ne connaissent point le caractère et les habitudes des soldats et des marins. On me répondra peut-être à cela : « Tant pis... le seul fait que ce châtiment ne les humilie pas prouve combien le système qu'on emploie « les a dégradés et abrutis. » Il me semble qu'ici on prend un fait pour un autre : la dégradation suit et doit suivre le crime, et non le châtiment qui n'en est que la conséquence.

Tant qu'on ne sera pas parvenu à effectuer un changement dans les mœurs et dans les habitudes des soldats et des matelots, il est au moins inutile de chercher à modifier un système qui a reçu la consécration d'une longue expérience, et qui, même dans les circonstances les plus critiques, a toujours été d'une grande efficacité. En point de fait, cependant, le remède vient à temps; car lorsque le bon ordre est introduit dans un navire, et je suppose qu'il en est de même dans un régiment, les hommes qui le composent changent virtuellement de nature, ils perdent leurs habitudes dissolues et indisciplinées qui les caractéri-

saient, lorsqu'ils n'étaient soumis à aucun frein, ou lorsque la discipline se trouvait relâchée. Dès que les choses ont atteint ce point, qui doit être le but premier de tous les officiers, les châtimens diminuent graduellement et finissent par cesser presque entièrement.

Mais il n'en est point ainsi avec la nouvelle méthode répressive. En premier lieu, la durée des peines substituées, et quelquefois leur sévérité, est de beaucoup trop prolongée. La raison en est simple : le but avoué de ces changemens étant d'éviter la douleur physique, la correction a besoin d'être d'autant plus longue qu'elle est plus douce, afin de produire sur le délinquant un effet, comme leçon, et sur ses camarades une impression, comme exemple. La réclusion solitaire, le plus horrible châtiment, lorsqu'elle a une longue durée, n'est rien, si elle est courte, pour des gens habitués à de rudes travaux. D'un autre côté, ces hommes sont tellement peu accoutumés à donner de l'indépendance à leurs pensées, qu'il est dérisoire d'espérer qu'ils mettent à profit leur solitude pour faire un retour sur eux-mêmes. Conséquemment, lorsqu'un individu de ce calibre est renfermé isolément, il ne se trouve disposé qu'à une seule chose, à murmurer sur la sévérité de sa peine et à nourrir des projets de vengeance contre ses supérieurs, en même-temps qu'un sentiment de dégoût pour sa profession ; de sorte que, à sa sortie de prison, il sera probablement plus mauvais sujet qu'il n'était avant d'y entrer, moins disposé à obéir et plus enclin à déserter. Au demeu-

rant, ce grand effet qu'on attendait de l'exemple est perdu : les souffrances du coupable, quelles qu'elles aient été en réalité, n'ont pas été vues par ses camarades ; et bien certainement, s'il lui reste une étincelle de courage viril, il ne manquera pas de traiter de bagatelle la punition qu'il aura subie. Il n'en est pas ainsi des châtimens infligés à bord d'un vaisseau : pas un sur mille matelots n'en parle comme d'un enfantillage. Encore que, sous les verges, il n'éprouve pas une grande affection pour son officier, la nature transitoire de la correction ne laisse pas à son mécontentement le temps de prendre racine. Je ne me souviens pas, dans tout le cours d'un service de vingt années, d'avoir jamais remarqué le plus léger symptôme de mauvais vouloir dans un matelot, quelque sévère que fût le châtiment qu'on lui avait infligé, pourvu qu'il fût conforme à l'usage établi.

Un fait assez singulier, et qui est d'un grand poids dans la discussion, c'est que tous les hommes, et spécialement ceux de la classe dont il est question, ont une tendance naturelle à se conformer, sans réflexion peut-être, mais avec gaieté, aux règles que la loi ou l'usage a établies. Même sur les bâtimens marchands, où le capitaine ne jouit d'aucun pouvoir légal, l'équipage se soumettra sans murmurer aux châtimens qu'il lui plaira d'infliger, pourvu qu'il se conforme à l'usage, et que la peine soit celle qu'ils savent par habitude devoir être appliquée au délit ; mais que le capitaine sorte de cette voie, et inflige une punition autre que la punition connue et adoptée ; fût-elle plus douce

de beaucoup, l'équipage se mutinera, et une fois à terre, il lui sera demandé par ses matelots un compte sévère de cette infraction aux coutumes de mer. J'ai remarqué que, chez nous et en Amérique, les tribunaux et les jurés, mus par un sentiment semblable, s'informent, en cas de plainte, non pas si le châtiment a été plus ou moins corporel, mais si l'on a observé en l'appliquant l'usage voulu.

Les mêmes principes, en fait, régissent la discipline des vaisseaux de guerre, et, je le suppose, des régimens. Tant qu'on observe fidèlement les coutumes en vigueur, les hommes sont contens et heureux; tout marche à ravir, parce que tout le monde s'entend. Les matelots connaissent les fautes qu'ils doivent éviter, et les peines qui les attendent s'ils y tombent. J'en ai souvent entendu qui disaient : « Bon! je viens « de me mettre dans un joli embarras, il faudra que « mon dos paie pour moi. » Avec le temps, ou lorsque l'équipage sait, comme on dit, *la longueur du pied du capitaine,* chacun trouve qu'il est de son intérêt de remplir ses devoirs, et les châtimens deviennent de plus en plus rares.

Mais quand on adopte le système modéré, ainsi nommé pour le distinguer des punitions corporelles, il n'y a plus d'ensemble possible. Les peines cessent d'être graduées, ou suivent de si loin le délit, que souvent il est oublié lorsqu'elles frappent le coupable; par-là le châtiment a trop l'air d'une vengeance.

Personne ne sent mieux que les marins eux-mêmes la justesse de ce principe. Lorsque la flotte de la Nore

se mutina, il n'entra jamais dans la tête des matelots de stipuler l'abolition des châtimens corporels. Il n'en fut point question. Loin de là, les chefs des révoltés maintinrent leur autorité dans chaque vaisseau, à l'aide des mêmes moyens de discipline, avec cette seule différence, toutefois, qu'ils se servirent deux fois plus des verges que leurs officiers ne l'avaient fait. Ces traîtres étaient déterminés, mais habiles, et ils sentaient à merveille qu'ils n'avaient pas d'autre moyen de contraindre leurs hommes à l'obéissance : et leur pouvoir étant précaire et usurpé, ils usaient tout naturellement d'une plus forte dose de sévérité pour le conserver, que leurs supérieurs légitimes n'avaient eu besoin d'en employer pour assurer le leur.

Comme on ne saurait nier qu'en général le sentiment d'obéissance passive naît de l'opinion publique, de l'habitude, d'une convention tacite, un officier judicieux n'aura jamais en vue, en châtiant, que de prévenir les crimes. L'expérience prouve que, pour exciter la sympathie des hommes qu'il a sous ses ordres, il faut que cet officier maintienne l'ordre de choses connu et établi, qu'il s'efforce d'appliquer le plus équitablement possible les châtimens usités, et qu'il se garde surtout d'en inventer de nouveaux.

L'exercice d'un pouvoir tellement discrétionnaire est naturellement sujet à l'abus; aussi, chaque personne qui a un commandement devrait-elle être soumise à une responsabilité plus distincte qu'elle ne l'est; nul officier ne devrait pouvoir échapper, ne fût-ce qu'un seul moment, à la vigilance d'un supérieur;

quel que fût son rang, il faudrait qu'il eût quelqu'un au-dessus de lui.

Le réglement qui oblige les officiers à rendre un compte périodique et détaillé des punitions infligées par lui, a certainement amélioré la discipline de la marine anglaise. Il a eu deux résultats : le premier de diminuer le nombre des châtimens ; le second d'augmenter la vigilance des officiers qui ont intérêt à prévenir, autant que possible, les crimes et les délits, afin d'éviter d'acquérir une réputation d'injuste sévérité. En outre, l'uniformité de ce système a été si bien établi par ce moyen, que les officiers, si jeunes et si turbulens qu'ils soient, sont forcés de suivre malgré eux le chemin qui leur est tracé, et dans lequel marchent également leurs supérieurs et leurs subordonnés.

Si des personnes, douées d'un noble sentiment de philanthropie, mais qui ont peu d'expérience, se sont imaginé qu'elles pourraient diminuer la somme de souffrance humaine en abolissant le système dont il est question, et en même-temps maintenir les flottes et les armées dans un état de discipline tel, qu'à chaque moment du jour ou de la nuit elles fussent prêtes à se rencontrer avec l'ennemi, elles se trompent fort. Il y a bien des gens qui ne peuvent pas entendre parler de châtimens ; et, si l'on allait jusqu'au fond de leurs pensées, on s'apercevrait bientôt qu'ils veulent entièrement les abolir. Mais les hommes d'état et les officiers, dans les mains desquels la défense de la patrie a été placée, quels que soient leurs sentimens personnels, sont forcés de voir les choses sous un tout

autre jour : comme une discipline sévère et uniforme est évidemment indispensable à cette défense, ils ne peuvent hasarder l'honneur du pays, en renonçant à l'emploi des seuls moyens qui jusqu'ici ont assuré sa suprématie.

Avant d'abandonner ce pénible objet, je ferai remarquer qu'on se trompe grossièrement en supposant qne le capitaine d'un vaisseau de guerre ne soit qu'un despote. Dans le fait c'est celui de tous les monarques qui jouit de la puissance la plus limitée. Il peut, il est vrai, se faire détester, mais s'il s'écarte, ou si on suppose qu'il s'écarte, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un cheveu, des lois et coutumes de la mer, le dernier marmiton du navire, aussi bien que le plus ancien officier, a la voie de l'appel, privilége dont ils ne sont pas lents à se servir. Le capitaine en trouve souvent la preuve à son retour; il s'aperçoit bientôt, s'il a abusé de son pouvoir, qu'un bout d'aile transformé en plume peut faire des blessures plus profondes que le cat-o'-nine-tails (1).

Les efforts des hommes vraiment philanthropes, qui désirent diminuer les souffrances de leurs semblables sur les vaisseaux, ou dans les régimens, devraient tendre à l'amélioration de la discipline et non à sa subversion. Il y a, je le confesse, plus d'un moyen de modifier le système actuel, de façon à ce qu'il devienne

(1) Littéralement, chat à neuf queues : espèce de martinet à plusieurs branches, avec lequel on frappe les matelots à bord des vaisseaux de guerre d'Angleterre.

du devoir et de l'intérêt d'un officier de substituer la prévention des délits à leur punition.

Je ne parlerai plus des mesures dont il s'agit, que pour assurer les personnes qui prennent intérêt à ce grave sujet, qu'elles ne ressemblent en rien à la révolution qui a bouleversé l'armée américaine. Le pitoyable état de la discipline, dans les endroits où ces changemens ont eu lieu, est le meilleur commentaire qu'on puisse faire sur les chaînes et sur les boulets, sur la diète forcée et sur la réclusion solitaire, surtout lorsqu'on compare l'ordre et la gaieté qui règnent dans les régimens et sur les vaisseaux que régit encore la vieille méthode, avec l'insubordination et la mauvaise humeur, qui sont les compagnes inséparables des précédentes améliorations dans un nouveau système.

On devrait toujours avoir présent à l'esprit que, quelque insouciant que soit en général le caractère des soldats et des matelots, il n'y a pas de classe d'hommes sur laquelle la louange et la bonté exercent plus d'influence, lorsqu'elles viennent de ceux qu'ils sont habitués à respecter. La vigilance des officiers et leur bon exemple ont donc le double avantage de leur éviter la nécessité de punir, et de placer dans leurs mains le pouvoir si précieux de récompenser la bonne conduite.

Dans tout ce que je viens de dire il est loin de ma pensée de recommander l'usage fréquent des mesures de rigueur. Mon seul but est de prouver que, dans les cas où il est de toute nécessité d'infliger un châtiment quelconque, pour maintenir une discipline sévère, le

vieux système est meilleur, non-seulement pour le public, mais encore pour les individus, que les futiles et vexatoires équivalens qu'on a essayé de lui substituer.

CHAPITRE XXXV.

Dismal-Swamp. — Lafayetteville. — Colonie d'Écossais montagnards. — Camden. — Colombia. — Les émigrans.

Le 9 février j'allai voir le Dismal-Swamp, marais assez extraordinaire et d'une grande étendue, situé à quelques milles sud-est de Norfolk. Cet endroit, d'un aspect sombre et mélancolique, est entièrement couvert de pins, de genèvriers et de cyprès, qui sortent d'une couche de mousse fort épaisse, sous laquelle, à une profondeur d'environ quinze pieds, on trouve un lit de sable. Ces marécages, dont la pente a été mesurée, s'inclinent de l'ouest à l'est vers l'Atlantique, dans la proportion d'un pied par mille. La surface du sable est tout-à-fait horizontale. C'est probablement là une de ces immenses agglomérations diluviennes formées par le torrent-géant, qui les a balayées du nord au sud, dans la plus grande partie du pays sur lequel il a roulé.

On a ouvert un canal à travers ce marais : il doit réunir les eaux qui coulent dans la baie de Chesapeake,

en Virginie, avec celles qui tombent dans un autre grand bassin appelé Albemarle-Sound, dans la Caroline du Nord. Les auteurs de ce projet, qui n'est pas encore entièrement réalisé, espèrent que par-là les produits des terres fertiles, situées sur les bords de la rivière Roanoke, pourront être transportés au port de Norfolk, ce qui relèverait la prospérité de cette ville, qui, depuis quelques années, est sur son déclin.

Le 10 février nous quittâmes Norfolk, et nous nous dirigeâmes, à travers la Caroline du Nord, sur Lafayetteville. Nous eûmes la diligence à nous seuls durant presque tout le chemin ; car, dans cette partie de l'Amérique, les voyages sont à peu près aussi périodiques que les saisons, et nous étions justement dans l'époque où personne n'allait ni ne venait dans notre direction. Pendant les mois de juin et de juillet, beaucoup d'habitans de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride, quittent leurs habitations et voyagent vers le nord, hors de l'atteinte de la fatale Mal'aria. Vers la fin de septembre, lorsque l'air frais commence à souffler, le reflux des voyageurs a lieu ; et, pendant les mois d'octobre et de novembre, la route est couverte de diligences ordinaires et extraordinaires, de gigs, de chevaux et d'innombrables chariots. On dit qu'il arrive que, dans leur empressement à retourner chez eux, ces pauvres gens se précipitent dans le danger qu'ils avaient cherché à éviter ; car on prétend qu'aucun des états du Sud, où règne la fièvre-jaune, ne peut s'en regarder comme affranchi, avant qu'une forte gelée n'ait entièrement changé l'état de l'atmosphère.

Nous avions espéré atteindre avant la nuit, dans la Caroline du Nord, Winton, notre première couchée. Mais nous nous trompions, et les dernières lieues que nous eûmes à faire ne furent point agréables. La route, pendant une douzaine de milles, passait à travers une épaisse forêt de pins et de genèvriers qui surgissaient d'un immense marais, sur lequel semblait flotter notre voiture. Pour essayer de donner quelque fixité à ce sol mouvant, on y avait placé en travers des perches ou des troncs de petits arbres, recouverts seulement d'une légère couche de feuilles et de terre, ce qui nous faisait éprouver un roulis semblable à celui d'un vaisseau battu par la tempête. En outre, le temps était si noir que la forêt, de chaque côté, semblait s'élever à une hauteur de soixante pieds, comme un mur de charbon; pour nous guider nous n'avions qu'une faible échappée du firmament, et, quand cette lueur donnait dans les fossés qui bordaient la route, ils étaient pleins d'une eau si noire, que nous les prenions pour de vastes encriers.

Nous roulions, pour ainsi dire, au hasard. De temps à autre nous arrivions à des perches d'un quart de mille de longueur, dans lesquelles s'embarrassaient les pieds des chevaux, qui, d'un vigoureux coup de collier, entraînaient après eux la voiture, dont les roues de devant plongeaient dans la boue jusqu'aux moyeux, tandis que celles de derrière s'élevaient dans une direction presque perpendiculaire. Le bruit des cahots était répété sur un ton mélancolique, par les échos de la forêt, auxquels répondaient les coassemens

de quelques millions de grenouilles réveillées à notre approche.

Tout était préférable à cette sorte de navigation amphibie, dans cet horrible tunnel, et nous respirâmes plus librement lorsque nous eûmes atteint les bords de la rivière Chowan, l'une des sources d'Albemarle et de Pimlico-Sounds, qui font eux-mêmes partie de mers intérieures, telles que le Chesapeake, la Delaware et autres : ces mers sont d'un très-grand avantage pour le commerce interlope, quoique peu propres à la navigation pour de grands vaisseaux.

Des esclaves nous transportèrent sur l'autre rive, au moyen d'un radeau sur les bords duquel ils plantèrent de grandes torches faites avec le pin résineux. Cette immense clarté, dont nous étions entourés, rendait encore plus horrible l'aspect de la forêt que nous laissions derrière nous.

Nous trouvâmes dans une espèce de chambre d'auberge, moitié cuisine, moitié salon, des aloses toutes chaudes, flanquées d'un pot de café très-limpide, le tout placé devant un feu clair et pétillant. Quel spectacle ravissant! Il est probable que jamais des voyageurs fatigués ne jouirent mieux que nous de leur souper et de leurs lits.

Le lendemain, 11 février, à cinq heures et demie du matin, nous nous trouvâmes de nouveau placés dans notre lourde et craquante voiture. Mais l'air balsamique des tropiques, dont nous avions joui pendant les dix derniers jours, s'était maintenant changé en un vent de glace très-piquant qui pénétrait dans la

diligence, soit à travers les séparations des rideaux, soit par des crevasses que nous n'avions pas aperçues auparavant, ou du moins dont nous nous étions fort peu souciés. Il est impossible de trouver des charmes dans un voyage, lorsqu'on est gelé par le froid. Nous nous tenions soigneusement enveloppés dans nos manteaux, et nous battions la mesure avec nos pieds, n'ayant pour unique consolation que l'espoir de déjeuner aussi bien que nous avions soupé la veille. Mais, hélas! quoi de plus vain que les espérances des voyageurs! Les honnêtes habitans de l'endroit où nous arrêtâmes, n'ayant pas vu un seul passager depuis un mois, ne s'étaient occupés d'aucuns préparatifs; et, ce qu'il y avait de plus cruel pour nous, c'est que la viande dont ils se nourrissaient était si nouvelle que nous ne pûmes y toucher, quelqu'aiguisé que fût notre appétit. Ils n'avaient pas de pain, à moins qu'on ne donne ce nom à d'informes blocs de pâte, ressemblant en couleur, en poids et en saveur, à des morceaux de terre à pipe, et que nos aimables hôtes nous avaient préparés en guise de gâteaux de froment. Il y avait avec cela des œufs couvés frits, et du lard rance; de plus, un mets qui ressemblait de loin à des beignets, mais qui, lorsque la pâte eut été enlevée, nous présenta les débris d'un malheureux poulet, mort sans doute d'étisie, et dont la totalité aurait fait à peine une bouchée. Nous avions heureusement du thé avec nous, et, avec beaucoup de peine, nous parvînmes à nous procurer un peu de lait pour l'enfant. Bref, nous ne pensions pas qu'il fût possible de faire de plus

mauvais repas : le dîner prouva notre erreur.

Dans nos excursions suivantes, dans les états du Sud, nous prîmes nos précautions, et, instruits par l'expérience, nous nous munîmes de provisions, telles que pain, riz, sucre, etc. Les habitans sont les plus hospitaliers du monde : ils offrent tout ce qu'ils ont, mais malheureusement ce tout se réduit à peu de chose; et la nature de leurs vivres est telle, qu'on trouve rarement l'occasion de profiter de leurs bonnes dispositions.

Nous traversâmes, pendant ces jours de jeûne, plusieurs plantations de coton et des champs de tabac; mais la principale culture était celle du blé de Turquie. Dans les parties septentrionales du pays, nous avions été frappés de l'air d'activité des habitans, qui défrichaient la terre, abattaient des arbres, labouraient, plantaient, récoltaient, bâtissaient même des maisons; dans la Caroline au contraire tout le monde semblait oisif. Les blancs regardent le travail comme une honte, et les noirs travaillent le moins qu'ils peuvent. La population libre préfère les plaisirs de la chasse et les intrigues des élections aux soins de l'agriculture.

Pour nous reposer de nos fatigues, nous séjournâmes quatre jours à Fayetteville, jolie et florissante ville, située sur la rive droite de la rivière Cape-Fear. La distance que nous avions parcourue était de deux cent quarante milles; nons employâmes trois jours et deux nuits pour la faire. Nous augurions assez mal des auberges ou tavernes que nous trouverions dans cette ville; mais, à notre grande surprise et à notre

grande joie, nous fûmes logés dans un des meilleurs hôtels du pays. Je ne puis mieux en faire l'éloge qu'en transcrivant l'avis suivant où sont étalés ses principaux mérites :

« Indépendamment d'un grand nombre de cham-
« bres à un *seul lit*, avec des *cheminées* et des *sonnet*
« *tes*, l'hôtel Lafayette contient encore de *beaux salons*
« et des *appartemens* spécialement disposés pour la
« convenance des familles qui voyagent. »

Les italiques dont on a fait usage dans l'original y figurent pour montrer les avantages particuliers qu'offre cet hôtel. On ne signalerait pas le luxe des repas, pris dans une chambre seule, et à l'heure qu'il plaît de choisir, à des gens qui n'auraient jamais rencontré le contraire. Je crois, ma foi, que nous prolongeâmes du double notre séjour à Fayetteville, pour jouir de ces avantages qu'on sera peut-être tenté de regarder comme frivoles.

Il est juste de dire que, durant notre voyage, nous n'éprouvâmes jamais aucune difficulté à obtenir une chambre à coucher pour notre usage exclusif. Pendant un mois, il est vrai, nous dûmes nous contenter d'une seule chambre pour nous tous. Mais quelque encombrées que fussent les auberges, cet avantage nous fut concédé comme un droit, et jamais on ne nous proposa, dans aucune partie du pays, de partager notre chambre avec des étrangers.

Je fais cette observation, parce qu'on répand le bruit en Europe que les voyageurs sont souvent expo-

sés à cet inconvénient en Amérique. Nous n'en vîmes jamais un seul exemple.

Fayetteville n'offre rien de bien intéressant pour les étrangers; mais ce ne fut point un désappointement pour nous : nous avions assez vu de choses. Cependant, par suite d'une vieille habitude, il m'arriva de demander à un monsieur s'il n'y avait pas de prison dans la ville. Il me répondit qu'il y en avait une, et me proposa de me la faire voir. J'étais pris dans mon propre piége; il n'y avait pas à reculer, et j'acceptai la proposition. En chemin nous recrutâmes le constable en chef, qui est également le geôlier de la prison. Il en prit la clef chez lui en passant, « parce que, « dit-il, il ne visitait ses prisonniers que deux fois par « jour, et les laissait se garder eux-mêmes. » Quand nous fûmes arrivés devant la porte d'entrée, le geôlier s'aperçut qu'il s'était trompé de clef, il courut chercher la bonne, et nous laissa l'attendre dix minutes par une pluie battante. Dans l'intervalle nous entendîmes un bruit assez étrange, venant de l'intérieur, comme des pierres qu'on démolit avec une pioche. Il était évident que les prisonniers tentaient une évasion; nous tînmes un conseil de guerre pour délibérer sur le meilleur moyen à employer pour arrêter l'exécution de leur projet. Mais le constable, à son retour, trancha la difficulté en ouvrant la porte. Un hardi coquin, qui avait été arrêté pour avoir volé des montres et s'être enfui sur un cheval aveugle, était parvenu à arracher des barres de fer de son foyer, et avec leur secours, il avait battu en brèche le mur de

sa cellule. Dans une couple d'heures il se serait trouvé en liberté; ce fut un grand malheur pour lui que j'eusse questionné ainsi mon voisin.

Le prisonnier fut étonné de notre visite imprévue, et me demanda à part comment nous avions deviné son projet. Je lui répondis que je n'en avais rien su du tout, mais que j'étais venu, par simple curiosité, visiter la prison. Pendant ce colloque, une troupe de constables nous avait joints, et on transféra le pauvre diable dans une cellule plus solide. Comme on l'emmenait, il se retourna vers moi et me dit, d'un ton moitié fâché, moitié facétieux : « Sans vous, mon- « sieur Curiosité, je serais maintenant loin des griffes « de ces coquins. »

Pendant notre séjour à Fayetteville, un paquet de journaux anglais, qui m'était adressé, passa par les mains du directeur de la poste, tandis qu'il préparait la dépêche pour Charleston; il eut la bonté de l'intercepter et de me l'envoyer. J'allai le remercier, et j'appris qu'il faisait partie d'une colonie considérable de Higlanders écossais (habitans des hautes terres), établie autour de Fayetteville. Ces émigrans ont trouvé avantageux d'occuper de grandes portions de terres épuisées et abandonnées par la précédente génération; et par des travaux agricoles perfectionnés, par l'industrie active d'hommes libres et par le secours des esclaves, ils ont fertilisé ces contrées incultes, regardées long-temps comme improductives. Le nombre de ces Higlanders et de leurs descendans est devenu si considérable, qu'il a été jugé nécessaire d'avoir au bu-

reau de la poste un commis qui parlât gallique. Le quartier-général de cette population celte, dans la Caroline du Nord, est Fayetteville, et Colombia, dans la Caroline du Sud. Je fus surpris un soir d'entendre notre postillon chanter d'un ton mélancolique la ballade écossaise si connue : « Should old acquaintance « be forgot? » Je voulus aussitôt causer avec lui de notre commune patrie (à ce que je croyais) ; mais, à ma grande surprise, il n'était jamais sorti de la Caroline, ce qui ne l'empêchait pas d'être demeuré fidèle aux souvenirs de la terre de ses ancêtres, comme s'il y eût toujours séjourné.

Notre qualité d'Écossais nous fut d'un grand secours dans nos voyages, surtout en Caroline et en Virginie. Les Américains ont plus d'affection pour ce peuple que pour les Anglais. Il est vrai qu'à défaut de cordialité nationale, ils exercent une très-obligeante hospitalité envers tous les étrangers, même envers les Anglais; mais il y a une nuance plus amicale dans leurs rapports avec les Écossais; il semble qu'ils veuillent compenser par leurs prévenances envers ceux-ci la froide réserve avec laquelle ils accueillent les Anglais.

Le 17 février nous continuâmes notre tournée méridionale, et fîmes halte à un endroit nommé Montpellier, bien que la maison fût au niveau du sol. C'était une rangée de petites fermes qui semblaient taillées à coups de hache dans la forêt de pins, noire, épaisse, perdue dans l'horizon, comme un immense drap mortuaire cloué de nuages et enveloppant la terre.

L'aspect misérable d'un nouvel établissement au milieu des forêts de l'Amérique est difficile à décrire; c'est une espèce d'invasion dans les possessions de la nature, une attaque peu généreuse sur ces vieux arbres majestueux, seigneurs nés du sol où ils ont pris racine, qui, toujours respectés, ont vu tomber autour d'eux génération sur génération. Tout ce qu'on élève en présence de témoins si vénérables, a l'air petit, mesquin, grossier. La fraîcheur des maisons nouvellement bâties, contraste avec le beau antique du paysage; les barrières qui séparent les propriétés, composées de troncs d'arbres fendus, qui sont encore revêtus d'un côté de leur robe d'écorce, entourent des terres livrées au soc de la charrue, sur lesquelles, de loin en loin, se dressent de vieux arbres découronnés, espèce de fantômes debout dans un désert. Ici, de tristes marécages défigurent un champ de blé en plein rapport; là des routes impraticables le traversent; de tous côtés la civilisation lutte avec une nature sauvage et rebelle; la nature finira par succomber, mais il faudra du temps avant que l'homme puisse dire : *Je règne seul ici.*

Le 19 février nous arrivâmes à la petite ville de Camden; le maître de l'auberge où nous descendîmes nous fit les honneurs de sa cité; il fut aidé dans ce soin par ses amis qui rivalisèrent d'obligeance avec lui. Malheureusement nous étions tellement fatigués de notre voyage, que nous ne pouvions ni parler ni écouter. Une observation qu'on me fit me frappa cependant, quoique je fusse à moitié endormi; je la notai

avant de me glisser dans mon lit : nous traitions le sujet de l'esclavage, et un des assistans me dit :

« Vous ne sauriez croire, monsieur, combien nous « sommes malheureux avec nos domestiques.

— « Comment cela?

— « Si nous avons un esclave voleur ou ivrogne, « et, en vérité, toute la race est ou déshonnête ou « dissipée, nous ne pouvons pas le vendre, car per- « sonne ne veut l'acheter; les lois nous défendent de « le mettre à la porte : nous sommes donc forcés de « nourrir, vêtir et soigner un coquin qui ne peut « nous être d'aucune utilité. »

Le lendemain, 20 février, nous nous rendîmes à Colombia, siége du gouvernement de la Caroline du Sud; ville intéressante à beaucoup d'égards, surtout pour un étranger. Le profond savoir des professeurs du collége, et de beaucoup d'autres personnes qui y demeurent, l'ont rendue célèbre.

Pendant notre traite de la matinée, nous rencontrâmes plusieurs groupes d'émigrateurs (si ce mot n'existe pas, je me hasarde à le créer), espèce de fermiers errans qui, suivant l'usage en vogue dans ce pays, voyagent avec tout ce qu'ils possèdent, de l'est à l'ouest, ou plutôt, pour être correct, du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire, de la Virginie ou du Maryland, dans la Floride, la Géorgie ou Alabama, pour y chercher fortune (1).

(1) Les lecteurs des romans de Cooper reconnaîtront, sans peine, dans ces fermiers errans, les originaux du Squatter de la Prairie. (*Note du traducteur.*)

Le premier groupe se composait d'un planteur et de sa femme, de son beau-frère et de sa famille, d'une multitude d'enfans, et de quarante à cinquante esclaves de tout âge et de toute taille. Ces nomades étaient campés près d'une crique (c'est ainsi que les Américains appellent un ruisseau) : sur ses bords verdoyans on voyait toute la troupe éparse ; elle occupait un espace de plusieurs centaines de yards des deux côtés de la route; un bois de sycomores l'ombrageait. Le train de voyage se composait de trois chariots et d'une voiture ouverte, sous l'abri de laquelle on préparait le dîner.

Nous nous arrêtâmes un moment, et entrâmes en conversation avec le chef de la troupe, qui se rendait, nous dit-il, dans la Floride. Il avait abandonné une assez belle propriété, située au nord, près de Cheraw, sur les bords de la rivière Great-Pedée, dans la Caroline du Sud; quoiqu'il n'eût point de projet arrêté sur le lieu où il s'établirait, il se disait certain de trouver de bonnes terres dans un pays aussi fertile et aussi peu habité.

Notre nouvelle connaissance était un homme robuste, d'une haute taille, à l'air résolu et entreprenant; j'ose parier que déjà il a défriché une vaste étendue de bois et qu'il les a transformés en champs fertiles d'un riche produit.

La seconde troupe d'émigrans, qui avait déjà dîné, était en marche. Moins nombreuse que la première, elle pouvait se composer d'une trentaine de personnes, dont vingt-cinq au moins étaient esclaves. Les femmes

et les enfans étaient entassés sur des chariots qui allaient au pas et dont les rideaux étaient tirés ; aussi ne pûmes-nous apercevoir que l'éclat de deux ou trois prunelles et celui d'une rangée de dents éblouissantes de blancheur. A l'arrière-garde suivait une voiture plus légère qui renfermait la maîtresse de la maison. A la tête du cortége marchaient deux hommes qui avaient l'air de se tenir par la main, et d'être de fort bonne intelligence : il y avait cependant dans leur attitude, dans leur démarche, quelque chose de contraint et de peu naturel. Lorsque nous fûmes arrivés plus près d'eux, nous vîmes que le couple était uni par une forte chaîne qui liait les poignets des deux hommes.

« Eh ! mes enfans, leur dit notre cocher en passant « près d'eux, qu'avez-vous donc fait pour porter ces « mitaines?

— « Oh ! répondit gaiement l'un d'eux, rien n'est « plus commode pour voyager. »

Son compagnon garda le silence : je fis arrêter notre voiture, et je demandai à un des conducteurs d'esclaves pourquoi ces hommes étaient enchaînés, et pourquoi l'un prenait la chose si gaiement, l'autre si tristement. Sa réponse expliqua ce mystère ; l'un de ces malheureux était marié et sa femme appartenait à un autre planteur ; le propriétaire de la femme ne voulait pas se séparer d'elle, et l'on fut obligé de la lui laisser. On attacha donc le pauvre époux réfractaire à un jeune garçon qui, n'étant pas préoccupé par le même motif, sembla tout-à-fait propre à traîner son camarade à la remorque.

Le soir nous arrivâmes à Colombia, siége du gouvernement de la Caroline du Sud. Dans la matinée du lendemain nous étions assis dans le salon commun. Une société y entra; nous la reconnûmes comme ayant fait partie d'un des groupes d'émigrans que nous avions rencontrés la veille. J'allais entamer la conversation avec ces nouveaux venus, dont j'étais bien aise d'apprendre l'histoire, lorsque la porte s'ouvrit: un gentleman entra, et, courant à celui qui semblait être le chef de la troupe, se fit reconnaître pour son frère. Après s'être donnés une cordiale poignée de main, le gentleman fit un pas en arrière comme pour mieux saisir l'ensembe du groupe, puis, remuant tristement la tête, il s'écria:

« Pour un homme de votre âge, vous avez pris là « une bien singulière résolution! Où allez-vous?

— « Dans la Floride.

— « La Floride? répéta l'autre, et qui diable vous « a décidé à y aller?

— « Bah! c'est le plus beau pays du monde, un « climat délicieux, un sol fécond, des terres vagues « tant qu'on en veut.

— « Y avez-vous déjà été?

— « Pas encore, mais c'est tout comme: je sais quel « est le pays.

— « Vraiment! eh bien, prenez garde aux criques.

— « Il n'y a pas de danger, répartit l'émigrant, « prenant l'observation à la lettre, il y a des ponts « sur tous les cours d'eau.

— « A merveille, dit l'autre frère en riant, agissez

« à votre fantaisie. Mais, dites-moi, de grâce, ce que « vous avez fait de votre propriété du Maryland; vous « l'habitiez encore la dernière fois que j'ai eu de vos « nouvelles; il y a quatre ans, n'est-ce pas?

— « J'ai vendu cette propriété.

— « Tout entière?

— « Oui, il ne m'en reste pas un pouce: j'ai em- « mené avec moi tout ce qui pouvait voyager. Vous le « voyez: ma femme, mon fils, ma fille, tous mes es- « claves, mon mobilier et mes chevaux.

— « Veuillez, je vous prie, répondre à ma question. « Ne vous trouviez-vous pas bien où vous étiez? n'a- « viez-vous pas d'excellentes terres?

— « Sans doute.

— « Que vous manquait-il?

— « Rien.

— « Quel mauvais génie vous pousse donc à cher- « cher un pays nouveau qui ne vous offre que des ani- « maux venimeux, une population de crapauds et de « moustiques? »

Le courageux aventurier se grattait la tête et semblait chercher une réponse un peu logique, un argument *ad hominen;* et sa femme, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, répondit:

« Pur amour du changement. Toute notre vie nous « avons été comme cela: courant d'un lieu à l'autre, « sans nous fixer jamais. Dès que nous sommes *con-* « *fortablement* établis, nous trouvons qne c'est le mo- « ment de nous en aller.

— « Oh! reprit le citadin, je connais l'humeur va-

« gabonde de mon frère; mais vous, madame, pour-
« quoi ne pas interposer votre autorité?

— « Ah! mon cher monsieur, répliqua la femme « en soupirant, vous ne savez pas ce que c'est d'être « mariée à un coureur éternel! »

En entendant ces mots, ma femme me lança un coup d'œil, et l'étrangère, nous voyant sourire, s'imagina que nous lui donnions raison; satisfaite de notre approbation, elle n'ajouta rien. L'intrépide questionneur ne s'en tint pas là : il demanda à son frère ce qu'il ferait s'il ne trouvait pas en Floride l'Eldorado qu'il cherchait. L'autre lui répondit que, dans ce cas, il embarquerait lui, son monde et son mobilier, et qu'il remonterait le Mississipi. « Où débarquerez-vous? — « Je l'ignore, mais je suis sûr de trouver partout de « quoi m'établir. »

Le frère, voyant qu'il était inutile de pérorer plus long-temps avec un homme aussi déterminé, se borna à engager l'émigrant à venir passer quelques jours avec lui, puisqu'il était probable qu'ils ne se reverraient plus. L'émigrant s'y refusa, disant qu'une nuit de retard lui ferait perdre cent dollars et beaucoup de temps, deux choses auxquelles il tenait particulièrement. Là-dessus ils se séparèrent de la manière qu'ils s'étaient rencontrés.

Le 22 février je visitai le collége Colombia; mais, comme c'était le jour anniversaire de la naissance du général Washington, il y avait congé, et je ne pus voir les élèves en classe, ce que je regrettai beaucoup.

De là nous allâmes visiter le nouvel asile des aliénés,

qui n'était pas encore achevé ; nous parcourûmes en détail cet établissement, heureux de n'y point rencontrer les infortunés qu'il est destiné à recevoir. En Amérique, pour tout ce qui touche aux intérêts de l'humanité, l'esprit de parti disparaît, il ne reste plus que la charité.

A quatre heures et demie nous dînames chez le gouverneur, qui avait réuni à sa table une société choisie. Impossible de rendre compte des discussions amiables qui s'élevèrent pendant ce repas : un tarif des douanes, les droits respectifs des états, l'amélioration intérieure de chaque gouvernement, devinrent les objets d'une conversation animée ; je sortis cependant sans être édifié ni instruit par le bruyant désaccord des opinions controversées.

CHAPITRE XXXVI.

Charleston. — Marché aux esclaves. — Courses. — Bal. — Opinions sur l'esclavage. — Moulin à riz.

Nous quittâmes Colombia le 22 février 1828, et nous arrivâmes à Charleston dans la soirée du 25. La route que nous avions suivie traversait tantôt des marais à perte de vue, tantôt d'immenses forêts de pins. Les rivières qui arrosent les districts que nous eûmes à parcourir, étaient tellement enflées par les pluies abondantes de la quinzaine précédente, que la plupart des marécages se trouvaient impraticables. Nous fûmes même obligés, une fois, de nous détourner de notre route pour nous enfoncer dans les bois, nous évitions ainsi un gué dangereux connu sous le nom peu rassurant des Quatre-Trous. Nous manquâmes tous nos relais, et les mêmes chevaux eurent trente milles à faire. A cela près, notre promenade sous les arbres eût été fort amusante; les ressources de notre cocher s'y déployèrent. Tous les arbrisseaux avaient été brûlés par un grand incendie, une semaine ou deux avant

notre passage. Les pins, dont l'écorce avait été consumée jusqu'à vingt pieds de hauteur, nous apparaissaient noirs et lustrés comme les bottes d'un dandy. Nos compagnons de voyage nous assurèrent que ces incendies étaient très-fréquens, mais que les grands arbres n'en souffraient point. Cela peut être vrai, mais ils avaient une triste physionomie. Leurs écorses, vertes au sommet, contrastaient d'une manière bizarre avec les vestiges de l'incendie qui avaient noirci leurs troncs.

Nous avions avec nous des provisions qui nous furent très-utiles; car, de Colombie à Charleston, les maisons sont très-éloignées les unes des autres, et, dans celles qu'on rencontre, on ne trouve rien. Le climat est tellement malsain, que peu de personnes peuvent habiter cette partie du pays; le danger d'y voyager est si grand, que les dépêches se transportent à dos de cheval, et non en voiture. Dans une de ces tristes maisons nous fûmes reçus par la première des esclaves, qui nous offrit les excuses de sa maîtresse, retenue au lit par une indisposition. Au bout de quelques instans cependant elle se leva et se traîna jusqu'à nous : on lisait sur sa figure les ravages de la maladie.

— « Comment avez-vous passé la saison? » lui demanda un des voyageurs.

— « Oh! grâce à Dieu, nous avons tous eu les « fièvres. »

Ce grâce à Dieu me fit tressaillir : sans doute elle voulait dire par-là qu'elle le remerciait de ce que personne de sa famille n'avait succombé.

Charleston est une jolie ville, située sur un terrain plat, et faisant face à la mer; deux belles rivières, l'Ashley et le Cooper, entourent la péninsule sur laquelle elle est bâtie, et qu'on nomme Neck (Cou). Le reste de cette péninsule est couvert de riantes maisons de campagne, appartenant aux planteurs opulens : la plupart d'entre elles étaient cachées par des rideaux de feuillage déjà vert, quoique la saison fût peu avancée. Une rangée d'arbres est plantée de chaque côté des rues, et longe le bord extérieur du pavé, disposition particulière à la plupart des villes du Sud en Amérique. Cette espèce d'arbre porte en général le nom de Pride of Indi (l'Orgueil de l'Inde); mais sa dénomination botanique est, je crois, Melia, Aezdarach. Du sommet de sa tige découronnée se projettent un grand nombre de longues branches minces, portant un bouquet de feuilles à leur extrémité. Le printemps n'était pas encore venu, et cependant ces arbres bourgeonnaient déjà; plusieurs même avaient des feuilles. Le plus grand nombre des maisons du côté sud, et quelques-unes même du côté de l'ouest, ont leurs verandahs; les quartiers marchands de la ville font seuls exception, parce que les terrains y sont trop chers pour être sacrifiés. Les maisons sont entourées de jardins remplis d'arbustes et de fleurs de toute espèce, qu'ombragent de doubles et triples rangs d'orangers; chacun de ces jardins a pour haie des buissons de rosiers aux fleurs larges comme la main.

Les maisons qui s'élèvent au milieu des ces terrains

sont de tous les styles d'architecture et de formes les plus diverses : elles sont généralement peintes en blanc, et des terrasses grillées leur servent de toits. Chaque maison (ou peu s'en faut), et chaque clocher (il n'en manque pas à Charleston), sont munis de paratonnerres, dans la vertu desquels les Américains ont plus de confiance que nous autres gens d'Europe.

Le port de Charleston, plus que tout autre port américain, rappelle la région des tropiques; un jour surtout, tenté par l'espoir de respirer la brise maritime, je me rendis sur le quai. Dix minutes après être sorti de la principale rue, je me trouvai en face de vaisseaux frétés pour toutes les parties du monde, chargeant et déchargeant leurs cargaisons. Devant un navire qui arrivait de la Havane, je vis un monceau de bananes à moitié mûres, cueillies cinq ou six jours auparavant dans l'île de Cuba. Quelques pas plus loin s'offrait à la vue une pyramide de noix de cocos, toutes fraîches, les unes revêtues encore de leur enveloppe, les autres dépouillées de leur coque. Les matelots hissaient d'un côté des balles de café, de l'autre des caisses de sucre. Plus loin deux conducteurs de nègres, dont le langage, mi-anglais, mi-créole, attestait qu'ils étaient nés dans quelque île française des Indes occidentales, s'occupaient activement à remplir de riz des barriques qui devaient remplacer sur ce vaisseau les produits d'un climat plus ardent.

De tous côtés le sol était couvert de balles de coton, de caisses de fruits, de barils de farine, et de grands colis de marchandises, arrimés les uns sur les autres,

et revêtus des initiales de leurs propriétaires, avec des cercles et des marques mystiques, qu'on apercevait dans l'intervalle des cordes qui les avaient liés depuis leur départ d'Europe ou des Indes.

Sans être nouveau pour moi, ce mouvement commercial me fit plaisir. Le jour était pur, le soleil radieux; les nombreux vaisseaux qui bordaient les quais, comme une vaste ceinture de mille couleurs, avaient toutes leurs voiles dehors pour les faire sécher : par moment je me croyais transporté dans les régions équatoriales, et cette vision me rappelait quelques circonstances de mes voyages passés. Mes pensées s'égarèrent sur Java, Bermude, Saint-Christophe, et la dernière, mais la plus séduisante, sur l'île de Ceylan. Tous les objets sur lesquels je reposais ma vue étaient en harmonie avec ces souvenirs; le front tombant des nègres, les voiles de coton des schoornis, les fruits délicieux des îles Caraïdes, et le ciel bleu d'un perpétuel été. Il me semblait que je me trouvais de nouveau rejeté sur des terres et sur des mers que j'avais parcourues précédemment, et que je n'oublierai jamais, tant l'impression qu'elles me firent éprouver la première fois fut merveilleuse et profonde.

Cette impression surpassa tout ce que mon imagination avait rêvé, ce que mes lectures m'avaient promis de surprenant, de délicieux, lorsque, jeune encore, je partageais les extases brûlantes du poète.

Mais, après tout, l'accident le plus pittoresque d'un paysage, pour un voyageur, est sans contredit l'hôtel des postes, et, en m'arrachant à ces scènes en-

chanteresses, les unes réelles, les autres fantastiques, j'en pris la route. Sur mon chemin, mon attention fut éveillée par une circonstance à laquelle j'aurais pu certainement m'attendre à Charleston, mais que je n'avais pas prévue. En arrivant à la bourse, au centre de laquelle est le bureau de la poste, j'entendis les sons de quelques voix dans la rue, comme celle d'un commissaire-priseur (*auctioneer*), qui engageait son auditoire à enchérir. Je m'approchai du côté de la galerie qui donnait sur la cour, ou *square*, dans laquelle la foule était assemblée pour acheter des esclaves ou d'autres marchandises. Un homme était occupé à vendre le cheval sur lequel il était monté, un autre conduisait une espèce de cabriolet, et l'offrait aux spectateurs avec le cheval. Mais mon attention, ainsi qu'on s'en doutera facilement, se trouva absorbée par la vente d'esclaves.

On avait placé dans la rue une immense table sur laquelle les nègres étaient exposés, non seul à seul, mais par famille. Aux deux bouts de ce théâtre, deux auctioneers faisaient valoir chaque esclave en récitant ses qualités.

Ces lots d'esclaves variaient d'importance. Le premier était composé d'une femme vieille et infirme, d'un homme robuste, aux larges épaules, probablement son fils, de sa femme et de deux enfans. L'auctioneer, ou commissaire-priseur, après avoir nommé chacun d'eux et s'être étendu largement sur leur mérite, engagea les assistans à proposer un prix. On offrit 100 dollars pour chaque membre, ou, 500 pour

la famille en bloc; cette enchère monta graduellement à 150; on adjugea à ce prix, c'est-à-dire à 750 dollars pour la famille entière (4,065 francs). Plusieurs autres familles furent aussi successivement mises en vente, et les prix varièrent de 250 à 260 dollars pour chaque membre, les enfans compris, même ceux à la mamelle.

Le groupe suivant excita plus particulièrement mon intérêt. Le principal personnage était un homme vigoureux et bien bâti, un excellent cocher (*a capital driver*), ainsi que l'appelait l'auctioneer. A son côté était sa femme, créature d'une haute taille, mais bien proportionnée, enfin une jolie personne, quoique noire comme du jais. Son bras gauche enlaçait un enfant de six mois, qui était appuyé, selon l'usage oriental, sur la hanche. Pour conserver l'équilibre, le corps de la mère se penchait un peu de l'autre côté, où deux petits marmots s'accrochaient à ses genoux; l'un d'eux, sans doute plus effrayé que l'autre, tenait la main de sa mère, qu'il ne quitta point tant que dura la vente. Le mari avait un air grave et mélancolique, mais il y avait dans sa physionomie une certaine dignité d'homme qui semble étrange chez un individu placé dans une situation semblable à la sienne. Ce qui me frappa le plus en lui, ce fut de le voir suivre de l'œil, avec anxiété, chaque enchérisseur à mesure qu'une nouvelle offre était faite. Il paraissait connaître parfaitement les caractères des divers acheteurs qui l'entouraient, et, chose épouvantable, son bonheur ou son malheur futur dépendait d'un seul mot!

Tout ce lot d'esclaves étaient proprement vêtus, et leurs manières avaient quelque chose de si réservé, de si convenable, que je sentais mon intérêt pour eux croître de moment en moment. Les deux petits garçons, qui semblaient jumeaux, ne cessaient de tenir leurs yeux fixés sur ceux de leur mère. Au premier abord ils avaient paru effrayés, mais peu à peu ils devinrent calmes comme leurs parens. La lutte entre les acheteurs se prolongea pendant un quart d'heure; enfin, la famille fut adjugée à raison de 290 dollars par tête, ou 1,450 pour le tout (7,959 francs).

J'appris plus tard, en causant avec un de mes voisins, qu'indépendamment du désir naturel d'être achetés par de bons maîtres, les nègres mettent encore un certain orgueil à être vendus à un bon prix; ils regardent comme une honte de n'obtenir qu'une enchère médiocre. Ce fait, outre qu'il nous prouve combien il est difficile de vaincre l'amour des distinctions, nous offre encore cette leçon utile, qu'il ne faut jamais considérer un individu, dans quelque situation dégradante qu'il se trouve, comme entièrement dépouillé de tout sentiment généreux. Pourquoi, demanderai-je alors, traiter ces êtres malheureux comme de vils animaux, et ne pas chercher à réveiller ou à entretenir en eux ces nobles mouvemens qui ne leur sont point étrangers.

A midi, accompagné par un de ces amis complaisans et dévoués, comme nous eûmes le bonheur d'en rencontrer beaucoup en Amérique, j'allai voir une course de chevaux, et fus assez heureux pour assister à une course bien disputée.

Il n'y avait pas beaucoup de voitures, et à peine vîmes-nous une douzaine de dames sur la plate-forme; cependant le temps était magnifique et le monde entier aurait dû être dehors. Je fus prévenu, par une vingtaine de personnes, que j'aurais là un triste échantillon des courses de l'Amérique; qu'elles déclinaient journellement depuis quelques années, par suite du morcellement des propriétés. On ne voit plus dans la lice ces grands propriétaires fonciers, vieux amateurs de cet amusement anglais, et qui jetaient tant d'éclat sur les courses de chevaux.

Pendant un entr'acte, une de ces querelles, qui semblent la conséquence inévitable de ces sortes de réunions, s'éleva entre une espèce de fermier de haute taille et un matelot. Des paroles aiguës se changèrent bientôt en voies de fait, et, en un moment, leurs habits furent à bas. J'étais très-curieux de voir comment ces sortes d'affaires se traitent en Amérique, où les combats de boxeurs ne sont pas à la mode comme en Écosse. Dans la joyeuse Angleterre, la foule eût crié tout d'une voix : 'A ring! à ring!.... (1) Des seconds se seraient présentés, on aurait demandé franc jeu (fair play) pour les combattans ; et, en quelques minutes, tous les préliminaires eussent été arrêtés. Puis l'un des adversaires, ou même peut-être tous les deux, auraient reçu une bonne correction, ce qui leur eût adouci les mœurs au moins pour le restant de la journée.

(1) Un cercle! un cercle!

Il n'en fut pas ainsi dans cette occasion. Quelques personnes sortirent de la foule et interposèrent leur médiation entre les puissances belligérantes ; puis, faute de pouvoir leur faire entendre raison, on les sépara de vive force, au lieu de les laisser se battre à leur aise ; les adversaires n'en continuèrent pas moins à s'injurier. Non contens de cela, chacun d'eux assembla autour de lui un cercle d'auditeurs auxquels ils racontèrent les motifs de la querelle ; et bientôt, au lieu de deux querelleurs, il y en eut deux douzaines qui mirent à contribution tout le vocabulaire de la marine.

Je ne sais comment tout cela aurait fini, s'il n'était pas survenu tout à coup un homme armé d'un fouet, qui se fit bientôt jour dans la foule. Ce procédé était devenu en effet urgent, car les chevaux allaient partir; mais il poussa son intervention plus loin que je ne m'y serais attendu : avec son fouet il frappa à tour de bras, non-seulement les enfans qui faisaient foule, mais encore les hommes. Je ne comprendrai jamais comment on peut se soumettre à de pareils traitemens dans un pays de liberté. Un de mes amis, auquel je fis part de cette remarque, me répondit que ces gens-là avaient ce qui leur revenait, qu'ils ne devaient pas encombrer le chemin. Un autre alla plus loin, il partit de là pour me faire admirer l'esprit d'ordre et de tranquillité qui régnait en Amérique, puisque tout le monde se soumettait sans murmurer à une autorité légitime. J'aimerais assez à voir comment de tels argumens seraient reçus à Epsom, ou à Doncaster! Il ne

se passerait guères de minutes avant que le médiateur officieux n'eût été jeté, un peu brutalement, par-dessus les balustrades du cirque.

Dans la soirée du 29 février nous assistâmes à un bal donné dans les grands salons de la société de Saint-André, auquel j'avais été fort amicalement invité par le jockey Club de Charleston.

Il est du devoir d'un voyageur de parler avec beaucoup de réserve, et même avec une sorte de répugnance, de la vie privée et des coutumes des pays étrangers, car les lecteurs sont généralement peu disposés à savoir gré au narrateur de ses observations, même quand elles ne sont pas critiques ; je n'essaierai donc point de décrire ce bal, dans la crainte de ne pas en offrir un miroir fidèle. Je me souviendrai toujours combien j'ai ri de bon cœur en lisant, dans un ouvrage américain, les détails des soirées d'Édimbourg.

Le 4 mars nous visitâmes l'asile des orphelins, la maison de travail, celle des pauvres, la prison et un grand moulin à riz. Il n'est pas possible de décrire ces divers établissemens aussi minutieusement que leur importance semblerait le demander ; d'ailleurs mon but, en les examinant, était bien plutôt de me familiariser avec les usages du peuple auquel je me mêlais, que d'observer pièce à pièce les divers objets qu'on me montrait. Lorsque les hommes sont montés sur leurs dadas, ils arrivent plus naturellement à trahir leur véritable pensée, que dans des occasions où ils sont sur leurs gardes.

Nous débutâmes par le moulin à riz ; j'y appris que les grains de cette plante croissent sur des pédicules séparés, ou petites tiges qui sortent de la tige mère. La tête forme ce qu'un botaniste appellerait une pannicule pointue, c'est-à-dire quelque chose entre une pointe comme le froment, et une pannicule comme l'avoine : on sépare le riz de ces pédicules à l'aide de fléaux, car aucune machine n'a été inventée dans le pays pour y suppléer. La seconde opération est d'enlever la robe qui tient obstinément au grain : on y parvient en pressant le riz entre deux meules fort éloignées l'une de l'autre. La pellicule intérieure qui recouvre le grain s'enlève au moyen de la trituration dans des mortiers, effectuée par des pilons pesant de deux cent cinquante à trois cents livres. Ces pilons sont des barres de bois doublées en fer et suspendues perpendiculairement ; une machine les lève et les fait retomber lourdement dans le mortier, ce qui occasione un violent frottement entre les grains de riz, et les dépouille de leurs pellicules. Ensuite on vanne le riz et on l'emballe dans des caisses qui en contiennent environ six cents livres.

Le riz, enveloppé de sa robe qu'on nomme paddy, mot emprunté à l'Inde, se conserve plus long-temps frais que lorsqu'il en est dépouillé ; il n'est point sujet à se moisir ni à tomber en poussière. Par suite de cette observation, des capitalistes entreprenans ont essayé d'importer en Angleterre le riz revêtu de sa robe et de ne la détacher que là. Cette expérience a complètement réussi ; je m'en suis convaincu moi-même, car,

depuis mon retour, j'ai mangé du riz importé de cette manière par MM. Lucas et Ewbank, de Londres, qui était aussi frais et aussi savoureux que celui que j'avais mangé dans la Caroline.

L'asile des orphelins à Charleston, comme tous les établissemens bien dirigés, offre un grand intérêt pour l'observateur, quelque contestable que soit son utilité. En effet, un hospice pour les orphelins présente aux familles des moyens artificiels de nourrir leurs enfans, et, par cela seul, conduit à un surcroît de cette population, qui déjà tend naturellement à s'augmenter. On regardera comme absurde de redouter pour l'Amérique le nombre des habitans; cependant, dans les grandes villes, ce danger se fait déjà sentir. Il n'en est pas ainsi sans doute dans les nouvelles colonies, dans les forêts de l'intérieur; mais la tentation de vivre au milieu du luxe et des jouissances des villes est trop forte pour que le paupérisme ne vienne bientôt peser de tout son poids sur les finances des états qui bordent l'Atlantique.

La maison de travail (Workhouse), que je visitai ensuite, est une espèce de Bridewell (maison de correction de Londres), où des délinquans de tout genre travaillaient au Treadwheel (roue qu'on fait mouvoir avec les pieds), le seul que j'aie vu en action en Amérique : et encore ce moyen ne paraissait-il pas avoir eu beaucoup de succès. Il semble, en effet, que les verges soient le complément obligé du système d'esclavage. On s'en sert fréquemment à Charleston; mais comme ce correctif entraîne trop d'inconvéniens pour

qu'on puisse l'administrer chez soi, on envoie l'esclave coupable à la maison de travail, avec un papier et une pièce d'argent, sur le vu desquels on lui administre un certain nombre de coups de fouet, et on le renvoie après.

Il n'y avait point, dans la prison, de cellules séparées pour les prisonniers qui passaient leurs journées et leurs nuits dans une complète oisiveté et dans un contact de tous les instans. Dans une partie de la maison, je vis plusieurs petites cellules destinées pour une classe spéciale de prisonniers, lesquels, toutefois, n'étaient employés à aucun travail. Le geôlier me fit observer qu'il ne mettait jamais qu'un seul blanc dans chacun de ces cachots; mais que les noirs arrivaient en si grande foule, qu'il se trouvait souvent forcé de les y enfermer deux par deux.

Environ trois cents esclaves, amenés des provinces pour être vendus, erraient dans la grande cour de la prison : leur entretien coûtait quatre cents francs pas jour ; ils étaient là parqués comme des bestiaux qui attendent le jour de marché. La scène ressemblait assez au campement d'une horde sauvage d'Afrique, dans le genre de celle que j'ai entendu décrire par le major Denham : des femmes, des hommes, des enfans de tous les âges, étaient assemblés en groupes, ou accroupis en cercle, autour d'un feu sur lequel ils faisaient cuire leurs rations de blé de Turquie ou de riz. Des vêtemens de toutes les couleurs étaient appendus aux murailles pour sécher, et les pauvres enfans, nus comme en venant au monde, jouaient et gamba-

daient ensemble; innocentes créatures que n'inquiétaient ni leur dégradation actuelle, ni leur futur esclavage.

Quatre marchands d'esclaves, placés sur le balcon, à côté de nous, examinaient le nombreux troupeau qui passait sous leurs yeux, et raisonnaient froidement sur les diverses qualités probables de ces bêtes de somme humaines. Il faisait un temps superbe, et les rayons du soleil, qui illuminaient ce tableau, le coloraient d'une teinte fantastique qui n'avait rien de pénible à l'œil. En le contemplant on ne souffrait que de l'ame.

CHAPITRE XXXVII.

Plantations de la Caroline du Sud. — Culture du riz. — Capacité intellectuelle du nègre. — Traite des nègres à l'intérieur. — Savannah. — Les Américains doivent renoncer à toute bonne législation sur les esclaves.

Après avoir quitté Charleston, le 6 mars, par une matinée assez froide, nous allâmes coucher à Jacksonburgh : ce petit village, aux maisons écartées les unes des autres, occupe la rive droite de l'Edisto, rivière assez considérable, qui court avec plus de vitesse qu'aucune de celles que nous avions rencontrées depuis le Saint-Laurent. Nous la traversâmes sur une espèce de bateau plat, en usage dans la contrée, qu'on dirige au moyen d'une espèce de hansière, ou cordage, tendue d'une rive à l'autre. Quand nous fûmes au milieu du courant, je ne pus me défendre d'une impression assez pénible en songeant que, si ce cordage cassait, les flots qui se briseraient à grand bruit contre notre frêle embarcation, l'auraient bientôt, sans espoir de salut, entraînée dans l'Océan.

Le jour suivant nous nous dirigeâmes du côté de la plantation d'un de nos obligeans amis de Charleston, qui, suivant l'usage hospitalier de ses compatriotes, nous avait priés de la choisir pour une de nos haltes. Nous avions parcouru trente milles le premier jour; nous n'en fîmes que vingt le second : pour nous délivrer du joug des conducteurs de diligences, nous avions loué une voiture particulière. Ainsi nous voyageâmes à notre guise, avantage qu'on rencontre rarement en Amérique, mais que nous ne laissâmes jamais échapper toutes les fois qu'il se présenta.

Une petite gelée blanche couvrait l'herbe lorsque nous entrâmes dans la forêt. Les pins n'étaient pas les seuls hôtes de cette solitude; nous trouvâmes également de beaux chênes qui ressemblaient assez à ceux d'Angleterre, par leurs branches, mais qui en différaient par leurs feuilles. Il faisait un calme plat lorsque nous nous mîmes en route, l'air était fumeux, à cause, sans doute, de quelqu'incendie qui dévorait au loin une partie de la forêt.

La route, puisque l'on donne ce nom aux espèces de sentiers que nous traversions, était excellente, et même agréable, quoiqu'on y rencontrât de temps à autre de petites parties fort raboteuses. Le chemin destiné aux voitures était généralement élevé de trois à quatre pieds au-dessus des marais. En hiver, cette portion du pays est assez salubre, mais dans les mois d'août et de septembre (à ce que nous dit notre cocher), une mort soudaine est le résultat d'une excursion à travers ces forêts. Il nous fallut une foi robuste

dans les assurances de notre guide, pour ne pas craindre, en voyant la croûte verdâtre qui se formait sur les marécages qui nous entouraient, que, même au printemps, il ne fût pas bien prudent de s'aventurer dans cette contrée pestilentielle.

Ce jour-là, par 32° 20 de latitude nord, nous vîmes le premier échantillon de culture de riz. Elle s'étend beaucoup plus au nord, mais c'était la première fois qu'elle s'offrait à notre vue. Je reconnus sur-le-champ mes bons amis de l'Est aux revêtemens en ligne droite qui séparent les champs à demi submergés, qu'on a coupés par des tranchées étroites : telle est la physionomie particulière de cette espèce d'agriculture amphibie. Vers midi, le soleil devint d'une si grande force, qu'en arrivant à une clairière nous regardâmes avec inquiétude si nous n'apercevions pas la plantation de notre ami. Nous avions fait avec ces estimables colons une connaissance assez ample pour être certains de trouver chez eux, en ville, tout ce que nous pourrions désirer; mais jusque-là leurs habitations des champs nous étaient inconnues, et nous craignions que, les maîtres surtout étant absens, nous ne recontrassions pas, chez les nègres, dont nous avions appris à nous méfier, toute l'hospitalité que nous pouvions désirer. L'aspect seul de la maison nous rassura; nous arrivâmes en voiture, au bout d'une avenue sablée, devant une port élégante. En face de la maison s'étendait une nappe d'eau, avec une petite île au milieu, ombragée par un saule.

Les domestiques ouvrirent notre portière, avant même que nous eussions eu le temps de sonner. Le chef des nègres, du nom de Salomon, nous dit que nous étions les bien venus, et que lui et toute la maison étaient à notre disposition.

« Tels sont, nous dit-il, les ordres que nous avons « reçus de Charleston. »

Après que nous nous fûmes reposés un moment, je fis une légère allusion au dîner. « Maître, à quelle « heure le voulez-vous? me répondit-on. Tous les ap- « partemens sont préparés pour vous.... J'espère que « vous ferez un long séjour ici. »

A tout événement, nous résolûmes de séjourner là quelques heures, quoique auparavant telle n'eût point été notre intention. Quand nous fûmes montés, nous nous trouvâmes dans une suite d'appartemens les plus confortables que nous eussions rencontrés en Amérique; les planchers recouverts de tapis, les murs revêtus de papier peint, et les fenêtres s'ouvrant et se fermant. Du salon, on allait dans une verandah, ou piazza, de laquelle, par un petit escalier, on descendait dans un jardin de plaisance, rempli d'orangers, de lauriers, de myrtes et de saules pleureurs, entremêlés de magnifiques aloès. Du haut du monticule sur lequel était bâtie la maison, nos regards plongeaient sur d'immenses champs de riz, qui s'étendaient dans la plaine, à une distance de plusieurs milles, et n'avaient pour limite que la ceinture noire de l'antique forêt. Une de nos croisées était presque interceptée par le feuillage d'un oranger; et, pour la première fois, pendant notre

voyage, nous vîmes la ravissante pomme d
mant au milieu d'un bouquet de fleurs. Elle ét
il est vrai; mais, n'importe, elle était là
prouver, avec d'autres détails du paysage,
avions atteint les pays chauds.

Toutes ces choses, jointes à la promesse d
qui devait nous faire voir la plantation, à
riante des domestiques, et à tout le confort
maison, nous décidèrent à profiter de notre
étoile et à faire en cet endroit le plus long s
sible. En conséquence, nous donnâmes ordr
tre nos chevaux à l'écurie jusqu'au lendem
et nous allâmes avec notre nouvel ami visite
esclave.

Il paraît que, lorsque les nègres vont au
il est d'usage de laisser à la maison ceux
qui ne sont pas assez forts pour travailler. P
cette coutume, nous trouvâmes sur notre c
vieille matrone qui gardait trois douzaines d
noirs, rassemblés dans une maison au cent
lage. Sur le feu se trouvait une énorme ch
de bouillie de farine de blé de Turquie, s
les enfans jetaient de temps à autre un rega
catif; du reste, ils avaient tous l'air joye
portant. Les parens et les enfans en état de
vont à l'ouvrage au point du jour et empo
dîner pour le manger dans les champs. Ils on
repas à la fin de leur journée, en rentrant.
ment ils font cuire aussi quelque chose pou
jeuner; mais ceci est à leurs frais, et doit êt

ce qu'ils gagnent pendant les heures où, suivant l'usage des plantations, on permet aux nègres de travailler pour leur propre compte.

J'appris avec plaisir que, presque dans tout le pays, les nègres avaient le libre emploi de leurs dimanches, excepté à certaines époques de l'année, et dans quelques parties de la Louisiane; par exemple, dans les endroits où l'on cultive les cannes à sucre, il y a des momens où la moindre interruption dans les travaux pourrait être fatale. Les planteurs, qui sentent très-bien toute l'importance de ne point surcharger de travail leurs esclaves, trouvent qu'ils ont plus de profit que de perte à leur accorder un jour de repos par semaine. En outre, l'économe ou surveillant donne à chaque esclave sa tâche pour la journée, et, lorsqu'elle est remplie convenablement, il lui est loisible de travailler à sa propre portion de terre, de soigner ses bestiaux, ou de jouer avec ses enfans, enfin de faire ce que bon lui semble. Cette tâche est quelquefois achevée à deux heures : mais le plus souvent elle dure jusqu'à quatre ou cinq heures; j'ai même vu des troupes de nègres qui travaillaient jusqu'au coucher du soleil.

Nous entrâmes dans plusieurs cabanes fort propres et convenablement distribuées; elles auraient pu faire honte à beaucoup de chaumières d'Europe. Chaque hutte est divisée en petites pièces ou compartimens, et disposée de façon à recevoir des lits; en outre il y a des cheminées et des portes : quelques-unes même, mais celles-là sont rares, ont des croisées. Je comptai

vingt-huit cabanes occupées par cent quarante individus, ce qui fait cinq par cabane. Dans ce nombre il y avait soixante enfans.

Nous rentrâmes pour dîner, et nous fûmes surpris agréablement par la manière convenable avec laquelle on nous servit et nous traita; je me convainquis, qu'en s'y prenant bien, on peut tirer des esclaves autant de parti que des hommes libres, pour le service; ce dont j'avais douté jusque-là.

Après le dîner nous nous promenâmes dans la plantation, conduits par notre ami Salomon, l'un des meilleurs guides que nous eussions pu choisir. L'imagination nous représente toujours ces économes armés d'un fouet, et certes elle ne nous trompe pas; mais elle nous les dépeint comme s'en servant à tort et à travers: en cela elle a tort; car je ne vis point notre guide s'en servir: d'ailleurs il n'y avait rien dans ses manières, ni dans sa figure, qui annonçât une tendance à la sévérité ou à la tyrannie. Nous trouvâmes le corps principal des nègres occupé à élever une digue pour arrêter le débordement d'une rivière dont les eaux avaient déjà envahi les champs de riz. Ils travaillaient sur une seule ligne, rangés exactement comme une ligne de fourmis, avec des corbeilles de terre sur leurs têtes, sous la surveillance de deux sous-économes, également nègres. Ce travail paraissait rude, et comme la journée finissait, l'aspect des esclaves, surtout celui des femmes, annonçait une grande fatigue.

Cette plantation consistait, au moment de notre vi-

site, en deux cent soixante-dix acres de riz (109 hectares), cinquante de coton, quatre-vingts de blé de Turquie et douze de pommes-de-terre, indépendamment de quelques champs de légumes; le tout était cultivé par quatre-vingts esclaves. On se sert quelquefois d'un instrument pour sarcler; mais tout le reste, les semailles et les récoltes, se fait avec la main.

Le jour suivant nous quittâmes la maison hospitalière de notre ami, et continuâmes notre route vers le Sud. Nous n'eûmes point de difficulté à trouver asile en chemin : les habitans de Charleston nous avaient chargés de lettres de recommandation pour les planteurs que nous rencontrerions, nous enjoignant de regarder chaque maison comme la nôtre. Un voyageur expérimenté que nous rencontrâmes, nous indiqua les endroits où nous serions le mieux, et, par suite de ses instructions, nous fîmes hâlte devant la porte d'un établissement dont l'aspect répondait parfaitement à l'idée que nous nous en étions faite. Le maître de la maison était dans ses champs, mais les domestiques avaient ordre de nous bien recevoir : nous entrâmes.

Le temps étant très-chaud, nous trouvâmes toutes les portes et les fenêtres ouvertes; en traversant la maison nous pénétrâmes dans un joli jardin, au-dessous duquel la rivière Combahée coule majestueusement vers la mer. Notre hôte, qui nous eut bientôt rejoint, nous apprit que le courant que nous voyions provenait de la marée descendante, qui se faisait sentir à ce point, quoique la mer fût éloignée de plus de trente milles. Ce flux et reflux des rivières qui arro-

sent les parties plates de la Caroline du Sud, sont d'un très-grand avantage pour les planteurs de riz, et leur donnent le moyen de procurer de l'eau à leurs champs, dans la saison convenable, et en quantité nécessaire.

Pendant notre séjour dans cette immense plantation, nous eûmes l'occasion de nous initier aux mystères de la culture du riz, dont la Caroline est l'entrepôt général. Ce grain est semé en lignes, au fond de tranchées creusées par le seul travail des esclaves. Ces sillons sont à environ dix-sept pouces les uns des autres. Le riz y est déposé avec la main, généralement par les femmes; on ne l'éparpille point, mais on le laisse tomber en lignes. Cette opération a lieu vers le 17 mars. Au moyen d'écluses, on permet à l'eau de se répandre sur les champs, et d'y séjourner pendant cinq jours, à la hauteur de plusieurs pouces. Cette inondation est nécessaire pour faire crever ou fermenter le riz. Ensuite on fait écouler l'eau, et on laisse sécher la terre jusqu'à ce que les grains soient sortis à trois ou quatre pouces. Il faut un mois pour cela. Alors on submerge de nouveau les champs, et ils restent dans cet état environ quinze jours, afin de faire pourrir l'herbe. Au bout de ce temps, on se trouve arrivé au 17 mai; ce jour-là on laisse de nouveau sécher la terre jusqu'au 15 juin, dans l'intervalle on la houe fréquemment afin d'extirper les mauvaises herbes qui ont résisté à l'inondation. Puis, pour la dernière fois, on ramène l'eau afin de faire mûrir le riz; ce n'est que sous l'eau qu'il arrive à pleine matu-

rité. La récolte commence vers la fin d'août et se prolonge jusqu'en octobre. Les épis sont coupés par les nègres mâles, à l'aide d'une faucille, et les femmes en forment des bottes. J'ai déjà dit plus haut quels moyens on emplòyait ensuite.

La culture du riz est le travail le plus malsain auquel on puisse occuper les nègres : malgré toutes les précautions qu'on prend, ils meurent en grand nombre. Les causes de cette terrible mortalité sont attribuées à la chaleur humide de l'atmosphère, jointe aux inondations et à la sécheresse qui alternent successivement. Les nègres sont perpétuellement à l'ouvrage, les pieds dans la boue jusqu'à la cheville, la tête nue exposée aux rayons d'un soleil brûlant. A cette époque de la saison, tous les blancs quittent le pays et s'avancent dans l'intérieur, du côté des hautes terres; ceux qui en ont le moyen vont même plus au nord, vers les Sauts de Saratoga, ou les lacs du Canada.

Il y a un moulin dans chaque plantation, et il est même rare qu'on soit jamais obligé d'avoir recours à des ouvriers étrangers pour les travaux à faire dans la maison ou au moulin. Les nègres servent de forgerons et de charpentiers, et ils déploient dans ces diverses parties une grande intelligence. Il m'arriva de casser une charnière qui retenait les trois pieds de l'instrument dont je me servais pour dessiner avec la chambre claire.

« Pensez-vous, dis-je à mon hôte, que, parmi vos « nègres, vous ayez quelqu'un d'assez adroit pour

« raccommoder cet instrument? Vous voyez que ce « n'est pas une petite affaire.

— « Oh! oui, répondit-il. Holà, César! » — (C'était le forgeron.) — « Vous voyez que cette charnière « est cassée : pouvez-vous la raccommoder?

— « Oui, monsieur, je le puis. »

Ce fut sa seule réponse; et, quoiqu'il n'eût pas beaucoup de temps à sa disposition, il remit très-proprement mon instrument en état. J'eus une assez longue conversation avec César, dont les connaissances mécaniques me surprirent au dernier point. Cet honnête garçon acheva de réhabiliter dans mon esprit les hommes de sa caste.

Autant que j'en puis juger par mon expérience, à chance égale, un noir a autant de capacité qu'un blanc. Ce sont les préjugés seuls ou bien la différence du traitement dont ces deux espèces d'hommes sont l'objet, qui empêchent les facultés morales du nègre de se développer. On en peut juger à bord d'un vaisseau de guerre, où les travaux et les punitions sont égaux pour le matelot, quelle que soit sa couleur; les nègres ont autant d'aptitude et inspirent autant de confiance que les blancs. Au reste, mon opinion est partagée, et je m'en fais honneur, par l'admirable auteur du *Corsaire rouge*, qui est, comme moi, un officier de marine. Sa ravissante création de Fid n'est point supérieure, ni même égale à celle de Guinea. Dans tous les cas, ces deux caractères sont si délicieusement tracés, qu'ils vaudraient seuls la peine

qu'un citadin entreprît un ou deux voyages sur mer, pour mieux les comprendre encore.

Notre aimable hôte nous fit ensuite les honneurs de son village nègre ; tout y était dans un ordre convenable. Je le questionnai beaucoup : j'appris qu'il intervenait le moins possible dans les détails domestiques de ses esclaves, excepté en ce qui touchait une bonne police.

« Nous nous inquiétons fort peu de ce qu'ils font « quand leur tâche est finie ; nous ne les revoyons que « le lendemain. Leurs mœurs ne regardent qu'eux. « Par exemple, que m'importe la quantité de femmes « que peut prendre un nègre, tant qu'il n'y a point de « querelles entr'elles et lui ? »

Je demandai s'ils avaient une religion.

« Je n'en sais rien, répondit-il ; il y a peut être un « ou deux méthodistes sur cent nègres. Jamais je « n'empêche des prédicateurs de venir les instruire, « pourvu qu'ils n'interviennent pas dans les devoirs « des esclaves envers leur maître.

— « Y en a-t-il parmi eux qui sachent lire et écrire ?

— « Certainement non : l'instruction ne servirait « qu'à les rendre mécontens de leur sort, et elle nui« rait à la discipline qui doit régner parmi les escla« ves. »

La loi exige que l'économe d'une plantation soit toujours un blanc. C'est un personnage très-important ; car, d'un côté, la prospérité de la plantation, de l'autre le bonheur ou la misère des nègres, dépendent de lui seul. Tous les détails de l'administration lui sont

confiés; il a le pouvoir d'infliger des châtimens aux nègres, mais ils doivent ou devraient être toujours exécutés en sa présence. Ces économes jouissent en Europe d'une mauvaise réputation; je ne me suis pas aperçu qu'ils la méritassent. Leur intérêt, de même que celui des planteurs, exige qu'ils traitent bien les esclaves. Que leur reviendrait-il d'agir autrement? N'est-il pas démontré que, s'il acquiert la réputation d'employer une sévérité excessive, il ne trouvera pas une nouvelle place après avoir perdu la sienne? En effet, il est depuis long-temps reconnu que les habitations où les nègres sont traités avec le plus de douceur sont celles qui prospèrent le mieux.

Le 9 mars, nous nous remîmes en route, laissant à droite et à gauche des plantations ou des campagnes appartenant à des habitans de Charleston. Ce district est fertilisé par les eaux d'une quantité innombrable de rivières, petites ou grandes, qui arrosent l'état si riche de la Caroline du Sud, parmi lesquelles figurent l'Edito, le Salt-Kelcher, le Coosawhatcha et le Pocotaligo.

Nous voyagions gaiement, espérant trouver toujours une maison dont les maîtres seraient présens pour nous recevoir. Jamais il ne nous arriva de croire qu'il en pût être autrement. Nous apprîmes cependant que le propriétaire de l'habitation à la porte de laquelle nous sonnions, était parti depuis plusieurs jours pour la ville. « C'est bien malheureux, m'écriai-je, nous « avions espéré passer la nuit ici. » Et ma figure exprimait mon désappointement.

Le valet de chambre noir sourit gracieusement, et fit un signe au cocher, qui, connaissant mieux les usages du pays, s'occupa tout de suite à défaire nos malles. Notre nouvelle connaissance, qui riait toujours, ouvrit la marche, et, au bout de deux minutes, nous nous trouvâmes complètement installés, seuls maîtres de la plantation.

Le lendemain matin je remis au majordome enchanté un billet par lequel je faisais l'éloge à son maître, des procédés gracieux des domestiques, et de la manière noble et généreuse avec laquelle ils exerçaient l'hospitalité.

En approchant de la rivière Savannah, qui sépare la Caroline du Sud de la Géorgie, nous eûmes à traverser une espèce de marais formé de matière d'alluvion, qui, probablement, servait autrefois de lit à la Savannah. La route suivait, pendant plusieurs milles, une chaussée construite avec des troncs d'arbres placés transversalement. Le chemin que nous fîmes sur cette levée d'un nouveau genre nous rappelait à chaque instant que nous étions bâtis de chair et d'os.

La ville de Savannah, qu'on aperçoit de loin, est élevée de cinquante pieds au-dessus du niveau de la rivière qui porte son nom, exactement sur la rive droite ou méridionale. Vue de la rivière, son aspect est assez original, à cause des hautes pointes de clochers et des autres édifices élevés qui se mêlent aux cimes des arbres plantés dans les rues.

Nous fûmes surpris de ne point trouver à Savannah de ces verandahs ou piazzas, accessoires si utiles et

si gracieux de Charleston et des autres villes du Sud. Dans les rues et places de Savannah s'élèvent des rangées d'arbres, de l'espèce des Pride of India, qui jettent un ombrage délicieux. On commet généralement une grande erreur en ouvrant les rues des principales villes des États-Unis méridionaux, on les fait trop larges, et il en résulte que les maisons ne donnent point d'ombre. On s'y entend mieux en Italie et en Espagne; et les modernes habitans de la Géorgie et de la Louisiane auraient bien fait d'imiter les fondateurs de la Nouvelle-Orléans, où la méthode européenne a été suivie avec succès.

Savannah, quoique la principale ville de l'état de Géorgie, n'en est point la capitale. Il est d'usage en Amérique de choisir pour siége du gouvernement la ville la plus près du centre géographique de l'état. Il en résulte souvent qu'une ville située sur la côte serait plus accessible et plus convenable que celle qu'on a choisie à cause de sa plus belle apparence sur la carte. Par suite de ce principe, Lisbonne, strictement parlant, serait plus centrale, relativement au Portugal, que Madrid ne l'est relativement à l'Espagne. Et, certes, New-York serait une capitale préférable pour les États-Unis à Washington, et que Albany pour son propre état.

CHAPITRE XXXVIII.

Le Velturino américain. — Canope. — Culture et préparation du coton. — Tâche des esclaves. — Maux de l'esclavage. — Remèdes contre ces maux. — A quoi cette question aboutira.

Nous louâmes à Savannah une voiture à deux chevaux pour nous conduire d'abord à Darien, ville sur la côte, et ensuite à travers les états de Géorgie et d'Alabama, dans la direction de la Nouvelle-Orléans. Nous fûmes assez heureux pour trouver pour nous conduire un homme possédant toutes les qualités requises pour ce voyage assez pénible et difficile; car, bien que, sur la carte, la distance ne soit pas grande, les embarras et la fatigue de la route ne sont pas une petite affaire. Le cocher était en même temps le propriétaire des chevaux et de la voiture; il avait déjà fait plusieurs fois ce voyage; il était sobre, honnête, diligent et d'humeur gaie; nous le trouvâmes aussi fort raisonnable dans ses prix.

Afin d'avoir plus de place dans la voiture, nous

prîmes aussi une petite carriole à un cheval, conduite par le fils de notre cocher. Les conditions de notre marché, absolument semblables à celles des voituriers d'Italie, auront peut-être quelque intérêt pour plusieurs de mes lecteurs.

Nous avions droit à parcourir de trente à quarante milles par jour; mais nous pouvions nous arrêter où et aussi long-temps qu'il nous plairait. Pour chaque jour de route nous devions payer 7 dollars, soit. . . . . fr. 37 50

Plus la nourriture des chevaux et du cocher, 5 dollars, soit. 27

12 dollars par jour, ou. 64 50

Pour la carriole aux bagages nous payions trois quarts de dollar par jour, ou environ 3 francs 75 centimes. Après avoir renvoyé la voiture et les chevaux au bout de notre voyage, nous avions à compter au cocher autant de jours en plus que nous en avions employés pour l'accomplir, sur le pied du même tarif.

Ce mode de voyage était certainement très-coûteux, mais il n'y en avait pas d'autre à adopter pour la route que nous voulions faire. Si nous n'avions pas pris ce parti, nous aurions été obligés de remonter en bateau à vapeur la Savannah jusqu'à Augusta, et de là de monter en diligence dans la direction de l'ouest. Ce moyen aurait été plus économique et plus rapide, mais alors nous n'eussions pu rien voir de l'intérieur d'un pays si peu exploité jusqu'ici.

Nous quittâmes Savannah le 13 mars 1828, et prîmes la route du sud. S'il était entré dans nos projets

d'indiquer la situation précise des lieux que nous visiterions, nous aurions eu besoin de nous munir de sextans et de chronomètres, car nous nous enfoncions dans des régions que le pied de l'homme avait bien peu foulées. Je ne sais si jamais les cartes indiqueront les villes et les villages, les routes et les rivières de ce pays sauvage; mais en attendant ce moment, qui n'est pas proche, nous eûmes à suivre des marais gros de plus d'un millier de fièvres et de pestes, qui seront toujours un obstacle à l'établissement de la civilisation.

Nous nous arrêtâmes, pour passer la nuit, dans une petite maison de peu d'apparence, sur la route, habitée par une veuve très-hospitalière. Cette maison était située à environ 32° latitude nord. Je fus amené à faire cette observation géographique, en apercevant au firmament la brillante étoile Canope, l'Alpha Navis des astronomes, ainsi nommée parce qu'elle est la plus grande de celles qui forment la constellation de navire. Cette étoile, que j'avais remarquée plusieurs fois, occupant le milieu du ciel, n'était maintenant qu'à quelques degrés au-dessus de l'horizon. Je voulus que ma fille pût dire un jour qu'elle avait vu cette remarquable étoile; je pris donc l'enfant dans mes bras et la portai sur la verandah afin de la lui montrer. Dans ce moment elle était si bas à l'horizon, que j'eus de la peine à diriger ses yeux de son côté; enfin elle l'aperçut tout à coup entre les sommets de deux arbres, et s'écria vivement : La lune! la lune!

Parmi les nombreux plaisirs qui nous dédommagèrent des ennuis et des fatigues des voyages aux mers

lointaines, cette sorte de camaraderie avec les corps célestes figure au premier rang. La première fois qu'on revoit l'étoile polaire, après avoir retraversé l'équateur et quitté l'hémisphère opposé, il semble qu'on retrouve un vieil ami dont les sentimens n'ont point changé pour nous. D'un autre côté, lorsqu'on se dirige vers le sud, et qu'à l'arrivée de la nuit on voit se lever devant soi des constellations toutes nouvelles à l'œil, et dont on n'a jamais connu que les noms, telles que la Croix du sud, le Centaure, le Phénix, l'ame s'élève, et ce vaste champ, ouvert pour la première fois à notre imagination, ne peut manquer d'impressionner fortement le voyageur, quelque glacé qu'il puisse être.

En arrivant à Darten, petit village sur la rive gauche de la gigantesque Alatamaha, l'une des plus grandes rivières d'Amérique, mais dont je n'avais pas encore entendu parler, nous rencontrâmes un gentleman que nous avions connu précédemment, et par suite de l'invitation duquel nous visitions maintenant cette portion du pays. Escortés par lui, nous nous embarquâmes sur un canot long d'une trentaine de pieds et formé du tronc d'un cyprès, et suivîmes le courant. Les rames étaient maniées par cinq nègres agiles, joyeux compagnons, qui semblaient fort contens de leur sort, en dépit de leur esclavage. Ils accompagnaient le mouvement de leurs rames d'une espèce de chant sauvage, qui ressemblait un peu à celui des *Voyageurs* canadiens, mais qui avait encore plus d'analogie avec celui des bateliers de Bunder à Bombay (Bunder-boatmen). La

nuit approchait; il devint nécessaire de faire les plus grands efforts pour éviter de s'enfoncer dans un labyrinthe de petites îles alluviales marécageuses, presque de niveau avec l'eau, et couvertes de longs roseaux; elles se prolongent pendant plusieurs lieues vers la mer, à l'entrée des multitudes de bouches de la grande Alatamaha. Mais le flux de l'Atlantique était un adversaire trop vigoureux pour la rivière, quoiqu'elle fût parvenue à sa plus grande croissance, par suite de fortes et continuelles pluies tombées en Géorgie, qu'arrose l'Alatamaha; nous eûmes toutes les peines du monde, en ramant fort, et quoique bien pilotés, à atteindre, avant que la nuit fût tout-à-fait venue, notre destination, l'île Saint-Simon.

Tout le monde a lu sans doute, en tête des nouvelles de Liverpool, quelques mystérieuses paroles relatives aux *uplunds* et *sea-island* (1); pour la première fois j'appris la valeur de ces hiéroglyphes.

En jetant les yeux sur les cartes d'Amérique, on verra en face de la Géorgie un grand nombre d'îles, telles que Tybee, Ossabaw, Sapelo et Saint-Simon. Elles ne font guères figure sur la carte; mais, en revanche, elles sont d'une grande importance commerciale, car on en tire les plus belles sortes de coton. A

(1) Ces deux mots ont pour équivalens, dans la langue commerciale de la France, ceux de longue soie et de courte soie. On distingue ainsi deux différentes qualités de coton géorgie, dont l'une a la fibre très-longue et l'autre très-courte.

proprement parler, ce qu'on appelle techniquement coton sea-island, ne croît pas seulement sur ces îles, mais bien aussi sur la terre-ferme, dans des terrains marécageux, qui longent plusieurs grandes rivières. On se sert de ce terme pour indiquer une espèce particulière de coton dont les brins sont plus longs, afin de la distinguer d'une espèce d'un moindre prix, à brins courts, qui, croissant loin de la mer, et sur des terres élevées, a pris le nom de coton upland, ou, par contraction, pour se conformer au laconisme commercial, uplands, tout bonnement.

Divers motifs nous avaient conduits à Saint-Simon, et, certes, nous fûmes bien dédommagés des deux cents milles qu'il nous en coûta. On porte des bottes de sept lieues en Amérique.

Notre attention se porta d'abord sur la manière dont on cultivait et préparait le coton, et sur la discipline intérieure d'une plantation bien administrée. Nous nous aidâmes de l'expérience de personnes profondément instruites dans cette partie, et l'on peut avoir confiance dans l'esquisse suivante.

Il y avait, sur une plantation de sea-island, que je visitai, cent vingt-deux esclaves employés à la culture du coton; dans ce nombre, figuraient soixante-dix individus mâles et femelles de l'âge de quarante à cinquante ans, quarante-huit enfans au-dessous de quatorze ans, et quatre vieillards invalides. Les soixante-dix travailleurs étaient classés ainsi:

39 s'appelaient mains entières.
16 » trois-quarts de mains.
11 » demi-mains.
4 » quarts de mains.

Ce qui donnait en tout, pour les soixante-dix esclaves, cinquante-sept et demie mains *tâchables*, ou auxquelles on pouvait donner des tâches. Il y avait d'occupées dans les champs quarante-quatre mains, et les treize et demie autres étaient employées comme charretiers, nourrices, cuisiniers pour les nègres, charpentiers, jardiniers, domestiques, bergers.

La terre labourable consistait en deux cents acres de coton, et vingt-cinq de blé de Turquie, de pommes-de-terre et de légumes. Cela donnait environ cinq acres de champ pour une main entière (deux hectares). On se servait occasionellement de charrues, et ceux qui les conduisaient étaient compris dans les quarante-quatre mains des champs.

Les terres sont divisées par lots temporaires, en portions carrées de cent cinq pieds sur toute face, chacune égale au quart d'un acre. Ces portions, qu'on nomme tâches, sont arrangées en couches ou lits, à cinq pieds les uns des autres, sur lesquels le coton est planté. Lorsque la terre a été ainsi divisée en lits, la première opération qu'on fait au printemps est d'enlever avec la houe les mauvaises herbes, et l'herbe en général qui pousse dans les sillons qui séparent les lits; c'est ce qu'on appelle *listing*. Une main entière peut *lister* un demi-acre par jour; ensuite on emploie la

charrue et l'on ouvre deux sillons de chaque côté de la *list,* ce qui forme un lit ou couche. On suit la charrue avec une houe et l'on achève le lit. Cet ouvrage étant plus facile, la tâche d'une main entière est de trois quarts d'acre.

Deux mains sont ensuite occupées à ouvrir des trous sur le sommet des couches, en croix, à dix-huit pouces de distance, et de la largeur de la houe. Une autre main suit et répand environ cinquante grains de coton dans chaque trou; puis deux mains ferment la marche et recouvrent les trous d'un pouce et demi de terre sur laquelle elles appuient.

A peine a-t-on fini de planter, qu'il faut avoir de nouveau recours à la houe pour enlever les herbes qui poussent très-vite : à ce moment la tâche est d'un demi-acre. Il est nécessaire de houer le coton environ une fois par quinze jours; lorsqu'on houe pour la seconde fois, on a soin d'éclaircir les plans de coton, de façon qu'il n'en reste que sept dans chaque groupe, chacun le plus loin possible de l'autre. La troisième fois qu'on se sert de la houe, on éclaircit de nouveau les brins et on n'en laisse qu'un ou deux ensemble; seulement on a soin qu'il en reste un peu plus sur les terres pauvres.

Au mois de septembre, et quelquefois plus tôt, le coton est bon à être récolté. Une main recueille environ quatre-vingt-dix à cent livres de ce qu'on nomme coton en graines, parce que la semence y est restée. Les femmes font deux fois plus de ce genre d'ouvrage que les hommes. Lorsque le coton est rentré dans les

granges, on l'assortit selon la qualité : c'est un travail qu'on confie également aux femmes, ou à ceux des nègres invalides qui sont incapables de se livrer à des travaux pénibles. Ces différentes espèces de coton sont : première qualité blanc, seconde qualité blanc, et ensuite qualité jaune.

Il faut ensuite enlever les graines qui tiennent au coton, ce qui est une opération fort longue et fort difficile, tant elles y adhèrent fortement. Ces graines entrent pour les deux-tiers dans le poids brut du coton.

On commence ce nettoyage par porter le coton en plein air, afin que le soleil le sèche, ce qui doit avoir lieu avant qu'on le mette dans le *gin-house*, où, à l'aide d'une machine, on sépare les grains du coton. Cet appareil ingénieux, nommé *cotton-gin*, est de l'invention d'un Américain du nom de Whitney ; elle consiste en deux petits cylindres de bois de la grosseur du pouce, placés horizontalement et se touchant. On fait mouvoir avec rapidité ces cylindres, et on jette dessus des masses de coton qu'ils absorbent immédiatement. Mais, comme il n'y a point d'espace entre eux, les graines ne peuvent passer, de sorte qu'elles restent d'un côté, tandis que le coton pur sort de l'autre. Il est clair cependant que la seule action des cylindres ne suffirait pas pour détacher les graines des fibres du coton auxquelles elles tiennent. Pour les en arracher, il y a en avant de ces cylindres une espèce de peigne à dents de fer, chacune de deux pouces de long, placées à une distance de sept dixièmes de pouces les unes des autres, qui s'élève et s'abaisse avec

une grande vélocité. Ce peigne grossier, qui égale en longueur les cylindres, leur est parallèle, et l'extrémité pointue de ses dents est en contact immédiat avec eux. Le mouvement rapide qu'imprime la machine à ce peigne fait ouvrir les espèces de coques qui renferment les graines, avant qu'elles ne soient absorbées par les cylindres; et ces graines, mises alors à nu, s'envolent comme des étincelles à droite et à gauche pendant que le coton lui-même passe entre les cylindres.

Malgré ce peignage et ce déchirage, quelques graines ou particules de graines, plus obstinées que les autres, parviennent cependant à s'insinuer entre les cylindres, en compagnie du coton, où elles sont duement écrasées pour leur peine. C'est à la main qu'on les enlève et qu'on achève de nettoyer le coton; cette opération s'appelle *moting*. Une main peut *moter* dans sa journée vingt à trente livres de coton. Les minimicules qui restent encore après tout ce manége sont chassés par un courant d'air qui passe dans une roue où l'on enferme le coton, et qui se meut avec vitesse. En sortant de cette machine à vanner, on porte le coton dans les magasins où, à l'aide de vis de pression, on l'entasse en balles de trois cents livres. On coud ces balles et on les envoie dans un port de mer où, au moyen d'une seconde opération, dont j'aurai occasion de parler quand il sera question de Mobile et de la Nouvelle-Orléans, elles sont encore réduites à la moitié de leur volume premier. De là, le coton s'embarque et devient denrée coloniale.

Je ferai observer, relativement à la portion de travail exigée de chaque esclave, dans ces travaux, que, dans les tâches qu'on leur donne, pour quelqu'ouvrage que ce soit, un trois-quart de main, une demi-main, ou un quart de main, ne sont obligés d'accomplir que cette fraction de la tâche imposée à une main entière. Tous les ans les esclaves s'adressent à l'économe ou au maître, pour que leur classification de tâches descende d'un degré. Cette méthode de désigner la quantité d'ouvrage exigée de chacun est préférée à toute autre par les nègres. Les individus actifs ont ordinairement achevé leur tâche de main entière vers le milieu du jour; d'autres vers les deux-tiers; après quoi, libre à eux de disposer de leur temps comme bon leur semble. Il y a un conducteur qui les place à leur besogne, et qui vérifie si elle est achevée avant de les laisser quitter.

La ration de nourriture, allouée à chaque esclave de plus de quatorze ans, est de neuf quarts (10 litres vingt et un centièmes) de blé de Turquie par semaine; pour les enfans, de cinq à huit quarts. On dit que c'est plus qu'ils ne peuvent manger; aussi vendent-ils leur excédant, ou s'en servent-ils pour nourrir leurs volailles ou leurs porcs, qu'ils ont toujours et partout le droit d'élever à leur compte. Il reçoivent également un quart de sel par mois, et quelquefois du poisson salé, ou du bœuf salé, mais c'est une faveur et non un droit. Un boisseau comble (36 litres trente-quatre centièmes) de pommes-de-terre est considéré comme l'équivalent de la ration de blé de Turquie, aussi bien

que deux pecks (18 litres seize centièmes) de riz brut, c'est-à-dire avec sa robe; mais on ne considère pas cette nourriture comme aussi substantielle que le blé de Turquie.

Sur la plantation d'où ces détails sont tirés, les nègres jouissent à Noël de trois jours de fête, durant lesquels ils ont à satiété du bœuf et du cohisky. D'ordinaire, après cet espèce de jubilé, ils sont complètement exténués de fatigue et d'ivresse. Il leur est accordé autant de terre qu'ils en peuvent cultiver; et la famille des maîtres s'approvisionne, chez les esclaves, de volailles et d'œufs, qui leur sont payés d'après le tarif suivant : œufs, 12 cents et demi (60 centimes) la douzaine; poulets, 12 cents et demi la pièce; les autres volailles de 20 à 25 cents, excepté les canards qui s'achètent le double. Mais ils sont libres de porter leurs denrées à un marché plus avantageux, s'ils en trouvent. Ils emploient généralement le produit de ces ventes en affiquets pour leur toilette.

On se sert ordinairement, pour les vêtemens d'hiver des esclaves, d'une espèce d'étoffe appelée *white welsh plains*. Elle revient à Charleston à environ 80 cents le yard (4 francs 35 centimes). Ils préfèrent le drap blanc, parce qu'ils le teignent ensuite en pourpre, selon leur goût. Chaque homme reçoit sept yards de ce drap, les femmes six, et les enfans dans la proportion. Chaque nègre a tous les deux ans une couverture neuve; on en donne également une aux mêmes époques pour deux enfans. L'homme reçoit un chapeau, la femme un mouchoir, et tous les deux une

paire de forts souliers chaque hiver. Pour l'été, chaque individu a droit à un habillement complet en coton filé à la maison, du genre des étoffes nommées *osnaburges*.

Il est pénible d'avoir à parler des châtimens infligés à ces nègres ; mais un propriétaire d'esclaves est forcé, malgré lui, d'être plus ou moins despote ; car les lois ne s'occupent point, et elles ne le pourraient pas, des détails de la discipline intérieure. Il faut donc que le maître ait un moyen de faire respecter ses ordres et de maintenir une subordination générale ; et, quelque sensible que soit son cœur, il ne lui en reste point d'autre que celui des corrections. Par malheur l'esclave a si peu de motifs généreux d'émulation, que la crainte doit être le principal mobile qui le fasse agir. Mais c'est une grande erreur de croire que les nègres ne travaillent qu'avec répugnance et seulement à coups de bâton ou de fouet. Au contraire, ils vont gaiement à leur ouvrage, et, comme la tâche qui leur est imposée n'excède pas leurs forces, ils s'en acquittent sans murmure ; ils peuvent donc facilement éviter d'être punis. Il n'en faut pas moins qu'ils sachent qu'à défaut d'obéissance les châtimens sont là pour les y contraindre.

Je n'ai point, Dieu le sait, l'intention de préconiser l'esclavage ; je ne prétends même point que ce soit le seul moyen à employer dans les pays où il est en vigueur ; mais je soutiens que c'est un mal consacré qu'on doit regarder bravement en face, sans se laisser égarer par des sophismes ou des préjugés. Ce ne sera

que de cette manière qu'on arrivera à introduire des améliorations ou à détruire le principe en lui-même.

On se plaint beaucoup dans le Sud des maux causés par l'intervention constante et fatigante des *Abolitionistes,* tant de l'Amérique que de l'Europe; je doute cependant qu'on ait des reproches fondés à leur adresser. Dans beaucoup de cas, j'en suis certain, ils ont produit un grand bien en forçant les propriétaires d'esclaves à regarder autour d'eux, et à se laver de plusieurs accusations qui n'étaient que trop bien fondées. Plus d'une fois, sans doute, on en a prouvé la fausseté; mais souvent aussi, lorsqu'elles se sont trouvées justifiées, les planteurs ont été obligés de s'exécuter eux-mêmes. Il est arrivé encore que ces mêmes publications, qu'on regarde comme dangereuses ou intempestives, ont fait connaître aux planteurs eux-mêmes des abus qui avaient lieu tous les jours sur leurs habitations, et dont ils ignoraient l'existence.

En terminant ce sujet important, je me crois obligé de dire que, aussi loin qu'ont pu porter mes investigations, j'ai trouvé le système d'esclavage en Amérique dans une situation propre aux améliorations que cet affreux état de choses peut faire désirer. Quant aux interventions étrangères, je crois que les planteurs ne s'en trouveront pas plus mal, malgré l'aigreur et la vivacité des attaques. D'un autre côté, il faut que les Abolitionistes se résignent à de grands et presque perpétuels désappointemens. Entre ces deux partis s'élèvera une classe d'hommes froids et impartiaux, qui, sans être mus par des vues d'intérêt privé, se

montreront les amis de leurs semblables, quelle que soit leur couleur, maîtres ou esclaves, et borneront leurs espérances et leurs efforts à concilier, par des moyens praticables, l'intérêt de tous avec les lois de la raison.

CHAPITRE XXXIX.

Voyage en Géorgie. — L'orage et la foudre. — Maîtresse d'hôtel géorgienne.

Le 20 mars 1828, nous commençâmes notre pénible voyage à travers la section méridionale, ainsi qu'on l'appelle, des États-Unis. Nous avions d'abord le projet de suivre les bords de la grande rivière Alatamaha, et de voir, par ce moyen, une contrée aussi intéressante que sauvage. Mais la récente crue des eaux avait balayé les ponts jetés sur les diverses criques ou ruisseaux tombant dans cette rivière, et la route était tout-à-fait impraticable.

En conséquence, nous nous dirigeâmes de nouveau vers le nord, d'abord aussi loin que le village de Riceborough, à trente ou quarante milles de la rivière, ensuite tournant à l'ouest parallèlement à son cours. De cette manière, quoique nous eussions toujours des masses d'eau à traverser, comme nous les prenions plus haut, nous courions moins le danger d'être entraînés dans ces marais inondés et sans fin, qui ca-

ractérisent les contrées alluviales de la Géorgie.

J'ai déjà dit que nous voyagions dans une voiture légère, ouverte de tous les côtés, mais qu'on pouvait fermer au moyen de rideaux, en cas de pluie ou d'un soleil trop ardent. Comme la charrette aux bagages suivait par derrière, nous ne prîmes avec nous qu'un sac de nuit, et quelques objets de peu de volume. L'expérience du passé nous avait servi : nous portions aussi avec nous une petite provision de riz, quatre pains, une livre de thé et une boîte de petits biscuits. Pour remédier aux accidens qui pouvaient survenir, nous nous étions munis d'un paquet de cordes et d'une petite hache, qui nous furent très-utiles.

Sur sa route de Dariès à Riceborough, nous vîmes un alligator qui dormait étendu au soleil, sur un tronc d'arbre renversé. Nous descendîmes tous de voiture pour l'examiner de plus près, en laissant toutefois, entre lui et nous, un intervalle de trois à quatre yards. Mais le bruit que nous fîmes pour approcher de lui le réveilla, et il sauta ou plutôt glissa de l'arbre dans l'eau. La matinée étant fraîche, nous résolûmes de marcher un peu ; nous fûmes tentés de nous moquer des recommandations de notre guide au sujet des serpens, dont, disait-il, les marécages étaient remplis. Mais moins de cinq minutes après nous manquâmes de poser nos pieds sur deux de ces reptiles, l'un desquels était long d'environ trois pieds, et très-noir; l'autre, d'une plus petite taille, était d'une couleur tirant sur le jaune; cette espèce s'appelle mocassin jaune. Les habitudes de ces serpens me parurent dif-

férer beaucoup ; car lorsque le cocher eut fait vigoureusement claquer son fouet, le mocassin jaune s'enfonça dans l'eau stagnante et de couleur d'encre d'un marécage, et disparut comme un éclair. Le noir, qui ne paraissait pas aimer l'eau, en suivit le bord devant nous, et si lentement, qu'il n'aurait tenu qu'à nous de le frapper, et peut-être de le prendre, si nous en avions eu la moindre envie. Ce qu'il y a de curieux c'est que, bien qu'ensuite nous ayions parcouru plusieurs milliers de milles du pays où les serpens abondent, nous n'en rencontrâmes que deux, sans pouvoir jamais avoir la vue d'un serpent à sonnettes.

Le 21 mars nous rentrâmes dans la forêt, de laquelle nous ne sortîmes pas pendant plusieurs jours d'un voyage pénible. Cette vue de la profondeur des bois était embellie ou enlaidie par un incendie qui en dévorait au loin une portion. Nous ne pûmes savoir dans quelle étendue ; mais des volumes de fumée remplissaient le fond du paysage, et jetaient sur lui un long voile de crêpe. Dans quelques endroits, notre route nous conduisit dans le voisinage d'arbres en feu, et nous fûmes souvent près d'être suffoqués par la chaleur et la fumée.

J'eus occasion de remarquer un pin résineux qui brûlait d'une façon assez curieuse. Le feu avait percé un trou dans le tronc, tout près de terre, puis il s'était ouvert un passage dans le cœur de l'arbre, et la flamme sortait plus haut par une autre issue, ce qui faisait l'effet d'un tuyau de cheminée. D'un côté, vers le bas, ce pin brûlait comme une fournaise ; de l'au-

tre, vers le sommet, sa cime verte s'agitait nonchalamment, comme si rien d'extraordinaire ne se passait à sa base.

Vers le coucher du soleil, nous arrivâmes à un endroit où la route se bifurquait. Nous délibérâmes longtemps pour savoir lequel des deux chemins il convenait de suivre, et nous choisîmes le mauvais; mais je ne regrettai ni le temps ni la fatigue que nous coûta cette erreur, car elle nous conduisit dans une partie de la forêt où non-seulement les arbres, mais l'herbe même, étaient en feu. C'était vraiment un spectacle magnifique. Une brillante ceinture de flammes, haute d'un pied, et s'étendant sur un diamètre de trois à quatre cents yards, dévorait avec avidité les broussailles, étreignait dans son incandescente circonférence les arbres nains et géans, enfans ou séculaires, qui bientôt ne seraient plus qu'un monceau de cendres, et, diminuant à mesure qu'elle se resserrait vers le centre, laissait derrière elle, d'un côté un sol noirâtre et brûlant, de l'autre des arbres verts, un gazon soyeux, et des fleurs nouvellement écloses. Je m'élançai dans ce cercle, et demeurai quelques minutes sur cette terre corrodée, cherchant dans ma pensée un point sublime de comparaison, une métaphore en harmonie avec le grandiose du spectacle; je ne pus rien trouver de mieux, après de grands efforts, que celle d'un habit d'uniforme noir bordé d'un galon d'or.

Il nous en coûta douze heures d'un voyage horriblement fatigant, dans cette journée, pour faire trente à quarante milles, et nous fûmes enchantés à la fin de

nous trouver dans une maison de troncs d'arbres, solitaire, et occupée par une pauvre veuve, qui mit tout ce qu'elle possédait à notre disposition ; quoiqu'elle ne tînt point une auberge, elle nous reçut avec cette hospitalité qui caractérise les habitans de ces pays. Il est bien entendu que ces pauvres gens n'avaient pas les moyens de nous traiter *gratis*, mais j'ai toujours trouvé leurs prix fort modérés.

Le jour suivant nous ne parcourûmes que vingt-cinq milles. Mais lorsqu'on voyage dans les forêts d'Amérique, régions où n'a point encore pénétré le nom de Macadam (1), et où de long-temps ne s'exercera sa bienfaisante influence, ce n'est pas au nombre de milles qu'on peut mesurer l'étendue des travaux qu'on a exécutés.

Nous suivîmes notre route, le 22 mars, si route on peut l'appeler, à travers l'épaisseur de la forêt, n'ayant pour nous guider dans notre chemin que quelques brûlures ou déchirures faites aux arbres. C'était voyager sur l'océan en se guidant sur les étoiles. Après avoir erré de cette façon pendant une douzaine de milles, nous parvînmes à une clairière où deux routes s'ouvraient devant nous. Le conducteur s'arrêta, soupira et me regarda d'un air piteux et interrogatif.

(1) Nom de l'homme habile, auquel on doit en Angleterre les routes telles qu'elles sont maintenant. On a francisé le mot, et on appelle chez nous : routes macadémisées, celles où ce procédé a été employé.

(*Note du traducteur.*)

« Prenez à droite, lui dis-je avec beaucoup d'aplomb. » — Il prit à droite. Malheureusement j'avais eu tort. En effet, je n'avais aucun motif pour prendre l'une ou l'autre de ces routes, et la seule raison qui m'avait porté à trancher aussi vivement la question, était celle-ci : je savais que lorsqu'on voyage, l'indécision est souvent pire que l'erreur, parce qu'elle fait perdre plus de temps. Cette fois je m'étais trompé, car nous nous trouvâmes bientôt perdus au milieu de taillis et de broussailles. Mais, à notre grande joie, nous arrivâmes en peu de temps à une éclaircie d'une assez grande étendue. Malheureusement aucun vestige d'habitation ne se laissait apercevoir, et quoique des colonnes de fumée s'élevassent devant nous en spirales, nous nous convainquîmes bien vite qu'elles venaient, non de maisons, mais des arbres en feu de la forêt.

A force de suivre des sentiers, tantôt à droite, tantôt à gauche, le cocher découvrit enfin un chemin, ou pour mieux dire les traces d'un chemin. Moi je ne voyais rien du tout, mais l'œil plus perçant et plus expérimenté du guide voyait clair dans ce qui n'était que ténèbres pour moi. Nous le suivîmes, et bientôt nons trouvâmes trois cochons rouges, témoignages vivans que le pays était habité, et dont la vue nous parut pleine de charmes. Au bout de quelques instans leur propriétaire, espèce d'homme des bois, s'occupa avec beaucoup d'obligeance à nous remettre dans la bonne voie. On devait tracer une nouvelle route, nous dit-il, mais il ignorait dans combien de temps. En attendant cette route future, il nous re-

commanda de suivre certaines marques que nous offriraient les arbres. Nous reprîmes de nouveau notre course aventureuse, à travers des troncs et des racines, des criques et des marais, gravissant et descendant sans discontinuer de petits monticules qui se lient les uns aux autres, et qui ont fait donner à cette contrée le nom de Pays-Roulant.

Je cherchai en vain des traces du grand torrent ou déluge, qui paraît avoir traversé les parties Nord et Est de l'Amérique; mais je ne vis rien qui s'appliquât à cette opinion. Dans cet endroit, cependant, une idée me frappa : on en pourra plus tard vérifier la justesse. Tout le monde a remarqué l'effet produit par la marée sur une grève sablonneuse; elle y trace des espèces de sillons qui, sur une moindre échelle, peuvent donner une idée du pays que je décris. Or, il est possible, et cela s'accorderait assez avec la théorie *huttonienne* du système terrestre, que cette partie de contrée ait servi, dans un temps, de lit à la mer. Si on ajoute ensuite que le golfe, qui baigne les côtes d'Amérique depuis les caps de la Floride jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, a pu passer sur ces terres, et que son courant gigantesque y a formé ces séries de sillons ou rebords, on comprendra facilement que, plus tard, quelque convulsion de la nature a pu leur donner la position qu'ils occupent maintenant. Si, par des expériences faites avec soin sur les inégalités du fond de la mer, le long du golfe actuel, on y trouvait de semblables traces, le système que je mets en avant deviendrait assez plausible.

Toutes ces observations donnaient de l'intérêt à notre voyage, et nous étions d'assez bonne humeur lorsque, au moment où nous demandions notre chemin à la porte d'une petite maison, nous entendîmes des coups de tonnerre dans l'éloignement ; d'autres symptômes d'orage se joignirent à celui-ci : nous vîmes des masses de nuages noirs s'amasser au sud-ouest, et s'avancer vers les bois. Nous continuâmes cependant notre route. Lorsque le ciel est riant sur nos têtes, le soleil radieux, nous avons de la peine à croire à l'imminence de l'orage. Mais lorsque les nuages atteignent le zénith, et que les fenêtres du ciel s'ouvrent, nous pensons à l'asile que nous venons de quitter, et le repentir que nous éprouvons pourrait nous faire pardonner de plus graves erreurs.

Dans cette occasion, toutefois, nous nous tirâmes assez bien d'affaire. Une bonne averse tomba en sifflant sur les cimes enflammées des arbres et mouilla quelque peu nos bagages ; mais après deux trombes l'orage était passé, le soleil revint tout aussi brillant qu'auparavant, et nous rîmes de bon cœur des histoires qu'on nous avait racontées au sujet des orages du Sud. A peine étions-nous installés depuis cinq minutes dans la maison où nous devions coucher, que la tempête parut et continua pendant une heure, après qu'il fut nuit, d'une manière et sur un ton dont je n'ai vu d'exemple qu'à San-Blas, sur les côtes occidentales du Mexique. Le tonnerre était tellement voisin de nous, et chaque éclair se trouvait suivi d'une secousse si violente, que la maison en tremblait jusque daus ses

fondemens; elle ressemblait à un vaisseau touchant sur un rocher. Il tombait en même temps de tels torrens de pluie, que l'eau ne pouvant pas prendre de direction, soit d'un côté, soit de l'autre, la terre fut submergée comme par l'effet d'un second déluge.

Le vieux gentleman, qui consentit à nous recevoir pour la nuit, ayant aperçu ma camera lucida dans le déballage que nous fîmes de nos effets, voulut absolument que je lui en expliquasse l'usage; et, quand j'eus satisfait sa curiosité, il exigea que je fisse son portrait. J'y consentis de bon cœur; je fis aussi celui de trois ou quatre de ses fils, excellens types de pionniers des forêts reculées d'Amérique. Mais ces hardis aventuriers, aux formes musculeuses, n'auraient été, même en y comprenant leur père, que des figures aériennes sur la toile, en les comparant à la maîtresse de la maison. Je ne pus rassembler assez de courage pour inviter ce formidable personnage à poser devant moi: elle aurait passé aux yeux de tout le monde pour sir John Falstaff, déguisé en vieille femme de Brentford. Elle portait sur le sommet de sa tête un fragment de chapeau d'homme par-dessus un bonnet de toile; sa spacieuse rotondité était emprisonnée dans une robe de cotonnade bleue à carreaux, qui ne descendait pas assez bas pour que je me permette d'entrer dans de plus grands détails; je dirai seulement qu'elle n'empêchait pas les yeux de se reposer sur des jambes et des pieds, excellens piédestaux pour une telle statue, et parfaitement en harmonie avec d'énormes leviers attachés à ses épaules, très-bien connus, j'oserais le parier, des oreil-

les de sa solide progéniture, des côtes de ses nègres, et peut-être même du dos de son tendre époux.

J'éprouvais quelqu'embarras à traiter des articles de mon dîner avec une telle puissance, dont les moindres signes semblaient des lois pour ses fidèles sujets; mais comme je remarquai quelques symptômes d'impatience sur son auguste front, je me hasardai à insinuer qu'un couple de petits volatiles grillés seraient les bien-venus; son silence m'enhardissant, j'osai glisser quelques mots au sujet d'un peu de riz et d'une petite adjonction de pommes-de-terre. A chacune de ces requêtes elle témoigna par un ah! ou un hem! qu'elle me comprenait. Enfin, s'aidant de ses mains pour s'enlever d'un vaste fauteuil où elle était comme enterrée, elle dit d'un ton d'assez bonne humeur : « Je suppose qu'il faut vous donner ce que vous de- « mandez. » Puis elle sortit.

Au bout d'environ dix secondes, sa voix faisait retentir les échos de toutes les chambres, et même ceux d'une petite cour adjacente. « Sally! Mary! et vous, « Tom! Juin! » criait d'une voix de tonnerre sir John Falstaff. Une douzaine de voix lui répondirent à la fois.

Chacun courut de son côté, mâles et femelles, jusqu'à deux énormes chiens de basse-cour; Juin, ou Juillet, je ne me souviens plus exactement du nom, un jeune nègre très-actif, escalada une haie et parvint, non sans peine, à saisir deux poules pour les porter à son impatiente maîtresse, qui déjà avait allumé un feu dont la flamme ressemblait autant à l'éclair que la voix de la matrone à la foudre.

Un court moment de calme succéda à la tempête, et j'en profitai pour continuer à croquer mon vieillard et ses fils. J'en étais à la figure riante d'un garçon dont la chevelure ne ressemblait pas à une ruche, lorsque, à la consternation générale, sir John fit de nouveau son entrée en rugissant. Cette excellente mère de famille apostropha les acteurs passifs de cette scène de diverses épithètes qui semblaient chacune renfermer la biographie de l'individu auquel elle s'appliquait, et termina sa vigoureuse allocution par ces mots bienveillans : « Allons, tas de fainéans, remuez-vous tous, « et jetez-moi quelques planches derrière la cuisine « afin que je passe l'eau. »

J'aurais bien désiré savoir de quelle nature était la traversée à laquelle se hasardait mon héroïne, mais il ne restait personne pour répondre à ma question. Jugeant dès-lors que c'en était fait des beaux-arts pour cette fois, je pliai bagage et rentrai mes instrumens. Dans ces entrefaites, la bourgeoise revint avec la nouvelle que la pluie faisait tomber une telle quantité de suie dans la cheminée, qu'il devenait impossible de griller nos poulets, mais qu'on pourrait les faire revenir dans la casserole si j'y consentais.

— « Certainement, madame, » m'empressai-je de répondre, frappé tout à la fois de la manière rapide avec laquelle elle s'était dépouillée de sa colère, et du génie qui lui suggérait un remède aussi efficace. — Je crois, toute réflexion faite, que nous avons dû considérablement l'ennuyer avec nos demandes réitérées de draps blancs, d'essuie-mains blancs, de vases

d'eau, etc.; car à la fin de la soirée, lorsque notre servante lui demanda un autre bout de chandelle, elle s'assit désespérée et s'écria : « Je voudrais bien savoir « quand vous aurez fini de demander ! »

Avec le temps, notre souper parut sur la table, et notre bonne hôtesse s'assit à côté de nous, non pour le partager, mais pour nous réciter le catalogue volumineux de ses peines.

De même que la faim est une des plus rudes épreuves auxquelles on puisse mettre notre patience, de même, lorsqu'elle est satisfaite, notre mauvaise humeur s'envole avec elle. En conséquence, plein de reconnaissance pour le bon souper que je venais de faire, j'entrepris de consoler sir John.

« Certes, lui dis-je, si vous n'aviez pas vos nègres « à morigéner, vos fils à maintenir, ce qui ne doit pas « être facile.... »

Elle hocha la tête en souriant.

« .... Votre mari à gronder (un autre sourire), vos « hôtes à soigner et à traiter avec amabilité, votre « basse-cour à surveiller, votre cuisine à faire ; enfin, « si vous n'étiez pas contrariée et fatiguée toute la « journée.....

— « Et toute la nuit, ajouta-t-elle...

— « .... Vous seriez la plus heureuse, au lieu d'ê« tre la plus malheureuse, la plus utile et la plus obli« geante des femmes de toute la Géorgie. »

Elle rit de bon cœur à cette conclusion philosophique, et s'empressa de nous procurer tout ce qui pouvait encore nous manquer.

Néanmoins, il faut en convenir, la maison n'était pas la plus agréable du monde. Nos deux chambres, réunies ensemble, auraient été trop petites pour servir d'office à un maître-d'hôtel; il n'y avait qu'un seul bassin à laver, ainsi qu'on appelait cette espèce de vase, et qu'un seul essuie-mains. Au centre du bâtiment était une grande salle où d'autres voyageurs passaient la nuit à boire et à crier aux dépens de notre sommeil; et nous nous trouvâmes fort aises de voir poindre le jour. Nous reprîmes notre route de sable, au moment où les premiers rayons du soleil changeaient en diamans les gouttes d'eau suspendues aux feuilles, seuls restes de la tempête de la veille.

CHAPITRE XL.

Passage du Yam-Grandy. — Mâcon. — Loterie de terre dans la Géorgie. — Embryon de ville dans le désert.

Nous eûmes treize milles d'une route détestable à parcourir, le matin du 23 mars, avant d'arriver à une maison où, au dire de nos hôtes, nous devions trouver à déjeuner. Arrivés devant la porte, nous vîmes le propriétaire assis paisiblement dans sa verandah; nous lui demandâmes la permission d'entrer chez lui; il répondit : « Vous en êtes bien maîtres, mais il est « inutile de vous attendre à y déjeuner, parce qu'il « n'y a personne pour faire la cuisine.

— « Avez-vous quelque chose qu'on puisse faire « cuire? demandai-je.

— « Je n'en sais rien. De quoi avez-vous besoin?

— « D'un couple de poulets.

— « A votre service, si vous pouvez les attraper.

— « Les attraper! » s'écrièrent trois ou quatre voix de notre troupe que rassurait un peu cette permission, toute conditionnelle qu'elle était.

La chasse commença aussitôt; et, pendant que notre cocher Middleton et son fils se livraient à cet agréable exercice, je parvins à décider le patron à me montrer le chemin de sa cuisine, et à m'y laisser allumer du feu.

Il paraît que les dames de la maison avaient été rendre quelques visites dans les environs. Je suis sûr que leur satifaction aurait reçu quelque échec si elles avaient pu voir leur batterie de cuisine et leur vaisselle livrées à des mains aussi maladroites.

Nous pûmes cependant, au bout d'une heure, qui nous sembla un siècle, nous mettre à table et déjeuner. Mais bientôt de plus sérieuses inquiétudes vinrent nous assaillir. On nous dit qu'à quatre à cinq milles de là nous aurions à traverser un cours d'eau fort difficile, appelé le Yam-Grandy-Creek, ruisseau toujours beaucoup plus gonflé le second jour, après une grande pluie, que le premier, et que nous y serions retenus long-temps si nous ne parvenions pas à le passer tout de suite.

Ces mauvaises nouvelles nous furent confirmées par deux voyageurs à cheval qui arrivèrent justement au moment où nous achevions de déjeuner, et qui nous assurèrent que le ruisseau devait être dans sa crue. Ils avaient acquis cette conviction d'après certaines marques bien connues qu'on trouvait sur les arbres, et nous engagèrent à faire halte puisque le gué était déjà très-profond.

Pour ma part, n'ayant aucune expérience dans la manière de passer les gués, celui-ci ne me plaisait guères; il semblait plaire encore moins à notre conduc-

teur Middleton. Nous commençâmes une délibération sur ce que nous avions à faire. Après avoir examiné de plus près le terrain, nous découvrîmes un petit sentier pour les piétons, qui traversaient la crique sur un pont rustique formé de troncs d'arbres placés deux par deux et côte à côte, sur la plus grande partie de la largeur de l'eau, qui pouvait être de cent cinquante à deux cents yards. Ces pièces de bois étaient supportées çà et là, à la hauteur d'environ six à huit pieds au-dessus du ruisseau, par des poteaux enfoncés dans la terre. Par malheur, justement au milieu de cette chaussée précaire, un des arbres avait été entraîné par le courant, de façon que, pour les huit ou dix yards de la partie la plus dangereuse, il n'y avait qu'un seul tronc d'arbre pour passer. Nous tentâmes ce passage les premiers, Middleton et moi, afin de nous assurer s'il serait prudent d'essayer de faire franchir le gué à nos voitures, ou même le pont au reste de notre monde. Il avoua qu'il ne savait quel parti prendre; je lui proposai de déposer sur l'herbe tous les bagages qui occupaient la petite charrette, et de monter dedans pour tenter le gué.

Il rit beaucoup de ma proposition, et marmotta quelquès mots sur la crainte d'être entraîné par le courant, noyé ou ensorcelé dans cette crique; je fis peu d'attention à tout cela, et, avec son aide, je vidai la charrette; le brave cocher monta sur son char comme un véritable conducteur romain, et le lança dans l'eau.

Bientôt on ne vit plus que quelques pouces des ri-

delles de la charrette paraître au-dessus de l'eau ; mais le cheval ne perdit jamais entièrement pied. D'un autre côté, l'oreille expérimentée du cocher découvrit, à notre grande joie, qu'aucune des pièces de bois qui faisaient le fond de la route sous l'eau n'avait été dérangée par le courant. Je n'en fus pas moins fort content quand je le vis sain et sauf de l'autre côté.

Mais que faire? Si d'un côté il était clair que la voiture pouvait passer, il ne l'était pas moins qu'une femme ne pourrait pas y rester, puisqu'il y aurait de l'eau jusqu'à la hauteur des siéges dans l'intérieur. Nous résolûmes en conséquence de transporter nos femmes au moyen du pont périlleux, et de laisser la voiture vide et les chevaux courir la même chance que la charrette.

Nos chagrins s'augmentèrent d'une averse impitoyable qui commença à tomber au moment où nous eûmes arrêté notre résolution. Peu nous importait d'être trempés jusqu'aux os, mais la pluie rendait les troncs d'arbres si glissans, que la difficulté de traverser le pont, même dans les endroits où ils étaient doubles, devenait plus effrayante encore dans la partie où il n'y en avait qu'un. Comme il n'y avait point de remède, la caravane se mit en marche. L'enfant dormait profondément ; il fut décidé que je la porterais dans mes bras, et que ma femme et sa domestique me suivraient. Tout alla à merveille jusqu'au moment où nous atteignîmes le tronc isolé du milieu, qui était la véritable clef de voûte de nos embarras. Fort heureusement ma tête ne tourna point, quoique l'eau tourbillonnât et

écumât sous mes pieds; mais la tâche se trouva trop difficile pour la partie féminine de la troupe; ces dames s'arrêtèrent tout court au bout des troncs jumeaux. On décida que j'irais jusqu'à l'autre bord avec l'enfant, et qu'ensuite je reviendrais convoyer le reste de la compagnie.

Nos discussions à ce sujet éveillèrent la petite fille, précisément au moment où j'arrivais au point central, le pas le plus difficile. Dans ce moment la voiture était à l'endroit le plus profond du gué, et Middleton faisait claquer son fouet avec force, invoquant ses chevaux par leurs noms de Tom et de Jerry, lesquels par leur hennissement et les vigoureux coups de collier qu'ils donnaient, témoignaient assez de l'importance qu'ils attachaient à ce que l'entreprise s'achevât heureusement. L'enfant, qui était dans le ravissement de ce spectacle si nouveau pour elle, battait des mains, et sautait dans mes bras de telle façon que j'avais la plus grande peine à conserver mon équilibre, d'au tant mieux que je m'étais maladroitement muni d'un parapluie pour garantir ma fille de la pluie.

Malgré tant de périls et de difficultés, nous parvînmes sans accidens à l'autre bord, traversés, il est vrai, complètement, mais tout joyeux, et nous félicitant mutuellement sur le succès de notre entreprise. On transporta ensuite les bagages pièce à pièce, sur l'épaule et en suivant le pont : enfin nous prîmes congé du Yam-Grandy, ruisseau jusque-là inconnu sur la carte, mais que nous n'oublierons pas de sitôt.

Au milieu de toutes ces traverses, nous conservâ-

mes tous une excellente santé, surtout l'enfant, qui jouissait à un tel point des plaisirs du voyage, que nous ne nous repentîmes point de l'avoir prise avec nous.

Nous arrivâmes dans la soirée à une maison isolée dont les maître et maîtresse étaient absens ; mais elle était confiée aux soins de trois petites filles, dont la plus agée n'avait pas douze ans, qui nous firent les honneurs avec un aplomb admirable. L'une apporta à l'enfant un verre de lait sortant du pis de la vache, l'autre se mit à faire la cuisine et la troisième dressa la table. Rien de charmant comme l'ordre et la propreté qui régnaient dans ce petit royaume enfantin.

Le 25 mars nous fîmes vingt-neuf milles en dix heures et demie, et avec bien du mal. Nous dînâmes à un village situé sur la rive droite de l'Oconée, sale ruisseau qui se joint à l'Ocmulgée, après quoi cette rivière prend le nom de Alatamaha, dont il a déjà été question.

Lorsque le dîner fut prêt, nous nous vîmes honorés de la présence de la dame de la maison, qui toutefois ne but, ne mangea ni ne parla, mais resta assise au haut bout de la table, surveillant attentivement nos moindres gestes. Oppression cruellement tyrannique. Pareille chose nous arriva le lendemain : lorsque nous fûmes à table, la maîtresse prit une chaise, s'approcha de la table, et, comme sa devancière, ne but ni ne mangea, et ne répondit aux avances que nous lui fîmes pour ouvrir la conversation, que par des : oui, madame, non, madame. Elle tenait continuellement les yeux

fixés sur nous, pendant que nous mangions, comme si nous avions été autant de bêtes féroces. Jusqu'à la cuisinière, de temps à autre, entr'ouvrait sa porte pour nous contempler.

Le 27 mars nous atteignîmes Mâcon, vers onze heures, et à moitié morts de faim. Nous nous y aperçûmes que le timon de notre voiture avait cassé; mais, par bonheur, nous trouvâmes dans la ville un carrossier anglais, qui, charmé de voir quelqu'un du vieux pays, se mit courageusement à la besogne, et répara notre accident le même jour.

Mâcon est une ville qui ressemble dans le Sud à ce qu'est Utique ou Syracuse dans le Nord, ou toute autre ville nouvellement bâtie dans la partie occidentale de l'état de New-York. Elle n'a pas tout le tumulte de Rochester, il est vrai; mais elle ressemble un peu à ce village, et pourrait passer pour un de ses faubourgs. Les arbres croissaient encore dans les rues. Les maisons semblaient n'avoir été achevées que la veille. Tout enfin était neuf dans cette ville, où personne ne connaissait son voisin. Je fus obligé de frapper à huit ou dix portes avant de pouvoir découvrir l'adresse d'un monsieur pour lequel j'avais une lettre. Les rues n'avaient point d'écriteaux portant leur nom; mais elles étaient régulièrement percées, et l'on voyait de chaque côté des Pride-of-india plantés en rangées doubles, comme pour se moquer de la vieille forêt voisine, qui semblait jeter un regard de dédain sur cette création pygmée de l'homme.

Pendant la même journée nous traversâmes une

ville nommée Dublin, sur les bords de l'Oconée. Cette ville, ainsi que beaucoup d'autres de cette contrée, quoiqu'à peine nées, souffrent d'une caducité anticipée, amenée par la difficulté que les habitans éprouvent à obtenir du travail de leurs esclaves. L'un d'eux me disait : « Ce ne sont pas les nègres qui sont esclaves, « c'est nous : nous ne pouvons, ni les faire travailler, « ni nous en débarrasser, ni les remplacer par d'au- « tres ; ils se cramponnent après nous et augmentent « notre misère. Eux seuls ne s'inquiètent point com- « ment les choses vont : au milieu de la misère géné- « rale eux seuls sont heureux. »

Le 28 mars nous nous dirigeâmes vers l'ouest jusqu'à Old-Agency, station sur la rivière Flint, premier cours d'eau se jetant dans le golfe du Mexique, que j'eusse rencontré. Avant les six ou sept dernières années, le pays que nous traversions avait été exclusivement habité par des Indiens de la Creek (Creek-Indias). Durant un temps considérable, la rivière Flint leur avait servi de frontières orientales ; mais, à l'époque où nous visitions le pays, ils avaient été rejetés plus encore à l'ouest, et la rivière Chatahoochie était la ligne qui les séparait des Géorgiens. Les détails des moyens employés pour déposséder ces populations aborigènes de leurs propriétés, et les forcer de chercher une nouvelle patrie, forment un des chapitres les plus déplorables de l'histoire de l'Amérique.

On nous avait annoncé que nous serions arrivés à la partie la plus difficile de notre entreprise, lorsque

nous aurions à passer à travers la nation indienne, ainsi qu'on l'appelle encore, malgré l'éloignement de ses vieux habitans. Mais nous avions été soumis à une discipline tellement sévère depuis la côte, tant pour les routes que pour le régime, que nous regardâmes comme un voyage d'agrément notre excursion sur le sol de ces anciennes peuplades.

Le 31 mars nous arrivâmes à Creek-Agency, sur la rive droite ou occidentale de la Chatahoochie, et de là nous partîmes pour une expédition assez curieuse.

Un an environ avant notre visite, un arrangement fut conclu par le gouvernement des États-Unis, au moyen duquel la nation des Indiens de la Creek fut amenée à quitter le territoire situé entre les rivières Chatahoochie et Flint, et à se diriger vers l'ouest, en dedans des limites de l'état de Alabama, laissant par-là un espace intermédiaire à la disposition de la Géorgie. Il paraît que, suivant une des lois de ce dernier état, toutes les terres qui ajoutent à la Géorgie, par suite de ce qu'on appelle l'extinction des Indiens, doivent être partagées, par la voie d'une loterie, entre les habitans de l'état. Chaque citoyen de l'âge de vingt et un ans a droit à un billet, chaque homme marié, à deux; chaque père de famille à trois. J'ai oublié les autres particularités et égaré le décret de la législature à ce sujet. Je crois cependant que les lots étaient de deux cent deux acres et demi chacun. Quoi qu'il en soit de ces détails, tout le territoire occupé autrefois par les Indiens fut divisé de cette manière entre les citoyens de l'état.

Toutefois, lorsque cette distribution eut lieu, le gouvernement de l'état se réserva une portion des terres (cinq milles carrés) pour y bâtir une ville. On fit choix à cet effet d'un endroit sur la rive gauche de la Chatahoochie, qui sert de frontière entre la Géorgie et Alabama. La nouvelle ville devait s'élever à l'extrémité d'une longue série de sauts, ou pour mieux dire de rapides sur lesquels cette rivière se précipite d'une manière très-pittoresque. La principale chute ayant environ deux cents pieds d'élévation perpendiculaire, une très-puissante force motrice destinée à faire agir des moulins ou des usines, fut ainsi placée à la disposition des futurs habitans de la ville, dans les limites de laquelle se trouvait renfermée toute la partie de la rivière à ce destinée. Le reste du cours de la rivière, jusqu'au golfe du Mexique, était parfaitement navigable, déjà même plusieurs bateaux l'avaient remontée.

Une loi de l'état de Géorgie disposa en outre qu'un laps de temps de soixante jours devrait s'écouler, après que les plans auraient été dressés, sans que les lots pussent être vendus. Ces lots devaient se composer d'un demi-acre chacun, et les cinq milles carrés se trouvent divisés en rues sur le papier, chaque lot portant une lettre et un numéro spéciaux. On devait également faire publier cette vente par toute l'Union, et l'on supposa que ces soixante jours suffiraient pour que les aventuriers, les spéculateurs de terrains, les marchands, arrivassent en foule sur les lieux.

On ne se trompa point : ce projet fit fermenter tou-

tes les têtes ; partout on prôna les avantages de la nouvelle ville, et il y vint du monde de toutes les parties de l'Union. Nous arrivâmes précisément au milieu de ce mouvement général, assez à temps pour voir l'embryon d'une ville, une cité encore sans nom, sans existence de droit ni de fait, et partout fourmillant d'habitans, toute prête enfin à entrer dans l'exercice de ses droits municipaux à la voix du commissaire-priseur et à l'extinction des feux.

Après avoir quitté Creek-Agency, nous suivîmes la rive occidentale de la rivière et la traversâmes sur un bac. Afin de mieux voir les choses, nous fîmes prendre les devans à notre voiture, et nous entrâmes à pied dans Colombus : tel devait être le nom futur de la ville.

Un monsieur, qui avait eu la complaisance de nous accompagner, nous fit voir d'abord une longue ligne ouverte dans les taillis d'une forêt de chênes ; ce devait être la rue principale, et, comme on avait frayé un petit passage dans les broussailles, nous pûmes la parcourir. En atteignant le milieu de cette ligne, notre ami, regardant autour de lui avec orgueil, s'écria avec un noble enthousiasme : « Vous voilà dans le « centre de la ville ! » Dans peu de temps, nous assurait-il, ce ne serait plus un sentier, mais une rue large de soixante yards et longue d'une lieue. En examinant attentivement les alentours, nous pûmes reconnaître, à des poteaux plantés par les commissaires, les rues projetées qui devaient couper à angles droits la grande avenue.

De loin en loin s'élevaient des huttes de toutes sortes de formes, soit en blocs de bois, soit en écorce. Ces domiciles provisoires n'étaient établis d'aucune manière régulière. Chacun avait le droit de bâtir où il voulait, avant même la vente des lots, pourvu que, quarante jours après cette vente, il fît place nette s'il n'était pas acquéreur du terrain sur lequel il avait construit. Des auberges, des ateliers se voyaient çà et là; j'eus même la satisfaction d'apercevoir sur la porte d'une hutte ces mots : Homme de loi (attorney at law). Un des commissaires m'assura que déjà neuf cents habitans étaient rassemblés dans cet endroit, quoique quatre mois dussent encore s'écouler avant que la vente eût lieu et que la ville existât.

Quel bouleversement aura dû causer cette vente! quel coup d'œil curieux pour l'observateur! Toutes ces maisons provisoires disparaissant pour faire place à d'autres; la nomination du maire et des alderman, les impôts à asseoir, les écoles à fonder, la cour de justice, la prison, l'église à construire; et tout cela, non point progressivement, comme dans toutes les autres fondations de villes, mais d'un seul coup, au même moment, comme si la baguette d'un enchanteur eût fait jaillir cette cité du désert.

CHAPITRE XLI.

État déplorable des Indiens Creeks. — Jeux indiens. — Grand jeu de paume indien.

Le 1er avril 1828 nous traversâmes la rivière Chatahoochie, et pénétrâmes dans le pays des Indiens Creeks. Le long de la route nous avions rencontré un grand nombre de ces malheureux, qui ont été délogés de leurs vieilles possessions et qui n'avaient pas encore pris racine dans les nouvelles qu'on leur avait allouées. Il est vrai qu'ils avaient reçu une compensation pécuniaire lorsqu'ils cédèrent les terres de leurs ancêtres; mais ces hommes sont trop imprévoyans de leur nature pour avoir cherché à cultiver leur nouveau sol, de sorte que, lorsque leur argent fut dépensé, ils se trouvèrent réduits à une profonde misère. J'appris cependant avec plaisir que l'agent des États-Unis venait à leur secours, et leur fournissait quelques provisions et quelques vêtemens. A mesure que nous laissions derrière nous la rivière Chatahoochie, et que nous avancions vers l'ouest, nous perdîmes de vue

ceux des Indiens dépossédés qui erraient autour de leurs anciennes demeures comme des abeilles autour de leur ruche détruite, et nous nous trouvâmes en contact avec d'autres Indiens qui avaient conservé leurs vieilles possessions.

Nous arrivâmes, le second jour après notre départ de Colombus, à la maison d'un des agens des États-Unis, qui habitent au milieu des Indiens et qui servent d'intermédiaires entre eux et le gouvernement. Nous ne pouvions arriver plus à propos, car on était à la veille d'un de leurs grands jeux de balle (ball-plays), spectacle d'autant plus curieux que c'est le seul où se déploie dans toute sa force et sa simplicité primitives le génie des Indiens. La fête devait avoir lieu le lendemain matin; mais notre hôte me conseilla d'assister aux cérémonies préparatoires, et m'offrit de m'accompagner à l'un de leurs conseils.

Il paraît que les habitans d'un village indien jouent toujours contre ceux d'un autre; or, comme ces sortes de jeux sont, non-seulement un amusement, mais encore l'occupation de toute leur vie, beaucoup de préparatifs et de cérémonies sont nécessaires à l'avance.

Nous trouvâmes les Indiens rassemblés dans une cour d'environ vingt yards carrés, formée par quatre espèces d'appentis ou hangars, sous lesquels étaient assis plusieurs des chefs et plus d'une centaine d'Indiens. Sous chacun de ces hangars s'élevait une plate-forme à environ un pied et demi de terre, légèrement en pente vers la cour, et couverte de nattes de roseaux cousues les unes aux autres. Les principaux Indiens

siégeaient là dans toute leur dignité, soit les jambes croisées, soit étendus tout de leur long.

Dans le milieu de la cour brûlait un immense feu de pins résineux dont la flamme brillante, jointe à la clarté de la lune qui était dans son plein, illuminait la scène à un tel point, qu'aucun détail ne pouvait m'échapper : autour de ce feu étaient accroupis une douzaine de vieillards, peu embarrassés de vêtemens et fumant de longues pipes qu'ils se passaient les uns aux autres. Ils riaient et parlaient d'une voix fort animée, se tournant de temps à autre du côté du cercle de jeunes Indiens qui se tenaient derrière eux.

Sur un des carrés illuminés, devant l'un des hangars, étaient assis deux musiciens; l'un d'eux frappait avec ses doigts sur un tambour formé d'une peau de daim séchée, qui recouvrait un tronc d'arbre creusé, tandis que l'autre battait la mesure avec une grosse gourde remplie de sable. Vingt squaws, ou femmes indiennes, étaient rangées en demi-cercle, faisant face au hangar occupé par les musiciens et tournant le dos au reste de la compagnie, ce qui est sans doute d'étiquette chez les Indiens de la Creek. Comme ces dames ne tournaient jamais leurs visages de mon côté, je n'aurai point la peine de tracer leurs portraits : leur danse n'était qu'une simple contorsion de leur corps, mêlée à un très-faible mouvement de leurs pieds; mais elles suivaient exactement la mesure, ce qui donnait à la scène un aspect fort original.

J'étais assis à côté d'un des principaux chefs, et je commençais à trouver le spectacle fort ennuyeux, ce

qu'il devina probablement, car il dit quelques mots d'une voix haute et d'un ton de commandement. A l'instant une trentaine de jeunes Indiens coururent vers un des côtés de la cour et y prirent des morceaux de bois, ou espèces de raquettes dont on fait usage dans le jeu dont il sera bientôt question. Après s'être promenés quelque temps deux par deux, ils prirent leur élan comme autant de démons, et formèrent un cercle autour du feu, en poussant des hurlemens effroyables, en faisant des cabrioles et brandissant leurs raquettes comme s'ils avaient été enragés. Je n'ai point d'idée d'aucune chose plus complètement sauvage, et je n'oublierai jamais les cris perçans dont ils m'assourdirent les oreilles.

Après cette scène, on demanda des torches, et je fus invité par un autre chef à l'accompagner dans un bâtiment voisin, immense hutte d'une forme conique. Elle n'avait point de murailles, car le toit, qui était composé d'une espèce de chaume, descendait jusqu'à terre. Un siége circulaire se prolongeait dans l'intérieur, tout autour de ce toit. Au milieu d'un sol sablonneux brûlait un grand feu, autour duquel étaient assemblés plusieurs des jeunes gens du village, aux formes athlétiques, qui avaient été choisis par les vieillards pour être acteurs dans le jeu du lendemain.

Ces jeunes Indiens se furent bientôt dépouillés de leurs vêtemens, à l'exception d'une espèce de ceinture dont ils étaient entourés. Il me fut facile de m'apercevoir que quelque chose de remarquable allait avoir lieu, mais je ne pouvais deviner quoi. Leur première

opération fut de se lier mutuellement les bras et les cuisses avec des cordes serrées très-fort pour empêcher la circulation du sang. Aussitôt que cela fut fait, ils s'inondèrent d'eau de la tête aux pieds, et soumirent volontairement leurs membres au pouvoir de quelques vieillards pour leur faire subir une sorte de scarification à l'aide d'instrumens dont j'ai oublié le nom. Il y en avait qui étaient composés d'aiguilles ordinaires plantées dans un morceau de bois, mais ceux qui semblaient le plus en vogue, étaient faits avec des dents d'un poisson nommé gar. J'en achetai un qui est maintenant en ma possession, il consiste en deux rangées, l'une de quinze, l'autre de quatorze dents aiguës, liées fortement, au moyen de nerfs, à des trognons de maïs.

Chacun des jeunes Indiens qui devaient subir l'opération, se plaça contre un pilier, dans une position inclinée, ou en pente, en l'étreignant avec ses mains. Les opérateurs poussèrent alors les instrumens décrits de toute leur force contre les bras et les jambes de ces jeunes gens courageux, sur un espace d'environ neuf pouces de longueur, de façon que chaque dent fit une entaille dans la peau, ou creusa du moins un sillon sur sa surface.

On fit cinq entailles de ce genre sur chaque jambe au-dessous du genou, cinq sur chaque cuisse et cinq sur chaque bras, ce qui faisait en tout trente applications de l'instrument; comme chacun de ces ustensiles était armé d'environ trente dents, chaque Indien eut plusieurs centaines de ces raies tracées sur son corps.

Le sang coulait abondamment tant que les bandages étaient serrés. Il semblait que ce fût là leur principal but, car ils approchaient leurs bras du feu, afin que son action leur fît perdre plus de sang. C'était un spectacle horrible.

Ces scarifications, ou saignées, rendaient, me dit-on, les hommes plus actifs, plus agiles, et les mettaient dans un état convenable pour supporter les fatigues du jeu du lendemain.

Le 3 avril, à neuf heures du matin, nous nous dirigeâmes du côté du théâtre où devait avoir lieu le jeu de balle. On avait choisi une partie de la forêt située à un mille ou deux de la route; c'était un espace d'environ deux cents yards de longueur sur vingt de largeur, d'où les arbres avaient été enlevés; mais l'herbe était restée et le sol même n'avait pas été nivelé. A chaque bout de cette lice on avait fiché dans la terre deux branches vertes, et j'appris qu'il s'agissait de faire passer la balle à travers cette espèce de guichet formé par les deux branches : la troupe, dont un des membres avait lancé sa balle de cette façon, comptait *un*, et ainsi de suite.

Les Indiens avaient annoncé que le jeu commencerait à dix heures, et nous nous étions hâtés dans la crainte d'en perdre le commencement. Il n'en fut point ainsi : vers une heure seulement les préparatifs furent terminés, et nous aperçûmes deux troupes de ces sauvages, placées à quelque distance l'une de l'autre, et procédant chacune à sa toilette, qui consistait, non pas en splendides costumes, mais bien en tatouage de

toutes sortes de couleurs. Quelques-uns, les Matadores, je suppose, plantaient de longues plumes noires dans leurs turbans, morceaux d'étoffe qu'ils avaient roulés autour de leurs têtes, tout-à-fait à l'orientale. D'autres ajustaient des queues à leurs corps nus, pour se donner l'air de tigres ou de lions, selon que la peinture fantastique dont ils s'étaient barbouillés était censée les faire ressembler aux uns ou aux autres de ces animaux.

A la fin, un cri plus perçant qu'aucun de ceux que j'avais entendus jusque-là, partit du bois dans une direction opposée à nous. Nous vîmes immédiatement les Indiens de l'autre parti s'avancer vers l'arène, dans le plus grand tumulte, criant, hurlant, brandissant leurs raquettes, faisant des culbutes et se démenant comme de véritables possédés. Cette scène rappela sur-le-champ à ma mémoire l'attaque des chaloupes dans les voyages de Cook, où des multitudes de sauvages s'élancèrent vers le rivage pour s'en rendre maîtres. La ressemblance de ces Indiens avec les naturels de la mer du Sud était prodigieuse.

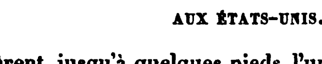
Cinquante habitans d'un village devaient joûter contre cinquante hommes d'un autre; les acteurs avaient été choisis parmi les individus les plus forts et les plus agiles; il eût été difficile de reposer sa vue sur des groupes d'hommes mieux bâtis et mieux tournés.

Cette première troupe, après s'être élancée hors de la forêt, ainsi que je l'ai dit, se mit à danser autour des deux branches vertes placées sur la partie de la lice qui leur était réservée. Après des évolutions de tout

genre, les Indiens s'assirent ou s'accroupirent sur l'herbe en attendant que leurs adversaires se montrassent. Les mêmes cérémonies ayant été remplies par l'autre troupe, elle s'assit également en face de la première, et, de temps à autre, elles se défièrent mutuellement.

Au signal de l'un des chefs, les Indiens des deux partis se levèrent brusquement et brandirent leurs raquettes sur leurs têtes. Chaque joueur était armé d'un de ces instrumens. Ils étaient formés d'un bois léger, mais dur, de saule, à ce que je crois: ils avaient environ deux pieds de longueur et l'épaisseur du pouce. A l'extrémité la plus éloignée du manche, ce bâton était fendu et formait une espèce d'ovale, par-dessus lequel se trouvaient liées deux courroies en peau, mais en laissant le bout ouvert en guise de fourche. Au moyen de cette crosse la balle est renvoyée à une très-grande distance, lorsqu'un des joueurs est assez adroit pour la frapper, ce qui arrive rarement, pour des raisons que je ferai bientôt connaître. D'ordinaire, la balle est tenue ou saisie entre les deux dents de la fourche, et celui qui a eu le bonheur de s'en emparer ainsi, l'emporte du côté de son camp, en l'élevant le plus haut possible au-dessus de sa tête. Cette balle ressemble assez à celles qu'on emploie dans les jeux de paume, mais elle n'est pas tout-à-fait aussi dure; elle est composée de poil de bête fauve enfermé dans de la peau non préparée.

Les deux troupes, après être restées quelques minutes immobiles sur deux rangs se faisant face, s'avan-



cèrent jusqu'à quelques pieds l'une de l'autre. A un mot de commandement, chaque homme posa sa raquette à ses pieds. Une députation, composée des chefs les plus éminens en dignité, entra dans l'arène, et l'on compta chaque troupe, afin qu'il y eût un nombre égal de combattans de chaque côté. Puis un vieillard prononça un discours, que mon voisin me traduisit : discours par lequel il engageait chaque Indien à faire son devoir dans une circonstance aussi importante, et à soutenir l'honneur de son pays. Dès qu'il eut fini, les sauvages s'éparpillèrent sur le champ de bataille, en suivant des règles qui avaient quelque analogie avec celles de notre jeu de la crosse (cricket); règles par suite desquelles les joueurs peuvent intercepter la balle à son passage, et lui donner une autre direction. Je remarquai que chacun des guichets, formé par les deux branches, à chaque bout, était gardé par deux des joueurs les plus expérimentés, dont l'emploi était d'empêcher la balle de passer par cette ouverture, but constant des efforts des adversaires.

Toutes ces dispositions une fois prises, un des chefs, s'avançant dans le centre de la lice, jeta la balle en l'air à une très-grande hauteur. Au moment où elle tomba, vingt à trente joueurs se précipitèrent en avant pour essayer de la frapper. Ce grand nombre de coups, portés dans des directions contraires, eut pour effet de jeter la balle par terre, ce qui occasiona une lutte violente, des chocs de raquettes et des cris épouvantables. A la fin, un Indien, plus adroit que les autres, parvint à fourrer la balle entre les deux dents de son



bâton et à l'emporter ainsi, en courant comme un cerf, et en l'élevant au-dessus de sa tête; il fut bientôt poursuivi par tous ceux qui faisaient partie du premier assaut. Le bienheureux jeune homme eut à se débarrasser une vingtaine de fois de ses antagonistes qui, comme les faucons qui se jettent sur leur proie, s'étaient élancés de tous les côtés de l'arène, et cherchaient à lui arracher la balle, ou à lui donner un croc-en-jambe, afin de l'empêcher de la faire passer entre les deux branches. Lorsque, malgré tous ces efforts, il y était parvenu, le parti auquel il appartenait faisait valoir le droit de compter *un*, en poussant des cris horribles. Il était curieux de voir l'adresse que déployait le possesseur de la balle pour éluder la poursuite de ses adversaires.

Quelquefois, avant que la balle lancée par le chef fût retombée, elle était frappée d'un coup de raquette qui l'envoyait bien loin dans la forêt. Elle semblait pour nous hors de vue, mais les yeux perçans des Indiens l'avaient bientôt aperçue, et, dans un clin d'œil elle était renvoyée dans l'arène.

Leur manière de marquer le jeu était empreinte de toute la simplicité des premiers âges. Deux vieillards étaient assis, tenant chacun dix petits bâtons: à mesure que le parti auquel l'un de ces deux chefs appartenait avait gagné un point, il plantait un de ces bâtons dans le sable, et ainsi de suite. La partie se jouait en vingt; mais il paraît que leurs facultés chiffrantes ne sont pas extrêmement développées, car, lorsqu'ils étaient arrivés à onze, ils arrachaient les dix bâ-



tons plantés et recommençaient sur nouveaux frais.

De temps à autre aussi la malencontreuse balle tombait au milieu d'un groupe de spectateurs, composé des femmes et des enfans de différens villages indiens. Dans ce cas, peu leur importait ou l'âge ou le sexe, ils se précipitaient comme des furieux dans ce groupe, ne s'occupant que de trouver la balle, et renversant tout sur leur passage.

L'agent qui m'accompagnait m'avait enseigné l'unique moyen de résister à cet ouragan d'hommes, et ce fut fort heureux pour moi, car, dans un des actes de cette pièce, un Indien ayant eu l'adresse de faire sauter la balle qu'emportait un de ses adversaires, elle vint tomber à quelques pieds de moi: dans la même minute une vingtaine de sauvages passèrent à côté de moi, aussi rapides que s'ils avaient été lancés par des canons; heureusement j'avais eu le temps d'embrasser fortement un arbre avec mes bras et mes jambes. Un pauvre garçon qui était à côté de moi ne fut pas assez leste, et en moins d'une seconde je le vis fouler aux pieds de la manière la plus affreuse, sans que ses cris arrêtassent le moins du monde l'élan de ces furieux. J'éprouvai, je l'avoue, un certain malaise quand je me sentis sur le point d'être déraciné par le tourbillon; mais je tins bon, et j'en fus quitte pour me trouver couvert de résine de la tête aux pieds. C'était à un pin que j'avais dû mon salut.

Nous ne restâmes pas jusqu'à la fin de la lutte. J'appris en route que souvent ces sortes de jeux finissaient plus sérieusement qu'ils n'avaient commencé, et que

les deux partis, après avoir fait sur les balles l'épreuve de la force de leurs raquettes, les essayaient réciproquement sur leurs crânes.



CHAPITRE XLII.

Montgomery sur l'Alabama. — Berceau de la navigation à la vapeur. — Mobile et son hospitalité. — Le Mississipi. — Élévation et chute perpendiculaire de ce fleuve à la Nouvelle-Orléans. — Sa largeur et sa profondeur.

Le 3 avril 1828 nous arrivâmes à Montgomery, une des villes principales d'Alabama, sur la rive gauche ou orientale de la grande rivière qui donne son nom à cet état. Montgomery est à une distance de trois à quatre cents milles par eau de Mobile, sur le golfe du Mexique, quoiqu'il n'y ait que cent cinquante milles, en ligne droite, de l'une à l'autre de ces deux villes. Cette énorme différence est causée par les sinuosités de la rivière. Le lendemain nous nous embarquâmes à bord du bateau à vapeur *Hérald*, et voguâmes vers Mobile, à raison de quinze milles à l'heure.

De Montgomery à Mobile, qui est près de l'embouchure de l'Alabama, sur la côte nord du golfe du Mexique, nous touchâmes à plus de vingt endroits différens pour prendre des balles de coton. Nous nous

aperçûmes aisément que nous étions arrivés au centre du principal entrepôt de cette marchandise : car de tous côtés nous n'entendions parler que coton. Une foule d'individus abordait le bateau partout où il s'arrêtait, les uns pour faire le trajet avec nous, les autres, et c'était le plus grand nombre, pour s'informer des nouvelles ; mais, quel que fût le motif ostensible de leur venue, leur but caché était toujours la vente du coton. Chaque bouffée de vent nous apportait l'odeur de cette plante utile ; chaque quai nous en offrait des pyramides de balles ; notre pont en était encombré. Toute la journée, et presque toute la nuit, le capitaine, le pilote, l'équipage, les passagers, ne parlaient de rien autre chose ; sur tous les tons, dans tous les modes, résonnait à notre oreille ce mot : *Coton! coton!*

Nous espérions que chaque nouvelle fournée de voyageurs apporterait un peu de variété dans la conversation ; bah ! ceux que nous prîmes à Wiggins'landing, à Chocktaw-Creek, ou dans les villes de Gaines, de Cahawba, de Canton, répétaient le même refrain. « A quel cours le coton? » telle était toujours la première question. Réponse : « A dix cents. » Réplique : « Oh ! cela ne peut pas aller comme cela. » Ensuite, du coton du marché ils passaient au coton des champs, à la gelée qui avait frappé ses racines, à la mauvaise saison, à la concurrence, à la trop grande production. Que sais-je? Enfin, j'avais la tête tellement fatiguée de ce monotone sujet de conversation, que plus d'une fois je souhaitai que tous les cotons fussent au fond de l'Alabama.

Vers dix ou onze heures, dans la nuit du 6 avril, la troisième depuis mon départ de Montgomery, et précisément au moment où j'éteignais ma chandelle, je fus arraché à l'assoupissement qui s'emparait de moi par un horrible craquement du gouvernail, qui fut bientôt suivi du bruit de la sonnette de l'ingénieur, mêlé aux cris : *Arrêtez-le! arrêtez-le!* Puis j'entendis des pas rapides sur ma tête, et je remarquai qu'on mettait une chaloupe dehors.

Si le navire eût été mien, j'aurais éprouvé quelque malaise; il n'en était pas ainsi, et, comme j'avais payé mon passage, je jugeai inutile de dépenser davantage, ne fût-ce qu'en inquiétudes ou en conjectures : en conséquence, je me tins coi, jusqu'au moment où quelques dames s'adressèrent à moi pour s'enquérir de ce qui se passait. Je me décidai alors à mettre mes pantoufles et à poser mon pied sur le gaillard d'arrière; au même moment un second craquement se fit entendre, et le bâtiment trembla d'un bout à l'autre. Je vis bientôt des feuilles, des branches, et jusqu'à des troncs d'arbres s'en allant avec le courant. Il se trouva que le navire, en virant de bord pour jeter l'ancre, avait été jeté par le remoux, la poupe en avant, dans la forêt voisine.

Le 7 avril nous atteignîmes le peu qui restait de Mobile, car, six mois auparavant, la ville avait été brûlée presque de fond en comble.

Au nombre du peu de maisons qui étaient restées debout, se trouvait fort heureusement un grand hôtel; mais, comme on doit bien le penser, il était

plein, du grenier à la cave; et nous fûmes obligés de nous faire tout petits pour tenir dans l'étroit espace qu'on voulut bien nous céder. Je songeai alors à une lettre de recommandation que j'avais sur moi, et j'essayai d'en tirer parti. J'augurai bien du premier coup d'œil que je jetai sur le gentleman auquel elle était adressée. Nous babillâmes quelque temps sur le malheureux incendie, sur le Phénix qui renaît de ses cendres, et autres lieux communs; à la fin il me dit :

« Êtes-vous logé ? »

Je répondis que, rigoureusement, je pouvais répondre *oui;* mais que, dans le fait, nous nous trouvions aussi mal que possible, d'autant plus que nous n'avions pu parvenir à obtenir une chambre à feu.

« Pas de feu ! s'écria ma nouvelle connaissance ! Je « regrette que ma femme soit absente, elle aurait eu « bien de la joie à faire à madame Hall les honneurs « de sa maison. »

Je sentais mon cœur se serrer à ces paroles que je pris pour un faux-fuyant; mais il n'en était pas ainsi : mon excellent interlocuteur, après bon nombre d'excuses sur l'embarras où le mettait l'absence de sa femme, nous offrit un étage entier de sa maison, en nous priant de nous y regarder comme chez nous.

J'essayai de refuser, mais les paroles me restaient dans le gosier comme le fameux *amen* de Macbeth, et je pris le parti d'accepter l'offre d'aussi bonne grâce qu'elle m'était faite.

Je courus porter cette bonne nouvelle à notre hôtel, et nous nous hâtâmes d'établir notre quartier-général



dans l'une des plus jolies petites villes, ou maisons de campagne, que j'aie jamais vues, soit en-deçà, soit au-delà des tropiques. Cette délicieuse habitation que, dans l'Inde, on aurait appelée *Bungalow*, était entourée d'une grille avec des barreaux blancs, en dedans de laquelle se trouvait un jardin charmant, avec des sentiers sablés, ombragés par des orangers en fleur. D'une grande et jolie verandah, nous pouvions apercevoir la baie de Mobile, couverte de vaisseaux, et, dans l'éloignement, la terre qui s'étendait vers la Floride, et le golfe du Mexique dans le lointain à droite : jamais nous n'avions trouvé une plus franche hospitalité : rien ne nous manqua de ce qui était utile ou agréable. Comme le bateau à vapeur, de Mobile à la Nouvelle-Orléans, ne partait que dans six jours, nous eûmes tout le temps de jouir des plaisirs que nous procura notre hôte, plaisirs d'autant plus vivement goûtés, qu'ils venaient après de longues et pénibles journées de fatigue et d'inquiétude, et dont je ne perdrai jamais le souvenir. Ma reconnaissance pour notre hôte sera éternelle.

Au lieu d'aller à la Nouvelle-Orléans, en tournant l'embouchure du Mississipi, on voit sur la carte que nous sommes obligés de suivre la côte, le long et à travers de petites îles de vase et de sable, et même d'immenses nappes d'eau, telles que le lac Borgne et le lac Pontchartrain, dont l'eau est à moitié douce et à moitié salée; lacs remplis de la famille entière des écueils et des rescifs, famille aimable pour les navigateurs, mais qu'il est toujours sûr de rencontrer en

face de grands fleuves, tels que le Gange et le Missis-sipi, dont les Deltas s'enfoncent silencieusement dans la mer et en font monter le fond à la surface. Il est triste de songer qu'un jour, et rien n'est plus certain, le golfe du Bengale et celui du Mexique seront l'un et l'autre à sec et se changeront en deux magnifiques plaines.

Nous abordâmes à un endroit appelé, je crois, les Piquets, sur le côté nord de la partie d'alluvion qui sépare le Mississipi du lac Pontchartrain, à six ou sept milles de la Nouvelle-Orléans, qui est située sur la rive gauche de ce fleuve.

La ville de la Nouvelle-Orléans, où nous arrivâmes avant le coucher du soleil, n'a point une grande apparence, à cause de sa situation sur un terrain plat; mais notre étonnement fut à son comble en apercevant de vieilles rues étroites, de hautes maisons ornées de corniches, de balcons en fer, signes distinctifs des villes de France et d'Espagne. Ils forment à eux seuls l'histoire de la Nouvelle-Orléans, qui a tant de fois changé de maîtres.

Aussitôt que j'eus installé mon monde dans une espèce de pension bourgeoise, je courus jeter un coup d'œil sur le Mississipi, avant qu'il fît tout-à-fait nuit. La première chose qui frappa mes regards fut une ligne de navires sur quatre à cinq de profondeur. Il était facile de voir que l'eau était plus élevée que les rues, et je m'aperçus que la terre allait en pente du côté de la ville, et que l'eau, au lieu de courir de la ville vers la rivière, coulait de la rivière vers la ville.



Au bout de quelques minutes j'arrivai à la levée, ainsi qu'on l'appelle, qui contient le Mississipi quand il s'élève plus haut que les terres voisines. Là, posté entre deux vaisseaux, je pus apercevoir l'objet de ma vive curiosité; cette vue me paya de toute la peine que j'avais prise.

Je montai à bord d'un des navires, et de là dans les haubans; j'y restai, occupé à contempler cette masse d'eau, jusqu'au moment où je ne pus plus rien distinguer. Je fus désappointé, quant à la largeur du fleuve; elle n'était guères que d'un demi-mille, et je la croyais du quadruple : mais je fus bien surpris en acquérant la conviction que le niveau du Mississipi était de six à sept pieds plus élevé que le sol des rues de la Nouvelle-Orléans et que tout le pays adjacent. Ce gigantesque bassin était tellement rempli jusqu'au bord, que la moindre agitation des flots semblait devoir inonder la ville. Le sentier pratiqué sur le sommet de la levée était de neuf pouces au-dessus du fleuve. La couleur de l'eau était d'un blanc sale, boueux et tirant sur le rouge : on voyait à la surface de petits tourbillons, indices d'une grande profondeur.

Avant de quitter mon poste dans les haubans, je commençai à craindre de n'avoir pas rendu toute justice à ce fleuve; mais ce ne fut qu'après l'avoir contemplé une douzaine de fois que je parvins à me convaincre de toute la magnificence du spectacle.

Dans la matinée du 15 avril, j'allai visiter la partie de la levée consacrée aux bateaux à vapeur qui descendent et remontent le Mississipi. Treize énormes

bâtimens de ce genre y étaient à l'ancre. L'un d'eux, appelé *l'Amazone*, allait partir pour Louisville, dans le Kentucki, à plus de quatorze cents milles, dans le cœur du continent, et il espérait y arriver en dix ou onze jours, quoiqu'il eût à lutter contre le courant.

Lorsque *l'Amazone* quitta le port, il y avait au moins cent cinquante hommes debout sur le pont, sans compter les groupes nombreux qui occupaient les cabines.

En face de la ville, mais plus bas, je vis une centaine des plus singulières carcasses de navires que j'aie jamais vues dans aucun pays.

Ces étranges bâtimens se nomment arches, et ils ressemblent effectivement assez à celle de Noé, qu'on voit sur les livres de prières des petits enfans. Leur longueur varie depuis quarante jusqu'à quatre-vingt-dix pieds, et leur largeur, depuis quinze jusqu'à vingt pieds : ils sont à fond plat, perpendiculaires par les côtés, carrés aux bouts, et un peu recourbés dans le haut. Ce sont des planches brutes, attachées grossièrement avec des crochets ou des clous.

C'est dans ces arches que les produits de l'intérieur de l'Amérique, tels que les grains, les viandes salées, les esprits, les tabacs, le chanvre et les cuirs, viennent des bords du Missouri, de l'Ohio et du Mississipi jusqu'à l'Océan. Ces arches descendent ordinairement le fleuve par couples, attachées l'une à l'autre côte à côte. Pendant le jour elles se tiennent le plus possible dans le milieu de l'eau, afin de profiter de toute la force du courant. A la nuit elles s'amarrent à un ar-

bre ; quatre, cinq et six hommes composent l'équipage de ces grotesques navires, et les font mouvoir à l'aide de rames énormes, espèces de troncs d'arbres grossièrement façonnés.

On conçoit facilement que de tels bâtimens ne peuvent pas lutter contre le courant ; aussi, lorsqu'ils ont atteint la Nouvelle-Orléans et débarqué leurs cargaisons, on les brise et on en vend les planches. Dans les premiers temps, les équipages de ces navires étaient fort embarrassés pour retourner chez eux ; il fallait, ou qu'ils prissent la route de terre, voyage long et dangereux à travers les marécages et les forêts qui bordent le fleuve, ou qu'ils remontassent le Mississipi, à force de rames, dans de petits canots. A cette époque, un pareil voyage était une affaire de trois, quatre, quelquefois même neuf mois ; mais maintenant les mêmes hommes trouvent un mode bien plus facile et bien plus prompt de retour ; en dix ou quinze jours ils revoient leur pays : ils n'ont besoin que de monter à bord d'un des nombreux bateaux à vapeur qui labourent à tout moment le Mississipi.

Dans la soirée je retournai sur la levée pour prendre congé d'un ami qui retournait en Angleterre par New-York, dans un paquebot que l'on se préparait à touer hors de la rade. Lorsque tous les adieux furent faits, que tout fut en état pour le départ, on s'aperçut dans un navire qu'un mousse avait déserté, et on supposa qu'il s'était réfugié à bord du nôtre. Le second du bâtiment, qui avait à revendiquer la brebis égarée, vint avec quatre ou cinq matelots commencer

une visite domiciliaire. Les marins du paquebot, soit qu'ils voulussent cacher le coupable, ou qu'ils s'indignassent de cette violation de leur territoire, s'opposèrent à cette visite. Les négociations sur cette grande question, qui a déjà maintefois agité des nations, commencèrent par un dialogue de jurons et d'injures, les deux partis parlant à la fois et faisant tous leurs efforts pour ne s'entendre ni l'un ni l'autre. Pendant un moment on s'en tint aux paroles et aux gestes à distance; mais bientôt un des argumens d'un parti fut accompagné, sans doute pour le faire mieux comprendre, d'une *poussée* qui amena tout naturellement la question : « Qu'entendez-vous par-là? » Sans attendre la réponse, le demandeur allongea au questionné un coup de poing qui l'étendit sur le pont. Au bout de deux secondes, c'était une bataille générale : le reste de l'équipage, dont avait fait partie le déserteur, courut à la rescousse, et six ou huit couples se prirent aux cheveux : je ne vis jamais une mêlée plus complète. Tous les haubans des navires voisins étaient remplis de spectateurs, et plus d'un marin, étranger à l'affaire, ou ami de l'une des parties contendantes, se mêla au combat et trouva bientôt à qui parler. Le gaillard d'avant, et tout une moitié du pont, étaient couverts de boxeurs qui se martelaient à qui mieux mieux; le sang coula abondamment au bout de quelques instans.

Le capitaine du bateau à vapeur qui devait remorquer le paquebot, désirait fort de sortir du milieu de tous les navires avant qu'il fût nuit close : il jurait,

maugréait et commandait au moyen de son porte-voix; il aurait pu tout aussi facilement crier au fleuve : Arrête-toi. Les maîtres des bâtimens apostrophaient, frappaient les hommes de leurs équipages respectifs; mais en vain, ils continuaient à se battre avec un rare acharnement, quoique pas un des combattans sur douze ne sût pourquoi.

Le beaupré du paquebot où la scène se passait, croisait la poupe d'un navire nommé *le Cooper*. Le maître de ce vaisseau, beau garçon, très-robuste, après avoir été long-temps spectateur, ne put résister à la tentation de prendre un rôle dans le drame, et, se suspendant à un cordage, il se laissa glisser sur le bâton de foc du paquebot; mais dans cette manœuvre il perdit l'équilibre, manqua le cordage qu'il voulait saisir, et tomba la tête la première dans le Mississipi. On pense qu'il est impossible à un homme, quelque bon nageur qu'il soit, d'échapper aux tournoiemens ou tourbillons qui agitent de tous côtés les eaux de ce fleuve; que cette opinion soit fondée ou non, toujours est-il certain que dans cette circonstance le pauvre diable ne reparut plus.

J'eus le bonheur, pendant mon séjour à la Nouvelle-Orléans, de faire la connaissance de M. Pilié, l'inspecteur-général, auquel je dois d'excellens renseignemens sur le Mississipi.

A la Nouvelle-Orléans, la différence entre le niveau des plus hautes eaux de ce fleuve et celui des plus basses est de treize pieds huit pouces perpendiculairement. La mer est à plus de cent milles de la ville,

et la marée ne pouvant remonter jusque-là, la crue et la baisse des eaux ne doivent être attribuées qu'à la pluie ou à la sécheresse dans l'intérieur des terres.

Le Mississipi commence généralement à croître dans le mois de janvier, et continue à grossir jusqu'au mois de mai : il reste dans cet état pendant tout juin et une grande partie de juillet; puis il commence à diminuer jusqu'en septembre et octobre, époque où il est au niveau le plus bas. Quelquefois, cependant, le fleuve commence à croître, dès le mois de décembre. La vitesse du courant, calculée au milieu, excède rarement quatre milles à l'heure.

La largeur du fleuve à la Nouvelle-Orléans, à l'époque des basses eaux, est de 746 yards (682 mètres); lors des hautes eaux, elle est de 852 1/2 (779 mètres), ce qui fait une différence de 106 1/2 (97 mètres).

Je donne ces mesures exactes parce qu'on a généralement dans le monde l'idée que ce fleuve est beaucoup plus large. Cependant il est au moins aussi large, s'il ne l'est davantage, devant la Nouvelle-Orléans que dans tout autre endroit, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec le Missouri, ce qui fait une distance de plus de douze cents milles. Pendant toute cette étendue il conserve une largeur presque uniforme, puisqu'elle ne varie jamais que d'une centaine de yards. M. Darby dit, à la page 125 de son intéressante description de la Louisiane : « D'après « la mesure de plusieurs triangles calculés : aux Nat- « chez, aux confluens de l'Atchaxalaya, de la Pla-

« quemine, près de la jonction de Lafourchu, à la « Nouvelle-Orléans, au fort Saint-Philippe et à la « Balise, la largeur moyenne du Mississipi s'est trou- « vée de huit cent quatre-vingts yards. L'on peut, en « conséquence, admettre huit cents yards pour la « largeur de la colonne cubique d'eau contenue entre « les deux rives de ce fleuve. »

Mais c'est surtout par sa profondeur que ce cours d'eau gigantesque est sublime. A la Nouvelle-Orléans, elle est, dans un endroit, à hautes eaux, de cent soixante-huit pieds. Ailleurs, dans d'autres parties plus éloignées, elle n'est pas de cinquante pieds. Aux Natchez, qui sont à trois cents milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans, à eaux basses, ce fleuve n'a pas moins de soixante-dix pieds de profondeur.

Le dimanche matin, 20 avril, je visitai les marchés de la Nouvelle-Orléans; en pénétrant dans la foule, mes oreilles furent frappées d'une confusion de langues toute babelique : les pêcheurs parlaient espagnol, et le reste des marchands se servait, en proportion à peu près égale, du français et de l'anglais. Sous une longue voûte, soutenue par des colonnes, on vendait la viande; sous une autre, les légumes. Sur le fleuve, au-devant de ces marchés, qui sont bâtis au bas de la pente de la levée, étaient amarrés d'innombrables bateaux, arrivés pendant la nuit de différentes plantations, tant en aval qu'en amont de la ville.

Dans le marché aux légumes, je vis des choux, des pois, des betteraves, des artichauts, des radis, des pommes-de-terre d'Europe et d'Amérique, des to-

mates, des mûres, des oranges, des bananes, des pommes; enfin il était difficile de trouver une plus grande variété de fruits et de légumes.

Près des piliers, et de distance en distance, on voyait une négresse assise, qui vendait du chocolat ou du café, et babillait en français. Outre ces provisions, on vendait aussi des portions de riz fumant, blanc comme la neige, que le peuple mangeait avec avidité, avec une autre sorte de mets qui avait fort bonne mine, et qu'on nommait *gumbo;* c'est une espèce de soupe végéto-gélatineuse, dont plus tard j'appris à estimer le mérite.

Les oranges et les grenades mûrissent très-bien à la Nouvelle-Orléans; les orangers, à l'époque de notre voyage, n'étaient pas encore remis d'une terrible gelée dont ils avaient été frappés en 1823, et qui en avait détruit une grande quantité. Le magnolia (magnolia-tree) était en fleur; il est difficile de voir quelque chose de plus beau : les fleurs sont deux fois plus larges que la main; et, quoiqu'il réussisse dans toutes les autres parties des États-Unis, comme dans la Louisiane, je ne l'ai jamais vu en fleur qu'à la Nouvelle-Orléans.

CHAPITRE XLIII.

Voyage aux sources du Mississipi. — Les Espagnols chassés de Mexico. — Balize. — Le Delta. — Les levées. — Les crevasses.

Vers le soir du 23 avril 1828, nous nous embarquâmes sur *l'Hercule*, bateau remorqueur à vapeur, à haute pression, et descendîmes le Mississipi, dans le dessein de faire une excursion du côté de Balize, principal poste de pilotes à l'embouchure du fleuve. Notre bateau était attaché à deux navires ; l'un, gros bâtiment de Hambourg, l'autre brick américain à la destination de la Havane, frété pour y transporter un détachement de pauvres Espagnols, qui, ayant été chassés de Mexico quelques semaines auparavant, se trouvaient maintenant jetés à l'abandon dans le monde. La douleur d'un Espagnol n'est jamais extérieure ; il est trop pénétré de sa dignité pour demander de la sympathie aux cœurs des premiers venus ; quel que soit le sort qui l'attende, il demeure fidèle à son véritable caractère. Par suite de ce principe national, ces mal-

heureux, quoique dans la misère, après avoir été dans la plus grande aisance, avaient encore l'air joyeux; quelques-uns même, qui manquaient de capotes et de manteaux, s'étaient enveloppés dans des couvertures qu'ils avaient l'art de draper sur leurs épaules d'une manière tout à la fois gracieuse et digne.

L'un d'eux captiva particulièrement mon attention; c'était un homme de haute taille, à la tête nue, au nez à la romaine, au teint de la couleur de l'acajou, à la chevelure noire comme du jais; il pouvait avoir soixante ans : il était couvert d'un manteau rayé bleu et blanc, qui, jeté sur les épaules de tout autre individu, aurait eu l'air mesquin et étriqué, tandis que sur les siennes il retombait jusque sur le pont en plis gracieux et flottans, comme une draperie posée avec art par le sculpteur sur son modèle. Il se tenait à part, appuyé sur la rampe de l'escalier, et ses yeux restaient continuellement fixés dans la direction de l'occident. Ce long regard était sans doute accidentel : mais je ne pus me défendre de penser que son cœur et son imagination erraient au loin sur cette terre proscrite où, à la fin, le soleil de la gloire et des triomphes de l'Espagne s'est couché dans le sang et dans les larmes, sur le Mexique.

J'avais lu dans la journée la vie de Christophe Colomb, par Washington Irving, et je crus voir dans ce noble vieillard espagnol l'esprit de ce sublime aventurier, qui, ayant été le premier Européen qui eût foulé le sol du Nouveau-Monde, voulait être le dernier à le quitter.

Le Mississipi a quatre issues principales, ou passes, ainsi qu'on les appelle, au bout du long promontoire en forme de langue, qui se dessine à son extrémité. On pourrait comparer cette partie du Delta à un bras au bout duquel serait une main dont les doigts, ouverts le plus possible, ne représenteraient pas mal les différentes passes. On les nomme sud-ouest, sud, sud-est, et la plus orientale de toutes a le nom de « Passe « à l'outre. » Dans la partie où ces différentes passes touchent à la mer, il y a une espèce de barre sujette à de constantes fluctuations qui font le désespoir des pilotes. A présent, la passe sud-ouest est celle qu'on préfère, à cause de sa profondeur. Il y a généralement quinze pieds d'eau; mais lorsque nous y passâmes, il y avait un fort remoux venant du golfe du Mexique, et le navire de Hambourg, que nous remorquions, ayant touché, les hansières qui le liaient à nous se brisèrent comme autant de brins de fil.

Lorsque nous eûmes pénétré dans l'eau salée, nous nous débarrassâmes de notre charge; et, retournant au point où les passes se réunissent et ne forment plus qu'une masse d'eau, nous nous dirigeâmes vers la passe sud-est, où est la triste demeure des pilotes, appelée la balize, du mot espagnol *valisa,* un phare. Le V espagnol se trouve fort souvent confondu avec notre B dans la prononciation; c'est un tort. De cet horrible endroit, situé au milieu d'un marais sans fin, on ne voit aucune terre; la plus proche est à cinquante ou soixante milles. Il y a en tout une vingtaine de maisons, dont six sont habitées. On communique de

l'une à l'autre au moyen de planches et de troncs d'arbres jetés sur la vase et sur l'eau. Il est de toute impossibilité de marcher l'espace de dix yards sans enfoncer jusqu'au cou dans des trous de vase ou dans des sables mouvans; de sorte que, lorsqu'ils veulent se remuer, les habitans seraient tout aussi bien au milieu de la mer.

Au milieu de ce village, presque sous-marin, s'élève une sorte d'observatoire, que nous eûmes toutes les peines du monde à gravir. Rien de plus plat et de plus monotone que la vue qu'on avait de cette hauteur : on apercevait plusieurs des passes, et un grand nombre de bayoux ou canaux naturels qui serpentaient au milieu des marécages, en se dirigeant vers la mer qu'occupait un tiers de l'horizon au sud. A l'est et à l'ouest les marais s'étendaient aussi loin que l'œil pouvait atteindre, et l'on en voyait surgir quelques racines, quelques troncs d'arbres et quelques branches.

J'eus plusieurs occasions de remarquer comment la nature procède, lorsqu'on la laisse agir seule, et comment, d'un autre côté, ses opérations sont contrecarrées et modifiées par le génie de l'homme, qui finit par la maîtriser entièrement. Voici de quelle manière la nature s'y prend : le pays étapt presque partout uni et égal, et sa surface se composant de matériaux déliés et à peu près impalpables, le fleuve se fraie facilement un passage dans la direction qui lui convient; nous voyons, dans des circonstances semblables, que les cours d'eau, au lieu de suivre une ligne droite, en dévient continuellement et cheminent en parcourant

de nombreuses et longues sinuosités : souvent ils décrivent d'immenses courbes, telles que celles que je vis sur le Mississipi et l'Alabama, où la gorge de terre, ou isthme, n'avait pas plus d'un quart de mille en travers, quoiqu'il nous eût fallu parcourir plusieurs milles, et même une fois cinq lieues pour la côtoyer. Suivant le cours ordinaire des choses, il s'opère des battemens continuels des eaux contre les parties concaves de ces courbures, du côté où le fleuve a le plus de vitesse, et une série correspondante d'agglomérations de sable ou de terre s'établit dans les parties convexes où il marche plus lentement. Dans ces endroits, ou bien autour des coins, il y a fréquemment de petits remoux, ou tout au moins une diminution dans la vélocité de l'eau. Toutes les fois qu'il en arrive ainsi, il doit se former un dépôt de vase, et, par la même raison, une partie du sol de l'autre rive doit se trouver morcelée, là où le courant a le plus de force. Si une ville était construite au fond, ou au centre de la concavité d'une de ces courbes, ou dans tout autre endroit où le fleuve ne forme pas de dépôts, dans la suite du temps cette ville serait peu à peu dévorée. La Nouvelle-Orléans a été judicieusement bâtie dans un endroit où ses fondations, au lieu d'être rongées par le Mississipi, s'accroissent journellement de toute la terre enlevée du côté qui fait face à la ville; et cela, au grand contentement des hommes de loi, et au grand dommage des parties litigantes qui se disputent, depuis plusieurs années, la possession du nouveau sol.

Je citerai un exemple du danger qu'il y a à tempo-

riser avec un monstre aussi prodigieux que le Missis-sipi. Une des parties, dans un des procès dont je viens de parler, était parvenue, après un litige de plusieurs années, à établir ses droits sur toute la terre qui s'était amassée, ou qui s'amasserait devant sa propriété, et conçut le projet d'accélérer cet accroissement. Elle prit dix ou douze de ces bateaux plats ou arches, et les coula à fond, un par un et sur la même ligne, à quelque distance de la levée, justement dans l'endroit où la nouvelle terre était en train de se former lentement. Cette digue opposée au courant du fleuve contribua à l'agglomération des matières dont se composaient les dépôts, et la terre continua à s'élever avec plus de rapidité. L'honnête auteur de ce projet se berçait dans des rêves d'agrandissement, et contemplait déjà en idée les magnifiques magasins et les quais dont il allait devenir maître; il se moquait de la lenteur de ses voisins, lorsqu'une belle nuit son appareil disparut, emportant avec lui, non-seulement la nouvelle terre qui s'y était agglomérée, mais encore toute celle qui existait déjà avant qu'il eût conçu le projet d'intervenir dans les affaires du Mississipi.

Les mêmes dangers menacent quelquefois aussi les levées, ou muselières qu'on attache au fleuve; il arrive qu'il pénètre à travers les fentes ou crevasses qu'il y pratique. Lorsque ces ouvertures ont atteint une certaine étendue, il devient impossible de les boucher, et il faut attendre que le fleuve se retire. Mais au premier symptôme d'une crevasse, tout le monde se réunit, et s'efforce de remédier au mal. Il y a quel-

ques années que, par suite d'une de ces crevasses qui s'était formée dans la levée au-dessus de la Nouvelle-Orléans, la plus grande partie de la ville fut submergée sous plusieurs pieds d'eau pendant quelques mois.

Ces crevasses se forment si facilement et si rapidement, que la plus grande vigilance ne saurait suffire à les prévenir. Beaucoup de rats d'eau infestent ces rives, et plus d'une de ces crevasses a été leur ouvrage. Le sol est si mou, si ductile, qu'une fois qu'un filet d'eau s'est engouffré dans un de ces trous de rats, il est impossible de prévoir de quelle grandeur pourra être la crevasse le lendemain.

CHAPITRE XLIV.

Navigation sur le Mississipi. — Squatters. — Suags. — Confluent du Mississipi et de l'Ohio.

Le 27 avril 1828, à six heures du soir, nous montâmes sur *le Philadelphie*, l'un des plus grands bateaux à vapeur qui naviguent sur le fleuve, et nous partîmes trois heures après pour notre grand voyage en remontant le Mississipi.

Comme tous les bâtimens à vapeur d'Amérique ne brûlent que du bois, comme ils sont en outre presque tous à haute pression, la consommation de ce combustible embarrassant est énorme : nous étions obligés de nous arrêter deux fois par jour aux différens dépôts de bois établis sur la côte. *Le Philadelphie* employait par heure cent vingt-huit pieds cubes de bois, chaque bûche ayant quatre pieds de longueur. Quelquefois, lorsque nous déployions une grande puissance d'action, nous brûlions jusqu'à trente cordes de bois par jour. Une corde consiste en une pile de bûches longue de huit pieds, haute de quatre et épaisse

de quatre, et coûte deux et demi à trois dollars (13.50 à 17 fr.), mais le prix variait en diminuant toujours à mesure que nous remontions.

Lorsque la provision de bois commençait à baisser, le pilote jetait les yeux de tous côtés, et, à la première vue d'une des nombreuses piles de bois qui s'élèvent sur le rivage, il gouvernait le bateau dans sa direction. Lorsque le fleuve était de niveau avec le rivage, ou plus élevé que lui, on amenait le bateau parallèlement et le plus près possible, puis on arrêtait la machine, et on s'amarrait à un arbre. Ensuite on établissait de larges planches qui allaient du navire à la terre, et l'équipage, ainsi que les passagers de seconde classe (1), apportaient le bois sur leurs épaules.

C'était toujours une scène divertissante que ces prises de bois. Le capitaine, dont l'intérêt était que le voyage se fît le plus rapidement possible, gourmandait l'équipage et les passagers pour que l'opération s'accomplît dans le moins de temps possible. Peu de ces haltes se prolongèrent plus d'un quart d'heure ; mais, comme elles étaient les seules occasions où je pusse faire usage de ma camera lucida, je fus obligé de m'arranger de façon à en profiter. En conséquence, j'avais l'instrument et le livre d'esquisse attachés à une petite

(1) *Deek-passengers.* Ce sont ceux qui restent sur le pont, sans pouvoir descendre dans les chambres; ils paient un prix bien inférieur à celui des autres passagers, et même, s'ils s'engagent à aider à porter le bois, on diminue de deux dollars le prix de leur passage.

(*Note du traducteur.*)

table à dessin, toute prête à mettre en œuvre, de sorte qu'aussitôt que le bateau s'arrêtait je sautais à terre, cet appareil d'une main et une chaise de l'autre, et je restais sur le rivage jusqu'à ce que le capitaine agitât sa sonnette et criât aux matelots de pousser au large en maudissant les beaux-arts.

Le 26 avril, à environ cinquante ou soixante milles de la Nouvelle-Orléans, nous eûmes la satisfaction de voir une de ces formidables crevasses dans la levée dont j'ai déjà parlé. Le fleuve se précipitait d'une hauteur de quatre à cinq pieds dans ce trou, avec un bruit semblable à celui d'un des rapides du Saint-Laurent. Ce bouillonnement des eaux ne s'étendait que très-peu à droite et à gauche, mais elles s'élançaient, à peu près à angles droits avec le fleuve, à travers les terres cultivées, jusque dans la forêt. Il y avait quelque chose de remarquable dans ce canal accidentel, cette goutte du Mississipi, qui partout ailleurs aurait pu s'appeler un fleuve, se précipitant avec un bruit semblable à celui de la mer qui se brise sur des rochers, au milieu d'un village, d'un bois ou d'une plantation de sucre, et se perdant enfin dans un immense marécage couvert de cyprès.

A l'endroit dont il est question, la levée, ou talus, était emportée dans une étendue de cent à cent cinquante yards. Je ne pus m'empêcher d'être surpris en voyant la faiblesse de la barrière imposée au fleuve; partout elle n'avait que deux ou trois pieds de largeur à son sommet, et dix ou douze à sa base; je m'attendais à chaque instant à voir de nouvelles crevasses se

former dans cette digue si fragile. Pendant la plus grande partie du chemin que nous fîmes dans cette journée, l'eau n'était pas à moins de six ou huit pieds au-dessus du niveau des terres sur l'un et l'autre rivages. La portion de pays qui touche au Mississipi, dans la basse Louisiane, fourmille de plantations de cannes à sucre, d'élégantes maisons de campagne et de nombreux villages d'esclaves.

Dans la seconde matinée de notre voyage, nous nous arrêtâmes pour faire du bois dans un endroit où le fleuve, n'ayant pas été emprisonné dans une levée, avait submergé un petit village. Il consistait en quatre maisons à cent yards les unes des autres, derrière lesquelles, aussi loin que l'œil pouvait plonger dans l'épaisseur de la forêt, on n'apercevait aucune trace de terre-ferme. On avait abattu un acre environ de bois pour les approvisionnemens des bateaux à vapeur, et ces pauvres huttes étaient juchées sur des espèces de pilotis; malgré cela l'eau les atteignait déjà. Leurs communications avaient lieu à l'aide de canots; mais j'ignore comment elles pourront s'établir lorsque l'eau se sera retirée, et qu'il restera un lit de vase de sept ou huit pouces, gardé par quarante millions de moustiques.

Pendant les journées des 27 et 28 avril, nous parcourûmes environ cent quarante milles; partout le fleuve dépassait de six à douze pouces ses deux rives. Quelquefois nous avions vingt ou trente milles à faire avant de rencontrer une seule habitation. Un artiste qui aurait cherché des scènes pour un tableau du dé-

luge, en eût trouvé en abondance, surtout aux stations où l'on faisait la provision de bois.

Il y avait quelque chose qui offrait un contraste étonnant avec la nudité du paysage; c'était le magnifique feuillage des arbres, vieux habitans des forêts du Mississipi.

Le 1er mai nous fîmes une halte d'une heure pour nettoyer les chaudières, engorgées par la vase qu'y déposaient les eaux boueuses du fleuve. L'endroit où nous nous arrêtâmes était un relais, appartenant à un Squatter : c'est ainsi qu'on nomme cette classe d'individus qui, sans aucun titre de propriété, sans demander permission à personne, s'asseient sur un terrain « squat themselves » et s'en déclarent maîtres et seigneurs. Personne n'est là pour contester leurs droits, et, dans tous les cas, ce ne serait pas une entreprise prudente, ni un sujet convenable à amener dans la conversation. On nomme ordinairement ces hardis aventuriers les Pionniers du désert, et, certes, ils méritent bien ce nom : ils marchent, en éclaireurs, à la tête de la population plus tranquille, ou plus civilisée, et fraient la route qu'elle va parcourir. On dit, mais je ne sais jusqu'à quel point le fait est vrai, que ces gens n'ont pas une grande affection pour les exigences de la loi, et que, quand la marée de la civilisation les atteint, ils saisissent leurs haches et se retirent loin de ces gens qui ont la manie de se mêler des affaires des autres, les juges et les jurés.

Dans des endroits sauvages, tels que celui dont je parle, où aucunes délimitations n'ont eu lieu, il est sans doute permis au Squatter de planter sa croix de

premier occupant et d'y percher, comme les vautours s'abattent sur la cime des cotonniers. Mais, ce qui n'est pas aussi licite, c'est qu'on en trouve également dans les états situés à l'est du Mississipi. Nous en rencontrâmes en Géorgie, où ils portent le sobriquet de Crackers : mais ce sont tout bonnement d'honnêtes Squatters, colons libres, faisant les lois à leur guise. Ces gens font, après tout, beaucoup de bien aux pays où ils se campent : aussi on les encourage plutôt qu'on ne les tracasse. Avec le temps ils deviennent (je parle des hommes rangés), des membres utiles d'une société qui s'est groupée autour d'eux, tandis que les oisifs et les vagabonds s'avancent plus loin vers l'Ouest.

Il est d'usage de parler légèrement de ces Pionniers, Squatters, ou Crackers, quel que soit leur nom; eh bien, j'avoue que je fus fort content de tous ceux que je rencontrai. Ils avaient moins de cette gravité et de cet esprit cérémonieux qui caractérisent les Américains de l'Est. Ils étaient quelquefois de mauvaise humeur; mais en général ils semblaient avoir plus de confiance en nous et entendre mieux la plaisanterie qu'aucun des habitans que je trouvai de ce côté du Mississipi.

L'un de ces seigneurs des bois, me voyant à l'œuvre avec une chambre-claire (camera lucida), s'approcha de moi à travers des flots de vase, et me pria d'entrer chez lui quand j'aurais fini, ou, pour mieux dire, de prendre un aviron dans son canot, qu'il avait creusé lui-même, me dit-il, dans le tronc d'un cyprès. J'acceptai son invitation, et je trouvai sa femme dans une fort propre et fort jolie chaumière, bâtie

avec des troncs d'arbres. Les lits étaient entourés de rideaux à l'épreuve des moustiques, et il régnait dans cette demeure un air de contentement et de comfort que je ne m'attendais pas à y rencontrer. Le Squatter me traita de la manière la plus aimable, en regrettant plusieurs fois que la dernière inondation, qui ne lui avait laissé qu'une vache, l'empêchât de m'offrir la moindre chose. Je lui demandai un peu de lait pour l'enfant, et il me donna sur-le-champ tout ce qu'il en possédait.

Je voulus savoir quelle était la nature des communications qu'il conservait avec le monde.

« Oh ! dit-il, je reçois tous les jours, si je le veux, « les journaux de la Nouvelle-Orléans ou de Louis« ville, par l'entremise des bateaux à vapeur qui « descendent et remontent le fleuve.

— « Bien, répondis-je; mais comment faites-vous « pour vos vêtemens et pour les autres objets dont « vous pouvez avoir besoin?

— « Je vais vous le faire voir. »

En disant cela, il me montra un bateau plat, ou espèce d'arche qui venait de s'amarrer à un arbre en face de la porte de mon ami le Squatter.

Ce n'était rien moins qu'une boutique flottante, renfermant toutes les choses utiles ou agréables qu'on pouvait désirer. Pour se faire reconnaître, ce bateau portait, en guise de pavillon, au haut du mât, un yard de cotonnade imprimée. Ces marchands forains d'un nouveau genre partent de Pittsburg sur l'Ohio, et, s'arrêtant pour vendre leurs marchandises, à chaque relais de bois, à chaque village ou à chaque ville le

long du Mississipi, descendent ainsi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, ce qui fait un trajet de 2,000 milles. A la fin du voyage ils vendent leurs boutiques comme bois à brûler; puis ils rachètent ce dont ils ont besoin, chargent leurs marchandises sur un bateau à vapeur; et, s'embarquant avec elles, dans une quinzaine ils sont de retour chez eux, bâtissent une nouvelle boutique et recommencent leur commerce.

La traversée de la Nouvelle-Orléans à Louisville, dans le Kentucky, ne pouvait s'achever, avant l'introduction des bateaux à vapeur, en moins de neuf mois de pénible navigation; elle se fait maintenant dans un peu plus de neuf jours, ce qui est la trentième partie du temps d'autrefois. Elle a eu lieu une fois, à ce qu'on m'a dit, en huit jours et deux heures; vitesse prodigieuse, si l'on considère que l'on a 1430 milles à remonter contre le courant. *Le Philadelphie* employa onze jours et trois heures, toutes les haltes comprises. Le prix du passage, pour chaque voyageur de cabine, ou de première classe, est de 35 dollars (189 francs); mais, au moyen d'un arrangement pris avec le capitaine, nous eûmes les deux salons qui avoisinent la grande cabine pour 125 dollars. Dans cette somme, se trouvent comprises toutes les dépenses que peuvent nécessiter trois grandes personnes et un enfant. Nous remontâmes donc le Mississipi pour 12 centimes par mille et par personne, la nourriture comprise. Notre voyage par terre dans la Géorgie et l'Alabama nous était revenu onze fois plus cher.

Le 4 mai, nous arrivâmes au confluent de l'Ohio et du

Mississipi. Quoique l'eau du premier de ces fleuves ne soit pas très-claire, elle nous parut beaucoup moins immonde que celle du grand fleuve auquel il se réunissait.

Lorsque l'Ohio est dans toute sa crue, il s'opère, par son entrée dans le Mississipi, une espèce de digue qui sépare les deux fleuves, et occupe quelquefois trente milles; ce mouvement extraordinaire n'a lieu que lorsque le Mississipi est de beaucoup plus bas que l'Ohio; mais cette étonnante barrière, que les eaux de l'un de ces fleuves élèvent devant les eaux de l'autre, cause une apparente stagnation dans le cours du Mississipi; il ne manque pas de rendre la pareille à son voisin, lorsqu'à son tour il le domine. Dans ce dernier cas, l'Ohio se trouve quelquefois bridé pendant soixante dix milles; singulière lutte entre ces deux fleuves rois.

Le paysage qu'on découvre sur l'Ohio est plus beau, sans aucune espèce de comparaison, que celui qu'on aperçoit sur le Mississipi, qui est bas, plat et marécageux, tandis que les rivages de l'Ohio, qui s'élèvent à plusieurs centaines de pieds, sont couverts de magnifiques arbres, dans le plus bel état de végétation. Il est agréable aussi de voir des terres cultivées, à l'abri d'une inondation, et de gras pâturages pour les bestiaux sans qu'il soit nécessaire de hisser les pauvres animaux sur des espèces d'échafaudages, ainsi que nous l'avions vu faire plus d'une fois sur les bords du Mississipi. Çà et là nous rencontrions des villages bâtis sur la terre ferme, et de florissantes villes, dignes d'orner les rives de la mer, quoique enfoncées dans l'intérieur des bois.

CHAPITRE XLV.

Louisville. — Saint-Louis. — Visite au confluent du Missouri et du Mississipi. — Le Portage-des-Sioux. — Saint-Charles. — Radeaux curieux. — Voyage à travers les Illinois et l'Ohio. — Maladie. — Départ pour New-York. — Arrivée à l'île de Wight.

Le 7 mai 1828 nous débarquâmes à Louisville, grande et jolie ville du Kentucky, sur la rive gauche de l'Ohio, précisément à l'endroit où la navigation de ce fleuve est interrompue par une série de chutes et de rapides. Afin de remédier à cet inconvénient, les industrieux habitans de Louisville et d'autres places intéressées à la prospérité du pays, ont creusé un canal qui détourne les chutes. Je ne crois pas avoir jamais vu un plus bel ouvrage, et qui promette de plus sûrs résultats. Je fais cette observation, parce que je considère le canal de Louisville comme une des rares exceptions aux projets sans nombre qui bouleversent dans ce moment les États-Unis, et dont à peine un sur dix a quelque chance de succès.

Nous quittâmes notre habitation flottante avec un indicible plaisir, quoique nous nous y fussions trouvés très-bien ; onze jours et onze nuits, soumis au tictac des bateaux à vapeur suffisent pour épuiser la patience de voyageurs plus intrépides et plus consommés que nous. Nous fûmes reçus très-convenablement à Louisville, dans l'hôtel le plus confortable que nous eussions rencontré dans toute l'Amérique, bien que tous les domestiques fussent des esclaves.

Rien de plus délicieux que de s'asseoir sur des pelouses verdoyantes et soyeuses, après s'être vu entouré d'eau pendant si long-temps. Les arbres qui croissent autour de Louisville sont incomparablement plus beaux que ceux que nous avions vus, excepté les sycomores. Non-seulement ils étaient plus grands, mais encore l'espace laissé entre eux leur permettait d'étendre au loin et sans contrainte leur magnifique feuillage. Les différentes courbes de l'Ohio, qu'on découvrait aussi de cet endroit avec des bateaux de toute espèce, et pour entourage de nobles et épaisses forêts, jetaient sur l'arrière-plan du paysage une teinte romantique que rien ne saurait rendre.

Je n'ai pas besoin de dire que nos lettres de recommandation conduisirent bientôt autour de nous des flots d'amis dévoués et aimables, qui, de même que leurs devanciers, cherchaient à rendre notre séjour aussi agréable que profitable.

Après nous être reposés une semaine à Louisville, nous jugeâmes à propos de tracer le plan de nos futures opérations. Tantôt je désirais me rapprocher de

la côte, tantôt je voulais traverser le Kentucky et me rendre dans le Tennessée pour présenter mes respects au général Jackson. Ce dernier projet, qui me tenait fortement au cœur, aurait été infailliblement mis à exécution, sans un accident qu'il ne dépendait pas de moi de prévenir, et auquel je ne pus remédier. Le troisième projet, qui fut exécuté, était de tourner vers l'Ouest, et d'aller visiter le confluent du Missouri avec le Mississipi. Nous avions d'abord l'intention de prendre la voie de terre ; mais il fut convenu éventuellement que nous nous embarquerions sur le bateau à vapeur, jusqu'à l'endroit où l'Ohio se jette dans le Mississipi, et que nous remonterions ce dernier fleuve jusqu'à Saint-Louis. Nous exécutâmes avec succès ces mouvemens préliminaires, malgré le grand nombre de troncs d'arbres et d'écueils qui embarrassent la navigation du Mississipi, entre les bouches de l'Ohio et du Missouri. Il y avait des endroits où la vélocité de la rivière était telle que nous éprouvions la plus grande difficulté à lui tenir tête. Un point entre autres, nommé assez malhonnêtement le Chien-Pendu (Hanging-Dog), que nous eûmes toutes les peines du monde à passer, mit tellement en colère le capitaine, que, lui ayant demandé dans quelle proportion de vitesse nous monterions, il me répondit : « Voyez-vous, « monsieur, ceci est le plus scandaleux *morceau* de « rivière qu'il soit possible d'avoir à remonter. »

Le 18 mai nous arrivâmes devant la ville de Saint-Louis, ancienne station française, sur la rive droite du Mississipi. Nous fûmes reçus et traités par les habitans

de la manière la plus gracieuse ; ils arrangèrent, exprès pour nous, quelques parties de plaisir, où nous rencontrâmes une élégance que nous étions loin de nous attendre à trouver dans ce coin reculé du globe. Si je voulais rendre complète justice aux personnes aimables qui nous comblèrent de prévenances, il me faudrait tracer des portraits en pied qui, quelque ressemblans que je les dessinasse, ne seraient sans doute pas agréables à nos amis transatlantiques. Je suis donc obligé, bien qu'à regret, de quitter ce sujet et de passer à un autre texte, bien moins intéressant peut-être.

Le 20 mai, nous nous embarquâmes à bord du bateau à vapeur *l'Illinois*, pour faire une excursion vers le confluent du Missouri avec le Mississipi. Je ne connais rien de plus intéressant que cette remarquable jonction, devant laquelle, fort heureusement pour moi, le courant était si rapide, que nous ne pûmes passer que très-lentement.

La circonstance qui me frappa le plus, ce fut la différence de couleur et de limpidité des deux fleuves. Le Missouri est presque aussi épais qu'une purée de pois, et d'un blanc sale et boueux, tandis que le Mississipi, au-dessus du confluent, est d'un bleu clair, assez semblable à la couleur du milieu de la mer, ou du Rhône à Genève. Il y avait des endroits où il ressemblait à la Tweed, lorsqu'elle a reçu une légère teinture de l'eau des marais; mais quand on remplissait un verre de cette eau, elle était aussi limpide que de l'eau de roche. Si l'on soumettait à la même opération

l'eau du Missouri, elle paraissait tout-à-fait trouble, et plus immonde que la boue liquide qu'on voit dans les fossés d'une grande route ; en peu de minutes, un dépôt fort épais se formait au fond du verre.

Au-delà du confluent, la surface du Mississipi n'est point embarrassée de bois flottans, tandis que son voisin est couvert d'un bout à l'autre de troncs à demi consumés, d'arbres dépouillés de leurs branches, et de grands radeaux, ou îles de bois flottant, qu'il balaie dans l'intérieur et qu'il entraîne avec lui.

Le Missouri entre dans le Mississipi, venant de l'Ouest, et presque à angle droit; il s'y précipite avec une si grande force, qu'il repousse le Mississipi entièrement sur la rive gauche ou orientale. De ce côté du fleuve il n'y avait guères que dix à douze yards d'eau claire, tandis que tout le reste était trouble et boueux. Le point du contact immédiat avait quelque chose de particulièrement curieux. Il semblait que le fangeux Missouri se fût glissé sous le limpide Mississipi; car nous le voyions à différentes places qui bouillonnait et cherchait à gagner la surface. D'abord on apercevait une petite tache de la grandeur de la main, bientôt elle s'enflait et bouillonnait; dans peu de secondes elle était devenue aussi large que notre bateau, et se formait en tourbillons. Ailleurs les deux courans coulaient côte à côte, sans se mêler en aucune façon, comme de l'eau et de l'huile. Mais cette séparation ne durait pas long-temps : bientôt l'horrible Missouri s'emparait du superbe Mississipi et le salissait de son eau. Cette tache est indélébile, et le fleuve conserve

cette souillure durant l'espace de douze cents milles, jusqu'à l'endroit où ces deux colosses jumeaux se précipitent dans le golfe du Mexique.

On a prétendu que c'était à tort que le grand fleuve portait le nom du Mississipi, et qu'il devrait s'appeler Missouri jusqu'à l'Océan. La raison qu'on en donne est que le Missouri peut passer pour le plus fort comme le plus long de ces deux fleuves. C'est assurément une question de bien peu d'importance ; mais il me semble qu'en tout état de cause, lorsqu'il y a tant d'égalité entre deux cours d'eau, celui qui suit la ligne la plus directe a droit de donner son nom à l'association. Or, le Mississipi coule directement de sa source à son embouchure, tandis que le Missouri s'y embranche de côté.

Le confluent s'opère à dix-huit milles au-dessus de Saint-Louis; mais nous allâmes quinze milles plus loin et débarquâmes à un endroit appelé le *Portage-des-Sioux*, sur la rive droite du Mississipi, au sommet du triangle formé par les deux fleuves. De là nous prîmes une voiture dans laquelle nous traversâmes ce qu'on appelle une *prairie*, partie du pays unie, couverte de longues herbes, et tachetée de loin en loin d'arbres isolés ou de touffes d'arbrisseaux, dont la beauté est encore rehaussée par l'aspect sauvage de l'immense plaine qui l'environne.

Au bout de la prairie, nous arrivâmes à une portion de terres plus haute de dix à douze pieds que le reste de la plaine; nous nous aperçûmes bientôt que c'était, il y a de longues années, une des rives du Missouri.

La route descendait graduellement de cette éminence et suivait un sol qui devait avoir servi de lit au fleuve. Toutes les circonstances qui démontraient ce fait étaient tellement palpables, que l'imagination n'éprouvait aucune difficulté à se reporter à l'époque reculée où les terres, qui servent maintenant de pâturages aux bestiaux, étaient incessamment balayées par les flots impétueux du colossal Missouri. Il n'est pas facile de décrire les sensations produites par un coup d'œil rétrospectif, coup d'œil au moyen duquel les temps passés prennent la place des temps présens, et les pays qu'on visite se revêtent d'une couche d'antiquités en désaccord avec leur situation actuelle. Je me souviens que j'éprouvai quelque chose d'à-peu-près semblable, lorsque, debout dans la vallée de Glen-Roy, dans les Highlands d'Écosse, je me trouvai à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau qu'avaient dû certainement atteindre les eaux d'un grand lac, mais dont il ne restait pour vestiges que ses anciennes rives, qui s'étendaient en longs festons dans les montagnes.

Dans la soirée nous parvînmes à la petite ville de Saint-Charles, sur la rive gauche du Missouri, à environ vingt milles au-dessus de son confluent avec le Mississipi.

Le lendemain matin, 21 mai, après avoir dormi la grasse matinée, et déjeuné assez tard, nous nous enfonçâmes dans les bois pour faire une promenade le long du rivage du fleuve; ce qui devait, nous dit-on, nous conduire à un endroit remarquable. Les petites

difficultés de cette excursion matinale étaient nombreuses ; mais je n'ai point le temps de les raconter, et je me bornerai à dire que, pendant les deux mille milles parcourus dans les sept semaines précédentes, nous n'avions rencontré aucun passage qui nous offrît autant d'embarras à franchir, que nous en fit éprouver une demi-lieue à travers les taillis serrés qui bordent une des rives du fleuve.

Le but de notre promenade était de voir un de ces curieux radeaux, formés de troncs d'arbres amenés par les eaux dans la saison des pluies. Lorsque nous eûmes atteint une des courbes du Mississipi, nous observâmes une petite île boisée, distante d'environ cent yards du rivage. De la partie supérieure de cette île, celle qui faisait face au fleuve, s'étendaient au loin des amas de bois qui avaient l'air de grandes nattes, et qui, me dit-on, s'étaient accrus d'année en année jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à leur hauteur actuelle. La tête de cette masse s'appuyait sur le rivage, de sorte qu'on pouvait dire qu'un pont partait du bord et le joignait à l'île.

Plusieurs des grands cours d'eau de l'Amérique, tel que l'Atchafalaya, sont complètement couverts, dans diverses parties, de ces radeaux-monstres. La rivière dont je viens de parler, se sépare du Mississipi à un endroit éloigné de deux cent cinquante milles de la mer. A vingt-sept milles de là commencent les radeaux, et, bien qu'ils s'étendent sur un espace de vingt milles, toute cette partie n'est point couverte de bois, et l'on peut évaluer la longueur de l'aggloméra-

tion de pièces de bois, ou radeaux, à dix milles au loin. La largeur de l'Atchafalaya est de 220 yards; eh bien! ce radeau touche aux deux rives dans plusieurs endroits, et a environ huit pieds d'épaisseur. Il s'accroît annuellement depuis cinquante ans, et devient plus considérable à chaque saison, à cause du grand nombres des troncs d'arbres que le Mississipi jette dans cette rivière. Il a été proposé d'enlever ce radeau; et, comme cette opération donnerait aux contrées adjacentes une grande augmentation de valeur, en ce qu'elle rouvrirait la navigation de l'Atchafalaya, je ne doute pas un moment que les citoyens de la Louisiane ne l'entreprennent et ne l'achèvent bientôt.

Au moment où nous arrivâmes à l'endroit occupé par le radeau sur le Missouri, une portion d'un des bords, à environ cent yards au-dessus du point où nous étions, s'étant trouvée minée par le fleuve, venait de s'y précipiter en entraînant avec elle une prodigieuse quantité d'arbres. L'intérêt qui s'attachait à ce spectacle extraordinaire était un peu diminué par la réflexion que, si nous étions arrivés un peu plus tôt, nous aurions pu être témoins de l'éboulement. Néanmoins j'en fis une esquisse, à l'aide de la chambre claire, aussi vite que je pus, avant que le courant eût entraîné les arbres tombés. Aussitôt que ce dessin fut achevé, je fis volte-face et plaçai l'instrument à six ou huit pieds en aval du fleuve, afin d'exquisser l'endroit où le radeau-colosse touchait à la terre.

Nous n'avions pas changé de position depuis trois minutes, lorsque nous entendîmes un craquement

épouvantable ; au même moment nous sentîmes la terre trembler sous nos pieds. En retournant à la place que nous occupions auparavant, nous vîmes qu'un autre éboulement avait eu lieu, et que plusieurs des arbres qui figuraient sur mon esquisse, pleins de vie et de force, gisaient maintenant déracinés à côté de leurs anciens voisins.

Je ne crois pas que, parmi les nombreuses misères humaines, il en soit une plus poignante pour un voyageur que la mortification qu'il éprouve d'avoir manqué de quelques secondes une telle convulsion de la nature. Qu'importe que nous ayions entendu le bruit, que nous ayions vu debout à l'instant même ces arbres tombés, qui tiennent encore par quelques fibres de leurs racines au sol perfide? Il n'en est pas moins vrai que nous n'avons pas été témoins de la catastrophe, et que nous aurions tout aussi bien fait de rester chez nous.

Le 24 mai nous pensâmes enfin à nous diriger du côté de la patrie, et nous commençâmes un voyage très-intéressant à travers les prairies des Illinois. Je regrette qu'il ne me reste pas assez de place pour donner le détail de nos aventures ; car il y a peu de temps que ce pays est connu, et bien des circonstances se présentent sur le chemin d'un voyageur dans de telles régions, circonstances qu'il ne peut pas espérer de retrouver ailleurs. Je ne puis toutefois me refuser le plaisir de parler de la grande prairie que nous traversâmes le 25 mai. Nous en avions déjà passé six ou sept autres, au nombre desquelles en figurait une

charmante, nommée, avec plus d'imagination qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les nomenclatures américaines, prairie du miroir (*the Looking-gliasse Prairie*).

Quelques-unes de ces singulières étendues de terrain sont tout-à-fait planes; d'autres ont une pente légère. La grande prairie des Illinois offre des exemples de l'une et de l'autre; mais elle est généralement plane, avec quelques groupes d'arbres, fort éloignés les uns des autres. Ces prairies offrent une ressemblance avec la mer, qui est bien singulière. J'en avais déjà entendu parler, mais j'avais supposé que ce rapport était très-exagéré : il y avait une place particulière vers le milieu de la grande prairie, si je m'en souviens bien, où le sol était bosselé, qu'on me passe l'expression, comme le lit de la mer, ou comme les plages battues par la marée : là, excepté la couleur (encore ai-je vu des mers de cette teinte), on aurait pu se croire en face de l'Océan. Ce rapprochement me frappa à un tel point, que j'oubliai presque où j'étais. L'illusion s'augmentait encore d'une circonstance dont j'ai entendu souvent faire mention, mais dont un marin seul peut apprécier toute la force : je veux parler de ces arbres isolés, qui semblent s'élever graduellement au-dessus de l'horizon, ou s'éloigner à notre vue. Il y en avait dans le lointain qui semblaient des mâts portant leurs voiles, et je suis sûr que si deux ou trois matelots eussent été présens, ils seraient infailliblement tombés d'accord sur la voilure de ces vaisseaux fantastiques. De l'un ils auraient dit : « Oh ! « il marche vent devant sous ses bonnettes de perro-

« quet. » D'un autre : « il a ses basses voiles car-« guées. » D'un troisième : « Il a le cap sur nous, mais « il est impossible de distinguer sa voilure. »

Le 27 mai nous pénétrâmes dans l'état d'Indiana, où nous voyageâmes d'une toute autre manière que nous ne l'avions fait dans les délicieuses prairies. Les routes sont montueuses et exécrables, et les voitures aussi dures que si elles avaient été coulées d'un seul bloc de métal. Elles ont besoin, il est vrai, d'être solides, car elles ont un travail bien pénible à exécuter : du reste, j'y trouvai un perfectionnement qu'il faut que je signale. Dans toutes les parties de l'Union, j'avais rencontré au moins une portière, rarement deux, je l'avoue, à toutes les diligences. Mais, dans cette occasion, une semblable ouverture eût paru d'un luxe effréné, et l'on s'en était tout-à-fait dispensé; par conséquent les voyageurs, tant mâles que femelles, se trouvaient obligés de monter, à l'aide de la roue, sur le siége du cocher, et de se glisser ensuite dans l'intérieur, du mieux qu'il leur était possible. La seule personne de notre société qu'enchantât ce mode primitif d'arrimage, était l'enfant qui s'amusait beaucoup de toutes les difficultés qu'elle avait à surmonter pour arriver à sa place.

Durant ce voyage fatigant, nous ne fûmes jamais exposés aux privations de vivres, ainsi qu'il nous était arrivé plus d'une fois dans le Sud ; partout nous trouvâmes des provisions en abondance. Je regrette que mes observations ne puissent point confirmer les rapports que j'ai entendu faire sur l'intelligence et le caractère élevé (comme on le dit avec emphase) des

rares habitans de cette nouvelle contrée. Je ne m'attendais pas, il est vrai, à trouver dans les bois reculés un grand raffinement de mœurs et de manières; mais je suis obligé de dire que, bien que nulle part nous n'ayons été reçus avec peu d'hospitalité, nous avons été plus d'une fois traités avec tant de froideur et de mauvaise grâce, que je ne suis point tenté d'échanger les liens et l'obligeance obséquieuse de la civilisation pour l'égoïste liberté de la force.

Ce n'est pas que les habitans de ce pays aient un mauvais naturel, bien au contraire, ils paraissent toujours désireux d'obliger, lorsqu'une fois on les a mis sur la voie. Je ne me plains que de leur manque de politesse et de spontanéité dans leur volonté d'être civils et utiles. Je soupçonne fort que telle doit être la conséquence inévitable d'une existence isolée, pour le soutien de laquelle on est forcé de ne compter que sur soi. La même nature de choses qui met des bornes à leur bon vouloir, les empêche également d'acquérir des connaissances, et tend à enraciner plus fortement leurs préjugés, en augmentant l'opinion qu'ils ont de leur importance. Dire d'un peuple ainsi placé qu'il possède une intelligence remarquable, c'est attester un miracle moral, ou plutôt politique, dont la société n'offre point d'exemple.

Le 29 mai, après avoir passé à travers l'état d'Indiana, nous traversâmes encore l'Ohio pour nous rendre à Louisville, dans le Kentucky. Le jour suivant nous nous embarquâmes dans un bateau à vapeur pour Cincinnati, situé dans l'état d'Ohio, où nous arrivâ-

mes le 31, après avoir parcouru en vingt-trois heures cent cinquante milles contre le courant.

Cincinnati est une des merveilles tant vantées de l'Ouest, et non sans raison. Si l'on considère combien il y a peu de temps que l'état d'Ohio est fondé, cette ville nous offrira un échantillon de l'esprit actif et industrieux de ce peuple : elle est fort jolie et très-avantageusement située sur la rive droite de l'Ohio ; j'y vis un mouvement d'affaires plus grand que dans aucune autre ville, depuis la Nouvelle-Orléans. Cela vient peut-être de ce qu'elle fait partie d'un état où l'esclavage n'est point toléré. Quoi qu'il en soit, elle offre un exemple bien extraordinaire de rapidité dans l'accroissement de la population et de l'industrie. Ce pays, il y a peu d'années, n'était habité que par une poignée de sauvages. En 1805, le nombre des habitans de Cincinnati ne dépasssait pas 500, en 1820 il s'élevait à 9,733.

Malheureusement, à cette époque de notre voyage, un accident m'empêcha de continuer mes recherches et mes observations : ce fut la maladie de ma petite fille qui, long-temps exposée à l'air malsain des grandes rivières, avait été attaquée d'un mal fatal pour les enfans de ces pays, et qui porte le nom affrayant de *cholera-infantum*. Toutefois, notre bonne étoile ne nous abandonna pas, et nous fûmes assez heureux pour rencontrer, dans ce moment même, un médecin du plus grand mérite, dont le zèle et les talens nous avaient déjà été utiles. Il nous conseilla de nous diriger vers le Nord, en nous éloignant des fleuves, et de gravir sans délai les montagnes Alleghani.

En conséquence, le 4 juin, nous prîmes à regret congé de Cincinnati, où se trouvaient tant de choses à observer, non-seulement comme curiosités locales, mais encore sous le rapport de l'aménité sociale des habitans : dans toute autre circonstance, il eut été fort mal à nous de les quitter aussi brusquement.

Nous remontâmes l'Ohio sur un bateau à vapeur chauffé à blanc, et par une température presque aussi brûlante; nous voyions tous les jours dépérir notre jeune malade sous l'influence de la *malaria*. Je ne me rappelle pas avoir jamais fait un voyage aussi pénible. Le 8 juin, nous débarquâmes à Pétersburgh, qu'on nomme à juste titre le Birmingham de l'Amérique; nous n'y restâmes que le temps strictement nécessaire pour nous reposer des fatigues causées par la plus détestable de toutes les voitures, un bateau à vapeur.

Le 11 juin, à trois heures du matin, nous partîmes de Pétersburgh en malle-poste, et nous commençâmes presque immédiatement à gravir la chaîne inférieure des monts Alleghani qu'on appelle avec raison l'épine dorsale de l'Amérique. Nous fûmes étonnés de l'effet que produisit sur notre malade l'air pur des montagnes. On l'avait enlevée tout endormie de son lit et transportée de même dans la voiture; son sommeil était si profond, que les plus violens cahots d'une route pierreuse ne purent parvenir à la réveiller. Depuis quelques jours l'expression de sa physionomie, dans l'état de sommeil, avait indiqué clairement le plus ou moins de progrès que faisait sur elle la terrible maladie, dont, depuis peu de temps, nous

avions appris à connaître tout le danger. Au moment où nous atteignions le sommet d'une petite montée couverte de bois, sur laquelle nous nous arrêtâmes pour jeter un dernier regard d'adieu sur la vallée de l'Ohio, alors, à plusieurs centaines de pieds au-dessous de nous, le soleil perça la nue qui enveloppait les Alleghanies, et mes yeux se portèrent sur la figure de ma fille; je ne crois pas l'avoir regardée jamais avec autant de plaisir. Les symptômes de la fièvre avaient disparu, et les légères traces d'un sourire enfantin erraient sur ses lèvres. Lorsque nous l'éveillâmes à la halte du déjeuner, elle ouvrit les yeux en riant, complètement remise et comme animée d'une nouvelle vie. Nos sens plus robustes éprouvèrent eux-mêmes cette différence d'air; il était plus doux et cependant plus frais; il donnait une certaine élasticité à nos membres : élasticité qui nous aida beaucoup à supporter les fatigues des cinq journées suivantes.

Depuis ce moment notre jeune compagne recouvra graduellement la santé; mais l'alarme était donnée, et nous nous décidâmes à retourner en Angleterre le plus vite possible, sans même prendre le temps de visiter de nouveau le Canada ou les états de l'Est, sans même passer par le New-Brunswick et la Nova-Scotia (Nouvelle-Écosse), ce qui avait fait partie de notre premier plan.

En traversant les Alleghanies, nous nous mettions ordinairement en route, à trois ou quatre heures; nous voyagions pendant six heures avant déjeuner, puis six heures avant dîner et autaut avant le coucher. Malgré cela, les routes étaient si mauvaises, que,

dans dix heures de marche, nous ne fîmes pendant les trois premiers jours que cinquante-six, soixante et soixante-huit milles. Le quatrième jour nous parcourûmes soixante-quatre milles en quinze heures; et le cinquième et dernier jour, au bout duquel nous arrivâmes encore une fois à Philadelphie, nous fîmes soixante-quatre milles en douze heures. Les souffrances qui nous accablèrent pendant la seconde journée ne peuvent être comparées à rien de ce que j'ai éprouvé dans toute l'Amérique. Après cela, heureusement, notre situation s'améliora graduellement, et de l'état sauvage, ou de nature, nous passâmes, par une transition presque imperceptible, à celui d'une entière civilisation; différence dont on s'aperçoit bientôt par la qualité des chemins et la tenue des auberges.

Nous pûmes à peine reconnaître Philadelphie, quoique cette ville nous eût toujours beaucoup plu; tant tout nous y parut propre et confortable, tant les habitans s'empressèrent de nous être utiles, comme pour compenser les privations et les fatigues que nous avions supportées dans l'Ouest.

Le 23 juin nous partîmes pour New-York, et le 1er juillet nous nous embarquâmes à bord du paquebot *le Corinthien*, qui nous déposa frais et bien portans à Cowes, dans l'île de Wight, le 22 juillet 1828. Nous avions été absens d'Angleterre quinze mois et cinq jours. Pendant cet espace de temps, si bien rempli, indépendamment de notre double voyage pour traverser l'Atlantique, nous parcourûmes en Amérique huit mille huit cents milles sans éprouver le moindre accident fâcheux.

CHAPITRE XLVI.

Conversation avec un Américain, sur l'Angleterre et les États-Unis. — Fin du voyage.

Un jour encore, et notre voyage allait être terminé. J'eus à cette époque avec un gentilhomme américain une conversation que je rapporterai en entier. Il s'était approché de moi pour me demander en quoi je pensais que son pays différât le plus de l'Angleterre.

« Monsieur, lui dis-je après un instant de réflexion, l'absence de loyauté parmi les Américains constitue à mes yeux une différence essentielle entre eux et les Anglais.

— « L'absence de loyauté ! s'écria mon interlocuteur tout surpris ; en vérité, il faut que vous vous soyez trompé. Dans tous les cas, l'amour que nous portons à notre patrie et à nos institutions pourrait amplement tenir lieu, j'ose le croire, de votre loyauté toute spéciale !

— « Vous oubliez que nous-mêmes nous avons, pour notre contrée et nos institutions, autant d'amour

que vous en pouvez avoir pour les vôtres ; ce n'est que comme addition à ces qualités communes aux deux nations, que j'ai parlé de la loyauté qui est particulière aux Anglais.

— « Veuillez, je vous prie, m'expliquer votre pensée d'une manière plus précise.

— « Bien volontiers ; je pense que nous avons en général plus que toute autre nation un sentiment d'attachement personnel pour le roi et le trône : nous mettons notre orgueil et notre joie dans ses succès et son bonheur, et nous avons une ferme détermination de l'envisager toujours comme un centre auquel aboutissent nos habitudes, nos devoirs et nos affections.

— « Ne signalez-vous pas là, reprit malicieusement l'Américain, une conduite exceptionnelle, c'est-à-dire celle des courtisans, des officiers civils et militaires, qui ont sans cesse les yeux tournés vers la source de leur avancement ?

— « Non, bien certainement. Les sentimens dont je vous ai parlé parcourent toutes les classes : leur influence se fait sentir à des milliers, je dirai même à des millions d'hommes qui n'ont jamais vu le roi, qui n'ont aucune chance probable d'en recevoir des bienfaits (et vous sembliez tout à l'heure insinuer le contraire), par l'expression de leurs sentimens pour le chef de l'État.

— « Mais alors de quel usage est donc votre loyauté ?

— « Oh ! d'un immense usage. Elle sert de moyen de conciliation parmi nous : elle unit les partis, quelque diverses que soient leurs opinions et leurs espé-

CHAPI

sation avec un A
États-Unis.

Un jour encore, et
us à cette époque
le conversation que
pproché de moi po
que son pays différ
« Monsieur, lui
l'absence de loya
mes yeux une di
Anglais.
— « L'absence
tout surpris; e
trompé. Dans l
à notre patrie
ment tenir lieu
spéciale!
— « Vous
pour notre

r
r
n
nt
r
—
rés
tiqu
—
a pla
vous
oyau
l'app
tinct
temp
parn
je c
notr
espè
Je p
répo
ment

que sur un million d'Anglais on en
ne qui spéculent sur l'expression de
cun de nous a la conviction intime
t comme lui sous l'influence prédomi-
nent, qui a comme un droit d'aînesse
es. Vous pouvez entrevoir déjà les ré-
sympathie générale. Y a-t-il rien de
qu'une communauté de sentimens gé-
celui dont je vous entretiens? J'imagi-
ent un sujet qui, en réunissant d'une
niverselle les suffrages des hommes,
x, par l'harmonie de leurs pensées, à
ellens membres de la société.
, je vous prie, me dire quel avantage
: cela pour l'État, pour la contrée, po-
ant?
que chaque chose est maintenant dans
avec plus d'ordre et de régularité que
riez jamais obtenir autrement. Cette
est le grand symbole, et, si je puis
e secret mécanisme qui protége la dis-
gs et la hiérarchie sociale. Aussi long-
e précieuse loyauté sera conservée
vous verrez la hiérarchie sociale (que
nme la source la plus importante de
:t de notre pouvoir) à l'abri de toute
. Vous allez me demander pourquoi.
cette question de votre part. Je vous
haque Anglais comprend que, du mo-
: violence pourrait être commise con-

rances. Telle est son influence, en un mot, que si vous parcourez l'Angleterre, vous trouverez dans toutes les classes élevées ou inférieures, le même sentiment, la même quantité constante d'affection pour le trône, si je puis employer ici cette expression mathématique.

— « Fort bien; nous voyons cependant que votre adoré monarque n'est pas toujours fort civilement accueilli; et, pour ne point parler d'affaires plus graves, vos journaux, vos pamphlets politiques et la populace ne l'attaquent-ils point parfois, les premiers, de leurs plumes mordantes, la seconde de ses pierres plus offensives encore?

— « De pareils événemens ont eu lieu, je le sais; mais la faute en est aux circonstances. Vous savez que toute réaction dépasse toujours le point où elle devrait s'arrêter après avoir réprimé l'abus qu'elle combattait. Et, dans un autre point de vue, ne voyez-vous pas les amans les plus passionnés ne soupirer que bien légèrement l'un pour l'autre après leur mariage? — Le peuple leur ressemble: il semble abhorrer la prudence d'un juste milieu dans sa conduite, comme eux dans leurs affections.

— « Allons, dit l'Américain en souriant, je n'insisterai pas sur ces exceptions; mais je dois avouer que je ne vois pas encore l'utilité de votre loyauté; je ne comprends pas l'influence qu'elle peut avoir sur le caractère individuel de vos concitoyens qui, ce me semble, ne seraient sans elle ni meilleurs ni pires.

— « Il est certain, cependant, que le sentiment dont je parle est le plus désintéressé qui se puisse concevoir.

Ainsi, je doute que sur un million d'Anglais on en trouve deux à peine qui spéculent sur l'expression de cette loyauté; chacun de nous a la conviction intime que son voisin est comme lui sous l'influence prédominante de ce sentiment, qui a comme un droit d'aînesse sur tous les autres. Vous pouvez entrevoir déjà les résultats de cette sympathie générale. Y a-t-il rien de plus avantageux qu'une communauté de sentimens généreux, comme celui dont je vous entretiens? J'imaginerais difficilement un sujet qui, en réunissant d'une manière aussi universelle les suffrages des hommes, contribuât mieux, par l'harmonie de leurs pensées, à les rendre d'excellens membres de la société.

— « Veuillez, je vous prie, me dire quel avantage il résulte de tout cela pour l'État, pour la contrée, politiquement parlant?

— « Il résulte que chaque chose est maintenant dans sa place spéciale avec plus d'ordre et de régularité que vous n'en pourriez jamais obtenir autrement. Cette loyauté anglaise est le grand symbole, et, si je puis l'appeler ainsi, le secret mécanisme qui protége la distinction des rangs et la hiérarchie sociale. Aussi longtemps que cette précieuse loyauté sera conservée parmi le peuple, vous verrez la hiérarchie sociale (que je considère comme la source la plus importante de notre bonheur et de notre pouvoir) à l'abri de toute espèce d'attaque. Vous allez me demander pourquoi. Je pressens déjà cette question de votre part. Je vous répondrai que chaque Anglais comprend que, du moment où quelque violence pourrait être commise con-

tre le trône, sa position personnelle dans la société serait également compromise; et comme chacun en Angleterre n'est pas lié à sa classe, malgré son amour pour elle, au point de ne pouvoir pas aspirer à un rang plus élevé, on chérit et on entretient soigneusement un sentiment que l'on regarde comme le palladium ou comme la véritable garantie de la stabilité des classifications sociales.

— « Vous devenez un peu inintelligible pour moi; vos idées diffèrent tellement des opinions de nos Américains, que je ne puis ni les admettre entièrement, ni les récuser de bonne foi. Après tout, quel est l'usage de ces distinctions auxquelles vous accordez une si grande importance? Comment votre roi a-t-il contribué à leur établissement en premier lieu, ou par la suite, à leur stabilité?

— « La réponse à votre question est très-aisée: en vertu de la constitution monarchique, le roi réside dans une ville principale, où il est reconnu suivant les lois de l'hérédité: le reste du pays, se reposant sur lui du soin des affaires, s'occupe à ses travaux particuliers, au lieu d'être distrait à chaque instant, comme en Amérique, par les détails du gouvernement. Autant vaudrait vous occuper des affaires de la lune.

— « Oh! oh! mes gentilshommes d'Europe, il me semble que vous envisagez toutes les affaires de votre pays avec l'indifférence d'un spectateur assistant aux représentations d'un théâtre monarchique.

« C'est à cause de cela, sans doute, que votre contrée et vos institutions se rendent si peu justice. Au

reste, je vous réitère ma question : je vous ai demandé quel était le résultat des distinctions de rangs parmi vous?

— « Ce résultat est le bien immense que procure la juste subdivision du labeur, ou, en d'autres termes, l'état d'un peuple qui s'adonne au soin de ses travaux. De la sorte, les citoyens sont bien plus heureux et bien plus utiles à eux-mêmes et à l'État. — Ils sont aussi contens qu'ils doivent l'être, lorsque l'aiguillon, le stimulus de l'industrie, les excite au travail : l'on conçoit qu'alors ils sont d'autant plus éloignés de déranger un système déjà complètement établi, qu'ils ont un intérêt plus personnel à en maintenir l'intégrité : leurs sentimens concourent avec leurs talens et leur industrie, quelle qu'elle soit, à produire des résultats bien plus avantageux que ceux qu'ils pourraient obtenir en changeant un système auquel d'ailleurs ils ne comprennent souvent rien du tout. Mais de plus, comme les distinctions sont essentiellement liées à la permanence d'une monarchie, les citoyens, qui subissent pour leur avantage l'influence de l'organisation des distinctions sociales, sont soumis également à l'influence nécessaire de la monarchie. Ainsi, dans cet enchaînement d'institutions, on peut dire que la loyauté, telle que nous l'avons caractérisée, s'appuie d'une certaine façon sur des motifs intéressés; mais ces motifs eux-mêmes sont si variés, ils sont mêlés à des arrangemens sociaux si solidement compliqués, qu'en vérité on doit, malgré tout, ne reconnaître en eux que le côté d'indépendance et de désintéressement qui les caractérise en grande partie.

— « Dans tous les cas, si vous nous refusez la loyauté, dans le sens que vous accordez à ce mot, vous conviendrez que nous avons infiniment mieux agi que vous en nous débarrassant du fardeau d'une Église imposée (*Church established*).

— « Tenez : je n'aime pas les comparaisons, et je désirerais que vous n'eussiez pas plus émis de question sur l'Église imposée que sur la loyauté, dont nous venons de nous entretenir. Vous allez me demander de quel usage est parmi nous cette religion dominante, et si je vous répondais qu'elle préserve la pureté des doctrines religieuses, qui sont d'une importance majeure dans toute contrée; qu'elle est en rapport très-utile avec l'État pour maintenir la pureté des actes politiques; que dans la vie privée elle n'est pas moins utile pour donner de l'assurance et de l'uniformité aux hommes vertueux, et une véritable et ostensible dignité à leurs manières; si je vous disais cela, peut-être différeriez-vous d'opinion. »

Mon homme me regarda fixement sans me répondre : il avait l'air interdit quoique légèrement incrédule, je continuai :

« L'*Église établie*, par le nombre de ses adhérens, par ses richesses et sa discipline, a acquis un grand pouvoir. Je ne parle pas seulement des hommes spéciaux de l'Église, comme vous pourriez le croire; mais je comprends, dans ce mot *église*, la masse immense de la société qui est disposée, aussi sérieusement que les hommes d'église peuvent l'être eux-mêmes, à s'unir avec eux, cœur et bras, pour maintenir la reli-

gion protestante dans toute sa pureté. Cette masse d'hommes réunis ainsi d'intentions, forme un corps si nombreux et si répandu dans toute la contrée, qu'il ne saurait subir l'influence du vent orageux de quelque soudaine doctrine contraire. Il résulte pour la société, de cette conformité de sentimens, une marche régulière éminemment propre aux matières religieuses. Les membres puissans de l'Église sont d'ailleurs tellement nombreux, que la société, qui peut avec leur adhésion se maintenir fort long-temps encore, ne saurait subsister un moment si elle était privée de leur appui.

— « Ce que vous dites là est excellent pour votre Église anglaise ; mais que disent les dissidens ?

— « Ils retirent, à mon avis, pour leur propre compte, autant d'avantages de l'*Église établie* que quiconque d'entre les adhérens véritables.

— « Ah ! comment la chose est-elle possible ?

— « D'abord vous m'accorderez qu'il est d'une grande importance pour les dissidens que la religion en général soit encouragée, qu'elle aît sceptre et puissance ; ou, pour employer une autre expression plus familière, qu'elle soit la forme permanente de la société. D'où je conclus qu'ils accorderaient difficilement que la religion descendît du point culminant où elle est élevée, pour cesser d'être le premier comme le plus important de nos devoirs. Maintenant, quoique la religion dominante soit celle de notre Église établie, elle n'en procure pas moins aux dissidens l'avantage de servir comme de défense et de sauvegarde à toutes

les sectes religieuses, absolument comme la mer protége en général toute la circonférence des îles britanniques où nous vivons. Mais, de plus, l'Église établie ne fournit pas seulement un magnifique exemple de doctrine religieuse, elle sert encore de modèle inappréciable, de type précieux pour les manières et les façons cléricales.

« Elle montre enfin qu'une secte quelconque ne peut avoir de chance de succès sans posséder d'immenses connaissances, et sans offrir extérieurement une copie des habitudes de ce grand modèle. Aussi puis-je dire avec une entière vérité, qu'après avoir parcouru le monde, après avoir visité les contrées les plus éloignées, observé leurs mœurs, leurs coutumes religieuses, je n'ai jamais rencontré, dans une réunion considérable d'hommes, un nombre pris parmi eux qui offrît, autant que notre clergé, une pureté exemplaire de manières, jointe aux pensées et aux sentimens les plus louables. Sans doute, on pourrait citer quelques exceptions, mais la nature humaine est-elle parfaite? Quoi qu'il en soit, ce portrait favorable que je viens de vous faire des mœurs du clergé parmi nous, vous pouvez l'attribuer, si vous voulez, à la nature des devoirs religieux, ou même des intérêts personnels des ministres de l'Église. Ensuite vient l'habitude qui consacre et prolonge toujours ce que le devoir et la nécessité ont d'abord créé. Au reste, l'Angleterre n'a peut-être pas reçu du ciel de faveur plus éclatante que d'avoir dans son sein un aussi grand nombre d'hommes remarquables, dont les mœurs et le caractère ne compor-

tent aucune espèce de duperie et de charlatanisme ; qui sont, en vertu d'une organisation toute spéciale (dont j'ai cherché à vous faire sentir l'avantage), établis à demeure fixe pour répandre dans tout le pays, qu'ils honorent de leur présence, les bienfaits de leurs lumières, et les exemples précieux de leur piété.

— « Fort bien : vous présentez les faits d'une manière habile. On ne saurait nier la finesse de vos observations ; mais veuillez m'apprendre quelle est sur toutes ces questions l'opinion des dissidens ?

— « Je l'ignore, en vérité. Mais ce que je n'ignore aucunement, et ce qu'il est impossible que tout homme un peu prévoyant ne sache pas aussi bien que moi-même, c'est que la sûreté des dissidens dépend de celle de l'Église établie. Il est impossible de supposer qu'en succombant elle n'entraînât point dans sa ruine toutes les sectes contraires à elle. Voici comment s'explique ce fait, qui peut, au premier abord, vous paraître légèrement énigmatique. L'Église ne peut succomber qu'à la suite de quelque secousse politique. Eh bien ! la secousse qui serait capable de l'anéantir commencerait d'abord par briser en pièces tous les dissidens. En effet, il est évident qu'ils offriraient moins de résistance que l'Église tout entière, compacte et bien unie, et la ruine de celle-ci doit, logiquement parlant, être précédée de celle des sectes contraires. Elles doivent donc être joyeuses du noble asile qui leur est offert dans cette époque où nous vivons, ainsi qu'à la religion principale. Toutes les doctrines mettent de l'orgueil et du plaisir dans les liens

de compagnonnage qui les unissent, et il doit exister entre elles une vive sympathie. Leurs sentimens et leurs besoins sont au fond les mêmes, quelque différentes, quelqu'opposées qu'elles soient en apparence : elles élèvent toutes la tête sous un ciel commun.

— « Je comprends en partie ce raisonnement ; mais quel avantage possible peut-il résulter de l'union de l'Église et de l'État ; les frais de l'Église établie ne sont-ils pas une lourde charge que la contrée est obligée de supporter ?

— « Vous avez raison ; chaque année l'Angleterre dépense une forte somme affectée aux ministres de la religion ; mais c'est le lest du navire ; sans lui le vaisseau échouerait.

— « Il me semble que les avantages que vous retirez de votre Église, vous pourriez les obtenir sans qu'elle fût unie à l'État, et surtout sans que vous fussiez obligés à ces frais énormes que la religion réclame pour elle.

— « Sans doute ; mais si vous observez que parmi nous la religion et le gouvernement concentrent à peu près tout le pouvoir, vous comprendrez qu'il est de la plus haute importance et de l'intérêt personnel des deux ordres qu'il y ait entre eux comme un pacte, comme une alliance politique qui double leurs forces en les unissant. D'ailleurs, le public lui-même trouve son avantage à cette union, puisque le gouvernement repose alors sur des principes que l'autorité sacrée de l'Église rend plus forts et plus respectables.

— « Oh ! oh ! je suppose que ce n'est pas sérieuse-

ment que vous recommandez un gouvernement clérical.

— « Si, mais dans un certain sens seulement ; nous ne voulons point, pour me servir d'une expression toute française, que l'autel soit sur le trône, mais le trône sur l'autel.

— « Toutefois, malgré votre restriction, ne craignez-vous pas que le pouvoir, étant entre les mains du clergé, celui-ci ne s'en serve absolument, comme le clergé de Rome aux jours de sa puissance ?

— « Nous n'avons pas le moins du monde à redouter un pareil envahissement. Il faudrait, pour que cet envahissement fût exécutable, une condition que le clergé remplirait difficilement. Les membres qui se rattachent à lui devraient rigoureusement avoir la capacité d'être bons gouverneurs de provinces, bons ministres, en un mot, aptes à tous les emplois civils. Or, il n'en est rien. Les membres du clergé seraient d'aussi mauvais chefs d'administration que nos hommes politiques seraient de pitoyables ministres. L'État et l'Église se prêtent un mutuel appui, mais les fonctions de ces deux ordres restent bien séparées. Il n'y a mélange ni dans les hommes ni dans les emplois.

— « Tous ces détails, toutes ces observations que vous émettez devant moi, sont, je vous l'avoue, tellement neufs pour des oreilles américaines, que vous ne devez pas être surpris si je ne leur donne pas un assentiment immédiat. Quoi qu'il en soit, votre système pourrait marcher et se maintenir dans un juste équilibre, sans l'Église établie dont vous m'entretenez déjà depuis assez long-temps. »

Je gardai le silence.

« Allons, allons, s'écria l'Américain impatienté de mes hésitations, vous conviendrez, malgré tout, qu'il entre dans nos institutions populaires plus d'esprit public, plus de bonne foi que dans toutes vos institutions aristocratiques d'Angleterre.

— « Voulez-vous me permettre, dis-je alors à mon interlocuteur, de répondre à votre question par une autre question que je vais vous adresser?

— « Sans aucun doute.

— « Pensez-vous que la bonne foi et la confiance, soit publiques soit privées, aillent toujours ensemble?

— « Je ne comprends pas cette question.

— « La confiance et la bonne foi ne sont-elles pas réciproques? L'une n'appelle-t-elle pas constamment l'autre? Pouvez-vous vous attendre à ce qu'un domestique ou un artisan soit honnête homme si vous l'appelez sans cesse fourbe et fripon? ou si vous le traitez absolument comme s'il méritait ce titre?

— « Je ne récuse aucune des conclusions que vous posez dans ces exemples.

— « Eh bien! maintenant, je vais vous parler, non plus au figuré, mais au positif. Comment voulez-vous trouver de la bonne foi dans vos fonctionnaires publics d'Amérique, lorsque jamais vous n'accordez créance ni à leurs discours ni même à leurs actions?

— « Eh! comment savez-vous que nous n'avons point de foi en eux?

— « Ne vois-je pas que chaque année vous les changez systématiquement? Il est certain que ce mode

de réélections fréquentes ne laisse pas assez long-temps vos magistrats en fonctions, ne leur permet pas une période assez longue d'existence publique dans le département confié à leur administration, enfin ne leur accorde point un espace de temps suffisant pour qu'ils s'attachent aux intérêts spéciaux de la population qui les environne : cette organisation restreint à une durée trop rapide l'exercice de leurs talens, quand ils en ont.

— « Il est vrai que nous changeons assez souvent nos magistrats, et que nous n'aimons pas le joug d'un pouvoir qui serait trop long-temps le même; mais cette disposition de nos esprits et cette coutume établie parmi nous ne résultent ni d'un manque de bonne foi, de la part des gouvernans, ni d'un manque de confiance du côté du peuple.

— « Et de quoi, je vous prie, résulte-t-elle?

— « De la nature même de nos institutions. Si nous ne croyons pas entièrement que la naissance de tous les hommes soit égale, nous considérons du moins que chaque citoyen a un droit égal à prendre part à l'administration des affaires publiques. Pour remplir ce but dans l'organisation pratique, ou, en d'autres termes, pour accorder à chaque homme un droit qu'il doit à sa naissance parmi nous, nous encourageons la succession constante et rapide des citoyens aux offices civils; ce n'est pas seulement un homme, mais un grand nombre d'hommes, et tous les citoyens compétens, qui ont la chance d'occuper les charges et les places, en qualité d'Américains.

Nous avons environ 300 législateurs par session annuelle, et plus de la moitié d'entre eux sortent des rangs du peuple, sans avoir jamais pris part aux affaires publiques avant l'époque de leur nomination.

— « Mais, que ne mettez-vous de préférence le maniement des affaires entre les mains de personnes exclusivement choisies parmi les habitans les plus capables de la contrée? Dans une famille, comme dans un état, on gagne à ce que le commandement et la prééminence soient confiés à celui qui a l'expérience des choses et des hommes; et cela vaut mieux infiniment que de s'en rapporter à des hommes nouveaux qui n'ont, après tout, de bon que des intentions.

— « J'en conviens, et vous pouvez remarquer aussi que c'est en partie en vue de ce système que nous agissons. Nos nombreux législateurs sont choisis parmi les hommes les plus capables.

— « Et quel est le degré de pouvoir et d'autorité que vous leur mettez entre les mains? Pouvez-vous citer un homme dans le gouvernement général des États-Unis, ou même dans les subdivisions de ce gouvernement, qui ait été investi d'une autorité permanente, ou qui ait eu quelqu'autre chose qu'une ombre misérable de pouvoir?

— « Je conviens que nous lions un peu étroitement les mains de nos chefs. Mais il est nécessaire que nous les dominions. Vous savez que dans notre pays c'est le peuple qui gouverne.

— « Oui, je le sais.

— « Puisque le peuple gouverne, il a donc le droit

d'intervenir dans les affaires, de voir comment elles sont dirigées, et de ne pas souffrir que des ambitieux se moquent de lui avec de faux-semblans de bonne administration. Oui, monsieur, dans l'Amérique, dans chaque branche des affaires publiques, le pouvoir réside entre les mains du peuple.

— « En d'autres termes, mon cher Américain, vous ne vous fiez pas le moins du monde aux hommes publics, et vous êtes bien loin de croire que la science du gouvernement ait le moindre rapport avec un art ou une profession quelconque, qui réclame des études et une certaine expérience?

— « Non : nous n'admettons pas la nécessité de ces études spéciales pour des affaires à l'administration desquelles nous nous croyons tous appelés à prendre part : et puisque nous sommes tous convaincus de notre compétence en matière de gouvernement, nous ne voyons ni avantage ni nécessité à nous confier exclusivement à des chefs, c'est-à-dire à des hommes qui envisageraient (ainsi que cela se pratique ailleurs) leurs fonctions comme des corvées. Remarquez aussi, je vous prie, que nos corps législatifs diffèrent essentiellement des vôtres sous le rapport de leur composition. Parmi nous, chaque citoyen est véritablement représenté; il peut, s'il lui plaît, venir prendre sa place aux débats politiques. Parmi nous point d'injustice, point de citoyens délaissés; tous sont égaux, et cela fait notre orgueil.

— « C'est-à dire que vous supposez qu'en Angleterre tous les habitans ne sont pas universelle-

ment représentés à la chambre des communes ?

— « Je puis assurer du moins qu'un grand nombre de vos concitoyens ne sont pas représentés entièrement. N'avez-vous pas un grand nombre de petites cités, de petits cantons qui manquent de députés? Et le comté de Cornwall à lui seul n'a-t-il pas à la chambre autant de représentans que l'Écosse tout entière?

— « Si vous envisagez la question des députés en Angleterre sous le rapport unique du nombre, je me range de votre avis. Je soutiens néanmoins que chaque citoyen anglais, que chaque classe de la société, sans exception, est effectivement représentée. Je dis plus : elle est représentée par les meilleurs hommes possibles, par ceux qui sont le plus capables de prendre directement en main les intérêts de leurs commettans particuliers.

— « Vous plaisantez, à coup sûr.

— « Non, pas le moins du monde : je parle avec une conviction réelle ; et je crois pouvoir avancer que mes paroles correspondent exactement à la vérité.

— « Avez-vous la prétention de croire que votre chambre des communes est une institution parfaite en son genre?

— « Point du tout; je n'ai jamais rien affirmé de semblable.

— « Pourquoi ne la réformez-vous pas dans ce cas-là?

— « Parce que nous ne pensons pas qu'il soit possible de le faire avec succès.

— « Vous m'embarrassez. Voyons : que pensez-

vous réellement? Ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un moment, que votre chambre des communes était bien loin d'avoir atteint la perfection?

— « Sans doute; mais veuillez considérer comment vont les choses dans ce monde. Y a-t-il rien de parfait? Le corps et l'esprit de l'homme sont-ils exempts de maladie? Pouvez-vous espérer leur donner une perfection que le monde ne leur a jamais vue? Il faut que nous sachions supporter le moindre d'entre les maux. C'est, en fait d'amélioration, le but que les hommes doivent presque toujours se proposer. C'est du moins le plus sage et le plus rationnel. »

Nous continuâmes pendant quelque temps encore à nous entretenir des chambres des communes en Angleterre. L'Américain persistait à soutenir que la nation tout entière ne s'y trouvait pas représentée. Je lui parlai des ministres, de la chambre des lords, que je considérais comme une armée équipée par le pays pour défendre la constitution, et entraînée par la longue habitude d'une discipline particulière à résister d'un bras aux attaques de la couronne, et de l'autre à celles du peuple. Toutes mes opinions, fondées sur une longue expérience et sur une observation attentive, heurtaient de front les idées moins approfondies de mon interlocuteur.

« Quoi qu'il en soit, me dit-il, comme par manière de conclusion, je crois que vous avez assez vu nos mœurs et nos usages, assez observé nos sentimens et nos opinions pour faire à vos concitoyens un rapport favorable des habitans de l'Amérique. J'espère aussi

que vous ferez ce que vous pourrez, pour établir plus d'union entre les deux nations, la vôtre et la mienne.

— « Je vous avouerai franchement que je suis parti d'Angleterre avec cette intention, ou, pour parler plus correctement, avec le désir le plus vif de parvenir, si je trouvais des circonstances convenables et des moyens suffisans, à l'accomplissement de ce projet.

— « Et quel est le résultat de votre voyage?

— « Je ne cacherai point que j'ai été trompé dans mon attente : je crois que tant que votre pays conservera le caractère qu'il porte maintenant, on ne saurait espérer, entre l'Angleterre et lui, d'union bien intime. Les Américains, ne paraissent point la désirer vivement.

— « Ah! vous faites injure aux uns et aux autres.

— « Pardon : ne prêtez ni à moi des intentions que je n'ai pas, ni à mes paroles un sens qui leur manque. Chaque contrée de l'Amérique est entichée de ses institutions au point de les préférer à celles des autres pays, lors même que ces dernières seraient meilleures. Vous tenez pour la démocratie; nous sommes dévoués à la monarchie. Vous aimez le changement et la brusque variété, nous désirons, au contraire, le maintien de la paix dont nous jouissons en ce moment. En somme, valez-vous mieux que nous; vos opinions sont-elles préférables aux nôtres? c'est ce que le temps prouvera. Cependant on est forcé d'avouer que vos vues et vos espérances sont diamétralement opposées, je ne dis pas seulement aux nôtres, dans le but et le moyen,

mais encore à la voie réelle dans laquelle elles devraient se trouver engagées pour être couronnées de succès. Pour nous, notre intention n'est pas de changer votre système; et de votre côté, vous ne vous proposez pas sans doute de retourner au nôtre. Rapportons-nous donc à Dieu du soin de protéger nos relations actuelles d'intérêts et d'amitié, jusqu'à ce qu'il plaise au temps et au cours des événemens d'établir entre nous une intimité plus étroite si la chose est possible.

— « Je crains bien que nous soyons condamnés, en Amérique, à un perpétuel mal-entendu avec l'Angleterre. N'importe, cette réserve nationale ne s'étend pas aux individus, croyez-moi, et nous pouvons sans aucun risque continuer à jouir des douceurs de nos amitiés particulières.

— « Je l'espère de tout mon cœur, m'écriai-je, et j'aurais un mortel chagrin s'il en était autrement. Quel plaisir n'ai-je pas eu dans mes relations avec quelques personnes en Amérique! Leur bienveillance, leurs vues élevées ne sortiront jamais de ma mémoire, et je me souviendrai jusqu'à ma dernière heure de leurs bontés pour ma famille et pour moi! »

Je lui serrai la main, et nous nous quittâmes.

CHAPITRE SUPPLÉMENTAIRE.

Depuis que l'ouvrage de M. Basil-Hall a été publié, un autre voyageur anglais, M. Hamilton, a donné une relation de ses excursions en Amérique, qu'il a visitée, comme le capitaine Hall, avec le double titre de militaire et de gentilhomme. Grâce à la première de ces qualités, souvent il a été témoin oculaire des événemens qu'il raconte : il doit à la seconde un goût exquis dans ses jugemens, et cette liberté d'opinion qu'on acquiert à parcourir le monde avec une fortune à peu près indépendante. Comme sa manière de voir et de raconter a une analogie remarquable avec les récits du capitaine Basil-Hall, nous reproduirons ici quelques-uns des passages les plus intéressans de la relation de M. Hamilton : ils serviront de complément et de confirmation à tout ce qu'a pu dire le voyageur célèbre dont nous traduisons les œuvres.

Ce fut en octobre 1830 que M. Hamilton s'embarqua pour l'Amérique ; voici comment il s'explique sur le caractère des Américains et sur le sentiment qui les

anime à l'égard de leur pays. Le passage suivant peut être regardé comme un spécimen du goût dans lequel l'ouvrage entier de M. Hamilton est conçu :

« Je me suis bien convaincu, dit-il, que l'Américain vu dans son pays n'est pas l'Américain considéré au dehors ; tant qu'il a le pied sur le sol de sa patrie, il apparaît avec son caractère véritable ; il se meut là dans une sphère pour laquelle ses habitudes et son éducation l'ont spécialement façonné ; tant qu'il est entouré de ses concitoyens, il ne se croit pas obligé de se regarder comme une personnification individuelle des États-Unis tout entiers : mais en Angleterre ou ailleurs, il est généralement préoccupé du désir de faire voir par l'indifférence de ses manières qu'il ne s'en laisse pas imposer par la splendeur qui l'entoure : il est jaloux de la supériorité de sa patrie, qu'il place bien au-dessus de l'Angleterre ; quoique cependant unie avec elle par des relations de commerce, de littérature et d'intérêts de tous genres, il ne laisse pas que de s'intéresser beaucoup à ses destinées. »

Cette observation de M. Hamilton donne, comme on le voit, un démenti formel à l'opinion souvent exprimée de quelques juges partiaux qui ont prétendu que les Américains étaient en général mal disposés pour les Anglais.

Cette défaveur prétendue n'existe point en vérité dans l'esprit des Américains, relativement aux insulaires de la Grande-Bretagne : seulement, comme M. Basil-Hall l'a remarqué quelque part avec beaucoup de raison, il semble que les Écossais soient en quelque

sorte mieux traités encore en Amérique que les Anglais.

Nous avons eu fréquemment l'occasion d'observer que la tendance naturelle de la démocratie, et celle de tous les gouvernemens dont les attributions ne sont pas restreintes et renfermées dans des bornes exactes et convenables, était un empiétement rapide et subversif de tout droit. Voici de quelle manière M. Hamilton applique à l'Amérique cette grande et incontestable vérité :

« Un fait que tous les partis doivent reconnaître, c'est que le progrès des principes démocratiques, pendant la période de la révolution, a été immense. Mais un autre fait, non moins incontestable, est la modification importante qui s'est opérée dans la constitution établie en 1789. Elle n'a point changé quant à la lettre ; quant à l'esprit, il est méconnaissable. Cependant on ne saurait douter que le but constant de Washington et d'Hamilton n'ait été d'établir, autant que les circonstances le permettaient, un contre-poids à la puissance démocratique ; ce contre-poids devait être l'influence sage et précautionnelle d'une aristocratie de savoir, d'intelligence et de fortune. Mais la balance n'est point restée égale, et Dieu sait jusqu'à quel niveau infime la fera pencher l'autorité populaire qui s'alourdit de toute espèce de calamité. — Examinons un peu le progrès et la direction des opinions du peuple de New-York :

« Dans cette ville, des distinctions ont rapidement différencié les classes diverses de la société. Les clas-

ses travailleuses se sont constituées d'elles-mêmes en corporation sous le nom de workies (classes ouvrières), en opposition directe avec les classes qui, plus favorisées de la nature et de la fortune, peuvent jouir de toutes les aisances de la vie sans être soumises à un travail manuel. Les workies, ambitieuses et turbulentes, ne couvrent pas du secret leurs demandes qu'elles insèrent avec emphase et laconisme dans les feuilles publiques de New-York. La moitié des murailles de la ville en est même couverte. — La première demande des ouvriers a été celle-ci: Une égale et universelle éducation. — Il est injuste, disaient-ils, de maintenir dans l'état un ordre qui ne doit plus être privilégié, une aristocratie devenue impossible dans un pays où les distinctions de l'éducation deviennent désormais accessibles à chacun.

« Car c'est une aristocratie odieuse, continuent-ils, que l'aristocratie des connaissances, de l'éducation, qui viole essentiellement le véritable principe démocratique d'une égalité absolue. Cette injustice flagrante doit être combattue par tous les moyens physiques et intellectuels; on doit la proclamer au monde entier comme le fléau le plus nuisible; enfin les ouvriers déclarent solennellement qu'ils ne demeureront point tranquilles tant que chaque citoyen des États-Unis ne recevra pas le même degré d'éducation, tant que chacun n'aura pas un droit égal aux honneurs et aux fonctions du royaume. »

« Mais tout cela est impraticable, et ils le savent bien, ceux qui font de pareilles demandes: elles ne

consistent à rien moins qu'à réduire toutes les intelligences humaines aux dimensions d'un même moule, ce qui est impossible, et à prévenir les progrès de toutes les sciences, ce qui serait déplorable.

« Quant à ceux qui bornent leur coup d'œil à la dégradation intellectuelle de leur pays, ce sont les modérés du parti. D'autres, au contraire, vont bien plus loin encore que les précédens; ils appellent l'introduction d'une loi agraire et la division périodique des propriétés. Ceux-là constituent l'extrême gauche du parlement des workies; toujours prêts à exagérer les principes de leurs collègues moins violens, ils crient à l'iniquité, parce qu'un tel individu est en voiture, tandis qu'un autre est à pied; parce que tel boit une bouteille de Champagne, tandis que mille de ses concitoyens se contentent d'eau pure. L'égalité de propriété, disent-ils, et si personne ne boit de Champagne, tout le monde au moins boira de l'eau-de-vie.

« Ces raisonnemens sont absurdes, en vérité, et cependant ce sont les raisonnemens d'une majorité d'hommes qui, n'étant point encore redoutable, peut le devenir. Dans les élections, dans les nominations aux offices civils de l'état leur influence se fait déjà sentir; leurs rangs se recrutent chaque jour de tous les pauvres, les oisifs et les scélérats des environs, et il est à craindre que ce germe destructeur ne grossisse, ne s'enfle et ne se précipite subitement avec la violence pleine de désolation d'une avalanche. »

Ce passage de M. Hamilton est, comme on le voit, d'une importance extrême et d'une application immé-

diate à la situation politique de certaines contrées de l'Europe : aussi nous l'avons transcrit tout entier, afin qu'on en pût tirer cette double conclusion : 1° le sort des États-Unis, que certains écrivains partiaux ont entouré de tant de bonheur et de prospérité, est néanmoins précaire et peu rassurant ; 2° les doctrines démocratiques de l'Amérique, qui nous rappellent quelques-unes de celles de la France actuelle, sont totalement contraires à tout repos intérieur et aux progrès des sciences et des arts.

« A présent, toutefois, continue le judicieux voyageur anglais, les États-Unis sont peut-être plus que tout autre peuple du monde éloignés d'une secousse révolutionnaire, et voici pourquoi : c'est que la grande majorité du peuple a des propriétés. Mais quand la population se sera considérablement accrue, la majorité du peuple sera composée d'hommes sans propriétés, et alors, sous l'influence du principe démocratique, une lutte s'élèvera entre les masses sans propriété et les propriétaires, entre la supériorité physique, la tendance à des acquisitions illégales d'une part, et la raison, le droit et la justice de l'autre. Le résultat d'une pareille lutte n'est point douteux. »

Cette prophétie de M. Hamilton sur le sort futur des États-Unis ne menace qu'une époque bien éloignée de celle où nous nous trouvons. On peut même se rassurer entièrement en se rappelant l'organisation constante des peuples, lorsqu'on a étudié leur histoire.

Ils offrent presque constamment des périodes d'origine ou d'enfance, d'accroissement ou de jeunesse, de



maturité et de décrescence ou de vieillesse. C'est à ces différens états, par lesquels ils passent successivement, que s'adressent les formes diverses de gouvernement soit monarchique, soit démocratique, et les modifications de ces deux formes mères, l'oligarchie, l'aristocratie, etc. Constater à quelle période de l'existence doit plus spécialement et plus constamment s'adapter telle forme particulière d'administration, c'est affaire aux économistes et aux législateurs. Il nous suffit d'indiquer ici que chaque nouvelle période appelle une forme nouvelle de gouvernement, et les efforts de M. Hamilton tendent à favoriser cet appel, loin de se borner à déplorer inutilement la route funeste pour l'avenir, dans laquelle les États-Unis se trouvent engagés maintenant.

Parmi les législateurs de l'Amérique, Hamilton était le seul qui vît nettement le danger qu'on devait craindre pour les États-Unis.

« Il était si honnête, dit son homonyme, et si indépendant dans ses opinions, qu'il ne les modifia jamais, même pour s'attirer la faveur populaire, lorsqu'après un mur examen il les avait une fois adoptées. Il apportait dans ses travaux de législation une intelligence puissante et une mémoire enrichie de tous les faits relatifs aux âges écoulés. Ses vues sur l'humanité n'étaient point celles d'un philosophe théoricien, mais plutôt praticien, et jamais il ne se laissa tromper par ces doctrines spécieuses de la perfectibilité humaine qui éblouissaient les regards plus faibles et plus bornés des Jefferson et des Madissan. L'activité de son es-

rit, la justesse de ses jugemens, et surtout la puissance de ses inductions compréhensives, pouvaient le ıire considérer comme le premier homme de son pays t de son époque. Tandis que les appréhensions des utres gouvernans étaient dirigées vers les embarras uscités au pouvoir exécutif, Hamilton voyait clairenent que le péril provenait d'une autre source. Il comrenait à merveille que la démocratie, et non point la ıonarchie, était le roc contre lequel les destinées fuıres du pays étaient en danger d'échouer. Aussi, vec quelle ardeur il désirait que la nouvelle constituion fédérale fût édifiée autant que possible sur le molèle de la constitution anglaise, qui avait l'immense .vantage d'octroyer aux citoyens une paisible et raisonnable liberté! C'est à tort qu'on accusa jadis Hamilon de n'avoir eu en vue, dans l'introduction de la nonarchie en Amérique, que le luxe et les corruptions qui avaient contribué plusieurs fois à ternir l'éclat de quelques règnes en Angleterre, et à infirmer la constitution de ce pays. Il désirait sincèrement le bien de l'État, mais il aurait préféré la tyrannie d'un dictateur au despotisme bien plus dégradant d'une multitude insensée. »

Un autre législateur, M. Jefferson, dont le nom et les louanges sont incessamment dans la bouche des partisans de la démocratie dans les deux hémisphères, a été encore parfaitement jugé par M. Hamilton. Voici comment il s'exprime à l'égard de ce fervent ami de la liberté :

« Le caractère moral de Jefferson était singulière-

ment contradictoire. Tandis qu'il servait sans relâche la cause de la liberté et de l'égalité, tandis qu'il s'intéressait à la cause des noirs, il vendait ses enfans, et faisait servir à ses plaisirs le prix de cette vente tolérée par les lois. A sa mort il n'avait pas affranchi sa nombreuse postérité, mais il la laissait ame et corps livrée à des occupations ignobles et dégradantes. Sa fille était en vente il y a quelques années à la Nouvelle-Orléans. Quelques gentilshommes l'achetèrent, afin de témoigner, en l'affranchissant, toute leur admiration pour ce Jefferson qui

« RÊVAIT A LA LIBERTÉ DANS LES BRAS D'UNE ESCLAVE. »

Cette seule ligne peint mieux le caractère de l'homme que tout un volume panégyrique. Elle pourrait lui servir parfaitement d'épitaphe.

M. Hamilton excelle, soit à discuter les intérêts du pays qu'il visite, soit à raisonner sur son administration intérieure, soit à faire le portrait des hommes qui le régissent, soit encore à jeter un coup d'œil sur la condition des nègres dans l'Amérique. Partout même justesse d'observation, même finesse de détails. Rien de plus curieux, par exemple, que de lire, dans l'ouvrage de M. Hamilton, les considérations relatives à l'état de la presse périodique aux États-Unis :

« En Angleterre, dit-il, les journaux sont passablement remplis de fiel; mais, leurs déclamations contre la propriété ne peuvent être ni justifiées ni même excusées; mais leur violence en douceur, leur liberté en restriction rigoureuse, leurs atrocités même sont des vertus lorsqu'on les compare avec le système d'outra-

ges féroces et empreints de brutalité qui distinguent les journaux d'Amérique. En Angleterre toute attaque contre l'honneur individuel est intolérable. Un rien, un souffle, une insinuation qui n'aboutirait qu'à des suppositions légèrement fâcheuses, suffisent pour empoisonner le repos de l'homme en place qu'on outrage, et ruiner sa réputation, à moins d'une réparation immédiate. En Amérique, on a recours à d'autres armes : les épithètes les plus odieuses, puisées dans le vocabulaire le plus infâme, sont mises en réquisition. Il n'est point d'injures, si grossières ou si improbables qu'elles soient, qu'on n'attribue aux fonctionnaires publics. Êtes-vous candidat pour un office quelconque, vos adversaires ne se contentent pas de dénoncer d'une manière inexacte vos principes, ou de déduire de votre vie politique quelques motifs de mettre en doute la pureté de vos opinions; ils vous accusent hardiment d'un vol, ou tout au moins d'un petit larcin; ils décrivent le temps, le lieu, les circonstances du vol : rien n'y manque. Un candidat pour le congrès ou la présidence peut être sûr qu'on l'accusera en face et à haute voix d'avoir dérobé des couverts d'argent ou d'avoir commis toute autre facétie coupable de ce genre. Je me souviens que, dans un journal, un membre du congrès était dénoncé comme coupable d'effraction d'un bureau, où il avait pris, disait-on, un certain nombre de billets de banque : une autre fois on accusait un autre membre d'avoir vendu des pièces de 1 franc à 2 pences la pièce, et d'avoir ainsi rempli sa bourse aux dépens du public qu'il trompait. »

Au reste, les observations de M. Hamilton, sur le caractère et les excès de la presse américaine, ne sont nullement exagérées, et ces excès, disait le président Jefferson lui-même, sont tels qu'ils ont dépassé en fâcheux résultats, dus à une licence excessive, les résultats d'un rigoureux esclavage.

Il nous reste maintenant à parler des institutions religieuses des États-Unis, ou plutôt de l'absence d'institutions religieuses dans cette contrée. Elles ont servi de thème à des éloges démesurés à l'Amérique par des infidèles et des révolutionnaires de toutes les autres parties du monde.

« Dans un même pays, dit M. Hamilton, les différences d'opinions religieuses donnent à la société un aspect scindé, partiel, et qui diffèrent en chaque chose de forme, de couleur et d'organisation. Dans un village d'Amérique dont la population peut au plus remplir une église et supporter la charge d'un clergé, les habitans sont forcés, quelles que soient d'ailleurs leurs opinions particulières, de souffrir tout-à-fait l'administration religieuse du pays, ou, s'ils suivent des doctrines différentes, il faut que par une espèce de compromis ils cèdent quelque chose de leurs croyances pour satisfaire aux exigences de leurs voisins plus nombreux. De là des discussions, des débats et de l'aigreur dans les rapports sociaux. Un *socinien* souffrira bien le clergé d'Arius, mais il niera qu'il a rien de commun avec le dogme de la Trinité. Un calviniste consentira à tolérer la doctrine d'un pouvoir libre et unique si on la combine avec la croyance à des décrets

absolus émanant de ce pouvoir, et ainsi des autres sectes ; mais les sectes rivales ayant toutes un droit égal, se livrent un combat à outrance qui sème partout la discorde, le scandale et le désordre. »

Voilà le mal, et M. Hamilton le signale en observateur habile ; mais quel est le remède ? L'auteur anglais propose une religion dominante qui s'élèverait au-dessus des criailleries importunes des sectes diverses, prendrait en main le sceptre des croyances, et laisserait ramper dans l'ombre les croyances opposées, qui se tairaient dès qu'elles ne seraient plus que tolérées. Ce moyen serait le meilleur s'il n'était inconciliable avec la forme démocratique et libre dont les États-Unis sont si jaloux. De quel droit irait-on proposer un culte à tous les autres cultes ? De quel droit établirait-on une religion monarchique dans un pays démocratique ?

M. Hamilton a parfaitement saisi le vice de la disposition qui préside à l'élection des membres du congrès. On ne peut être nommé que par l'état auquel on appartient. Une pareille organisation limite nécessairement le choix des électeurs ; mais en second lieu elle maintient l'existence des intérêts particuliers de chaque district, qui sont fréquemment en opposition avec les intérêts généraux du pays ; d'ailleurs cette organisation place chaque membre du congrès dans une dépendance immédiate de ses commettans, et l'empêche d'être choisi par d'autres corps d'électeurs dont les opinions et les principes seraient plus en harmonie avec les siens.

« Le pouvoir de la persuasion, continue notre auteur, constitue en Amérique le seul levier qui favorise l'avancement. La presse périodique est aussi un des moyens les plus influens dont un homme politique puisse se servir. Comment pourrait-il en être autrement dans un pays où les livres sont rares, tandis qu'au contraire chaque village a ses journaux qui sont comme une arène dans laquelle les gladiateurs politiques des environs peuvent venir essayer le pouvoir de leurs argumens et de leurs sophismes. Il faut ajouter que les directeurs de ces journaux sont des hommes adroits, mais généralement sans éducation, exagérés dans le blâme ou l'éloge, discernant avec habileté le rapport des événemens avec leurs propres intérêts, mais du reste pleins d'une indifférence parfaite pour tout ce qui n'a point une relation évidente avec leur bourse ou leurs priviléges.

« C'est surtout à l'époque de l'élection du président du congrès que leurs intérêts sont vivement excités : ils font appel aux passions du peuple, et l'époque de l'élection arrive au milieu d'une disposition des esprits tout-à-fait contraire à la tranquillité publique. La session qui précède immédiatement l'élection est uniquement occupée des manœuvres que les différens partis emploient pour faire prévaloir leurs candidats favoris : la quantité d'invectives qu'on répand ordinairement de part et d'autre dans les circonstances ordinaires s'accroît alors dans une proportion énorme. Les affaires de l'état sont totalement négligées, en un mot la législature d'une grande nation vient se résoudre dans les

discussions contradictoires des candidats rivaux pour la présidence. »

On est convaincu jusqu'à l'évidence, par les récits de M. Hamilton, que les vices inhérens aux institutions démocratiques atteignent la société jusque dans la classe la plus élevée, lorsqu'une influence toute populaire a pu s'y frayer un passage.

La description suivante d'une scène que notre auteur a recueillie au lever du président Washington, au moment où l'on admit en sa présence les membres des deux chambres, les ambassadeurs étrangers et tout ce qu'il y avait de distingué dans les États-Unis, n'offre aucun point de comparaison avec ce qu'on a déjà publié sur ce sujet.

« Les appartemens du président, dit-il, étaient encombrés, long-temps avant mon arrivée, par une foule immense qui remplissait toutes les salles. Trois ou quatre salons avaient été disposés pour cette circonstance, et ils offraient un mélange d'ornemens des plus bizarres que j'aie jamais vus.

» La majeure partie des assistans était composée de fermiers et d'artisans, classe d'hommes respectable, qui demeuraient étrangers aux discussions et aux débats politiques. Leurs femmes et leurs filles les accompagnaient. Tout ce monde venait fêter le président et jouir de la splendeur de la réception. On voyait aussi dans le salon des généraux et des commandans, des officiers publics de tout ordre, des ambassadeurs étrangers et des membres du congrès, des dames de tout âge et de toute beauté, des jeunes filles rieuses

de seize ans et de vieilles douairières de soixante ; des majors recouverts d'un amas de linge blanc et exhalant à la ronde une émanation odorante de musc et de tabac ; leurs dignes épouses vêtues de robes de Perse, portant d'énormes boucles d'oreilles de Paris, le cou ridé et flétri chargé de colliers de diverses couleurs ; les marchands tailleurs, les juges des environs, les avocats avec leurs costumes pittoresques, en un mot, tout ce monde, allant et venant, offrait à l'œil un spectacle curieux et animé.

» Je ne fus pas peu surpris de voir assister au lever du président quelques individus malpropres et tout couverts de suie : la présence de ces noirs artisans, fraîchement échappés à leurs forges et à leurs cheminées, me parut contraster d'une manière bizarre avec les autres assistans, dont la toilette rivalisait de luxe et de soin. Je vis aussi un meunier dans toute l'exactitude du costume des ouvriers de son état : il laissait des traces de son passage sur tous les habits des assistans. Mais ce qui fixa plus particulièrement mon attention, fut un groupe de laboureurs, dont l'attitude grossière et menaçante indiquait qu'ils étaient prêts en toute rencontre à maintenir les doctrines de la liberté et de l'égalité. Ils se faisaient un malin plaisir de pousser avec une certaine brutalité de gestes ceux des assistans qui paraissaient les plus paisibles et les plus respectables. Ce jeu, qui n'en était un que pour eux, excitait singulièrement leur gaieté.

« Mon domestique, qui était resté dans la salle d'entrée, me donna quelques détails sur ce qui s'était

passé au dehors, pendant le lever du président. Il paraît que les rafraîchissemens destinés à l'assemblée consistaient en punch et en limonade que des domestiques devaient distribuer à toute la compagnie. Les rafraîchissemens pénétraient bien dans les salles, mais sans parvenir à leur destination. A peine étaient-ils entrés que des pillards, postés près des portes, se précipitaient sur les plateaux et les vidaient en un instant, de sorte que la partie la plus digne de l'assemblée était sur le point de quitter l'hôtel du président sans avoir eu le moindre soupçon de ses attentions délicates, ni la moindre connaissance de ses rafraîchissemens, lorsque le sommelier eut recours à un expédient bizarre pour en opérer la juste répartition. Il se procura une escorte d'hommes armés de bâtons, qui veillaient à la distribution des rafraîchissemens avec une justice si véhémente, que les pillards furent obligés de se contenir et de devenir plus modérés. »

Le désir d'extraire les passages les plus remarquables de l'ouvrage de M. Hamilton nous entraînerait trop loin. S'il juge les faits en observateur anglais; s'il établit sans cesse une comparaison entre l'Angleterre et les États-Unis, il faut se souvenir dans quelles relations d'origine se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre ces deux contrées; l'Angleterre est mère de l'Amérique, et sa fille s'est séparée d'elle. Il est impossible qu'en parlant des États-Unis un Anglais ne soit pas sous l'influence de ce souvenir, et qu'il ne cherche pas en toute circonstance à faire ressortir la supériorité de la métropole sur la colonie devenue ingrate.

Au reste, après avoir fait la part de ce sentiment qui est assez naturel, on est forcé de reconnaître que les descriptions de M. Hamilton sont pittoresques et intéressantes; qu'il brille surtout par la sagacité et la logique des réflexions, par un coup d'œil puissant et d'une induction très-compréhensive sur l'état actuel et futur de l'Amérique, et c'est principalement sous ce rapport que nous avons extrait quelques passages de son œuvre, afin de résumer et de compléter philosophiquement tout ce qui a été dit sur l'Amérique, ce pays d'origine moderne, dont la naissance a commencé L'ÈRE DES RÉVOLUTIONS (1).

(1) J.-J. Rousseau.

FIN.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

NOUVELLES PUBLICATIONS

PENSÉES D'UN PRISONNIER, par le comte *de Peyronnet.* 2 vol. in-18.

TITAN, par *Jean-Paul-Frédéric Richter* ; traduit de l'allemand, par *Philarète Chasles.* 4 vol. in-18.

CLOTILDE, par Mme *de Thélusson.* 1 vol. in-18.

DISTRACTIONS SOUS LE CRANE D'UNE GÉANTE, par *Jean-Paul-Frédéric Richter* ; traduit de l'allemand, par *Philarète Chasles.* 1 vol. in-18. (Sous presse.)

CORRESPONDANCE DE VICTOR JACQUEMONT avec sa famille et plusieurs de ses amis, pendant son voyage dans l'Inde. (1828—1832.) 2 vol. in-18.

MÉMOIRES ET VOYAGES DU CAPITAINE BASIL HALL. 4 vol in-18.

LETTRES A CAMILLE SUR LA PHYSIOLOGIE DE L'HOMME, par le docteur *Bourdon*, de l'Académie ; augmenté de 6 planches sur la cranalogie, d'après le système de Gall. 1 joli vol. in-18. — Ce petit ouvrage, destiné aux dames, contient sur les phénomènes de la vie les détails les plus intéressans.

ROME SOUTERRAINE, par *Charles Didier.* 2 vol. in-18.

AVENTURES D'UN MARIN DE LA GARDE IMPÉRIALE, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabréra et en Russie ; pour faire suite à l'Histoire de la campagne de 1812 ; par *Henri Ducor*, soldat de la grande armée. 2 vol. in-18.

BERTRAND ET RATON, ou l'art de conspirer, par *Eug. Scribe.* 1 vol. in-18.

TRAITÉ SUR L'ÉCONOMIE DES MACHINES ET DES MANUFACTURES, par *Ch. Babbage*, professeur à l'université de Cambridge, membre de la Société Royale de Londres et de diverses académies ; traduit de l'anglais sur la 3e édition, par *Biot.* Un très-fort vol. in-8°.

